# OEUVRES
DE
# MOLIERE.

*TOME QUATRIEME.*

# OEUVRES
DE
# MOLIERE.

*NOUVELLE EDITION.*

Avec de très-belles Figures en Tailles douces.

## TOME QUATRIEME.



*I. Punt Sculp:*

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

*Chez ARKSTE'E & MERKUS*, 1750.

*Avec Privilége de Sa Majesté le Roi de Pologne & Electeur de Saxe.*

# PIECES

## CONTENUES

### dans ce Quatriéme Tome.

PIECES CONTENUES.

REMERCIMENT AU ROI.

LA GLOIRE DU VAL-DE-GRACE.

LE

# LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

*COMEDIE-BALLET.*

# ACTEURS.

## ACTEURS DE LA COMEDIE.

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.
MADAME JOURDAIN.
LUCILE, fille de Monſieur Jourdain.
CLEONTE, amant de Lucile.
DORIMENE, Marquiſe.
DORANTE, Comte, amant de Doriméne.
NICOLE, ſervante de Monſieur Jourdain.
COVIELLE, valet de Cléonte.
UN MAITRE DE MUSIQUE.
UN ELEVE DU MAITRE DE MUSIQUE.
UN MAISTRE A DANSER.
UN MAITRE D'ARMES.
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.
UN MAITRE TAILLEUR.
UN GARCON TAILLEUR.
DEUX LÂQUAIS.

## ACTEURS DU BALLET.

DANS LE PREMIER ACTE.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
DANSEURS.

DANS LE SECOND ACTE.

GARÇONS TAILLEURS, danſans.

DANS LE TROISIEME ACTE.

CUISINIERS, danſans.

DANS LE QUATRIEME ACTE.

*CEREMONIE TURQUE.*

LE MUFTI.

TURCS, aſſiſtans du Mufti, chantans.
DERVIS, chantans.
TURCS, danſans.

DANS LE CINQUIEME ACTE.

*BALLET DES NATIONS.*

UN DONNEUR DE LIVRES, danſant.
IMPORTUNS, danſans.
TROUPE DE SPECTATEURS, chantans.
1. HOMME du bel air.
2. HOMME du bel air.
1. FEMME du bel air.
2. FEMME du bel air.
1. GASCON.
2. GASCON.
UN SUISSE.
UN VIEUX BOURGEOIS, babillard.
UNE VIEILLE BOURGEOISE, babillarde.
ESPAGNOLS, chantans.
ESPAGNOLS, danſans.
UNE ITALIENNE.
UN ITALIEN.
DEUX SCARAMOUCHES.
DEUX TRIVELINS.
ARLEQUIN.
DEUX POITEVINS, chantans & danſans.
POITEVINS & POITEVINES, danſans.

*La ſcéne eſt à Paris dans la maiſon de Monſieur Jourdain.*

I



LE BOURGEOIS GENTIL-HOMME.

*J. Punt delin. et fecit, 1740.*

# LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

## *COMEDIE-BALLET.*

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

*UN MAITRE DE MUSIQUE, UN ELEVE du Maître de Musique, composant sur une table qui est au milieu du Théatre, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, UN MAITRE A DANSER, DANSEURS.*

LE MAITRE DE MUSIQUE *aux Musiciens.*

VENEZ, entrez dans cette sale, & vous reposez-là, en attendant qu'il vienne.

LE MAITRE A DANSER *aux danseurs.*

Et vous aussi, de ce côté.

LE MAITRE DE MUSIQUE *à son éléve.*

Est-ce fait?

L'ELEVE.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyons..... Voilà qui est bien.

LE MAITRE A DANSER.

Est-ce quelque chose de nouveau?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui. C'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAITRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'eſt?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guéres.

LE MAITRE A DANSER.

Nos occupations, à vous & à moi, ne ſont pas petites maintenant.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il eſt vray. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous eſt une douce rente que ce Monſieur Jourdain, avec les viſions de nobleſſe & de galanterie, qu'il eſt allé ſe mettre en tête. Et votre danſe, & ma muſique auroient à ſouhaiter que tout le monde lui reſſemblât.

LE MAITRE A DANSER.

Non pas entiérement; & je voudrois pour lui, qu'il ſe connût mieux qu'il ne fait aux choſes que nous lui donnons.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il eſt vray qu'il les connoît mal, mais il les paye bien; & c'eſt de quoi maintenant nos arts ont plus beſoin que de toute autre choſe.

LE MAITRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avouë, je me repais un peu de gloire. Les applaudiſſemens me touchent; & je tiens que, dans tous les beaux arts, c'eſt un ſupplice aſſez fâcheux que de ſe produire à des ſots, que d'eſſuyer, ſur des compoſitions, la barbarie d'un ſtupide. Il y a plaiſir, ne m'en parlez point, à travailler pour des perſonnes qui ſoient capables de ſentir les délicateſſes d'un art; qui ſçachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, &, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompenſe la plus agréable qu'on puiſſe recevoir des choſes que l'on fait, c'eſt de les voir connuës, de les voir careſſées d'un applaudiſſement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de

tou-

toutes nos fatigues ; & ce font des douceurs exquifes que des louanges éclairées.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord, & je les goûte comme vous. Il n'y a rien affûrément qui chatouille davantage, que les applaudiffemens que vous dites ; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à fon aife. Il y faut mêler du folide, & la meilleure façon de louer, c'eft de louer avec les mains. C'eft un homme à la vérité, dont les lumiéres font petites, qui parle à tort & à travers de toutes chofes, & n'applaudit qu'à contre-fens ; mais fon argent redreffe les jugemens de fon efprit. Il a du difcernement dans fa bourfe. Ses louanges font monnoyées ; & ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand feigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAITRE A DANSER.

Il y a quelque chofe de vray dans ce que vous dites, mais je trouve que vous appuyez un peu trop fur l'argent ; & l'intérêt eft quelque chofe de fi bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête-homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAITRE A DANSER.

Affûrément. Mais je n'en fais pas tout mon bonheur ; & je voudrois qu'avec fon bien, il eût encore quelque bon goût des chofes.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois auffi ; & c'eft à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoitre dans le monde ; & il payera pour tous les autres, ce que les autres loueront pour lui.

LE MAITRE A DANSER.

Le voilà qui vient.

## SCENE II.

*M. JOURDAIN en robe de chambre & en bonnet de nuit, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, L'ELEVE du Maître de Musique, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.*

M. JOURDAIN.

HE' bien, Messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

LE MAITRE A DANSER.

Comment? Quelle petite drôlerie?

M. JOURDAIN.

Hé, là... Comment appellez-vous cela? Votre prologue, ou dialogue de chansons & de danse.

LE MAITRE A DANSER.

Ah, ah!

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; & mon tailleur m'a envoyé des bas de soye que j'ai pensé ne mettre jamais.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

LE MAITRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN.

Je me ſuis fait faire cette indienne-ci.

LE MAITRE A DANSER.

Elle eſt fort belle.

M. JOURDAIN.

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Cela vous ſiéd à merveille.

M. JOURDAIN.

Laquais holà, mes deux Laquais.

1. LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monſieur?

M. JOURDAIN.

Rien. C'eſt pour voir ſi vous m'entendez bien: [*Au Maître de Muſique, & au Maître à danſer.*] Que dites-vous de mes livrées?

LE MAITRE A DANSER.

Elles ſont magnifiques.

M. JOURDAIN *entr'ouvrant ſa robe, & faiſant voir ſon haut de chauſſe etroit de velours rouge, & ſa camiſole de velours verd.*

Voici encore un petit deshabillé pour faire le matin mes exercices.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il eſt galant.

M. JOURDAIN.

Laquais.

1. LAQUAIS.

Monſieur.

M. JOURDAIN.

L'autre laquais.

2. LAQUAIS.

Monſieur.

M. JOURDAIN *ôtant ſa robe de chambre.*

Tenez ma robe. [*au Maître de Muſique, & au Maître à danſer.*] Me trouvez-vous bien comme cela?

LE MAITRE A DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air [*montrant son élève.*] qu'il vient de compoſer pour la ſérénade que vous m'avez demandée. C'eſt un de mes écoliers, qui a pour ces ſortes de choſes un talent admirable.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier ; & vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette beſogne-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, Monſieur, que le nom d'écolier vous abuſe. Ces ſortes d'écoliers en ſçavent autant que les plus grands Maîtres ; & l'air eſt auſſi beau qu'il s'en puiſſe faire. Ecoutez ſeulement.

M. JOURDAIN *à ses laquais.*

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre..... Attendez, je crois que je ſerai mieux ſans robe.... Non, redonnez-la moi, cela ira mieux.

LA MUSICIENNE.

JE languis nuit & jour, & mon mal eſt extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont ſoumis ;
Si vous traitez ainſi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas ! Que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

M. JOURDAIN.

Cette chanſon me ſemble un peu lugubre, elle endort ; je voudrois que vous la pûſſiez un peu ragaillardir par-ci, par-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il faut, Monſieur, que l'air ſoit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN.

On m'en apprit un tout-à-fait joli il y a quelque tems. Attendez.... Là.... Comment eſt-ce qu'il dit ?

LE MAITRE A DANSER.

Par ma foi, je ne ſçais.

M. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAITRE A DANSER.

Du mouton?

M. JOURDAIN.

Oui. Ah! [*Il chante.*]

JE croyois Janneton
Aussi douce que belle;
Je croyois Janneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas! Hélas!
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle,
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

LE MAITRE A DANSER.

Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la musique.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

LE MAITRE A DANSER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sçais quel tems je pourrai prendre; car, outre le Maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de Philosophie, qui doit commencer ce matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La Philosophie est quelque chose; mais la musique, Monsieur, la musique....

LE MAITRE A DANSER.

La musique & la danse.... La musique & la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui ſoit ſi utile dans un Etat, que la muſique.

LE MAITRE A DANSER.

Il n'y a rien qui ſoit ſi néceſſaire aux hommes, que la danſe.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans la muſique, un Etat ne peut ſubſiſter.

LE MAITRE A DANSER.

Sans la danſe, un homme ne ſçauroit rien faire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Tous les déſordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la muſique.

LE MAITRE A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funeſtes dont les hiſtoires ſont remplies, les bévûës des politiques, les manquemens des grands Capitaines, tout cela n'eſt venu que faute de ſçavoir danſer.

M. JOURDAIN.

Comment cela?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

M. JOURDAIN.

Cela eſt vray.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et ſi tous les hommes apprenoient la muſique, ne ſeroit-ce pas le moyen de s'accorder enſemble, & de voir dans le monde la paix univerſelle?

M. JOURDAIN.

Vous avez raiſon.

LE MAITRE A DANSER.

Lorſqu'un homme a commis un manquement dans ſa conduite, ſoit aux affaires de ſa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire?

M.

M. JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

LE MAITRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne ſçavoir pas danſer ?

M. JOURDAIN.

Cela eſt vray, & vous avez raiſon tous deux.

LE MAITRE A DANSER.

C'eſt pour vous faire voir l'excellence & l'utilité de la danſe & de la muſique.

M. JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires ?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déjà dit, c'eſt un petit eſſai que j'ai fait autrefois des diverſes paſſions que peut exprimer la muſique.

M. JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE *aux Muſiciens.*

Allons, avancez. [*à M. Jourdain.*] Il faut vous figurer qu'ils ſont habillés en bergers.

M. JOURDAIN.

Pourquoi toujours des bergers? On ne voit que cela par tout.

LE MAITRE A DANSER.

Lorſqu'on a des perſonnes à faire parler en muſique, il faut bien que, pour la vrayſemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été, de tout tems, affecté aux bergers; & il n'eſt guéres naturel, en Dialogue, que des Princes ou Bourgeois chantent leurs paſſions.

M. JOURDAIN.

Paſſe, paſſe. Voyons.

*****************************************

## DIALOGUE EN MUSIQUE.

### *UNE MUSICIENNE, ET DEUX MUSICIENS.*

LA MUSICIENNE.

UN cœur dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité,
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

1. MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie;
On ne peut être heureux sans amoureux désirs;
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

2. MUSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi;
Mais, hélas! O rigueur cruelle!
On ne voit point de bergére fidéle;
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

1. MUSICIEN.

Aimable ardeur!

LA MUSICIENNE.

Franchise heureuse!

2. MUSICIEN.

Sexe trompeur!

1. MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse!

LA MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur!

2. MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur!

1. MUSICIEN.

Ah! Quitte, pour aimer, cette haine mortelle.

LA MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Une bergére fidéle.

2. MU-

2. MUSICIEN.
Hélas ! Où la rencontrer ?
LA MUSICIENNE.
Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.
2. MUSICIEN.
Mais, Bergére, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur ?
LA MUSICIENNE.
Voyez, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.
2. MUSICIEN.
Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les Dieux.
TOUS TROIS ENSEMBLE.
A des ardeurs si belles
Laissons nous enflammer ;
Ah ! Qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fidéles !
M. JOURDAIN.
Est-ce tout ?
LE MAITRE DE MUSIQUE.
Oui.
M. JOURDAIN.
Je trouve cela bien troussé ; & il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.
LE MAITRE A DANSER.
Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvemens, & des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.
M. JOURDAIN.
Sont-ce encore des bergers ?
LE MAITRE A DANSER.
C'est ce qu'il vous plaira. [*aux danseurs.*] Allons.

## ENTRE'E DE BALLET.

*QUatre danseurs exécutent tous les mouvemens différens, & toutes les sortes de pas que le Maître à danser leur commande.*

*Fin du premier Acte.*

# ACTE SECOND.

## SCENE PREMIERE.

*MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER.*

M. JOURDAIN.

VOILA qui n'eſt point ſot, & ces gens-là ſe trémouſſent bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Lorſque la danſe ſera mêlée avec la muſique, cela ſera plus d'effet encore; & vous verrez quelque choſe de galant dans le petit ballet que nous avons ajuſté pour vous.

M. JOURDAIN.

C'eſt pour tantôt au moins; & la perſonne pour qui j'ay fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAISTRE A DANSER.

Tout eſt prêt.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au reſte, Monſieur, ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'une perſonne comme vous, qui étes magnifique, & qui avez de l'inclination pour les belles choſes, ait un concert de Muſique chez ſoi tous les mercredis, ou tous les jeudis.

M. JOURDAIN.

Eſt-ce que les gens de qualité en ont?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela eſt-il beau?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un deſſus, une haute contre, & une baſſe, qui ſeront accompagnées d'une baſſe de viole, d'un theorbe, & d'un claveſſin pour les baſſes continuës, avec deux deſſus de violon pour jouer les ritournelles.

M.

M. JOURDAIN.

Il y faudra mettre auſſi une trompette marine. La trompette marine eſt un inſtrument qui me plaît, & qui eſt harmonieux.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laiſſez-nous gouverner les choſes.

M. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des Muſiciens, pour chanter à table.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN.

Mais, ſur tout, que le ballet ſoit beau.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous en ſerez content; &, entr'autres choſes, de certains menuëts que vous y verrez.

M. JOURDAIN.

Ah! Les menuëts ſont ma danſe, & je veux que vous me les voyiez danſer. Allons, mon Maître.

LE MAITRE A DANSER.

Un chapeau, Monſieur, s'il vous plaît.

[*M. Jourdain va prendre le chapeau de ſon laquais, & le met par deſſus ſon bonnet de nuit. Son Maître lui prend les mains & le fait danſer ſur un air de menuët qu'il chante.*

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la;
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la;
La, la, la, la, la, en
cadence, s'il vous plaît, la,
La, la, la, la, la jambe droite, la, la, la;
Ne remuez point tant les épaules,
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la;
Vos deux bras ſont eſtropiés.
La, la, la, la, la, hauſſez la tête,
Tournez la pointe du pied en dehors;
La, la, la, dreſſez votre corps.

M. JOURDAIN.

Hé?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde.

M. JOURDAIN.

A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une Marquise; j'en aurai besoin tantôt.

LE MAITRE A DANSER.

Une révérence pour saluer une Marquise?

M. JOURDAIN.

Oui. Une Marquise qui s'appelle Dorimène.

LE MAITRE A DANSER.

Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN,

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

LE MAITRE A DANSER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arriére, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, & à la derniére vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURDAIN.

Faites un peu. *Après que le Maître à danser a fait les trois révérences.*] Bon.

****************************************

## SCENE II.

*MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS.*

LE LAQUAIS.

Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. JOURDAIN.

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. [*Au maître de musique & au maître à danser.*] Je veux que vous me voyiez faire.

SCE-

## SCENE III.

*MONSIEUR JOURDAIN, UN MAITRE D'ARMES, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS tenant deux fleurets.*

LE MAITRE D'ARMES *après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais, & en avoir présenté un à M. Jourdain.*

ALlons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu panché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de vôtre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout-à-fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quarrée. La tête droite. Le regard assûré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, & achevez de même. Une, deux. Remettez-vous Redoublez de pied ferme. Une, deux. Un saut en arriére. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la premiére, & que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, & achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de-là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arriére. En garde, Monsieur, en garde.

[*Le Maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant, en garde.*]

M. JOURDAIN.

Hé?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner, & à ne point recevoir; &, comme je vous fis voir

voir l'autre jour par raiſon démonſtrative, il eſt impoſſible que vous receviez, ſi vous ſçavez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend ſeulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans ou en dehors.

M. JOURDAIN.

De cette façon donc un homme, ſans avoir du cœur, eſt ſûr de tuer ſon homme, & de n'être point tué?

LE MAITRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vites-vous pas la démonſtration.

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE D'ARMES.

Et c'eſt en quoi l'on voit de quelle conſidération nous autres nous devons être dans un Etat; & combien la ſcience des armes l'emporte hautement ſur toutes les autres ſciences inutiles, comme la danſe, la muſique, la. . . .

LE MAITRE A DANSER.

Tout beau, Monſieur, le tireur d'armes. Ne parlez de la danſe qu'avec reſpect.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la muſique.

LE MAITRE D'ARMES.

Vous étes de plaiſantes gens, de vouloir comparer vos ſciences à la mienne.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance!

LE MAITRE A DANSER.

Voilà un plaiſant animal, avec ſon plaſtron.

LE MAITRE D'ARMES.

Mon petit Maître à danſer, je vous ferois danſer comme il faut. Et vous, mon petit Muſicien, je vous ferois chanter de la belle maniére.

LE MAITRE A DANSER.

Monſieut le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M.

M. JOURDAIN *au Maître à danser.*

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce & la quarte, & qui sçait tuer un homme par raison démonstrative?

LE MAITRE A DANSER.

Je me moque de sa raison démonstrative, & de sa tierce, & de sa quarte.

M. JOURDAIN *au Maître à danser.*

Tout doux, vous dis-je.

LE MAITRE D'ARMES *au Maître à danser.*

Comment? Petit impertinent.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Maître d'armes.

LE MAITRE A DANSER *au Maître d'armes.*

Comment? Grand cheval de carrosse.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Maitre à danser.

LE MAITRE D'ARMES.

Si je me jette sur vous....

M. JOURDAIN *au Maître d'armes.*

Doucement.

LE MAITRE A DANSER.

Si je mets sur vous la main...

M. JOURDAIN *au Maître à danser.*

Tout-beau.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air...

M. JOURDAIN *au Maître d'armes.*

De grace.

LE MAITRE A DANSER.

Je vous rosserai d'une maniére....

M. JOURDAIN *au Maître à danser.*

Je vous prie.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN *au Maître de musique.*

Mon Dieu! Arrêtez-vous.

## SCENE IV.

*UN MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, LE MAITRE D'ARMES, UN LAQUIS.*

M. JOURDAIN.

HOlà, Monſieur le Philoſophe, vous arrivez tout à propos avec votre Philoſophie. Venez un peu mettre la paix entre ces perſonnes-ci.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'eſt-ce donc? Qu'y a-t-il, Meſſieurs?

M. JOURDAIN.

Ils ſe ſont mis en colére pour la préférence de leurs profeſſions, juſqu'à ſe dire des injures, & en vouloir venir aux mains.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoi, Meſſieurs, faut-il s'emporter de la ſorte? Et n'avez-vous point lû le docte traité que Sénéque a composé de la colére? Y a-t-il rien de plus bas & de plus honteux que cette paſſion, qui fait d'un homme une bête féroce? Et la raiſon ne doit-elle pas être maîtreſſe de tous nos mouvemens?

LE MAITRE A DANSER.

Comment, Monſieur? Il vient nous dire des injures à tous deux, en mépriſant la danſe que j'exerce, & la muſique dont il fait profeſſion.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme ſage eſt au-deſſus de toutes les injures qu'on lui peut dire; & la grande réponſe qu'on doit faire aux outrages, c'eſt la modération & la patience.

LE MAITRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs profeſſions à la mienne.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'eſt pas de vaine gloire & de condition, que les hommes

doivent diſputer entr'eux ; & ce qui nous diſtingue parfaitement les uns des autres, c'eſt la ſageſſe & la vertu.

LE MAITRE A DANSER.

Je lui ſoutiens que la danſe eſt une ſcience à laquelle on ne peut faire aſſez d'honneur.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et moi, que la muſique en eſt une que tous les ſiécles ont révérée.

LE MAITRE D'ARMES.

Et moi, je leur ſoutiens à tous deux que la ſcience de tirer des armes, eſt la plus belle & la plus néceſſaire de toutes les ſciences.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et que ſera donc la Philoſophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinens, de parler devant moi avec cette arrogance ; & de donner impudemment le nom de ſcience à des choſes que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, & qui ne peuvent être compriſes que ſous le nom de métier miſérable de gladiateur, de chanteur & de baladin.

LE MAITRE D'ARMES.

Allez, Philoſophe de chien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Allez, bélitre de pédant.

LE MAITRE A DANSER.

Allez, cuiſtre fieffé.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Comment ? Marauds que vous étes....

[*Le Philoſophe ſe jette ſur eux, & tous trois le chargent de coups.*]

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Infames, coquins, inſolens.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

LE MAITRE D'ARMES.

La peſte de l'animal.

M. JOURDAIN.

Meſſieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

LE MAITRE A DANSER.

Diantre ſoit de l'âne bâté!

M. JOURDAIN.

Meſſieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Scélérats.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent!

M. JOURDAIN.

Meſſieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons, gueux, traîtres, impoſteurs.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe. Meſſieurs. Monſieur le Philoſophe. Meſſieurs. Monſieur le Philoſophe. [*Ils ſortent en ſe battant.*]

## SCENE V.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

OH! Battez-vous tant qu'il vous plaîra, je n'y ſçaurois que faire, & je n'irai pas gâter ma robe pour vous ſéparer. Je ſerois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

## SCENE VI.

*LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.*

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE *racommodant ſon collet.*

VEnons à notre leçon.

M.

M. JOURDAIN.

Ah! Monſieur, je ſuis fâché des coups qu'il vous ont donnés.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'eſt rien. Un Philoſophe ſçait recevoir comme il faut les choſes, & je vais composer contr'eux une ſatyre du ſtile de Juvenal, qui les déchirera de la belle façon. Laiſſons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être ſçavant; & j'enrage que mon pere & ma mere ne m'ayent pas fait bien étudier dans toutes les ſciences, quand j'étois jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Ce ſentiment eſt raiſonnable, *Nam, ſine doctrinâ, vita eſt quaſi mortis imago.* Vous entendez cela, & vous ſçavez le latin ſans doute?

M. JOURDAIN.

Oui; mais faites comme ſi je ne le ſçavois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *Sans la ſcience, la vie eſt preſque une image de la mort.*

M. JOURDAIN.

Ce latin-là a raiſon.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des ſciences?

M. JOURDAIN.

Oh! Oui. Je ſçais lire & écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette logique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

C'eſt elle qui enſeigne les trois opérations de l'eſprit.

M. JOURDAIN.

Qui ſont-elles, ces trois opérations de l'eſprit?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.
La premiere, la ſeconde, & la troiſiéme. La premiére eſt de bien concevoir, par le moyen des univerſaux. La ſeconde, de bien juger par le moyen des cathégories. Et la troiſiéme, de bien tirer une conſéquence par le moyen des figures, *Barbara*, *celarent*, *darii*, *ferio*, *baralipton*, *&c.*

M. JOURDAIN.
Voilà des mots qui ſont trop rebarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre choſe qui ſoit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.
Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN.
La morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.
Oui.

M. JOURDAIN.
Qu'eſt-ce qu'elle dit cette morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.
Elle traite de la félicité, enſeigne aux hommes à modérer leurs paſſions; &. . . .

M. JOURDAIN.
Non, laiſſons cela. Je ſuis bilieux comme tous les diables; & il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colére tout mon ſaoul, quand il m'en prend envie.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.
Eſt-ce la phyſique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN.
Qu'eſt-ce quelle chante cette phyſique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.
La phyſique eſt celle qui explique les principes des choſes naturelles, & les propriétés du corps, qui diſcourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, & des animaux; & nous enſeigne les cauſes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volans; les cométes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluye, la neige, la grêle, les vents, & les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

M. JOURDAIN.

Après vous m'apprendrez l'almanach, pour sçavoir quand il y a de la lune, & quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, & traiter cette matiére en Philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, & de la différente maniére de les prononcer toutes. Et, là-dessus, j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; & en consonnes, ainsi appellées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, & ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, E, se forme en rapprochant la machoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! Que cela est beau!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix, I, en rapprochant encore davantage

ge les machoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vray. Vive la science.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, O, se forme en rouvrant les machoires, & rapprochant les lévres par les deux coins, le haut & le bas, O.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! La belle chose, que de sçavoir quelque chose!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre entiérement, & allongeant les deux lévres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les rejoindre tout-à-fait, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lévres s'allongent comme si vous faisiez la mouë; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, & vous moquer de lui, vous ne sçauriez lui dire que, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela est vray. Ah! Que n'ai-je étudié plutôt, pour sçavoir tout cela!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se pro-

prononce en donnant du bout de la langue au dessus des dents d'en haut, DA.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah! Les belles choses! Les belles choses!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lévre de dessous, FA.

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah! Mon pere & ma mere, que je vous veux de mal!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui céde, & revient toujours au même endroit, faisant une maniére de tremblement, R, RA.

M. JOURDAIN.

R, R, RA. R, R, R, R, R, RA. Cela est vray. Ah! L'habile homme que vous étes, & que j'ai perdu de tems! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, & je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses piéds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien.

M. JOURDAIN.

Cela sera galant, oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN.

Non, non, point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose?

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni profe, ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce foit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raifon, Monfieur, qu'il n'y a pour s'exprimer, que la profe, ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la profe ou les vers?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monfieur. Tout ce qui n'eft point profe, eft vers; & tout ce qui n'eft point vers, eft profe.

M. JOURDAIN.

Et, comme l'on parle, qu'eft-ce que c'eft donc que cela ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

De la profe.

M. JOURDAIN.

Quoi ! Quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, & me donnez mon bonnet de nuit; c'eft de la profe?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, Monfieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la profe, fans que j'en fçûffe rien; & je vous fuis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet, *belle Marquife, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* mais je voudrois que cela fût mis d'une maniére galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de fes yeux réduifent votre cœur en cendres; que vous fouffrez nuit & jour pour elle les violences d'un....

M. JOURDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela.

Je ne veux que ce que je vous ai dit, *belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses maniéres dont on les peut mettre.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

On les peut mettre premiérement comme vous avez dit, *belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; ou bien, *d'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux*; ou bien, *vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir*, ou bien, *mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font*; ou bien, *me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN.

Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite, *belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, & j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, & je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

***************************************

## SCENE VII.

*MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.*

M. JOURDAIN *à son laquais.*

Comment? Mon habit n'est pas encore arrivé?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fiévre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! Au diable le tailleur! La peste étouffe le tailleur! Si je le tenois maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je....

## SCENE VIII.

*MONSIEUR JOURDAIN, UN MAITRE TAILLEUR, UN GARCON TAILLEUR portant l'habit de Monsieur Jourdain, UN LAQUAIS.*

M. JOURDAIN.

AH! Vous voilà. Je m'allois mettre en colére contre vous.

LE MAITRE TAILLEUR.

Je n'ai pas pu venir plûtôt; & j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soye si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre; & il y a deux mailles de rompuës.

LE MAITRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN.

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAITRE TAILLEUR.

Point du tout, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Comment, point du tout?

LE MAITRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

M. JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le ſens. Voyez la belle raiſon!

LE MAITRE TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, & le mieux aſſorti. C'eſt un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit ſérieux qui ne fût pas noir; & je le donne en ſix coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ceci? Vous avez mis les fleurs en embas.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en-en-haut.

M. JOURDAIN.

Eſt-ce qu'il faut dire cela?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui vrayment. Toutes les perſonnes de qualité les portent de la ſorte.

M. JOURDAIN.

Les perſonnes de qualité portent les fleurs en embas?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Oh! Voilà qui eſt donc bien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en en-haut.

M. JOURDAIN.

Non, non.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien?

LE MAITRE TAILLEUR.

Belle demande! Je défie un peintre, avec ſon pinceau, de vous faire rien de plus juſte. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une ringrave, eſt le plus grand génie du monde, & un

autre qui, pour aſſembler un pourpoint, eſt le héros de notre tems.

M. JOURDAIN.

La perruque & les plumes, ſont-elles comme il faut?

LE MAITRE TAILLEUR.

Tout eſt bien.

M. JOURDAIN *regardant l'habit du tailleur.*

Ah, ah! Monſieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

LE MAITRE TAILLEUR.

C'eſt que l'étoffe me ſembla ſi belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN.

Oui; mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit?

M. JOURDAIN.

Oui, donnez-le-moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, & ces ſortes d'habits ſe mettent avec cérémonie. Holà, entrez vous autres.

## SCENE IX.

*MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE TAILLEUR, LE GARCON TAILLEUR, GARCONS TAILLEURS danſans, UN LAQUAIS.*

LE MAITRE TAILLEUR *à ſes garçons.*

Mettez cet habit à Monſieur, de la maniére que vous faites aux perſonnes de qualité.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Les quatre garçons tailleurs danſans, s'approchent de Monſieur Jourdain. Deux lui arrachent le haut de chauſſes de ſes exercices, les deux autres lui ôtent la camiſole; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent ſon habit neuf. Monſieur Jourdain ſe proméne au milieu d'eux; & leur montre ſon habit, pour voir s'il eſt bien.*

GAR-

GARCON TAILLEUR.

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons, quelque chose pour boire

M. JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous ?

GARCON TAILLEUR.

Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon gentilhomme! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Alles-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point mon gentilhomme. [*donnant de l'argent.*] Tenez, voilà pour, mon gentilhomme.

GARCON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN.

Monseigneur! Oh, oh! Monseigneur! Attendez, mon ami, Monseigneur mérite quelque chose; & ce n'est pas une petite parole que Monseigneur. Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARCON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de votre grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre grandeur! Oh, oh, oh! Attendez; ne vous en allez pas. A moi, votre grandeur! [*bas, à part.*] Ma foi, s'il va jusqu'à l'altesse, il aura toute la bourse. [*haut.*] Tenez, voilà pour ma grandeur.

GARCON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait, je lui allois tout donner.

***********************************

## SCENE X.

### II. ENTRE'E DE BALLET.

*Les quatre garçons tailleurs se réjouissent, en dansant, de la libéralité de Monsieur Jourdain.*

*Fin du second Acte.*

# ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

*MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.*

M. JOURDAIN.

SUIVEZ-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville; &, sur-tout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voye bien que vous étes à moi.

LAQUAIS.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Appellez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

## SCENE II.

*MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.*

M. JOURDAIN.

Nicole.

NICOLE.

Plaît-il?

M. JOURDAIN.

Ecoutez.

NICOLE *riant.*

Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

M.

M. JOURDAIN.

Comment donc?

NICOLE.

Ah, ah! Mon Dieu! Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Quelle friponne eſt-ce-là? Te moques-tu de moi?

NICOLE.

Nenni, Monſieur, j'en ſerois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te baillerai ſur le nez, ſi tu ris davantage.

NICOLE.

Monſieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE.

Monſieur, je vous demande pardon; mais vous étes ſi plaiſant que je ne me ſçaurois tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais voyez quelle inſolence!

NICOLE.

Vous étes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te....

NICOLE.

Je vous prie de m'excuſer. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tien, ſi tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai ſur la jouë le plus grand ſouffler qui ſe ſoit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monſieur, voilà qui eſt fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoyes....

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que tu nettoyes comme il faut....

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoyes la ſale, &. . . .

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Encore?

NICOLE *tombant à force de rire.*

Tenez, Monſieur, battez-moi plûtôt, & me laiſſez rire tout mon ſaoul; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, Monſieur, je vous prie de me laiſſer rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Si je te prends. . . .

NICOLE.

Monſieur, je créverai, ai, ſi je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vû une pendarde comme celle-là, qui me vient rire inſolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE.

Que voulez-vous que je faſſe, Monſieur?

M. JOURDAIN.

Que tu ſonges, coquine, à préparer ma maiſon, pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE *ſe relevant.*

Ah! Par ma foi, je n'ai plus envie de rire; & toutes vos compagnies font tant de déſordre céans, que ce mot eſt aſſez pour me mettre en mauvaiſe humeur.

M. JOURDAIN.

Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCE-

## SCENE III.

*MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.*

Madame JOURDAIN.

AH, ah! Voici une nouvelle hiſtoire. Qu'eſt-ce que c'eſt donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la ſorte? Et avez-vous envie qu'on ſe raille par tout de vous?

M. JOURDAIN.

Il n'y a que des ſots, & des ſottes, ma femme, qui ſe railleront de moi.

Madame JOURDAIN.

Vrayment, on n'a pas attendu juſqu'à cette heure; & il y a long tems que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN.

Qui eſt donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

Madame JOURDAIN.

Tout ce monde-là eſt un monde qui a raiſon, & qui eſt plus ſage que vous. Pour moi, je ſuis ſcandaliſée de la vie que vous menez. Je ne ſçais plus ce que c'eſt que notre maiſon. On diroit qu'il eſt céans carême-prenant tous les jours; &, dès le matin, de peur d'y manquer on y entend des vacarmes de violons & de chanteurs, dont tout le voiſinage ſe trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne ſçaurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la bouë dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici; & la pauvre Françoiſe eſt preſque ſur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter réguliérement tous les jours.

M. JOURDAIN.

Ouais ! Notre ſervante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une payſanne.

Madame JOURDAIN.

Nicole a raiſon ; & ſon ſens eſt meilleur que le vôtre. Je voudrois bien ſçavoir ce que vous penſez faire d'un maître à danſer à l'âge que vous avez.

NICOLE.

Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ſes battemens de pied, ébranler toute la maiſon, & nous déraciner tous les carriaux de notre ſale ?

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous, ma ſervante, & ma femme.

Madame JOURDAIN.

Eſt-ce que vous voulez apprendre à danſer, pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE.

Eſt-ce que vous avez envie de tuër quelqu'un ?

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous, vous dis-je, vous étes des ignorantes l'une & l'autre ; & vous ne ſçavez pas les prérogatives de tout cela.

Madame JOURDAIN.

Vous devriez bien plûtôt ſonger à marier votre fille, qui eſt en âge d'être pourvûë.

M. JOURDAIN.

Je ſongerai à marier ma fille, quand il ſe préſentera un parti pour elle ; mais je veux ſonger auſſi à apprendre les belles choſes.

NICOLE.

J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de Philoſophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'eſprit ; & ſçavoir raiſonner des choſes, parmi les honnêtes gens.

Madame JOURDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au collége, vous faire donner le fouet, à votre âge ?

M.

M. JOURDAIN.
Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure le fouet, devant tout le monde, & sçavoir ce qu'on apprend au collége !

NICOLE.
Oui, ma foi, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

M. JOURDAIN.
Sans doute.

Madame JOURDAIN.
Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

M. JOURDAIN.
Assûrément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes ; & j'ai honte de votre ignorance. [*à Madame Jourdain.*] Par exemple, sçavez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

Madame JOURDAIN.
Oui. Je sçais que ce que je dis est fort bien dit ; & que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. JOURDAIN.
Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

Madame JOURDAIN.
Ce sont des paroles bien sensées, & votre conduite ne l'est guéres.

M. JOURDAIN.
Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis, à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Madame JOURDAIN.
Des chansons.

M. JOURDAIN.
Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

Madame JOURDAIN.
Hé bien ?

M. JOURDAIN.
Comment est-ce que cela s'appelle ?

Madame JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeller.

M. JOURDAIN.

C'eſt de la proſe, ignorante.

Madame JOURDAIN.

De la proſe ?

M. JOURDAIN.

Oui, de la proſe. Tout ce qui eſt proſe n'eſt point vers; & tout ce qui n'eſt point vers, eſt proſe. Hé? Voilà ce que c'eſt que d'étudier. [*à Nicole.*] Et toi, ſçais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

NICOLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Oui. Qu'eſt-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NICOLE.

Quoi ?

M. JOURDAIN.

Dis un peu U, pour voir.

NICOLE.

Hé bien. U.

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je dis U.

M. JOURDAIN.

Oui; mais, quand tu dis U, qu'eſt-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN.

Oh! L'étrange choſe que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lévres en dehors, & approches la machoire d'en haut de celle d'embas, U, vois-tu? Je fais la mouë, U.

NICOLE.

Oui, cela eſt biau.

Madame JOURDAIN.

Voilà qui eſt admirable!

M.

M. JOURDAIN.

C'eſt bien autre choſe, ſi vous aviez vû O, & DA, DA, & FA, FA.

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que tout ce galimathias-là?

NICOLE.

De quoi eſt-ce que tout cela guérit?

M. JOURDAIN.

J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Madame JOURDAIN.

Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et ſur-tout ce grand eſcogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN.

Ouais! Ce maître d'armes vous tient bien au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. [*après avoir fait apporter les fleurets, & en avoir donné un à Nicole.*] Tien, raiſon démonſtrative, la ligne du corps. Quand on pouſſe en quarte, on n'a qu'à faire cela; &, quand on pouſſe en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; & cela n'eſt-il pas beau d'être aſſûré de ſon fait, quand on ſe bat contre quelqu'un? Là, pouſſe-moi un peu, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoi?

[*Nicole pouſſe pluſieurs bottes à Monſieur Jourdain.*]

M. JOURDAIN.

Tout beau. Holà! Oh! Doucement. Diantre ſoit la coquine!

NICOLE.

Vous me dites de pouſſer.

M. JOURDAIN.

Oui, mais tu me pouſſes en tierce, avant que de pouſſer en quarte, & tu n'as pas la patience que je pare.

Madame JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantai-

taiſies ; & cela vous eſt venu depuis que vous vous mêlez de hanter la nobleſſe.

M. JOURDAIN.

Lorſque je hante la nobleſſe, je fais paroître mon jugement ; & cela eſt plus beau que de hanter votre bourgeoiſie.

Madame JOURDAIN.

Camon vraymant ! Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles ; & vous avez bien opéré avec ce beau Monſieur le Comte, dont vous vous étes embéguiné.

M. JOURDAIN.

Paix, ſongez à ce que vous dites. Sçavez-vous bien, ma femme, que vous ne ſçavez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'eſt une perſonne d'importance plus que vous ne penſez, un ſeigneur que l'on conſidére à la cour ; & qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'eſt-ce pas une choſe qui m'eſt tout-à-fait honorable, que l'on voye venir chez moi ſi ſouvent une perſonne de cette qualité, qui m'appelle ſon cher ami, & me traite comme ſi j'étois ſon égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais ; &, devant tout le monde, il me fait des careſſes dont je ſuis moi-même confus.

M. JOURDAIN.

Oui, il a des bontés pour vous, & vous fait des careſſes ; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN.

Hé bien ? Ne m'eſt-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? Et puis-je faire moins pour un ſeigneur qui m'appelle ſon cher ami ?

Madame JOURDAIN.

Et ce ſeigneur, que fait-il pour vous ?

M JOURDAIN.

Des choſes dont on ſeroit étonné, ſi on les ſçavoit.

Madame JOURDAIN.

Et quoi ?

M. JOURDAIN.

Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien ; & avant qu'il soit peu.

Madame JOURDAIN.

Oui. Attendez vous à cela.

M. JOURDAIN.

Assûrément. Ne me l'a-t-il pas dit?

Madame JOURDAIN.

Oui, oui; il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Chansons.

M. JOURDAIN.

Ouais! Vous étes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr.

Madame JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non; & que toutes les caresses qu'il vous fait, ne sont que pour vous engeoler.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous. Le voici.

Madame JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; & il me semble que j'ai dîné, quand je le vois.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

## SCENE IV.

*DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.*

DORANTE.

MOn cher ami Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

M. JOURDAIN.

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et Madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle?

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, Monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde!

M. JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit, nous n'avons point de jeunes gens à la cour, qui soient mieux faits que vous.

M. JOURDAIN.

Hai, hai.

Madame JOURDAIN *à part.*

Il le gratte par où il se démange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela est tout-à-fait galant.

Madame JOURDAIN *à part.*

Oui, aussi sot par derriére que par devant.

DORANTE.

Ma foi, Monsieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous étes l'homme du monde que j'estime le plus, & je parlois encore de vous ce matin dans la chambre du Roi.

M. JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. [*à Madame Jourdain.*] Dans la chambre du Roi.

DORANTE.

Allons, mettez.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je sçais le respect que je vous dois.

DORANTE.

Mon Dieu! Mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN.

Monsieur....

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain, vous étes mon ami.

M.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN *se couvrant.*

J'aime mieux être incivil, qu'importun.

DORANTE.

Je suis votre débiteur, comme vous le sçavez.

Madame JOURDAIN *à part.*

Oui, nous ne le sçavons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions; & m'avez obligé de la meilleure grace du monde, assûrément.

M. JOURDAIN.

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je sçais rendre ce qu'on me prête; & reconnoître les plaisirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous; & je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Hé bien, vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plûtôt que je puis.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Je vous le disois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Vous voilà avec vos soupçons ridicules.

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

M. JOURDAIN.

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire.

re. Le voici. Donné à vous une fois, deux cent louis.

DORANTE.

Cela eſt vray,

M. JOURDAIN.

Une autre fois, ſix-vingt.

DORANTE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Et une autre fois cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raiſon.

M. JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cent ſoixante louis, qui valent cinq mille ſoixante livres.

DORANTE.

Le compte eſt fort bon. Cinq mille ſoixante livres.

M. JOURDAIN.

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumaſſier.

DORANTE.

Juſtement.

M. JOURDAIN.

Deux mille ſept cent quatre-vingt livres à votre tailleur.

DORANTE.

Il eſt vray.

M. JOURDAIN.

Quatre mille trois cent ſeptante neuf livres douze ſols huit deniers à votre marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze ſols huit deniers; le compte eſt juſte.

M. JOURDAIN.

Et mille ſept cent quarante-huit livres ſept ſols quatre deniers à votre ſellier.

DORANTE.

Tout cela eſt véritable. Qu'eſt-ce que cela fait?

M. JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cent livres.

DO-

DORANTE.

Somme totale eſt juſte. Quinze mille huit cent livres. Mettez encore deux cent piſtoles que vous m'allez donner, cela fera juſtement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

Madame JOURDAIN *bas à Monſieur Jourdain.*

Hé bien? Ne l'avois-je pas bien deviné?

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis?

M. JOURDAIN.

Hé, non.

Madame JOURDAIN *bas à Monſieur Jourdain.*

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Taiſez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN.

Non, Monſieur.

Madame JOURDAIN *bas à Monſieur Jourdain.*

Il ne ſera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Taiſez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire ſi cela vous embarraſſe.

M. JOURDAIN.

Point, Monſieur.

Madame JOURDAIN *bas à Monſieur Jourdain.*

C'eſt un vray engeoleur.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Taiſez-vous donc.

Madame JOURDAIN *bas à Monſieur Jourdain.*

Il vous ſucera juſqu'au dernier ſou.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Vous tairez-vous?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joye; mais, comme vous étes mon meilleur ami, j'ai crû que je vous ferois tort, si j'en demandois à quelqu'autre.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*

Quoi? Vous allez encore lui donner cela?

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Que faire? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi, ce matin, dans la chambre du Roi?

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*

Allez, vous étes une vraye duppe.

## SCENE V.

*DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.*

DORANTE.

Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, Madame Jourdain?

Madame JOURDAIN.

J'ai la tête plus grosse que le poing, & si elle n'est pas enflée.

DORANTE.

Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point?

Madame JOURDAIN.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle?

Madame JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet & la comédie, que l'on fait chez le Roi?

Madame JOURDAIN.

Oui vrayment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je penſe, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amans dans votre jeune âge, belle & d'agréable humeur comme vous étiez.

Madame JOURDAIN.

Tredame, Monſieur, eſt-ce que Madame Jourdain eſt décrépite, & la tête lui grouille-t-elle déjà?

DORANTE.

Ah! Ma foi, Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne ſongeois pas que vous étes jeune; & je rêve le plus ſouvent. Je vous prie d'excuſer mon impertinence.

****************************************

## SCENE VI.

*MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.*

M. JOURDAIN *à Dorante.*

Voilà deux cent louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous aſſûre, Monſieur Jourdain, que je ſuis tout à vous; & que je brûle de vous rendre un ſervice à la cour.

M. JOURDAIN.

Je vous ſuis trop obligé.

DORANTE.

Si Madame Jourdain veut voir le divertiſſement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la ſale.

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baiſe les mains.

DORANTE *bas à Monſieur Jourdain.*

Notre belle Marquiſe, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet & le repas; & je l'ai fait conſentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour cauſe.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vû, & je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire préſent de votre part; mais c'eſt que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre ſon ſcrupule, & ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'elle s'eſt réſoluë à l'accepter.

M. JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux; & je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous ſur ſon eſprit un effet admirable.

M. JOURDAIN.

Plût au Ciel!

Madame JOURDAIN *à Nicole.*

Quand il eſt une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir, comme il faut, la richeſſe de ce préſent, & la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN.

Ce ſont, Monſieur, des bontés qui m'accablent; & je ſuis dans une confuſion la plus grande du monde, de voir une perſonne de votre qualité s'abaiſſer pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous? Eſt-ce qu'entre amis on s'arrête à ces ſortes de ſcrupules? Et ne feriez-vous pas pour moi la même choſe, ſi l'occaſion s'en offroit?

M. JOURDAIN.

Oh! Aſſurément; & de très grand cœur.

Madame JOURDAIN *bas à Nicole.*

Que ſa préſence me péſe ſur les épaules!

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut ſervir un ami, & lorſque vous me fîtes confiden-

ce

ce de l'ardeur que vous aviez prise pour cette Marquise agréable chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

M. JOURDAIN.

Il est vray. Ce sont des bontés qui me confondent.

Madame JOURDAIN *à Nicole.*

Est-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment sur-tout les dépenses qu'on fait pour elles; & vos fréquentes sérénades, & vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçû de votre part, & le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pû lui dire vous-même.

M. JOURDAIN.

Il n'y a point de dépense que je ne fisse si, par là, je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissans; & c'est un honneur que j'achéterois au prix de toutes choses.

Madame JOURDAIN *bas à Nicole.*

Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t-en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantôt que vous jouirez, à votre aise du plaisir de sa vûë; & vos yeux auront tout le tems de se satisfaire.

M. JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'aprèsdînée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment; & votre femme auroit pû nous embarrasser. J'ai donné pour

vous l'ordre qu'il faut au cuiſinier; & à toutes les choſes qui ſont néceſſaires pour le ballet. Il eſt de mon invention; &, pourvû que l'éxécution puiſſe répondre à l'idée, je ſuis ſûr qu'il ſera trouvé....

M. JOURDAIN *s'appercevant que Nicole écoute, & lui donnant un ſoufflet.*

Ouais! Vous êtes bien impertinente. [*à Dorante.*] Sortons, s'ils vous plaît.

## SCENE VII.

*MADAME JOURDAIN, NICOLE.*

NICOLE.

MA foi, Madame, la curioſité m'a coûté quelque choſe; mais je crois qu'il y a quelque anguille ſous roche; & ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous ſoyiez.

Madame JOURDAIN.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçû des ſoupçons de mon mari. Je ſuis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne; & je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais ſongeons à ma fille. Tu ſçais l'amour que Cléonte a pour elle, c'eſt un homme qui me revient; & je veux aider ſa recherche, & lui donner Lucile, ſi je puis.

NICOLE.

En vérité, Madame, je ſuis la plus ravie du monde, de vous voir dans ces ſentimens; car, ſi le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins; & je ſouhaiterois que notre mariage ſe pût faire à l'ombre du leur.

Madame JOURDAIN.

Va-t-en lui en parler de ma part, & lui dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire enſemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joye; & je ne pouvois recevoir une commiſſion plus agréable. [*ſeule.*] Je vais, je penſe, bien réjouir les gens.

SCE-

## SCENE VIII.

### CLEONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE *à Cléonte.*

AH! Vous voilà tout à propos. Je fuis une ambaffadrice de joye, & je viens....

CLEONTE.

Retire-toi, perfide, & ne me viens pas amufer avec tes traîtreffes paroles.

NICOLE.

Eft-ce ainfi que vous recevez....

CLEONTE.

Retire-toi, te dis-je; & va-t-en, de ce pas, dire à ton infidéle maîtreffe qu'elle n'abufera de fa vie le trop fimple Cléonte.

NICOLE.

Quel vertigo eft-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire?

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite fcélérate? Allons vîte, ôte-toi de mes yeux, vilaine; & me laiffe en repos.

NICOLE.

Quoi! Tu me viens auffi...

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, & ne me parles de ta vie.

NICOLE *à part.*

Ouais! Quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle hiftoire informer ma maîtreffe.

## SCENE IX.

### CLEONTE, COVIELLE.

CEONTE.

QUoi! Traiter un amant de la forte; & un amant le plus fidéle, & le plus paffionné de tous les amans!

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLEONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur, & toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, & je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joye; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle; & voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siécles effroyables, je la rencontre par hazard, mon cœur à cette vûë se sent tout transporté, ma joye éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle; & l'infidéle détourne de moi ses regards, & passe brusquement, comme si de la vie elle ne m'avoit vû.

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous.

CLEONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.

Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLEONTE.

Après tant de sacrifices ardens de soupirs, & de vœux que j'ai faits à ses charmes,

COVIELLE.

Après tant d'assidus hommages de soins, & de services que je lui ai rendus dans sa cuisine,

CLEONTE.

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux,

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle,

CLEONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même,

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place,

CLEONTE.

Elle me fuit avec mépris?

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie?

CLEONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE.

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLEONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, Monsieur? Dieu m'en garde.

CLEONTE.

Ne vien point m'excuser l'action de cette infidéle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLEONTE.

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre, ne serviront de rien.

COVIELLE.

Qui songe à cela?

CLEONTE.

Je veux contre elle conserver mon ressentiment, & rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y consens.

CLEONTE.

Ce Monsieur le Comte qui va chez elle, lui donne peut-être dans la vûë; & son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir; & ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'est fort bien dit; & j'entre, pour mon compte, dans tous vos sentimens.

CLEONTE.

Donne la main à mon dépit; & soutien ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; & marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur? Voilà une belle mijaurée, une pimpe-souée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour. Je ne lui vois rien que de très-médiocre; & vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premiérement, elle a les yeux petits.

CLEONTE.

Cela est vray, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feux, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLEONTE.

Oui; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; & cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, elle est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLEONTE.

Non; mais elle est aisée, & bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler, & dans ses actions.

CLEONTE.

Il est vray; mais elle a grace à tout cela; & ses maniéres sont engageantes, ont je ne sçais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit.....

CLEONTE.

Ah! Elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa conversation.....

CLEONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toujours sérieuse.

CLEONTE.

Veux-tu de ces enjouemens épanouis, de ces joyes toujours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent, que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin, elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLEONTE.

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLEONTE.

Moi? J'aimerois mieux mourir; & je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLEONTE.

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter; toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

## SCENE X.

*LUCILE, CLEONTE, COVIELLE, NICOLE.*

NICOLE *à Lucile.*

Pour moi, j'en ai été toute ſcandaliſée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

CLEONTE *à Covielle.*

Je ne veux pas ſeulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'eſt-ce donc, Cléonte, qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous poſſéde?

NICOLE.

Quelle mauvaiſe humeur te tient?

LUCILE.

Etes-vous muët, Cléonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLEONTE.

Que voilà qui eſt ſcélérat!

COVIELLE.

Que cela eſt Judas!

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre eſprit.

CLEONTE *à Covielle.*

Ah, ah! On voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chévre.

COVIELLE *à Cléonte.*

On a deviné l'enclouûre.

LUCILE.

N'est-il pas vray, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit?

CLEONTE.

Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler; & j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous pensez, de votre infidélité; que je veux être le premier à rompre avec vous; & que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me causera des chagrins, je souffrirai un tems; mais j'en viendrai à bout, & je me percerai plûtôt le cœur, que d'avoir la foiblesse de retourner à vous.

COVIELLE *à Nicole.*

Queussi, queumi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLEONTE *voulant s'en aller pour éviter Lucile.*

Non. Je ne veux rien écouter.

NICOLE *à Covielle.*

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vîte.

COVIELLE *voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE *suivant Cléonte.*

Sçachez que ce matin....

CLEONTE *marchant toujours sans regarder Lucile.*

Non, vous dis-je.

NICOLE *suivant Covielle.*

Appren que....

COVIELLE *marchant aussi sans regarder Nicole,*

Non, traîtresse.

LUCILE.

Ecoutez.

CLEONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laisse-moi dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cléonte.

CLEONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle.

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arrêtez.

CLEONTE.

Chansons.

NICOLE.

Enten-moi.

COVIELLE.

Bagatelle.

LUCILE.

Un moment.

CLEONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLEONTE.

Non, c'en est fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE *s'arrêtant.*

Hé bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée; & faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE *s'arrêtant aussi.*
Puisque tu fais comme cela, pren-le tout comme tu voudras.

CLEONTE *se retournant vers Lucile.*
Sçachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE *s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.*
Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE *se retournant vers Nicole.*
Appren-nous un peu cette histoire.

NICOLE *s'en allant aussi à son tour pour éviter Covielle.*
Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLEONTE *suivant Lucile.*
Dites-moi....

LUCILE *marchant toujours sans regarder Cléonte.*
Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE *suivant Nicole.*
Conte-moi....

NICOLE *marchant aussi sans regarder Covielle.*
Non, je ne conte rien.

CLEONTE.
De grace.

LUCILE.
Non, vous dis-je.

COVIELLE.
Par charité.

NICOLE.
Point d'affaire.

CLEONTE.
Je vous en prie.

LUCILE.
Laissez-moi.

COVIELLE.
Je t'en conjure.

NICOLE.
Ote-toi de là.

CLEONTE.
Lucile.

LUCILE.
Non.

COVIELLE.

Nicole.

NICOLE.

Point.

CLEONTE.

Au nom des Dieux.

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLEONTE.

Eclairciſſez mes doutes.

LUCILE.

Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Guéri-moi l'eſprit.

NICOLE.

Non, il ne me plaît pas.

CLEONTE.

Hé bien, puiſque vous vous ſouciez ſi peu de me tirer de peine, & de vous juſtifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flâme, vous me voyez, ingrate, pour la derniére fois; & je vais, loin de vous, mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE *à Nicole.*

Et moi, je vais ſuivre ſes pas.

LUCILE *à Cléonte qui veut ſortir.*

Cléonte.

NICOLE *à Covielle qui ſuit ſon Maître.*

Covielle.

CLEONTE *s'arrêtant.*

Hé?

COVIELLE *s'arrêtant auſſi.*

Plaît-il?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLEONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cléonte?

CLEONTE.

Oui, cruelle, puiſque vous le voulez.

LUCILE.

Moi, je veux que vous mouriez!

CLEONTE.

Oui, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit?

CLEONTE *s'approchant de Lucile.*

N'eſt-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes ſoupçons?

LUCILE.

Eſt-ce ma faute? Et, ſi vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'avanture dont vous vous plaignez, a été cauſée ce matin, par la préſence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la ſeule approche d'un homme deshonore une fille, qui perpétuellement nous ſermone ſur ce chapitre; & nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir.

NICOLE *à Covielle.*

Voilà le ſecret de l'affaire.

CLEONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE *à Nicole.*

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE *à Cleonte.*

Il n'eſt rien de plus vray.

NICOLE *à Covielle.*

C'eſt la choſe comme elle eſt.

COVIELLE *à Cléonte.*

Nous rendrons-nous à cela?

CLEONTE.

Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous ſçavez appaiſer de choſes dans mon cœur! Et que facilement on ſe laiſſe perſuader aux perſonnes qu'on aime!

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là !

**************************************

## SCENE XI.

*MADAME JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.*

Madame JOURDAIN.

JE suis bien aise de vous voir, Cléonte, & vous voilà tout à propos. Mon mari vient, prenez vîte votre tems pour lui demander Lucile en mariage.

CLEONTE.

Ah! Madame, que cette parole m'est douce, & qu'elle flate mes désirs! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse?

**************************************

## SCENE XII.

*MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.*

CLEONTE.

MOnsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a long-tems. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; &, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire, si vous étes gentilhomme.

CLEONTE.

Monsieur, la plûpart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot

mot aiſément. Ce nom ne fait aucun ſcrupule à prendre; & l'uſage aujourd'hui ſemble en autoriſer le vol. Pour moi, je vous l'avouë, j'ai les ſentimens, ſur cette matiére, un peu plus délicats Je trouve que toute impoſture eſt indigne d'un honnête homme; & qu'il y a de la lâcheté à déguiſer ce que le Ciel nous a fait naître, à ſe parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à ſe vouloir donner pour ce qu'on n'eſt pas. Je ſuis né de parens, ſans doute, qui ont tenu des charges honorables, je me ſuis acquis dans les armes l'honneur de ſix ans de ſervice, & je me trouve aſſez de bien, pour tenir dans le monde un rang aſſez paſſable; mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres, en ma place, croiroient pouvoir prétendre; &, je vous dirai, franchement, que je ne ſuis point gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Touchez-là, Monſieur, ma fille n'eſt pas pour vous.

CLEONTE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Vous n'étes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? Eſt-ce que nous ſommes, nous autres, de la côte de ſaint Louis?

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous, ma femme, je vous vois venir.

Madame JOURDAIN.

Deſcendons-nous tous deux que de bonne bourgeoiſie?

M. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue?

Madame JOURDAIN.

Et votre pere n'étoit-il pas marchand, auſſi bien que le mien?

M. JOURDAIN.

Peſte ſoit de la femme! Elle n'y a jamais manqué.

qué. Si votre pere a été marchand, tant-pis pour lui; mais, pour le mien, ce ſont des malaviſés qui diſent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'eſt que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui ſoit propre; & il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche & bien fait, qu'un gentilhomme gueux & mal bâti.

NICOLE.

Cela eſt vray. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui eſt le plus grand malitorne, & le plus ſot dadais que j'aye jamais vû.

M. JOURDAIN *à Nicole.*

Taiſez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la converſation. J'ai du bien aſſez pour ma fille, je n'ai beſoin que d'honneur; & je la veux faire Marquiſe.

Madame JOURDAIN.

Marquiſe?

M. JOURDAIN.

Oui, Marquiſe.

Madame JOURDAIN.

Hélas! Dieu m'en garde.

M. JOURDAIN.

C'eſt une choſe que j'ai réſoluë.

Madame JOURDAIN.

C'eſt une choſe, moi, où je ne conſentirai point. Les alliances avec plus grand que ſoi ſont ſujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puiſſe à ma fille reprocher ſes parens; & qu'elle ait des enfans qui ayent honte de m'appeller leur grand-maman. S'il falloit qu'elle me vînt viſiter en équipage de grand-dame, & qu'elle manquât, par mégarde, à ſaluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas auſſi-tôt de dire cent ſottiſes. Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquiſe qui fait tant la glorieuſe? C'eſt la fille de Monſieur Jourdain, qui étoit trop heureuſe, étant petite, de jouer à la Madame avec nous.

nous. Elle n'a pas toujours été ſi relevée que la voilà; & ſes deux grand peres vendoient du drap auprès de la porte ſaint Innocent. Ils ont amaſſé du bien à leurs enfans qu'ils payent maintenant, peut-être bien cher, en l'autre monde; & l'on ne devient guéres ſi riches à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, & je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, & à qui je puiſſe dire, mettez-vous-là, mon gendre, & dînez avec moi.

M. JOURDAIN.

Voilà bien les ſentimens d'un petit eſprit, de vouloir demeurer toujours dans la baſſeſſe. Ne me repliquez pas davantage, ma fille ſera Marquiſe, en dépit de tout le monde; &, ſi vous me mettez en colére, je la ferai Ducheſſe.

## SCENE XIII.

*MADAME JOURDAIN, LUCILE, CLEONTE, NICOLE, COVIELLE.*

Madame JOURDAIN.

CLéonte, ne perdez point courage encore. [*à Lucile.*] Suivez-moi, ma fille; & venez dire, réſolument, à votre pere que, ſi vous ne l'avez, vous ne voulez épouſer perſonne.

## SCENE XIV.

*CLEONTE, COVIELLE.*

COVIELLE.

VOus avez fait de belles affaires avec vos beaux ſentimens.

CLEONTE.

Que veux-tu? J'ai un ſcrupule, là deſſus, que l'exemple ne ſçauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous, de le prendre ſérieuſement avec

avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? Et vous coûtoit-t-il quelque chose de vous accommoder à ses chiméres?

CLEONTE.

Tu as raison; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse, pour être gendre de Monsieur Jourdain.

COVIELLE *riant.*

Ah, ah, ah!

CLEONTE.

De quoy ris-tu?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme; & vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLEONTE.

Comment?

COVIELLE.

L'idée est tout-à-fait plaisante.

CLEONTE.

Quoi donc?

COVIELLE.

Il s'est fait, depuis peu, une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, & que je prétends faire entrer dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie; mais, avec lui, on peut hazarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, il est homme à y jouer son rôle à merveille, & à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts, laissez-moi faire seulement.

CLEONTE.

Mais appren-moi.

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous; le voilà qui revient.

SCE-

## SCENE XV.

MONSIEUR JOURDAIN *seul.*

QUe diable est-ce-là ? Ils n'ont rien que les grands Seigneurs à me reprocher ; &, moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands Seigneurs, il n'y a qu'honneur, & que civilité avec eux ; & je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, & être né Comte, ou Marquis.

## SCENE XVI.

*MONSEIUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.*

LE LAQUAIS.

MOnsieur, voici Monsieur le Comte, & une Dame qu'il méne par la main.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Dieu. J'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir tout-à-l'heure.

## SCENE XVII.

*DORIMENE, DORANTE. LE LAQUAIS.*

LE LAQUAIS.

MOnsieur dit comme cela, qu'il va venir ici tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien.

## SCENE XVIII.

*DORIMENE, DORANTE.*

DORIMENE.

JE ne sçais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser ame-

nec

ner par vous dans une maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne?

DORIMENE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, & vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé, les déclarations sont venuës ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades & les cadeaux, que les présens ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point; &, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien; & je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foi, Madame, vous y devriez déjà être. Vous étes veuve, & ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, & vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMENE.

Mon Dieu! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble; & les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés; & l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi, m'inquiétent

par

par deux raisons; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois, & l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point, que vous ne vous incommodiez; & je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah! Madame, ce sont des bagatelles, & ce n'est pas par là....

DORIMENE.

Je sçais ce que je dis; &, entr'autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre, est d'un prix....

DORANTE.

Hé, Madame, de grace, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous; & souffrez... Voici le maître du logis.

*****************************************

## SCENE XIX.

*M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.*

M. JOURDAIN *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.*

UN peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMENE.

Quoi donc?

M. JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troisiéme.

DORANTE.

Madame, Monsieur Jourdain sçait son monde.

M. JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande, de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur, de m'honorer de la faveur de votre

présence ; &, si j'avois aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, & que le Ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé.... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands complimens, & elle sçait que vous étes homme d'esprit. [*bas à Dorimène.*] C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses maniéres.

DORIMENE *bas à Dorante.*

Il n'est pas mal-aisé de s'en appercevoir.

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout-à-fait.

DORIMENE.

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

M. JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grace.

DORANTE *bas à Monsieur Jourdain.*

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Ne pourrois-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

DORANTE *bas à Monsieur Jourdain.*

Comment? Gardez-vous en bien. Cela seroit vilain à vous ; &, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce présent. [*haut.*] Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi.

DO-

DORANTE *bas à Monsieur Jourdain.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Je ne sçais quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMENE.

C'est bien de la grace qu'il me fait.

M. JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites les graces, &.....

DORANTE.

Songeons à manger.

## SCENE XX.

*MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.*
*UN LAQUAIS.*

LE LAQUAIS *à Monsieur Jourdain.*

Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table; & qu'on fasse venir les Musiciens.

## SCENE XXI.

ENTRE'E DE BALLET.

*Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.*

*Fin du troisiéme Acte.*

# ACTE QUATRIEME.

## SCENE PREMIERE.

*DORIMENE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, TROIS MUSICIENS, LAQUAIS.*

DORIMENE.

COMMENT, Dorante, voilà un repas tout à-fait magnifique?

M. JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame, & je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert.

[*Dorimène, Monsieur Jourdain, Dorante, & les trois musiciens se mettent à table.*]

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte; & il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, & que je n'ai pas sur cette matiére les lumiéres de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort sçavant, & vous y trouverez des incongruités de bonne chére, & des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en étoit mêlé, tout seroit dans les régles; il y auroit par-tout de l'élégance & de l'érudition, & il ne manqueroit pas de vous éxagérer lui-même toutes les piéces du repas qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux, de vous parler d'un pain de rive à bizeau doré, relevé de croûte par-tout, croquant tendrement sous la dent, d'un vin à séve veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant, d'un quarré de mouton gourmandé de persil, d'une longe de veau de riviere, longue comme cela, blanche, délicate, & qui, sous les dents, est une vraye

pâte

pâte d'amande, de perdrix relevées d'un fumet surprenant, & pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenuë d'un jeune gros dindon, cantonnée de pigeonneaux, & couronnée d'oigons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avouë mon ignorance; &, comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMENE.

Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN.

Ah? Que voilà de belles mains!

DORIMENE.

Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain, mais vous voulez parler du diamant qui est fort beau.

M. JOURDAIN.

Moi, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler. Ce ne seroit pas agir en galant homme; & le diamant est fort peu de chose.

DORIMENE.

Vous étes bien dégoûté.

M. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté.....

DORANTE *après avoir fait signe à Monsieur Jourdain.*

Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain, & à ces Messieurs, qui nous feront la grace de nous chanter un air à boire.

DORIMENE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chére, que d'y mêler la musique; & je me vois ici admirablement régalée.

M. JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas.....

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs; ce qu'ils nous diront, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

I. & II. MUSICIEN *ensemble, un verre à la main.*

UN petit doigt, Philis, pour commencer le tour;
Ah! Qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous & le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour;
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.
Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!
Ah! L'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous & de lui je m'enyvre à longs traits.
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

II. & III. MUSICIEN *ensemble.*

BUvons, chers amis, buvons,
Le tems qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vray bonheur de la vie;
Notre Philosophie
Le met parmi les pots.
Les biens, le sçavoir & la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, du vin par-tout. Versez, garçon, versez,
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMENE.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter; & cela est tout-à-fait beau.

M. JOURDAIN.

Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMENE.

Ouais! Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DORANTE.

Comment, Madame? Pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain?

M. JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMENE.

Encore?

DORANTE *à Doriméne.*

Vous ne le connoissez pas.

M. JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaîra.

DORIMENE.

Oh! Je le quitte.

DORANTE.

Il est homme qui a toujours la risposte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

DORIMENE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

M JOURDAIN.

Si je pouvois ravir votre cœur, je serois....

## SCENE II.

*MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, MUSICIENS, LAQUAIS.*

Madame JOURDAIN.

AH, ah! Je trouve ici bonne compagnie; & je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas.

C'eſt donc pour cette belle affaire-ci, Monſieur mon mari, que vous avez eu tant d'empreſſemens à m'envoyer dîner chez ma ſœur ? Je viens de voir un théatre là-bas, & je vois ici un banquet à faire nôces. Voilà comme vous dépenſez votre bien ; c'eſt ainſi que vous feſtinez les dames en mon abſence, & que vous leur donnez la muſique & la comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain ? Et quelles fantaiſies ſont les vôtres de vous aller mettre en tête que votre mari dépenſe ſon bien, & que c'eſt lui qui donne ce régal à Madame ? Apprenez que c'eſt moi, je vous prie ; qu'il ne fait ſeulement que me prêter ſa maiſon, & que vous devriez un peu mieux regarder aux choſes que vous dites.

M. JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'eſt Monſieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui eſt une perſonne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maiſon, & de vouloir que je ſois avez lui.

Madame JOURDAIN.

Ce ſont des chanſons que cela ; je ſçais ce que je ſçais.

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, Monſieur, & je vois aſſez clair ; il y a long-tems que je ſens les choſes, & je ne ſuis pas une bête. Cela eſt fort vilain à vous, pour un grand Seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux ſottiſes de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'eſt ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la diſſenſion dans un ménage ; & de ſouffrir que mon mari ſoit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous

vous vous moquez de m'expoſer aux ſottes viſions de cette extravagante.

DORANTE *ſuivant Dorimène qui ſort.*

Madame, holà, Madame, où courez-vous?

M. JOURDAIN.

Madame. Monſieur le Comte, faites-lui mes excuſes; & tâchez de la ramener.

## SCENE III.

*MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.*

M. JOURDAIN.

AH! Impertinente que vous étes, voilà de vos beaux faits. Vous me venez faire des affronts devant tout le monde; & vous chaſſez de chez moi des perſonnes de qualité.

Madame JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN.

Je ne ſçais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les piéces du repas que vous étes venuë troubler.

[*Les laquais emportent la table.*]

Madame JOURDAIN *ſortant.*

Je me moque de cela. Ce ſont mes droits que je défends; & j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colére.

## SCENE IV.

MONSIEUR JOURDAIN *ſeul.*

ELle eſt arrivée là bien malheureuſement. J'étois en humeur de dire de jolies choſes; & jamais je ne m'étois ſenti tant d'eſprit. Qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

## SCENE V.

*M. JOURDAIN, COVIELLE déguisé.*

COVIELLE.

MOnſieur, je ne ſçais pas ſi j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURDAIN.

Non, Monſieur.

COVIELLE *étendant la main à un pied de terre.*

Je vous ai vû que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN.

Moi?

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, & toutes les Dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiſer.

M. JOURDAIN.

Pour me baiſer?

COVIELLE.

Oui. J'étois grand ami de feu Monſieur votre pere.

M. JOURDAIN.

De feu Monſieur mon pere?

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Comment dites-vous?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon pere?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE.

Aſſurément.

M. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

CO-

COVIELLE.

Sans doute.

M. JOURDAIN.

Je ne ſçais donc pas comment le monde eſt fait.

COVIELLE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Il y a de ſottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE.

Lui, marchand? C'eſt pure médiſance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faiſoit, c'eſt qu'il étoit fort obligeant, fort officieux ; &, comme il ſe connoiſſoit fort bien en étoffes, il en alloit choiſir de tous les côtés, les faiſoit apporter chez lui, & en donnoit à ſes amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN.

Je ſuis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon pere étoit gentilhomme.

COVIELLE.

Je le ſoutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel ſujet vous améne?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu Monſieur votre pere, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN.

Par tout le monde?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je penſe qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Aſſûrément. Je ne ſuis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; &, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

Vous sçavez que le fils du grand Turc est ici.

M. JOURDAIN.

Moi? Non.

COVIELLE.

Comment! Il a un train tout-à-fait magnifique; tout le monde le va voir, & il a été reçû en ce pays comme un Seigneur d'importance.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, je ne sçavois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc?

COVIELLE.

Oui; & il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du grand Turc?

COVIELLE.

Le fils du grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, & que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; &, après quelques autres discours, il me dit; *Acciam croc soler onch alla moustaph gidélum amanahem varahini oussere carbulath.* C'est-à-dire; N'as-tu pas vû une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme Parisien?

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc dit cela de moi?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particuliérement, & que j'avois vû votre fille; Ah! me dit-il, *marababa sahem!* c'est-à-dire, ah! Que je suis amoureux d'elle!

M. JOURDAIN.

*Marababa sahem* veut dire, Ah! Que je suis amoureux d'elle?

COVIELLE.

Oui.

M.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire; car, pour moi, je n'aurois jamais crû que *marababa sahem* eût voulu dire, Ah! Que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce Turc!

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Sçavez-vous bien ce que veut dire, *Caracacamouchen*?

M. JOURDAIN.

*Caracacamouchen*? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire, ma chére ame.

M. JOURDAIN.

*Caracacamouchen* veut dire, ma chére ame?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est merveilleux! *Caracacamouchen*, ma chére ame. Diroit-on jamais cela? Voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage; &, pour avoir un beau-pere qui soit digne de lui, il veut vous faire *mamamouchi*, qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. JOURDAIN.

*Mamamouchi*?

COVIELLE.

Oui, *Mamamouchi*; c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens..... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; & vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc m'honore beaucoup; & je vous prie de me mener chez lui, pour lui faire mes remerciemens.

COVIELLE.

Comment! Le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN.

Il va venir ici ?

COVIELLE.

Oui ; & il améne toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est bien promt.

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allé mettre en tête un certain Cléonte ; & elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment, quand elle verra le fils du grand Turc ; & puis il se rencontre ici une avanture merveilleuse, c'est que le fils du grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de choses près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; & l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, &.... Je l'entends venir ; le voilà.

## SCENE VI.

*CLEONTE en Turc, TROIS PAGES portant la veste de Cléonte, M. JOURDAIN, COVIELLE.*

CLEONTE.

*Ambousahim oqui boraf, Giourdina, salamaléqui.*

COVIELLE *à Monsieur Jourdain.*

C'est-à-dire, Monsieur Jourdain, votre cœur soit tout l'année comme un rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

M. JOURDAIN.

Je suis très-humble serviteur de son Altesse Turque.

COVIELLE.

*Carigar camboto custin moraf.*

CLEON-

CLEONTE.

*Ouſtin yoc catamaléqui baſum baſe alla moran.*

COVIELLE.

Il dit que le Ciel vous donne la force des lions, & la prudence des ſerpens.

M. JOURDAIN.

Son Alteſſe Turque m'honore trop; & je lui ſouhaite toutes ſortes de proſpérités.

COVIELLE.

*Oſſa binamen ſadoc baballi oracaf ouram.*

CLEONTE.

*Bel-men.*

COVIELLE.

Il dit que vous alliez vîte avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir enſuite votre fille, & de conclure le mariage.

M. JOURDAIN.

Tant de choſes en deux mots?

COVIELLE.

Oui. La Langue Turque eſt comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vîte où il ſouhaite.

## SCENE VII.

COVIELLE *ſeul.*

AH, ah, ah! Ma foi, cela eſt tout-à-fait drôle. Quelle duppe! Quand il auroit appris ſon rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah, ah!

## SCENE VIII.

*DORANTE, COVIELLE.*

COVIELLE.

JE vous prie, Monſieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y paſſe.

DORANTE.

Ah, ah! Covielle, qui t'auroit reconnu? Comme te voilà ajuſté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah, ah!

DORANTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monsieur, à deviner le stratagême dont nous nous servons auprès de Monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagême; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je sçais, Monsieur, que la bête vous est connuë.

DORANTE.

Appren-moi ce que c'est.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

## SCENE IX.

### *CE'RE'MONIE TURQUE.*

*LE MUPHTI, DERVIS, TURCS assistans du Muphti, chantans & dansans.*

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Six Turcs entrent gravement deux à deux, au son des instrumens. Ils portent trois tapis qu'ils lévent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs figures.*

*Les Turcs chantans passent par dessous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du théatre.*

*Le*

*Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.*

*Alors les Turcs étendent les tapis par terre, & se mettent dessus à genoux. Le Muphti & les Dervis restent debout au milieu d'eux ; &, pendant que le Muphti invoque Mahomet, en faisant beaucoup de contorsions & de grimaces sans proférer une seule parole, les Turcs assistans se prosternent jusqu'à terre, chantant,* alli, *lévent les bras au Ciel, en chantant,* alla, *ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils se lévent tous, chantant,* alla ekber; *& deux Dervis vont chercher Monsieur Jourdain.*

## SCENE X.

*LE MUPHTI, DERVIS, TURCS chantans & dansans, M. JOURDAIN vêtu à la turque, la tête rasée, sans turban & sans sabre.*

LE MUPHTI *à Monsieur Jourdain.*

Se ti sabir,
 Ti respondir;
Sé non sabir,
Tazir, tazir.

Mi star muphti,
Ti qui star ti
Non intendir;
Tazir, tazir.

[*Deux Dervis font retirer Monsieur Jourdain.*]

## SCENE XI.

*LE MUPHTI, DERVIS, TURCS chantans & dansans.*

LE MUPHTI.

Dicé, Turqué, qui star quista.
Anabatista, anabatista ?

LES

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuinglista ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Hussita ? Morista ? Fronista ?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star pagana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Lutérana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina ? Moffina ? Zurina ?

LES TURCS.

Ioc. Ioc. Ioc.

LE MUPHTI.

Ioc. Ioc. Ioc. Mahamétana, mahamétana ?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI.

Como chamara ? Como chamara ?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUHHTI *sautant.*

Giourdina, Giourdina.

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina,

LE

LE MUPHTI.

Mahaméta, per Giourdina,
Mi prégır séra é matina.
Voler far un paladina
De Giourdina, de Giourdina;
Dar turbanta, é dar scarrina,
Con galéra é brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahaméta, per Giourdina,
Mi prégar séra é matina.

[*aux Turcs.*]

Star bon turca Giourdina?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI *chantant & dansant.*

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

LES TURCS.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

## SCENE XII.

*TURCS chantans & dansans.*

II. ENTRE'E DE BALLET.

## SCENE XIII.

*LE MUPHTI, DERVIS, MONSIEUR JOURDAIN, TURCS chantans & dansans.*

*Le Muphti revient coëffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, & garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il est accompagné de deux Dervis qui portent l'Alcoran, & qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.*

Les

*Les deux autres Dervis aménent Monsieur Jourdain, & le font mettre à genoux les mains par terre, de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupître au Muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de tems en tems sur l'Alcoran, & tournant les feuillets avec précipitation; après quoi, en levant le bras au Ciel, le Mupthi crie à haute voix,* hou.

*Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistans s'inclinant & se relevant alternativement, chantent aussi,* hou, hou, hou.

M. JOURDAIN *après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.*

Ouf.

LE MUPHTI *à Monsieur Jourdain.*

Ti non star furba?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

Non star forfanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI *aux Turcs.*

Donar turbanta.

LES TURCS.

Ti non star furba?
No, no, no.
Non star forfanta?
No, no, no.
Donar turbanta.

## III. ENTRE'E DE BALLET.

*Les Turcs dansans mettent le turban sur la tête de Monsieur Jourdain, au son des instrumens.*

LE MUPHTI *donnant le sabre à Monsieur Jourdain.*

Ti star nobilé, non star fabbola;
Pigliar schiabbola.

LES

LES TURCS *mettant le ſabre à la main.*

Ti ſtar nobilé, non ſtar fabbola;
Pigliar ſchiabbola.

## IV. ENTRE'E DE BALLET.

*Les Turcs danſans donnent, à Monſieur Jourdain, pluſieurs coups de ſabre en cadence.*

LE MUPHTI.

Dara, dara
Baſtonnara.

LES TURCS.

Dara, dara
Baſtonnara.

## V. ENTRE'E DE BALLET.

*Les Turcs danſans donnent, à Monſieur Jourdain, des coups de bâton en cadence.*

LE MUPHTI.

Non tener honta
Queſta ſtar l'ultima affronta.

LES TURCS.

Non tener honta
Queſta ſtar l'ultima affronta.

*Le Muphti commence une troiſiéme invocation. Les Dervis le ſoutiennent par deſſous les bras avec reſpect; après quoi les Turcs chantans & danſans, ſautant autour du Muphti, ſe retirent avec lui, & emménent Monſieur Jourdain.*

*Fin du quatriéme Acte.*

# ACTE CINQUIEME.

## SCENE PREMIERE.

*MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.*

Madame JOURDAIN.

AH! Mon Dieu! Miséricorde! Qu'eſt-ce que c'eſt donc cela? Quelle figure! Eſt-ce un momon que vous allez porter, & eſt-il tems d'aller en maſque? Parlez donc, & qu'eſt-ce que c'eſt que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

M. JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la ſorte à un *Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN.

Comment donc?

M. JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du reſpect maintenant, & l'on vient de me faire *Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi*?

M. JOURDAIN.

*Mamamouchi*, vous dis-je. Je ſuis *mamamouchi.*

Madame JOURDAIN.

Quelle bête eſt ce là?

M. JOURDAIN.

*Mamamouchi*, c'eſt-à-dire en notre langue, paladin.

Madame JOURDAIN.

Baladin? Etes-vous en âge de danſer des ballets?

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante! Je dis paladin, c'eſt une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Madame JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc?

M. JOURDAIN.

*Mahaméta per Giourdina.*

Ma-

Madame JOURDAIN.
Qu'eſt-ce que cela veut dire?

M. JOURDAIN.
*Giourdina*, c'eſt-à-dire, Jourdain.

Madame JOURDAIN.
Hé bien quoi, Jourdain?

M. JOURDAIN.
*Voler far un paladina de Giourdina.*

Madame JOURDAIN.
Comment?

M. JOURDAIN.
*Dur turbanta con galéra.*

Madame JOURDAIN.
Qu'eſt-ce à dire cela?

M. JOURDAIN.
*Per deffender Paleſtina.*

Madame JOURDAIN.
Que voulez-vous donc dire?

M. JOURDAIN.
*Dara, dara baſtonnara.*

Madame JOURDAIN.
Qu'eſt-ce donc que ce jargon-là?

M. JOURDAIN.
*Non tener honta, queſta ſtar l'ultima affronta.*

Madame JOURDAIN.
Qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout cela?

M. JOURDAIN *chantant & danſant.*
*Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.*
[*Il tombe par terre.*]

Madame JOURDAIN.
Hélas, mon Dieu! Mon mari eſt devenu fou.

M. JOURDAIN *ſe relevant & s'en allant.*
Paix, inſolente. Portez reſpect à Monſieur le *Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN *ſeule.*
Où eſt-ce qu'il a donc perdu l'eſprit? Courons l'empêcher de ſortir. [*appercevant Dorimene & Dorante.*] Ah, ah! Voici juſtement le reſte de notre écu. Je ne vois que chagrin de tous côtés.

## SCENE II.

*DORANTE, DORIMENE.*

DORANTE.

OUi. Madame, vous verrez la plus plaiſante choſe qu'on puiſſe voir; & je ne crois pas que dans tout le monde il ſoit poſſible de trouver encore un homme auſſi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de ſervir l'amour de Cléonte, & d'appuyer toute ſa maſcarade. C'eſt un fort galant homme; & qui mérite que l'on s'intéreſſe pour lui.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas, & il eſt digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laiſſer perdre; & il faut bien voir ſi mon idée pourra réuſſir.

DORIMENE.

J'ai vû là des apprêts magnifiques, & ce ſont des choſes, Dorante, que je ne puis plus ſouffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profuſions; &, pour rompre le cours à toutes les dépenſes que je vous vois faire pour moi, j'ai réſolu de me marier promtement avec vous. C'en eſt le vray ſecret; & toutes ces choſes finiſſent avec le mariage.

DORANTE.

Ah! Madame, eſt-il poſſible que vous ayez pû prendre pour moi une ſi douce réſolution?

DORIMENE.

Ce n'eſt que pour vous empêcher de vous ruiner; &, ſans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un ſou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, Madame, aux ſoins que vous avez de conſerver mon bien! il eſt entiérement à vous, auſſi-bien que mon cœur; & vous en uſerez de la façon qu'il vous plaîra.

DO-

DORIMENE.

J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme; la figure en est admirable.

*****************************************

## SCENE III.

### *MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.*

DORANTE.

MOnsieur, nous venons rendre hommage, Madame & moi, à votre nouvelle dignité; & nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du grand Turc.

M. JOURDAIN *après avoir fait les révérences à la Turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des serpens, & la prudence des lions.

DORIMENE.

J'ai été bien aise d'être des premiéres, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous étes monté.

M. JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; & j'ai beaucoup de joye de vous voir revenuë ici pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement, votre cœur lui doit être précieux; & il n'est pas étrange que la possession d'un homme, comme vous, puisse inspirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que Monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveu-

 glent;

glent; & qu'il ſçait, dans ſa grandeur, connoître encore ſes amis.

DORIMENE.

C'eſt la marque d'une ame tout à-fait généreuſe.

DORANTE.

Où eſt donc ſon Alteſſe Turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN.

Le voilà qui vient; & j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

## SCENE IV.

*MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, CLEONTE habillé en Turc.*

DORANTE *à Cléonte.*

Monſieur, nous venons faire la révérence à votre alteſſe, comme amis de Monſieur votre beau-pere; & l'aſſûrer, avec reſpect, de nos très-humbles ſervices.

M. JOURDAIN.

Où eſt le truchement, pour lui dire qui vous êtes, & lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra, & il parle Turc à merveille. Holà. Où diantre eſt-il allé? [*à Cléonte.*] *Strouf, ſtrif, ſtrof, ſtraf.* Monſieur eſt un. *grande ſegnore, grande ſegnore, grande ſegnore;* & Madame une *granda dama, granda dama.* [*voyant qu'il ne ſe fait point entendre.*] Ah! [*à Cléonte.*] Monſieur, lui, *Mamamouchi* françois; & Madame, *Mamamouchie* françoiſe. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interpréte.

## SCENE V.

*MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, CLEONTE, habillé en Turc, COVIELLE déguisé.*

M. JOURDAIN.

OU allez-vous donc? Nous ne ſçaurions rien dire ſans vous. [*montrant Cléonte.*] Dites-lui un peu que Monſieur & Madame ſont des perſonnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, & l'aſſûrer de leurs ſervices. [*à Doriméne & à Dorante.*] Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

*Alabala crociam acci boram alabamen.*

CLEONTE.

*Catalequi tubal ourin ſoter amalouchan.*

M. JOURDAIN *à Doriméne, & à Dorante.*
Voyez-vous?

COVIELLE.

Il dit que la pluye des proſpérités arroſe en tout tems le jardin de votre famille.

M. JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit qu'il parle Turc.

DORANTE.

Cela eſt admirable.

## SCENE VI.

*CLEONTE, MONSIEUR JOURDAIN, LUCILE, DORIMENE, DORANTE, COVIELLE.*

M. JOURDAIN.

VEnez, ma fille, approchez-vous; & venez donner votre main à Monſieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment, mon pere? Comme vous voilà fait! Eſt-ce une comédie que vous jouëz?

M. JOURDAIN.

Non, non, ce n'eſt pas une comédie, c'eſt une affaire fort ſérieuſe; & la plus pleine d'honneur pour vous qui ſe peut ſouhaiter. [*montrant Cléonte.*] Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi, mon pere?

M. JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, & rendez grace au Ciel de votre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui ſuis votre pere.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN.

Ah! Que de bruit! Allons, vous dis-je. Ça votre main.

LUCILE.

Non, mon pere, je vous l'ai dit, il n'eſt point de pouvoir qui me puiſſe obliger à prendre un autre mari que Cléonte, & je me réſoudrai plûtôt à toutes les extrémités, que de.... [*reconnoiſſant Cléonte.*] Il eſt vray que vous étes mon pere, je vous dois entiérement obéïſſance; & c'eſt à vous à diſpoſer de moi ſelon vos volontés.

M. JOURDAIN.

Ah! Je ſuis ravi de vous voir ſi promtement revenuë dans votre devoir; & voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéïſſante.

## SCENE DERNIERE.

*CLEONTE, MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, LUCILE, DORIMENE, DORANTE, COVIELLE.*

Madame JOURDAIN.

Comment donc? Qu'eſt-ce que c'eſt que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choſes, & il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raiſonnable.

Madame JOURDAIN.

C'eſt vous qu'il n'y a pas moyen de rendre ſage, & vous allez de folie en folie. Quel eſt votre deſſein? & que voulez-vous faire avec cet aſſemblage?

M. JOURDAIN.

Je veux marier notre fille avec le fils du grand Turc.

Madame JOURDAIN.

Avec le fils du grand Turc?

M. JOURDAIN.

Oui. [*montrant Covielle.*] Faites-lui faire vos complimens par le truchement que voilà.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire du truchement; & je lui dirai bien moi-même, à ſon nez, qu'il n'aura point ma fille.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE.

Comment, Madame Jourdain, vous vous oppoſez à un honneur comme celui-là? Vous refuſez ſon Alteſſe Turque pour gendre?

Madame JOURDAIN.

Mon Dieu! Monſieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMENE.
C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejetter.

Madame JOURDAIN.
Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.
C'est l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéresser dans vos avantages.

Madame JOURDAIN.
Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE.
Voilà votre fille qui consent aux volontés de son pere.

Madame JOURDAIN.
Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE.
Sans doute.

Madame JOURDAIN.
Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE.
Que ne fait-on pas pour être grand'dame?

Madame JOURDAIN.
Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN.
Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

Madame JOURDAIN.
Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN.
Ah! Que de bruit!

LUCILE.
Ma mere.

Madame JOURDAIN.
Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN *à Madame Jourdain*
Quoi! Vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

Madame JOURDAIN.
Oui. Elle est à moi, aussi bien qu'à vous.

COVIELLE *à Madame Jourdain.*
Madame.

Ma-

Madame JOURDAIN.
Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.
Un mot.

Madame JOURDAIN.
Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE. *à Monsieur Jourdain.*
Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

Madame JOURDAIN.
Je n'y consentirai point.

COVIELLE.
Ecoutez-moi seulement.

Madame JOURDAIN.
Non.

M. JOURDAIN *à Madame Jourdain.*
Ecoutez-le.

Madame JOURDAIN.
Non, je ne veux pas l'écouter.

M. JOURDAIN.
Il vous dira....

Madame JOURDAIN.
Je ne veux point qu'il me dise rien.

M. JOURDAIN.
Voilà une grande obstination de femme! Cela vous feroit-il mal de l'entendre?

COVIELLE.
Ne faites que m'écouter; vous ferez après ce qu'il vous plaîra.

Madame JOURDAIN.
Hé bien, quoi?

COVIELLE *bas à Madame Jourdain.*
Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement; & que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du grand Turc?

Madame JOURDAIN *bas à Covielle.*
Ah, ah!

COVIELLE *bas à Madame Jourdain.*
Et moi, Covielle, qui suis le truchement.

Madame JOURDAIN *bas à Covielle.*
Ah! Comme cela, je me rends.

COVIELLE *bas à Madame Jourdain.*
Ne faites pas semblant de rien.

Madame JOURDAIN *haut.*
Oui. Voilà qui est fait; je consens au mariage.

M. JOURDAIN.
Ah! Voilà tout le monde raisonnable. [*à Madame Jourdain.*] Vous ne vouliez pas l'écouter. Je sçavois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du grand Turc.

Madame JOURDAIN.
Il me l'a expliqué comme il faut; & j'en suis satisfaite. Envoyons querir un Notaire.

DORANTE.
C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout-à-fait content, & que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçûë de Monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même Notaire pour nous marier Madame & moi.

Madame JOURDAIN.
Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*
C'est pour lui faire accroire.

DORANTE *bas à Monsieur Jourdain.*
Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN.
Bon, bon. [*haut.*] Qu'on aille querir le Notaire.

DORANTE.
Tandis qu'il viendra, & qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet; & donnons-en le divertissement à son Altesse Turque.

M. JOURDAIN.
C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

Madame JOURDAIN.
Et Nicole?

M. JOURDAIN.

Je la donne au truchement; & ma femme à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie. [*à part.*] Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

*Fin du cinquiéme Acte.*

## *BALLET DES NATIONS.*

### PREMIERE ENTRÉE.

*UN DONNEUR DE LIVRES, dansant, IMPORTUNS, dansans, DEUX HOMMES du bel air, DEUX FEMMES du bel air, DEUX GASCONS, UN SUISSE, UN VIEUX BOURGEOIS, babillard, UNE VIEILLE BOURGEOISE, babillarde, TROUPE DE SPECTATEURS, chantans.*

CHOEUR DE SPECTATEURS
*au donneur de livres.*

A Moi, Monsieur, à moi; de grace, à moi, Monsieur;
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

1. HOMME *du bel air.*

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient;
Quelques livres ici, les Dames vous en prient.

2. HOMME *du bel air.*

Holà, Monsieur, Monsieur, ayez la charité
D'en jetter de notre côté.

1. FEMME *du bel air.*

Mon Dieu! Qu'aux personnes bien faites,
On sçait peu rendre honneur céans!

2. FEMME *du bel air.*

Il n'ont des livres & des bancs,
Que pour Mesdames les grisettes.

1. GASCON.

Ah! L'homme aux libres, qu'on m'en vaille,

 J'ai

J'ai déja lé poumon ufé.
Bous boyez qué chacun mé raille ;
Et jé fuis efcandalifé
Dé boir aux mains dé la canaille,
Cé qui m'eft par bous réfufé.

2. GASCON.

Hé, cadédis Moufeu, boyez qui l'on pût être.
Un libret, jé bous prie, au Varon d'Asbarat.
Jé penfe, mordi, qué lé fat
N'a pas l'honnur dé mé connoître.

UN SUISSE.

Montfir le donnair de papieir,
Que vuel dir fti façon de fifre ?
Moi, l'écorchair tout mon gofieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein liffre ;
Pardi, mon foi, Montfir, je penfe fous l'être ifre.

[*Le donneur de livres, fatigué par les importuns qu'il treuve toujours fur fes pas, fe retire en colére.*]

UN VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

De tout ceci, franc & net,
Je fuis mal fatisfait ;
Et cela, fans doute, eft laid,
Que notre fille
Si bien faite & fi gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à fon fouhait
Un livre de ballet,
Pour lire le fujet
Du divertiffement qu'on fait ;
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille,
Pour être placée au fommet
De la fale où l'on met
Les gens de l'entriguet.
De tout ceci, franc & net,
Je fuis mal fatisfait ;
Et cela, fans doute, eft laid.

UNE VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Il eft vray que c'eft une honte,
Le fang au vifage me monte ;

Et ce jetteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal.
C'eſt un brutal,
Un vray cheval,
Franc animal,
De faire ſi peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du palais royal;
Et que ces jours paſſés un Comte
Fut prendre la premiére au bal.
Il l'entend mal,
C'eſt un brutal,
Un vray cheval,
Franc animal.

HOMMES *du bel air.*

Ah! Quel bruit!

FEMMES *du bel air.*

Quel fracas! Quel cahos! Quel mêlange!

HOMMES *du bel air.*

Quelle confuſion! Quelle cohuë étrange!
Quel déſordre! Quel embarras!

1. FEMME *du bel air.*

On y ſéche.

2. FEMME *du bel air.*

L'on n'y tient pas.

1. GASCON.

Bentre, je ſuis à vout.

2. GASCON.

J'enrage, Dieu mé damne.

LE SUISSE.

Ah! Que li faire ſaif dans ſti ſal de cians.

1. GASCON.

Jé murs.

2. GASCON.

Jé perds la tramontane.

LE SUISSE.

Mon foi, moi, le ſoudrois être hors de dedans

LE VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

Allons, mamie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie;
Et ne me quittez pas,

On fait de nous trop peu de cas;
Et je ſuis las
De ce tracas.
Tout ce fracas,
Cet embarras
Me péſe par trop ſur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A ballet, ni comédie,
Je veux bien qu'on m'eſtropie.
Allons, mamie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie;
Et ne me quittez pas;
On fait de nous trop peu de cas.

LA VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis;
Et ſortons de ce taudis
Où l'on ne peut être aſſis.
Ils ſeront bien ébaubis,
Quand ils nous verront partis.
Trop de confuſion regne dans cette ſale;
Et j'aimerois mieux être au milieu de la halle.
Si jamais je reviens à ſemblable régale,
Je veux bien recevoir des ſoufflets plus de ſix.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis;
Et ſortons de ce taudis
Où l'on ne peut être aſſis.

*Le donneur de livres revient avec les importuns qui l'ont ſuivi.*

CHOEUR DE SPECTATEURS.

A moi, Monſieur, à moi; de grace, à moi, Monſieur;
Un livre, s'il vous plaît, à votre ſerviteur.

*Les importuns ayant pris des livres des mains de celui qui les donne, les diſtribuent aux ſpectateurs, pendant que le donneur de livres danſe; apres quoi ils ſe joignent à lui, & forment la premiere entrée.*

# DEUXIE'ME ENTRE'E.

## ESPAGNOLS,

*TROIS ESPAGNOLS chantans, ESPAGNOLS dansans.*

1. ESPAGNOL.

SE que me muero de amor
Y solicito el dolor.

Aun muriendo de querer
De tant buen ayre adolezco
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi-deseo el rigor.

Se que me muero de amor
Y solicito el dolor.

Lisonjea me la suerte
Con piedad tan avertida,
Que me assegura la vida
En el riesgo de la muerte.
Vivir del golpe fuerte
Es de mi salud primor.

Se que me muero de amor
Y solicito el dolor.

[*Danse de six Espagnols, après laquelle deux autres Espagnols dansent ensemble.*]

1. ESPAGNOL.

Ay que locura, con tanto rigor
Quexarse de amor
Del niño bonito
Que todo es dulçura,
Ay que locura,
Ay que locura.

2. ESPAGNOL.

El dolor solicita,
El que al dolor se da

Ynadie de amor muere
Sino quien no ſave amar.

1. & 2. ESPAGNOL.

Dulce muerte es el amor
Con correſpondencia ygual,
Yſi eſta gozamos oy,
Porque la quieres turbar?

3. ESPAGNOL.

Alegreſe enamorado
Y tome mi parecer
Que en eſto dequerer
Todo es allar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de fieſtas,
Vaya de vayle,
Alegria, alegria, alegria,
Que eſto de dolor es fantaſia.

# TROISIEME ENTRE'E ITALIENS,

*UNE ITALIENNE chantante, UN ITALIEN chantant, ARLEQUIN, TRIVELINS & SCARAMOUCHES danſans.*

L'ITALIENNE.

DI rigori armata il ſeno
Contro amor mi ribellai,
Ma fui vinta in un baleno
In mirar duo vaghi rai,
Ahi che reſiſte puoco
Cor di gelo a ſtral di fuoco.

Ma ſi caro e'l mio tormento
Dolce é ſi la piaga mia,
Ch'il penare é mio contento,
E'l ſanarmi é tirannia.
Ahi che più giova, e piace
Quanto amor é piú vivace.

*Deux ſcaramouches, & deux trivelins repréſentent avec arlequin une nuit à la maniére des comédiens italiens.*

L'ITALIEN.

Bel tempo che vola
Rapiſce il contento,
D'amor ne la ſcola
Si coglie il momento.

L'ITALIENNE.

Inſin che florida
Ride l'etá
Che pur tropp' horrida;
Da noi ſen va.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Sú cantiamo
Sú godiamo
Ne bei di, di gioventú;
Perduto ben non ſi racquiſta piú.

L'ITALIEN.

Pupilla che vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

L'ITALIENNE.

Ma poiche frigida
Langue l'etá,
Piú l'alma rigida
Fiamme non ha.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Sú cantiamo
Sú godiamo
Ne bei di, di gioventú;
Perduto ben non ſi racquiſta piú.

*Les ſcaramouches & les trivelins finiſſent l'entrée par une danſe.*

## QUATRIE'ME ENTRE'E.

## FRANCOIS,

*DEUX POITEVINS chantans & dansans, POITEVINS ET POITEVINES dansans.*

1. POITEVIN.

AH! Qu'il fait beau dans ces bocages!
Ah! Que le Ciel donne un beau jour!

2. POITEVIN.

Le rossignol sous ces tendres feuillages
Chante aux échos son doux retour;
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Voi, ma Climéne,
Voi, sous ce chêne
S'entrebaiser ces oiseaux amoureux;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne,
De leurs doux feux
Leur ame est pleine;
Qu'ils sont heureux!
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Etre comme eux.

*Trois Poitevins & trois Poitevines dansent ensemble.*

## CINQUIE'ME & derniére ENTRE'E.

*Les Espagnols, les Italiens, & les François se mêlent ensemble, & forment la derniére entrée.*

CHOEUR DES SPECTATEURS.

QUels spectacles charmans, quels plaisirs goûtons-nous!
Les Dieux même, les Dieux, n'en ont point de plus doux.

*Fin du ballet des Nations.*

NOMS

## *NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ, & dansé dans* le Bourgeois Gentilhomme, *Comédie-Ballet.*

DANS LE PREMIER ACTE.

Une Musicienne, *Mademoiselle Hilaire.*
I. Musicien, *le Sieur Langeais.*
II. Musicien, *le Sieur Gaye.*
Danseurs, *les Sieurs la Pierre, Saint André, & Magny.*

DANS LE SECOND ACTE.

Garçons Tailleurs, dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Bonnard, Isaac, Magny, & Saint André.*

DANS LE TROISIEME ACTE.

Cuisiniers, dansans. . . .

DANS LE QUATRIEME ACTE.

I. Musicien, *le Sieur la Grille.*
II. Musicien, *le Sieur Morel.*
III. Musicien, *le Sieur Blondel.*

CEREMONIE TURQUE.

Le Muphti, chantant, *le Sieur Chiaccherone.*
Dervis, chantans, *les Sieurs Morel, Gingan le cadet, Noblet & Philbert.*
Turcs assistans du Muphti, chantans, *les Sieurs Estival, Blondel, Gingan l'aîné, Hédouin, Rébel, Gillet, Fernon le cadet, Bernard, Deschamps, Langeais, & Gaye.*
Turcs assistans du Muphti, dansans, *les Sieurs Beauchamp, Dolivet, la Pierre, Favier, Mayeu, Chicanneau.*

DANS LE CINQUIEME ACTE.

*BALLET DES NATIONS.*

I. ENTRÉE. Un donneur de livres, dansant, *le Sieur Dolivet.*
Importuns, dansans, *les Sieurs Saint André, la Pierre, & Favier.*
I. Homme du bel air, *le Sieur le Gros.*
II. Homme du bel air, *le Sieur Rébel.*

I. Fem-

I. Femme du bel air...
II. Femme du bel air...
I. Gafcon, *le Sieur Gaye.*
II. Gafcon, *le Sieur Gingan le cadet.*
Un Suiffe, *le Sieur Philbert.*
Un vieux Bourgeois babillard, *le Sieur Blondel.*
Une vieille Bourgeoife babillarde, *le Sieur Langeais.*
Troupe de Spectateurs, chantans, *les Sieurs Eftival, Hédouin, Morel, Gingan l'aîné, Fernon, Defchamps, Gillet, Bernard, Noblet, quatre pages de la Mufique.*
Filles coquettes, *les Sieurs Jeannot, Pierrot, Renier, un page de la Chapelle.*
II. ENTREE. I. Efpagnol, chantant, *le Sieur Morel.*
II. Efpagnol, chantant, *le Sieur Grillet.*
III. Efpagnol, chantant, *le Sieur Martin.*
Efpagnols, danfans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Bonnard, Leftang, Ifaac & Joubert.*
Deux autres Efpagnols danfans, *les Sieurs Beauchamp, & Chicanneau.*
III. ENTREE. Une Italienne, chantante, *Mademoifelle Hilaire.*
Un Italien, chantant, *le Sieur Gaye.*
Scaramouches, danfans, *les Sieurs Beauchamp & Mayeu.*
Trivelins, danfans, *les Sieurs Magny, & Foignard le cadet.*
Arlequin, *le Sieur Dominique.*
IV. ENTREE. I. Poitevin, chantant & danfant, *le Sieur Noblet.*
II. Poitevin, chantant & danfant, *le Sieur la Grille.*
Poitevins, danfans, *les Sieurs la Pierre, Favier, & Saint André.*
Poitevines, danfantes, *les Sieurs Favre, Foignard, & Favier le jeune.*

# LES FOURBERIES DE SCAPIN, COMEDIE.

## ACTEURS.

ARGANTE, pere d'Octave & de Zerbinette.
GE'RONTE, pere de Léandre & de Hiacinte.
OCTAVE, fils d'Argante, & amant de Hiacinte.
LE'ANDRE, fils de Géronte, & amant de Zerbinette.
ZERBINETTE, crûë Egyptienne, & reconnuë fille d'Argante, amante de Léandre.
HIACINTE, fille de Géronte, & amante d'Octave.
SCAPIN, valet de Léandre.
SILVESTRE, valet d'Octave.
NE'RINE, nourrice de Hiacinte.
CARLE, ami de Scapin.
Deux porteurs.

*La scene est à Naples.*



LES FOURBERIES DE SCAPIN.

*J. Punt delin. et fecit, 1740.*

# LES FOURBERIES DE SCAPIN,

## COMEDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

*OCTAVE, SILVESTRE.*

OCTAVE.

AH! Fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux! Dures extrémités où je me vois réduit! Tu viens, Silvestre, d'apprendre au port, que mon pere revient?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même?

SILVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la résolution de me marier?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du Seigneur Géronte?

SILVESTRE.

Du Seigneur Géronte.

OCTAVE.

Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

SILVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon pere les a mandées par une lettre ?

SILVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, sçait toutes nos affaires ?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah! Parle, si tu veux, & ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonstance, & vous dites les choses tout justement comme elles sont.

OCTAVE.

Conseille-moi, du moins; & me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SILVESTRE.

Ma foi, je m'y trouve autant embarrassé que vous; & j'aurois bon besoin que l'on me conseillât moi-même.

OCTAVE.

Je suis assassiné par ce maudit retour.

SILVESTRE.

Je ne le suis pas moins.

OCTAVE.

Lorsque mon pere apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses reprimandes.

SILVESTRE.

Les reprimandes ne sont rien; & plût au Ciel que j'en fusse quitte à ce prix! Mais j'ai bien

la

la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies, & je vois se former, de loin, un nuage de coups de bâton, qui crévera sur mes épaules.

OCTAVE.

O Ciel! Par où sortir de l'embarras où je me trouve?

SILVESTRE.

C'est à quoi vous deviez songer, avant que de vous y jetter.

OCTAVE.

Ah! Tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

SILVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

OCTAVE.

Que dois-je faire? Quelle résolution prendre? A quel remède recourir?

## SCENE II.

*OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.*

SCAPIN.

QU'est-ce, Seigneur Octave? Qu'avez-vous? Qu'y a-t-il? Quel désordre est-ce là? Je vous vois tout troublé.

OCTAVE.

Ah! Mon pauvre Scapin, je suis perdu, je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN.

Comment?

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon pere arrive avec le Seigneur Géronte, & ils me veulent marier.

SCAPIN.

Hé bien? Qu'y a-t-il là de si funeste?

OCTAVE.

Hélas! Tu ne sçais pas la cause de mon inquiétude.

SCAPIN.

Non; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sçache bientôt; & je suis homme consolatif, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ah! Scapin, si tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie.

SCAPIN.

A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçû du Ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies; & je puis dire, sans vanité, qu'on n'a guéres vû d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts & d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le mérite est trop maltraité aujourd'hui; & j'ai renoncé à toutes choses, depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment! Quelle affaire, Scapin?

SCAPIN.

Une avanture où je me brouillai avec la Justice.

OCTAVE.

La Justice?

SCAPIN.

Oui. Nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SILVESTRE.

Toi, & la Justice?

SCAPIN.

Oui. Elle en usa fort mal avec moi, & je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siécle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste. Ne laissez pas de me conter votre avanture.

OCTAVE.

Tu sçais, Scapin, qu'il y a deux mois que le Seigneur Géronte, & mon pere s'embarquérent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.

SCAPIN.

Je sçais cela.

OCTAVE.

Et que Léandre & moi nous fumes laissés par nos peres; moi, sous la conduite de Silvestre, & Léandre, sous ta direction.

SCAPIN.

Oui. Je me suis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE.

Quelque tems après, Léandre fit rencontre d'une jeune Egyptienne, dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je sçais cela encore.

OCTAVE.

Comme nous sommes grands amis, il me fit aussi-tôt confidence de son amour, & me mena voir cette fille, que je trouvai belle à la vérité, mais non pas tant qs'il vouloit que je la trouvasse. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'éxagéroit à tous momens sa beauté & sa grace, me louoit son esprit, & me parloit avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportoit jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venoit dire, & me blâmoit sans cesse de l'indifférence où j'étois pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes, dans une petite maison d'une ruë écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est; une

une femme nous dit, en ſoupirant, que nous pouvions voir là quelque choſe de pitoyable en des perſonnes étrangéres ; & qu'à moins que d'être inſenſibles, nous en ſerions touchés.

SCAPIN.
Où eſt-ce que cela nous méne?

OCTAVE.
La curioſité me fit preſſer Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une ſale, où nous voyons une vieille femme mourante, asſiſtée d'une ſervante qui faiſoit des regrets, & d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle & la plus touchante qu'on puiſſe jamais voir.

SCAPIN.
Ah, ah!

OCTAVE.
Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit ; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite juppe, avec des brasſiéres de nuit, qui étoient de ſimple futaine; & ſa coëffure étoit une cornette jaune, retrousſée au haut de ſa tête, qui laiſſoit tomber en déſordre ſes cheveux ſur ſes épaules ; & cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, & ce n'étoit qu'agrémens & que charmes, que toute ſa perſonne.

SCAPIN.
Je ſens venir les choſes.

OCTAVE.
Si tu l'avois vûë, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.
Oh! Je n'en doute point ; & , ſans l'avoir vûë, je vois bien qu'elle étoit tout-à-fait charmante.

OCTAVE.
Ses larmes n'étoient point de ces larmes deſagréables, qui défigurent un viſage; elle avoit à pleurer une grace touchante, & ſa douleur étoit la plus belle du monde.

SCA-

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE.

Elle faisoit fondre chacun en larmes, en se jettant amoureusement sur le corps de cette mourante, qu'elle appelloit sa chére mere; & & il n'y avoit personne qui n'eût l'ame percée de voir un si bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela est touchant, & je vois bien que ce bon natutel-là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah! Scapin, un barbare l'auroit aimée.

SCAPIN.

Assûrément. Le moyen de s'en empêcher?

OCTAVE.

Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là; & demandant à Léandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, & je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avoient fait sur mon ame.

SILVESTRE *à Octave.*

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le moi finir en deux [*à Scapin.*] mots. Son cœur prend feu dès ce moment, il ne sçauroit plus vivre, qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejettées de la servante, devenuë la gouvernante par le trépas de la mere. Voilà mon homme au désespoir. Il presse, supplie, conjure; point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien, & sans appui, est de famille honnête; & qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa résolution; le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entends.

SILVESTRE.

Maintenant mets avec cela le retour imprévû du pere qu'on n'attendoit que dans deux mois, la découverte que l'oncle a faite du ſecret de notre mariage, & l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le Seigneur Géronte a euë d'une ſeconde femme qu'on dit qu'il a épouſée à Tarente;

OCTAVE.

Et, par deſſus tout cela, mets encore l'indigence où ſe trouve cette aimable perſonne, & l'impuiſſance où je me vois d'avoir de quoi la ſecourir.

SCAPIN.

Eſt ce là tout? Vous voilà bien embarraſſés tous deux pour une bagatelle. C'eſt bien-là de quoi ſe tant alarmer. N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à ſi peu de choſe? Que diable, te voilà grand & gros comme pere & mere, & tu ne ſçaurois trouver dans ta tête, forger dans ton eſprit quelque ruſe galante, quelque honnête petit ſtratagême, pour ajuſter vos affaires? Fi. Peſte ſoit du butor! Je voudrois bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à dupper, je les aurois joués tous deux par deſſous la jambe; & je n'étois pas plus grand que cela, que je me ſignalois déjà par cent tours d'adreſſe jolis.

SILVESTRE.

J'avouë que le Ciel ne m'a pas donné tes talens, & que je n'ai pas l'eſprit, comme toi, de me brouiller avec la juſtice.

OCTAVE.

Voici mon aimable Hiacinte.

## SCENE III.

### *HIACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.*

HIACINTE.

AH! Octave, est-il vray ce que Silvestre vient de dire à Nérine, que votre pere est de retour, & qu'il veut vous marier?

OCTAVE.

Oui, belle Hiacinte, & ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je? Vous pleurez! Pourquoi ces larmes? Me soupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité, & n'étes-vous pas assûrée de l'amour que j'ai pour vous?

HIACINTE.

Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE.

Hé, peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute sa vie?

HIACINTE.

J'ai ouï dire, Octave, que votre sexe aime moins long-tems que le nôtre, & que les ardeurs que les hommes font voir, sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE.

Ah! Ma chére Hiacinte, mon cœur n'est donc pas fait comme celui des autres hommes, & je sens bien, pour moi, que je vous aimerai jusqu'au tombeau.

HIACINTE.

Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, & je ne doute point que vos paroles ne soient sincéres; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres sentimens que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un pere, qui veut vous marier à une autre personne; & je suis sûre que je mourrai si ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hiacinte, il n'y a point de pere

qui puisse me contraindre à vous manquer de foi, & je me résoudrai à quitter mon pays, & le jour même, s'il est besoin, plûtôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, sans l'avoir vûë, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine; &, sans être cruel, je souhaiterois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hiacinte; car vos larmes me tuënt, & je ne les puis voir sans me sentir percer le cœur.

HIACINTE.

Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, & j'attendrai d'un œil constant ce qu'il plaîra au Ciel de résoudre de moi.

OCTAVE.

Le Ciel nous sera favorable.

HIACINTE.

Il ne sçauroit m'être contraire, si vous m'étes fidéle.

OCTAVE.

Je le serai assûrément.

HIACINTE.

Je serai donc heureuse?

SCAPIN *à part.*

Elle n'est point tant sotte ma foi, & je la trouve assez passable.

OCTAVE *montrant Scapin.*

Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous être, dans tous nos besoins, d'un secours merveilleux.

SCAPIN.

J'ai fait de grands sermens de ne me mêler plus du monde; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être. . . .

OCTAVE.

Ah! S'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque.

SCAPIN *à Hiacinte.*

Et, vous, ne dites-vous rien?

HIACINTE.

Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui

qui vous eſt le plus cher au monde, de vouloir ſervir notre amour.

SCAPIN.

Il faut ſe laiſſer vaincre, & avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Croi que....

SCAPIN.

[*à Octave.*] [*à Hiacinte.*]
Chut. Allez-vous-en, vous, & ſoyez en repos.

************************************

## SCENE IV.

### *OCTAVE*, *SCAPIN*, *SILVESTRE*.

SCAPIN *à Octave*.

ET vous, préparez-vous à ſoutenir avec fermeté l'abord de votre pere.

OCTAVE.

Je t'avouë que cet abord me fait trembler par avance, & j'ai une timidité naturelle que je ne ſçaurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut portant paroître ferme au premier choc, de peur que, ſur votre foibleſſe, il ne prenne le piéd de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous compoſer par étude. Un peu de hardieſſe, & ſongez à répondre réſolument ſur ce qu'il pourra vous dire.

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Çà, eſſayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, & voyons ſi vous ferez bien. Allons. La mine réſoluë, la tête haute, les regards aſſûrés.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainſi?

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je suis votre pere qui arrive, & répondez-moi fermement comme si c'étoit à lui-même. Comment pendard, vaurien, infame, fils indigne d'un pere comme moi, oses-tu bien paroître devant mes yeux après tes bons déportemens, apres le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud, est-celà le fruit de mes soins, le respect qui m'est dû, le respect que tu me conserves? Allons donc. Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans le consentement de ton pere, de contracter un mariage clandestin? Répon-moi, coquin, répon-moi. Voyons un peu tes belles raisons. Oh! Que diable, vous demeurez interdit.

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon pere que j'entends.

SCAPIN.

Hé, oui. C'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de résolution, & je répondrai fermement.

SCAPIN.

Assûrément?

OCTAVE.

Assûrément.

SILVESTRE.

Voilà votre pere qui vient.

OCTAVE.

O Ciel! Je suis perdu.

*********************************************

## SCENE V.

*SCAPIN, SILVESTRE.*

SCAPIN.

Holà, Octave; demeurez, Octave. Le voilà enfui. Quelle pauvre espéce d'homme! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SIL-

SILVESTRE.

Que lui dirai-je?

SCAPIN.

Laisse-moi dire, moi, & ne fais que me suivre.

*******************************************

## SCENE VI.

*ARGANTE, SCAPIN & SILVESTRE dans le fond du théatre.*

ARGANTE *se croyant seul.*

A T-on jamais ouï parler d'une action pareille à celle-là?

SCAPIN *à Silvestre.*

Il a déja appris l'affaire, & elle lui tient si fort en tête que, tout seul, il en parle haut.

ARGANTE *se croyant seul.*

Voilà une témérité bien grande.

SCAPIN *à Silvestre.*

Ecoutons-le un peu.

ARGANTE *se croyant seul.*

Je voudrois bien sçavoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

SCAPIN *à part.*

Nous y avons songé.

ARGANTE *se croyant seul.*

Tâcheront-ils de me nier la chose?

SCAPIN *à part.*

Non. Nous n'y pensons pas.

ARGANTE *se croyant seul.*

Ou s'ils entreprendront de l'excuser?

SCAPIN *à part.*

Celui-là se pourra faire.

ARGANTE *se croyant seul.*

Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air?

SCAPIN *à part.*

Peut-être.

ARGANTE *se croyant seul.*

Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN *à part.*

Nous allons voir.

ARGANTE *se croyant seul.*
Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN *à part.*
Ne jurons de rien.

ARGANTE *se croyant seul.*
Je sçaurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté.

SCAPIN *à part.*
Nous y pourvoirons.

ARGANTE *se croyant seul.*
Et pour le coquin de Silvestre, je le rouerai de coups.

SILVESTRE *à Scapin.*
J'étois bien étonné, s'il m'oublioit.

ARGANTE *appercevant Silvestre.*
Ah, ah! Vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens.

SCAPIN.
Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.
[*à Silvestre.*]
Bon jour, Scapin. Vous avez suivi mes ordres vrayment d'une belle maniére, & mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.

SCAPIN.
Vous vous portez bien, à ce que je vois.

ARGANTE.
[*à Silvestre.*]
Assez bien. Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot.

SCAPIN.
Votre voyage a-t-il été bon?

ARGANTE.
Mon Dieu! Fort bon. Laisse-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN.
Vous voulez quereller?

ARGANTE.
Oui, je veux quereller.

SCAPIN.
Et qui, Monsieur?

ARGANTE *montrant Silvestre.*
Ce maraud-là.

SCAPIN.
Pourquoi?

ARGANTE.
Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans mon absence?

SCAPIN.
J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

ARGANTE.
Comment, quelque petite chose? Une action de cette nature!

SCAPIN.
Vous avez quelque raison.

ARGANTE.
Une hardiesse pareille à celle-là!

SCAPIN.
Cela est vray.

ARGANTE.
Un fils qui se marie sans le consentement de son pere!

SCAPIN.
Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serois d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

ARGANTE.
Je ne suis pas de cet avis, moi, & je veux faire du bruit tout mon saoul. Quoi! Tu ne trouves pas que j'aye tous les sujets du monde d'être en colére?

SCAPIN.
Si-fait. J'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai sçû la chose, & je me suis intéressé pour vous, jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles reprimandes je lui ai faites, & comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit à un pere, dont il devoit baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce seroit vous-même. Mais quoi! Je me suis rendu à la raison, & j'ai consideré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnuë.

SCAPIN.

Que voulez-vous ? Il y a été poussé par sa destinée.

ARGANTE.

Ah, ah ! Voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner ; & dire pour excuse qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon Dieu ! Vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageoit-il ?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous ? Les jeunes gens sont jeunes, & n'ont pas toujours la prudence qu'il leur faudroit, pour ne rien faire que de raisonnable ; témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire de son côté pis encore que votre fils. Je voudrois bien sçavoir si vous-même n'avez pas été jeune, & n'avez pas dans votre tems fait des fredaines comme les autres. J'ai ouï dire, moi, que vous avez été autrefois un bon compagnon parmi les femmes, que vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce tems-là ; & que vous n'en approchiez point, que vous ne poussassiez à bout.

ARGANTE.

Cela est vray, j'en demeure d'accord ; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie, & je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fît ? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien, car il tient de vous d'être aimé de toutes les femmes, il la trouve charmante, il lui rend des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait

le paſſionné. Elle ſe rend à ſa pourſuite. Il pouſſe ſa fortune. Le voilà ſurpris avec elle par ſes parens, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouſer.

SILVESTRE *à part.*

L'habile fourbe que voilà!

SCAPIN.

Euſſiez-vous voulu qu'il ſe fût laiſſé tuer? Il vaut mieux encore être marié, qu'être mort.

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire ſe ſoit ainſi paſſée.

SCAPIN *montrant Silveſtre.*

Demandez-lui plûtôt. Il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE *à Silveſtre.*

C'eſt par force qu'il a été marié?

SILVESTRE.

Oui, Monſieur.

SCAPIN.

Voudrois-je vous mentir?

ARGANTE.

Il devoit donc aller tout auſſitôt proteſter de violence chez un Notaire.

SCAPIN.

C'eſt ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage?

ARGANTE.

Oui.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le romprai point?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoi! Je n'aurai pas pour moi les droits de pere, & la raiſon de la violence qu'on a faite à mon fils.

SCAPIN.

C'eſt une choſe dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Mon fils?

SCAPIN.

Votre fils. Voulez-vous qu'il confeſſe qu'il ait été capable de crainte, & que ce ſoit par force qu'on lui ait fait faire les choſes? Il n'a garde d'aller avouer cela. Ce feroit ſe faire tort, & ſe montrer indigne d'un pere comme vous.

ARGANTE.

Je me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut, pour ſon honneur & pour le vôtre, qu'il diſe dans le monde que c'eſt de bon gré qu'il l'a épouſée.

ARGANTE.

Et je veux, moi, pour mon honneur & pour le ſien, qu'il diſe le contraire.

SCAPIN.

Non, je ſuis ſûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forcerai bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE.

Il le fera, ou je le deshériterai.

SCAPIN.

Vous?

ARGANTE.

Moi.

SCAPIN.

Bon.

ARGANTE.

Comment, bon?

SCAPIN.

Vous ne le deshériterez point.

ARGANTE.

Je ne le deshériterai point?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Ouais? Voici qui est plaisant. Je ne desheriterai pas mon fils?

SCAPIN.

Non, vous dis-je.

ARGANTE.

Qui m'en empêchera?

SCAPIN.

Vous-même.

ARGANTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE.

Je l'aurai.

SCAPIN.

Vous vous moquez.

ARGANTE.

Je ne me moque point.

SCAPIN.

La tendresse paternelle fera son office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Oui, oui.

ARGANTE.

Je vous dis que cela sera.

SCAPIN.

Bagatelles.

ARGANTE.

Il ne faut point dire, bagatelles.

SCAPIN.

Mon Dieu! Je vous connois, vous étes bon naturellement.

ARGANTE.

Je ne suis point bon, & je suis méchant quand

je veux. Finiſſons ce diſcours qui m'échauffe la bile. [*à Silveſtre.*] Va-t-en, pendard, va-t-en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le Seigneur Géronte, pour lui conter ma diſgrace.

SCAPIN.

Monſieur, ſi je vous puis être utile en quelque choſe, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

[*à part.*]

Je vous remercie. Ah ! Pourquoi faut-il qu'il ſoit fils unique, & que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritiére !

****************************************

## SCENE VII.

### *SCAPIN, SILVESTRE.*

SILVESTRE.

J'Avouë que tu es un grand homme, & voilà l'affaire en bon train; mais l'argent d'autre part nous preſſe pour notre ſubſiſtance, & nous avons, de tous côtés, des gens qui aboyent après nous.

SCAPIN.

Laiſſe-moi faire, la machine eſt trouvée. Je cherche ſeulement dans ma tête un homme qui nous ſoit affidé, pour jouer un perſonnage dont j'ai beſoin. Atten. Tien-toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi ſur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théatre. Voilà qui eſt bien. Sui-moi. J'ai des ſecrets pour déguiſer ton viſage & ta voix.

SILVESTRE.

Je te conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec la juſtice.

SCAPIN.

Va, va, nous partagerons les périls en fréres; & trois ans de galére de plus, ou de moins, ne ſont pas pour arrêter un noble cœur.

*Fin du prémier Acte.*

# ACTE SECOND.

## SCENE PREMIERE.

*GERONTE, ARGANTE.*

GERONTE.

OUI, ſans doute, par le tems qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui, & un matelot qui vient de Tarente, m'a aſſûré qu'il avoit vû mon homme qui étoit près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choſes mal diſpoſées à ce que nous nous propoſions, & ce que vous venez de m'apprendre de votre fils, rompt étrangement les meſures que nous avions priſes enſemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine, je vous réponds de renverſer tout cet obſtacle, & j'y vais travailler de ce pas.

GERONTE.

Ma foi, Seigneur Argante, voulez-vous que je vous diſe? L'éducation des enfans eſt une choſe à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela?

GERONTE.

A propos de ce que les mauvais déportemens des jeunes gens viennent le plus ſouvent de la mauvaiſe éducation que leurs peres leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive par fois. Mais que voulez-vous dire par là?

GERONTE.

Ce que je veux dire par là?

ARGANTE.

Oui.

GERONTE.

Que, ſi vous aviez, en brave pere, bien morigéné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre?

GERONTE.

Sans doute; & je serois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et si ce fils, que vous avez en brave pere si bien morigéné, avoit fait pis encore que le mien? Hé?

GERONTE.

Comment!

ARGANTE.

Comment?

GERONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGANTE.

Cela veut dire, Seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être si promt à condamner la conduite des autres; & que ceux qui veulent gloser, doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GERONTE.

Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GERONTE.

Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils?

ARGANTE.

Cela se peut faire.

GERONTE.

Et quoi encore?

ARGANTE.

Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros, & vous pourrez de lui, ou de quelqu'autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vîte consulter un Avocat, & aviser des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

## SCENE II.

GERONTE *seul.*

QUe pourroit-ce être que cette affaire-ci? Pis encore que le sien! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis; & je trouve que se marier sans le consentement de son pere, est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer.

## SCENE III.

*GERONTE, LEANDRE.*

GERONTE.

AH! Vous voilà.

LEANDRE *courant à Géronte pour l'embrasser.*

Ah! Mon pere, que j'ai de joye de vous voir de retour.

GERONTE *refusant d'embrasser Léandre.*

Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LEANDRE.

Souffrez que je vous embrasse, & que.....

GERONTE *le repoussant encore.*

Doucement, vous dis-je.

LEANDRE.

Quoi! Vous me refusez, mon pere, de vous exprimer mon transport par mes embrassemens?

GERONTE.

Oui. Nous avons quelque chose à démêler ensemble.

LEANDRE.

Et quoi?

GERONTE.

Tenez-vous, que je vous voye en face.

LEANDRE.

Comment?

GERONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LEANDRE.

Hé bien?

GERONTE.

Qu'eſt-ce donc qui s'eſt paſſé ici?

LEANDRE.

Ce qui s'eſt paſſé?

GERONTE.

Oui. Qu'avez-vous fait dans mon abſence?

LEANDRE.

Que voulez-vous, mon pere, que j'aye fait?

GERONTE.

Ce n'eſt pas moi qui veux que vous ayiez fait; mais qui demande ce que c'eſt que vous avez fait.

LEANDRE.

Moi! Je n'ai fait aucune choſe dont vous ayiez lieu de vous plaindre.

GERONTE.

Aucune choſe?

LEANDRE.

Non.

GERONTE.

Vous étes bien réſolu.

LEANDRE.

C'eſt que je ſuis ſûr de mon innocence.

GERONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LEANDRE.

Scapin?

GERONTE.

Ah, ah! Ce mot vous fait rougir.

LEANDRE.

Il vous a dit quelque choſe de moi?

GERONTE.

Ce lieu n'eſt pas tout-à-fait propre à vuider cette affaire, & nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on ſe rende au logis; j'y vais revenir tout-à-l'heure. Ah! Traître, s'il faut que tu me deshonores, je te renonce pour mon fils; & tu peux bien, pour jamais, te réſoudre à fuir de ma préſence.

## SCENE IV.

LEANDRE *seul.*

ME trahir de cette maniére! Un coquin, qui doit par cent raisons être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les aller découvrir à mon pere. Ah! Je jure le Ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.

## SCENE V.

*OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.*

OCTAVE.

MOn cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins! Que tu es un homme admirable; & que le Ciel m'est favorable de t'envoyer à mon secours!

LEANDRE.

Ah, ah! Vous voilà. Je suis ravi de vous trouver, Monsieur le coquin.

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LEANDRE *mettant l'épée à la main.*

Vous faites le méchant plaisant. Ah! Je vous apprendrai...

SCAPIN *se mettant à genoux.*

Monsieur.

OCTAVE *se mettant entre deux, pour empêcher Léandre de frapper Scapin.*

Ah! Léandre.

LEANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN *à Léandre.*

Hé, Monsieur!

OCTAVE *retenant Léandre.*

De grace.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTA-

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraite point.

SCAPIN.

Monsieur, que vous ai-je fait?

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Ce que tu m'as fait, traître?

OCTAVE *retenant encore Léandre.*

Hé, doucement.

LEANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même, tout-à-l'heure, la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sçais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre, & tu ne croyois pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LEANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque chose, Monsieur?

LEANDRE.

Oui, coquin, & ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN.

Je vous assûre que je l'ignore.

LEANDRE *s'avançant pour frapper Scapin.*

Tu l'ignores!

OCTAVE *retenant Léandre.*

Léandre.

SCAPIN.

Hé bien, Monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bû avec mes amis ce petit quarteau de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours; & que c'est moi qui fis une fente au tonneau, & répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LEAN-

LEANDRE.

C'eſt toi, pendard!, qui m'as bû mon vin d'Eſpagne, & qui as été cauſe que j'ai tant querellé la ſervante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour?

SCAPIN.

Oui, Monſieur. Je vous en demande pardon.

LEANDRE.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre cela; mais ce n'eſt pas l'affaire dont il eſt queſtion maintenant.

SCAPIN.

Ce n'eſt pas cela, Monſieur?

LEANDRE.

Non. C'eſt une autre affaire encore qui me touche bien plus, & je veux que tu me la diſes.

SCAPIN.

Monſieur, je ne me ſouviens pas d'avoir fait autre choſe.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Tu ne veux pas parler?

SCAPIN.

Hé!

OCTAVE *retenant Léandre.*

Tout doux.

SCAPIN.

Oui, Monſieur, il eſt vray qu'il y a trois ſemaines que vous m'envoyâtes porter le ſoir une petite montre à la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de bouë, & le viſage plein de ſang, & vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu, & m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, Monſieur, qui l'avois retenuë.

LEANDRE.

C'eſt toi qui as retenu ma montre?

SCAPIN.

Oui, Monſieur, afin de voir quelle heure il eſt.

LEANDRE.

Ah, ah! J'apprends ici de jolies choſes, & j'ai un ſerviteur fort fidéle vrayment. Mais ce n'eſt pas cela encore que je demande.

SCA-

SCAPIN.

Ce n'eſt pas cela ?

LEANDRE.

Non, infame, c'eſt autre choſe encore que je veux que tu me confeſſes.

SCAPIN *à part.*

Peſte !

LEANDRE.

Parle vîte ; j'ai hâte.

SCAPIN.

Monſieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Voilà tout ?

OCTAVE *ſe mettant au devant de Léandre.*

Hé.

SCAPIN.

Hé bien, oui, Monſieur. Vous vous ſouvenez de ce loupgarou, il y a ſix mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, & vous penſa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes, en fuyant.

LEANDRE.

Hé bien ?

SCAPIN.

C'étoit moi, Monſieur, qui faiſois le loupgarou.

LEANDRE.

C'étoit toi, traître, qui faiſois le loupgarou ?

SCAPIN.

Oui, Monſieur, ſeulement pour vous faire peur, & vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits, comme vous aviez de coutume.

LEANDRE.

Je ſçaurai me ſouvenir, en tems & lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, & que tu me confeſſes ce que tu as dit à mon pere.

SCAPIN.

A votre pere ?

LEANDRE.

Oui, fripon, à mon pere.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas ſeulement vû depuis ſon retour.

LEAN-

LEANDRE.

Tu ne l'ai pas vû?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

LEANDRE.

Assûrément?

SCAPIN.

Assûrément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

LEANDRE.

C'est de sa bouche que je tiens pourtant....

SCAPIN.

Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

## SCENE VI.

*LEANDRE, OCTAVE, CARLE, SCAPIN.*

CARLE.

Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour.

LEANDRE.

Comment?

CARLE.

Vos Egyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette; & elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promtement vous dire que, si dans deux heures vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LEANDRE.

Dans deux heures!

CARLE.

Dans deux heures.

## SCENE VII.

*LEANDRE, OCTAVE, SCAPIN.*

LEANDRE.

Ah! Mon pauvre Scapin, j'implore ton secours.

SCAPIN *se levant, & passant fiérement devant Léandre.*

Ah! Mon pauvre Scapin. Je suis mon pauvre Scapin à cette heure qu'on a besoin de moi.

LEANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, & pis encore, si tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moi votre épée au travers du corps. Je serai ravi que vous me tuyez.

LEANDRE.

Non. Je te conjure plûtôt de me donner la vie, en servant mon amour.

SCAPIN.

Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

LEANDRE.

Tu m'es trop précieux; & je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable, qui vient à bout de toute chose.

SCAPIN.

Non, tuez-moi, vous dis-je.

LEANDRE.

Ah! De grace, ne songe plus à tout cela, & pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN.

Le moyen, après une avanie de la sorte?

LEANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement, & de me prêter ton adresse.

OCTAVE.

Je joins mes priéres aux siennes.

SCAPIN.

J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment.

LEANDRE.

Voudrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour?

SCAPIN.

Me venir faire, à l'improviste, un affront comme celui-là!

LEANDRE.

J'ai tort, je le confesse.

SCAPIN.

Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infame!

LEANDRE.

J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir passer son épée au travers du corps!

LEANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur; &, s'il ne tient qu'à me jetter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ah! Ma foi, Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois ne soyez pas si promt.

LEANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moi?

SCAPIN.

On y songera.

LEANDRE.

Mais tu sçais que le tems presse.

SCAPIN.

Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut?

LEANDRE.

Cinq cens écus.

SCAPIN.

Et à vous?

OCTAVE.

Deux cent pistoles.

SCAPIN.

[*à Octave.*]

Je veux tirer cet argent de vos peres. Pour ce qui est du vôtre, la machine est déjà toute

[*à Léandre.*]

trouvée; &, quant au vôtre, bien qu'avare au

dernier degré, il y faudra moins de façon encore ; car vous sçavez que, pour l'esprit, il n'en a pas, grace à Dieu, grande provision, & je le livre pour une espéce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point, il ne tombe entre lui & vous aucun soupçon de ressemblance ; & vous sçavez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit votre pere que pour la forme.

LEANDRE.

Tout beau, Scapin.

SCAPIN.

Bon, bon ; on fait bien scrupule de cela. Vous moquez-vous ? Mais j'apperçois venir le pere d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. *[à Octave]* Allez vous-en tous deux. Et, vous, avertissez votre Silvestre de venir vîte jouer son rôle.

## SCENE VIII.

*ARGANTE, SCAPIN.*

SCAPIN *à part.*

Le voilà qui rumine.

ARGANTE *se croyant seul.*

Avoir si peu de conduite & de considération ! S'aller jetter dans un engagement comme celui-là ! Ah ! Ah, jeunesse impertinente !

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur.

ARGANTE.

Bon jour, Scapin.

SCAPIN.

Vous rêvez à l'affaire de votre fils.

ARGANTE.

Je t'avouë que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Monsieur, la vie est mêlée de traverses, il est bon de s'y tenir sans cesse préparé ; & j'ai oui dire

dire il y a long-tems une parole d'un ancien que j'ai toujours retenuë.

ARGANTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un pere de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidens que son retour peut rencontrer, se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée; &, ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie; & je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt à la colére de mes maîtres, aux reprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étriviéres; &, ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu graces à mon bon destin.

ARGANTE.

Voilà qui est bien; mais ce mariage impertinent qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, & je viens de consulter des Avocats pour le faire casser.

SCAPIN.

Ma foi, Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez par quelqu'autre voye, d'accommoder l'affaire. Vous sçavez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, & vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voye ?

SCAPIN.

Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude; car je ne sçaurois voir d'honnêtes peres chagrinés par leurs enfans, que cela ne m'émeuve; &, de tout tems, je me

me suis senti pour votre personne une inclination particuliére.

ARGANTE.

Je te suis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frere de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner; & ne font non plus de conscience de tuër un homme, que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de pere, & l'appui que vous donneroient auprès de la Justice & votre droit, & votre argent, & vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme; & il donnera son consentement à rompre le mariage pourvû que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé?

SCAPIN.

Oh! D'abord des choses par dessus les maisons.

ARGANTE.

Hé, quoi?

SCAPIN.

Des choses extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore?

SCAPIN.

Il ne parloit pas moins que de cinq ou six cent pistoles.

ARGANTE.

Cinq ou six cent fiévres quartaines qui le puissent serrer. Se moque-t-il des gens?

SCAPIN.

C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejetté bien loin de pareilles propositions, & je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une duppe, pour vous demander des cinq ou six cent pistoles.

les. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. Nous voilà au tems, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée, je suis après à m'équiper; & le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, & je n'en sçaurois avoir un qui soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.

ARGANTE.

Hé bien, pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra le harnois, & les pistolets; & cela ira bien à vingt pistoles encore.

ARGANTE.

Vingt pistoles & soixante, ce seroit quatre-vingt.

SCAPIN.

Justement.

ARGANTE.

C'est beaucoup; mais, soit, je consens à cela.

SCAPIN.

Il lui faut aussi un cheval pour monter son valet, qui coûtera bien trente pistoles.

ARGANTE.

Comment diantre! Qu'il se proméne; il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monsieur.

ARGANTE.

Non. C'est un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que son valet aille à pied?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaîra, & le maître aussi.

SCAPIN.

Mon Dieu! Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie; & donnez tout pour vous sauver des mains de la Justice.

ARGANTE.

Hé bien, soit. Je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN.

Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter....

ARGANTE.

Oh! Qu'il aille au diable avec son mulet. C'en est trop; & nous irons devant les Juges.

SCAPIN.

De grace, Monsieur....

ARGANTE.

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerois pas seulement un âne.

SCAPIN.

Considérez....

ARGANTE.

Non, j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Hé! Monsieur, de quoi parlez-vous là, & à quoi vous résolvez-vous? Jettez les yeux sur les détours de la Justice. Voyez combien d'appels & de degrés de jurisdiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissans, par les griffes desquels il vous faudra passer; sergens, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges, & leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sçachiez. Votre Procureur s'entendra avec votre partie, & vous vendra à beaux deniers comptans. Votre Avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, & n'iront point au fait. Le Greffier délivrera par contumace des sentences & arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur souftraira des piéces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vû; & quand, par les plus grandes précautions du mon-

monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Hé, Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider; & la seule pensée d'un procès, seroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien est ce qu'il fait monter le mulet?

SCAPIN.

Monsieur, pour le mulet, pour son cheval, & celui de son homme, pour le harnois & les pistolets, & pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cent pistoles.

ARGANTE.

Deux cent pistoles!

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE *se promenant en colére.*

Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites réflexion.....

ARGANTE.

Je plaiderai.

SCAPIN.

Ne vous allez point jetter.....

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit, il vous en faudra pour le contrôle, il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions, & journées du Procureur. Il vous en faudra pour les consultations & plaidoiries des Avocats, pour le droit de retirer le sac, & pour les grosses d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enrégistrement du greffier, façon d'appointement, sentences & arrêts,

contrôles, ſignatures, & expéditions de leurs clercs ; ſans parler de tous les préſens qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment! Deux cent piſtoles ?

SCAPIN.

Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la Juſtice ; & j'ai trouvé qu'en donnant deux cent piſtoles à votre homme, vous en aurez de reſte, pour le moins, cent cinquante, ſans compter les ſoins, les pas, & les chagrins que vous épargnerez. Quand il n'y auroit à eſſuyer que les ſottiſes que diſent, devant tout le monde, de méchans plaiſans d'Avocats, j'aimerois mieux donner trois cent piſtoles, que de plaider.

ARGANTE.

Je me moque de cela, & je défie les Avocats de rien dire de moi.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais, ſi j'étois que de vous, je fuirois les procès.

ARGANTE.

Je ne donnerai pas deux cent piſtoles.

SCAPIN.

Voici l'homme dont il s'agit.

## SCENE IX.

*ARGANTE, SCAPIN, SILVESTRE déguiſé en ſpadaſſin.*

SILVESTRE.

SCapin, faites-moi connoître un peu cet Argante, qui eſt pere d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoi, Monſieur ?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, & faire rompre par Juſtice le mariage de ma ſœur.

SCAPIN.

Je ne ſçais pas s'il a cette penſée; mais il ne veut point conſentir aux deux cent piſtoles que vous voulez, & il dit que c'eſt trop.

SILVESTRE.

Par la mort, par la tête, par la ventre, ſi je le trouve, je le veux échiner, dûſſai-je être roué tout vif.

*[Argante, pour n'être point vû, ſe tient en tremblant derriére Scapin.]*

SCAPIN.

Monſieur, ce pere d'Octave a du cœur, & peut-être ne vous craindra-t-il point.

SILVESTRE.

Lui? Lui? Par la ſang, par la tête, s'il étoit-là, je lui donnerois, tout-à-l'heure, de l'épée *[appercevant Argante.]* dans le ventre. Qui eſt cet homme-là?

SCAPIN.

Ce n'eſt pas lui, Monſieur, ce n'eſt pas lui.

SILVESTRE.

N'eſt-ce point quelqu'un de ſes amis?

SCAPIN.

Non, Monſieur, au contraire, c'eſt ſon ennemi capital.

SILVESTRE.

Son ennemi capital?

SCAPIN.

Oui.

SILVESTRE.

*[à Argante.]*

Ah! Parbleu, j'en ſuis ravi. Vous étes ennemi, Monſieur, de ce faquin d'Argante? Hé?

SCAPIN.

Oui, oui, je vous en réponds.

SILVESTRE *ſecouant rudement la main d'Argante.*

Touchez-là, Touchez. Je vous donne ma paro-

 le,

le, & vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les sermens que je sçaurois faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

SCAPIN.

Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guéres souffertes.

SILVESTRE.

Je me moque de tout, & je n'ai rien à perdre.

SCAPIN.

Il se tiendra sur ses gardes assûrément; & il a des parens, des amis, & des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

SILVESTRE.

C'est ce que je demande, morbleu, c'est ce que je demande. [*mettant l'épée à la main.*] Ah, tête! Ah, ventre! Que ne le trouvai-je à cette heure avec tout son secours! Que ne paroît-il à mes yeux au milieu de trente personnes! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main! [*se mettant en garde.*] Comment, marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi! Allons, morbleu, tuë, point de quartier. [*poussant de tous les côtés, comme s'il avoit plusieurs personnes à combattre.*] Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah! Coquins, Ah! Canaille, vous en voulez par là; je vous en ferai tâter votre saoul. Soutenez, marauds, soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. A celle-ci. A celle-là. [*se tournant du côté d'Argante & de Scapin.*] Comment, vous reculez? Pied ferme, morbleu, pied ferme.

SCAPIN.

Hé, hé, hé, Monsieur, nous n'en sommes pas.

SILVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser jouër à moi.

## SCENE X.

### *ARGANTE, SCAPIN.*

SCAPIN.

HE bien, vous voyez combien de personnes tuées pour deux cent pistoles. Or sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE *tout tremblant.*

Scapin.

SCAPIN.

Plaît-il?

ARGANTE.

Je me résous à donner les deux cent pistoles.

SCAPIN.

J'en suis ravi, pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver, je les ai sur moi.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paroissiez-là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes; &, de plus, je craindrois qu'en vous faisant connoître, il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

ARGANTE.

Oui; mais j'aurois été bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN.

Est-ce que vous vous défiez de moi?

ARGANTE.

Non pas; mais....

SCAPIN.

Parbleu, Monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrois vous tromper, & que, dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre, & celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, & vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

ARGANTE.

Tien donc.

SCAPIN.

Non, Monſieur, ne me confiez point votre argent. Je ſerai bien aiſe que vous vous ſerviez de quelqu'autre.

ARGANTE.

Mon Dieu! Tien.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que ſçait-on, ſi je ne veux point vous attraper votre argent?

ARGANTE.

Tien, te dis-je, ne me fais point conteſter davantage. Mais ſonge à bien prendre tes ſûretés avec lui.

SCAPIN.

Laiſſez-moi faire, il n'a pas affaire à un ſot.

ARGANTE.

Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN.

[*ſeul.*]

Je ne manquerai pas d'y aller. Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah! Ma foi, le voici. Il ſemble que le Ciel, l'un après l'autre, les améne dans mes filets.

## SCENE XI.

### *GERONTE, SCAPIN.*

SCAPIN *faiſant ſemblant de ne pas voir Géronte.*

O Ciel! O diſgrace imprévuë! O miſérable pere! Pauvre Géronte, que feras-tu?

GERONTE *à part.*

Que dit-il là de moi, avec ce viſage affligé?

SCAPIN.

N'y a-t-il perſonne qui puiſſe me dire où eſt le Seigneur Géronte?

SCAPIN.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN *courant sur le théatre, sans vouloir entendre, ni voir Géronte.*

Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune?

GERONTE *courant après Scapin.*

Qu'est-ce que c'est donc?

SCAPIN.

En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GERONTE.

Me voici.

SCAPIN.

Il faut qu'il soit caché en quelqu'endroit qu'on ne puisse point deviner.

GERONTE *arrêtant Scapin.*

Holà. Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

SCAPIN.

Ah! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GERONTE.

Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?

SCAPIN.

Monsieur.....

GERONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Monsieur votre fils.....

GERONTE.

Hé bien, mon fils.....

SCAPIN.

Est tombé dans une disgrace la plus étrange du monde.

GERONTE.

Et quelle?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sçais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos; &, cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entr'autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une ga-

lére turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine, nous a invités d'y entrer, & nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellens qui se puissent voir, & bû du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GERONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant en tout cela?

SCAPIN.

Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galére en mer; &, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, & m'envoye vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout-à-l'heure cinq cens écus, il va vous emmener votre fils à Alger.

GERONTE

Comment, diantre, cinq cens écus!

SCAPIN.

Oui, Monsieur; &, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GERONTE.

Ah! Le pendard de Turc, m'assassiner de la façon!

SCAPIN.

C'est à vous, Monsieur, d'aviser promtement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galére?

SCAPIN.

Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé.

GERONTE.

Va-t-en, Scapin, va-t-en vîte dire à ce Turc, que je vais envoyer la Justice après lui.

SCAPIN.

La Justice en pleine mer! Vous moquez-vous des gens?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galére?

SCA-

SCAPIN.

Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GERONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidéle.

SCAPIN.

Quoi, Monsieur?

GERONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoye mon fils, & que tu te mettes à sa place, jusqu'à ce que j'aye amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN.

Hé! Monsieur, songez-vous à ce que vous dites, & vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens, que d'aller recevoir un misérable comme moi, à la place de votre fils?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galére?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GERONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus! N'a-t-il point de conscience?

SCAPIN.

Vrayment, oui, de la conscience à un Turc!

GERONTE.

Sçait-il bien ce que c'est que cinq cens écus?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il sçait que c'est mil cinq cent livres.

GERONTE.

Croit-il, le traître, que mil cinq cent livres se trouvent dans le pas d'un cheval?

SCAPIN.

Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galére?

SCAPIN.

Il eſt vray; mais quoi? On ne prévoyoit pas les choſes. De grace, Monſieur, dépêchez.

GERONTE.

Tien, voilà la clé de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GERONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE.

Tu trouveras une groſſe clé du côté gauche, qui eſt celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui ſont dans cette grande manne, & tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils.

SCAPIN *en lui rendant la clé.*

Hé, Monſieur, rêvez-vous? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites; &, de plus, vous ſçavez le peu de tems qu'on m'a donné.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galére?

SCAPIN.

Oh! Que de paroles perduës! Laiſſez-là cette galére, & ſongez que le tems preſſe, & que vous courez riſque de perdre votre fils. Hélas! Mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie; & qu'à l'heure que je parle, on t'emméne eſclave en Alger. Mais le Ciel me ſera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pû; & que, ſi tu manques à être racheté, il n'en faut accuſer que le peu d'amitié d'un pere.

GERONTE.

Atten, Scapin, je m'en vais querir cette ſomme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vîte, Monſieur; je tremble que l'heure ne ſonne.

GERONTE.

N'eſt-ce pas quatre cens écus que tu dis?

SCAPIN.

Non. Cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus!

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galére?

SCAPIN.

Vous avez raiſon; mais hâtez-vous.

GERONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela eſt vray; mais faites promtement.

GERONTE.

Ah! maudite galére!

SCAPIN. *à part.*

Cette galére lui tient au cœur.

GERONTE.

Tien, Scapin, je ne me ſouvenois pas que je viens juſtement de recevoir cette ſomme en or, & je ne croyois pas qu'elle dût m'être ſi-tôt ravie. [*Tirant ſa bourſe de ſa poche, & la préſentant à Scapin.*] Tien. Va-t-en racheter mon fils.

SCAPIN *tendant la main.*

Oui, Monſieur.

GERONTE *retenant la bourſe qu'il fait ſemblant de vouloir donner à Scapin.*

Mais dis à ce Turc que c'eſt un ſcélérat.

SCAPIN *tendant encore la main.*

Oui.

GERONTE *recommençant la même action.*

Un infame.

SCAPIN *tendant toujours la main.*

Oui.

GERONTE *de même.*

Un homme ſans foi, un voleur.

SCAPIN.

Laiſſez-moi faire.

GERONTE *de même.*

Qu'il me tire cinq cens écus contre toute ſorte de droit.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE *de même.*

Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE *de même.*

Et que, ſi jamais je l'attrape, je ſçaurai me venger de lui.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE *remettant ſa bourſe dans ſa poche, & s'en allant.*

Va, va vîte requerir mon fils.

SCAPIN *courant après Géronte.*

Holà, Monſieur.

GERONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Où eſt donc cet argent?

GERONTE.

Ne te l'ai-je pas donné?

SCAPIN.

Non vrayment; vous l'avez remis dans votre poche.

GERONTE.

Ah! C'eſt la douleur qui me trouble l'eſprit.

SCAPIN.

Je le vois bien.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galére? Ah, maudite galére! Traître de Turc, à tous les diables!

SCAPIN *ſeul.*

Il ne peut digérer les cinq cens écus que je lui arrache; mais il n'eſt pas quitte envers moi, & je veux qu'il me paye en une autre monnoye l'impoſture qu'il m'a faite auprès de ſon fils.

SCE-

## SCENE XII.

*OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.*

OCTAVE.

HE bien, Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton entreprise?

LEANDRE.

As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est?

SCAPIN *à Octave.*

Voilà deux cent pistoles que j'ai tirées de votre pere.

OCTAVE.

Ah! Que tu me donnes de joye!

SCAPIN *à Léandre.*

Pour vous, je n'ai pû faire rien.

LEANDRE *voulant s'en aller.*

Il faut donc que j'aille mourir; & je n'ai que faire de vivre, si Zerbinette m'est ôtée.

SCAPIN.

Holà, holà, tout doucement. Comme, diantre, vous allez vîte!

LEANDRE *se retournant.*

Que veux-tu que je devienne?

SCAPIN.

Allez, j'ai votre affaire ici.

LEANDRE.

Ah! Tu me redonnes la vie.

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettrez, à moi, une petite vengeance contre votre pere, pour le tour qu'il m'a fait.

LEANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant témoin?

LEANDRE.

Oui.

SCAPIN.

Tenez, voilà cinq cens écus.

LEANDRE.

Allons-en promtement acheter celle que j'adore.

*Fin du second Acte.*

# ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

*ZERBINETTE, HIACINTE, SCAPIN, SILVESTRE.*

SILVESTRE.

OUI, vos amans ont arrêté entr'eux que vous fussiez ensemble ; & nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HIACINTE *à Zerbinette.*

Un tel ordre n'a rien qui ne soit fort agréable. Je reçois avec joye une compagne de la sorte ; & il ne tiendra pas à moi, que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons, ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE.

J'accepte la proposition, & ne suis point personne à reculer, lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque ?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'est une autre chose ; on y court un peu plus de risque, & je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN.

Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître maintenant ; & ce qu'il vient de faire pour vous, doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE.

Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte ; & ce n'est pas assez pour m'assûrer entiérement, que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, & sans cesse je ris ; mais, tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres, & ton maître s'abusera, s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée, pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent ; &, pour répondre à son amour de la maniére qu'il

qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi, qui soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

SCAPIN.

C'est-là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien & en tout honneur; & je n'aurois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre pensée.

ZERBINETTE.

C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites; mais, du côté du pere, j'y prévois des empêchemens.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HIACINTE *à Zerbinette.*

La ressemblance de nos destins doit contribuër encore à faire naître notre amitié; & nous nous voyons toutes deux dans les mêmes allarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

ZERBINETTE.

Vous avez cet avantage, au moins, que vous sçavez de qui vous étes née; & que l'appui de vos parens, que vous pouvez faire connoître, est capable d'ajuster tout, pour assûrer votre bonheur, & faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être, & l'on me voit dans un état qui n'adoucira pas les volontés d'un pere qui ne regarde que le bien.

HIACINTE.

Mais aussi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point, par un autre parti, celui que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce que l'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête; & ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la

puis-

puiſſance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne ſert de rien.

HIACINTE.

Hélas! Pourquoi faut-il que de juſtes inclinations ſe trouvent traverſées? La douce choſe que d'aimer, lorſque l'on ne voit point d'obſtacle à ces aimables chaînes, dont deux cœurs ſe lient enſemble.

SCAPIN.

Vous vous moquez. La tranquillité, en amour, eſt un calme deſagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux; il faut du haut & du bas dans la vie, & les difficultés, qui ſe mêlent aux choſes, réveillent les ardeurs, augmentent les plaiſirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu! Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui eſt ſi plaiſant, du ſtratagême dont tu t'es aviſé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu ſçais qu'on ne perd point ſa peine, lorſqu'on me fait un conte; & que je le paye aſſez bien, par la joye qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voilà Silveſtre qui s'en acquittera auſſi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaiſir.

SILVESTRE.

Pourquoi, de gayeté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires?

SCAPIN.

Je me plaîs à tenter des entrepriſes hazardeuſes.

SILVESTRE.

Je te l'ai déja dit, tu quitterois le deſſein que tu as, ſi tu m'en voulois croire.

SCAPIN.

Oui; mais c'eſt moi que j'en croirai.

SILVESTRE,

A quoi diable te vas-tu amuſer?

SCAPIN.

De quoi diable te mets-tu en peine?

SIL-

SILVESTRE.

C'eſt que je vois que, ſans néceſſité, tu vas courir riſque de t'attirer une venuë de coups de bâton.

SCAPIN.

Hé bien, c'eſt aux dépens de mon dos, & non pas du tien.

SILVESTRE.

Il eſt vray que tu es maître de tes épaules, & tu en diſpoſeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces ſortes de périls ne m'ont jamais arrêté; & je hais ces cœurs puſillanimes qui, pour trop prévoir les ſuites des choſes, n'oſent rien entreprendre.

ZERBINETTE *à Scapin.*

Nous aurons beſoin de tes ſoins.

SCAPIN.

Allez, je vous irai bientôt rejoindre. Il ne ſera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même, & de découvrir des ſecrets qu'il étoit bon qu'on ne ſçût pas.

## SCENE II.

*GERONTE, SCAPIN.*

GERONTE.

HE bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils?

SCAPIN.

Votre fils, Monſieur, eſt en lieu de ſûreté; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, & je voudrois, pour beaucoup, que vous fuſſiez dans votre logis.

GERONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GERONTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Et qui ?

SCAPIN.

Le frére de cette perſonne qu'Octave a épouſée. Il croit que le deſſein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient ſa ſœur, eſt ce qui pouſſe le plus fort à faire rompre leur mariage; &, dans cette penſée, il a réſolu hautement de décharger ſon déſeſpoir ſur vous; & de vous ôter la vie pour venger ſon honneur. Tous ſes amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, & demandent de vos nouvelles. J'ai vû même, deçà & delà, des ſoldats de ſa compagnie, qui interrogent ceux qu'ils trouvent, & occupent par pelotons toutes les avenuës de votre maiſon. De ſorte que vous ne ſçauriez aller chez vous; vous ne ſçauriez faire un pas ni à droit, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GERONTE.

Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?

SCAPIN.

Je ne ſçais pas, Monſieur, & voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds juſqu'à la tête, &..... Attendez.

[*Scapin fait ſemblant d'aller voir au fond du théatre, s'il n'y a perſonne.*]

GERONTE *en tremblant.*

Hé?

SCAPIN *revenant.*

Non, non, non, ce n'eſt rien.

GERONTE.

Ne ſçaurois-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine ?

SCAPIN.

J'en imagine bien un; mais je courrois riſque, moi, de me faire aſſommer.

GERONTE.

Hé, Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous, qui ne sçauroit souffrir que je vous laisse sans secours.

GERONTE.

Tu en seras récompensé, je t'assûre; & je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN.

Attendez. Voici une affaire que j'ai trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac; & que....

GERONTE *croyant voir quelqu'un.*

Ah!

SCAPIN.

Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, & que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; & je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusques dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, & envoyer querir main forte contre la violence.

GERONTE.

L'invention est bonne.

SCAPIN.

[*à part.*]

La meilleure du monde. Vous allez voir. Tu me payeras l'imposture.

GERONTE.

Hé?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond; & sur-tout prenez garde de ne vous point montrer, & de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GERONTE.

Laisse-moi faire. Je sçaurai me tenir.

SCAPIN.

Cachez-vous. Voici un ſpadaſſin qui vous cherche. [*en contrefaiſant ſa voix.*] *Quoi! Jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Géronte, & quelqu'un, par charité, né m'enſeignera pas où il eſt?* [*à Géronte, avec ſa voix ordinaire.*] Ne branlez pas. *Cadédis, jé lé troubérai, ſé cachât-il au centre dé la terre.* [*à Géronte, avec ſon ton naturel.*] Ne vous montrez pas. *Oh, l'homme au ſac.* Monſieur. *Jé té vaille un louis, & m'enſeigne ou put être Géronte.* Vous cherchez le Seigneur Géronte? *Oui mordi, Jé lé cherche.* Et pour quelle affaire, Monſieur? *Pour quelle affaire?* Oui. *Jé beux, cadédis, lé faire mourir ſous les coups dé bâton.* Oh, Monſieur, les coups de bâton ne ſe donnent point à des gens comme lui, & ce n'eſt pas un homme à être traité de la ſorte. *Qui? Cé fat dé Géronte, cé maraud, cé bélitre?* Le Seigneur Géronte, Monſieur, n'eſt ni fat, ni maraud, ni belître, & vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. *Comment, tu mé traites à moi, avec cette hautur?* Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offenſe. *Eſt-ce que tu es des amis dé cé Géronte?* Oui, Monſieur, j'en ſuis. *Ah, cadédis, tu es dé ſes amis, à la vonne hure.*

[*donnant pluſieurs coups de bâton ſur le ſac.*] *Tien. Boilà cé que jé té vaille pour lui.*

[*criant, comme s'il recevoit les coups de bâton.*] Ah, ah, ah, ah, ah, Monſieur! Ah, ah! Monſieur, tout beau. Ah! Doucement, ah, ah, ah! *Va, porte-lui céla de ma part. Adiuſias.* Ah! Diable ſoit le gaſcon. Ah!

GERONTE *mettant la tête hors du ſac.*

Ah! Scapin, je n'en puis plus,

SCAPIN.

Ah! Monſieur, je ſuis tout moulu, & les épaules me font un mal épouvantable.

GERONTE.

Comment? C'eſt ſur les miennes qu'il a frappé.

SCA-

SCAPIN.

Nenni, Monsieur, c'étoit sur mon dos qu'il frappoit.

GERONTE.

Que veux-tu dire? J'ai bien senti les coups, & les sens bien encore.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton qui a été jusques sur vos épaules.

GERONTE.

Tu devois donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner...

SCAPIN *faisant remettre Géronte dans le sac.* Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger. *Parti, moi courir comme une basque, & moi ne pouvre point troufair de tout le jour sti tiable de Gironte?* Cachez-vous bien. *Dites un peu moi fous, monsir l'homme, s'il ve plaît, fous sçavoir point où l'est sti Gironte que moi cherchir?* Non, Monsieur, je ne sçais point où est Géronte. *Dites-moi le fous franchemente, moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulemente pour li donnir un petite régale sur le dos, d'un douzaine de coups de bâtonne, & de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine.* Je vous assûre, Monsieur, que je ne sçais pas où il est. *Il me semble que ji foi remuair quelque chose dans sti sac.* Pardonnez-moi, Monsieur. *Li est assûrément quelque histoire là-tetans.* Point du tout, Monsieur. *Moi l'afoir enfie de tonner ain coup d'épée dans sti sac.* Ah, Monsieur, gardez-vous-en bien. *Montre-le moi un peu fous, ce que c'estre là.* Tout beau, Monsieur. *Quement, tout beau!* Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. *Et moi je le fouloir foir, moi.* Vous ne le verrez point. *Ah, que de badinemente.* Ce sont hardes qui m'appartiennent. *Montre-moi fous, te dis je.* Je n'en ferai rien. *Toi n'en faire rien?* Non. *Moi pailler de ste bâtonne dessus les épaules de toi.* Je me moque de cela. *Ah! Toi faire le trôle.* [*donnant des coups de bâton sur le sac, & criant comme s'il les recevoit.*]

*voit.*] Ah, ah, ah, ah, Monsieur, ah, ah, ah, ah! *Jusqu'au revoir; l'être-là un petit leçon pour l'i apprendre à toi à parlair insolentemente.* Ah! Peste soit du baragouineux. Ah!

GERONTE *sortant sa tête hors du sac.*

Ah! Je suis roué.

SCAPIN.

Ah! Je suis mort.

GERONTE.

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos?

SCAPIN *lui remettant la tête dans le sac.*

Prenez garde, voici une demi douzaine de soldats tout ensemble. [*contrefaisant la voix de plusieurs personnes.*] *Allons, tâchons à trouver ce Géronte, cherchons par tout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait.* [*à Géronte, avec sa voix ordinaire.*] Cachez-vous bien. *Ah! Camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître.* Hé, Messieurs, ne me maltraitez point. *Allons, dinous où il est? Parle. Hâte-toi, expédions. Dépêche vite. Tôt.* Hé, Messieurs, doucement. [*Géronte met doucement la tête hors du sac, & apperçoit la fourberie de Scapin.*] *Si tu ne nous fais trouver ton maître tout-à-l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton.* J'aime mieux souffrir toute chose, que de vous découvrir mon maître. *Nous allons t'assommer.* Faites tout ce qu'il vous plaîra. *Tu as envie d'être battu. Ah, tu en veux tâter? Voilà...* Oh!

[*Comme il est prêt de frapper, Géronte sort du sac, & Scapin s'enfuit.*

GERONTE *seul.*

Ah! Infâme. Ah! Traître. Ah! Scélérat. C'est ainsi que tu m'assassines?

SCE-

## SCENE III.

ZERBINETTE, GERONTE.

ZERBINETTE *riant, sans voir Géronte.*

Ah, ah! Je veux prendre un peu l'air.

GERONTE *à part, sans voir Zerbinette.*

Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE *sans voir Géronte.*

Ah, ah, ah, ah! La plaisante histoire, & la bonne duppe que ce vieillard.

GERONTE.

Il n'y a rien de plaisant à cela, & vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE.

Quoi? Que voulez-vous dire, Monsieur?

GERONTE.

Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE.

De vous?

GERONTE.

Oui.

ZERBINETTE.

Comment? Qui songe à se moquer de vous?

GERONTE.

Pourquoi venez-vous ici me rire au néz?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, & je ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sçais pas si c'est parce que je suis intéressée dans la chose; mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son pere, pour en attraper de l'argent.

GERONTE.

Par un fils à son pere, pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE.

Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire;

& j'ai une démangeaiſon naturelle à faire part des contes que je ſçais.

GERONTE.

Je vous prie de me dire cette hiſtoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne riſquerai pas grand'choſe à vous la dire, & c'eſt une avanture qui n'eſt pas pour être long-tems ſecrette. La deſtinée a voulu que je me trouvaſſe parmi une bande de ces perſonnes, qu'on appelle Egyptiens, & qui, rodant de province en province, ſe mêlent de dire la bonne fortune, & quelquefois de beaucoup d'autres choſes. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, & conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas, & le voilà d'abord, comme tous les jeunes gens, qui croyent qu'il n'y a qu'à parler, & qu'au moindre mot qu'ils nous diſent, leurs affaires ſont faites; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ſes premiéres penſées. Il fit connoître ſa paſſion aux gens qui me tenoient, & il les trouva diſpoſés à me laiſſer à lui, moyennant quelque ſomme. Mais le mal de l'affaire étoit, que mon amant ſe trouvoit dans l'état où l'on voit très-ſouvent la plûpart des fils de famille, c'eſt-à-dire, qu'il étoit un peu dénué d'argent; il a un pere, qui, quoique riche, eſt un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me ſçaurois-je ſouvenir de ſon nom? Ah! Aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui ſoit connu pour être avare au dernier point?

GERONTE.

Non.

ZERBINETTE.

Il y a à ſon nom du ron.. ronte. Or...Oronte. Non. Gé.. Géronte; oui Géronte juſtement; voilà mon vilain, je l'ai trouvé, c'eſt ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville; & mon amant m'alloit perdre, faute d'argent,

gent, si pour en tirer de son pere, il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sçais à merveille. Il s'appelle Scapin; c'est un homme incomparable, & il mérite toutes les louanges qu'on peut donner.

GERONTE *à part.*

Ah, coquin que tu es!

ZERBINETTE.

Voici le stratagême dont il s'est servi pour attraper sa duppe. Ah, ah, ah, ah! Je ne sçaurois m'en souvenir, que je ne rie de tout mon cœur. Ah, ah, ah! Il est allé trouver ce chien d'avare. Ah, ah, ah! & il lui a dit, qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi, hi, ils avoient vû une galére turque, où on les avoit invités d'entrer, qu'un jeune turc leur y avoit donné la collation; ah! que, tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galére en mer; & que le turc l'avoit renvoyé lui seul à terre dans un esquif, avec ordre de dire au pere de son maître, qu'il emmenoit son fils en Alger, s'il ne lui envoyoit tout-à-l'heure cinq cens écus. Ah, ah, ah! Voilà mon ladre, mon vilain, dans de furieuses angoisses; & la tendresse qu'il a pour son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cens écus qu'on lui demande, sont justement cinq cent coups de poignard qu'on lui donne. Ah, ah, ah! Il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles; & la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son fils. Ah, ah, ah! Il veut envoyer la justice en mer après la galére du turc. Ah, ah, ah! Il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah, ah, ah! Il abandonne, pour faire les cinq cens écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah, ah, ah! Le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions, & chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un,

Mais que diable alloit-il faire dans cette galére? Ah, maudite galére! Traître de turc! Enfin après plusieurs détours, après avoir longtems gémi & soupiré... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous?

GERONTE.

Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son pere, du tour qu'il lui a fait; que l'Egyptienne est une malavisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur qui sçaura lui apprendre à venir ici débaucher les enfans de famille, & que le valet est un scélérat, qui sera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

*******************************************

## SCENE IV.

*ZERBINETTE, SILVESTRE.*

SILVESTRE.

OU est-ce donc que vous vous échapez? Sçavez-vous bien que vous venez de parler là au pere de votre amant?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, & je me suis adressée à lui-même, sans y penser, pour lui conter son histoire.

SILVESTRE.

Comment son histoire?

ZERBINETTE.

Oui. J'étois toute remplie du conte, & je brûlois de le redire. Mais qu'importe? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses, pour nous, en puissent être ni pis, ni mieux.

SILVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller; & c'est avoir bien de la langue, que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas appris cela de quelqu'autre?

SCE-

## SCENE V.

*ARGANTE, ZERBINETTE, SILVESTRE.*

ARGANTE.

Holà, Silvestre.

SILVESTRE *à Zerbinette.*

Rentrez dans la maison. Voilà mon maître qui m'appelle.

## SCENE VI.

*ARGANTE, SILVESTRE.*

ARGANTE.

Vous vous étes donc accordés, coquin, vous vous étes accordés, Scapin, vous, & mon fils, pour me fourber; & vous croyez que je l'endure?

SILVESTRE.

Ma foi, Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains; & vous assûre que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire; & je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

## SCENE VII.

*GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE.*

GERONTE.

Ah! Seigneur Argante, vous me voyèz accablé de disgrace.

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GERONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cens écus.

ARGANTE.

Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cent pistoles.

GERONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cens écus, il m'a traité d'une maniére que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la piéce qu'il m'a jouée.

GERONTE.

Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SILVESTRE *à part.*

Plaise au Ciel que, dans tout ceci, je n'aye point ma part!

GERONTE.

Mais ce n'est pas encore tout, Seigneur Argante, & un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouissois aujourd'hui de l'espérance d'avoir ma fille, dont je faisois toute ma consolation; & je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a long-tems de Tarente, & qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, & ne vous être pas donné la joye de l'avoir avec vous?

GERONTE.

J'ai eu mes raisons pour cela; & des intérêts de famille m'ont obligé jusqu'ici à tenir fort secret ce second mariage. Mais que vois-je?

SCE-

## SCENE VIII.

*ARGANTE, GERONTE, NERINE, SILVESTRE.*

GERONTE.

Ah! Te voilà, Nérine.

NERINE *se jettant aux genoux de Géronte.*

Ah! Seigneur Pandolphe, que. . .

GERONTE.

Appelle-moi Géronte, & ne te ſers plus de ce nom. Les raiſons ont ceſſé qui m'avoient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NERINE.

Las! Que ce changement de nom nous a cauſé de troubles & d'inquiétudes dans les ſoins que nous avons pris de vous venir chercher ici!

GERONTE.

Où eſt ma fille & ſa mere?

NERINE.

Votre fille, Monſieur n'eſt pas loin d'ici; mais avant que de vous la faire voir, il faut je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement ou, faute de vous rencontrer, je me ſuis trouvée avec elle.

GERONTE.

Ma fille mariée?

NERINE.

Oui, Monſieur.

GERONTE.

Et avec qui?

NERINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain Seigneur Argante.

GERONTE.

O Ciel!

ARGANTE.

Quelle rencontre!

GERONTE.

Méne-nous, méne-nous promtement où elle eſt.

NERINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GERONTE.

Passe devant. Suivez-moi, suivez-moi, Seigneur Argante.

SILVESTRE *seul.*

Voilà une avanture qui est tout-à-fait surprenante.

**************************************

## SCENE IX.

*SCAPIN, SILVESTRE.*

SCAPIN.

HE bien Silvestre, que font nos gens?

SILVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hiacinte s'est trouvée la fille du Seigneur Géronte; & le hazard a fait, ce que la prudence des peres avoit délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables; & sur tout le Seigneur Géronte.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal; & ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

SILVESTRE.

Pren garde à toi. Les fils se pourroient bien raccommoder avec les peres, & toi demeurer dans la nasse.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'appaiser leur courroux, &....

SILVESTRE.

Retire-toi, les voilà qui sortent.

## SCENE X.

*GERONTE, ARGANTE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.*

GERONTE.

ALlons, ma fille, venez chez moi. Ma joye auroit été parfaite, si j'y avois pû voir votre mere avec vous.

ARGANTE.

Voici Octave tout à propos.

## SCENE XI.

*ARGANTE, GERONTE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.*

ARGANTE.

VEnez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse avanture de votre mariage. Le Ciel...

OCTAVE.

Non, mon pere, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, & l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oui. Mais tu ne sçais pas..

OCTAVE.

Je sçais tout ce qu'il faut sçavoir.

ARGANTE.

Je te veux dire que la fille du Seigneur Géronte...

OCTAVE.

La fille du Seigneur Géronte ne me sera jamais de rien.

GERONTE.

C'est elle...

OCTAVE *à Géronte.*

Non, Monsieur, je vous demande pardon, mes résolutions sont prises.

SILVESTRE *à Octave.*

Ecoutez...

OCTAVE.

Non. Tai-toi. Je n'écoute rien.

ARGANTE *à Octave.*

Ta femme...

OCTAVE.

Non, vous dis-je, mon pere, je mourrai plûtôt que de quitter mon aimable Hiacinte. Oui, vous avez beau faire, [*Traversant le théatre pour se mettre à côté d'Hiacinte.*] la voilà celle à qui ma foi est engagée; je l'aimerai toute ma vie, & je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE.

Hé bien, c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui suit toujours sa pointe!

HIACINTE *montrant Géronte.*

Oui, Octave, voilà mon pere que j'ai trouvé, & nous nous voyons hors de peine.

GERONTE.

Allons chez moi, nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HIACINTE *montrant Zerbinette.*

Ah! Mon pere, je vous demande par grace, que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez. Elle a un mérite, qui vous fera concevoir de l'estime pour elle quand il sera connu de vous.

GERONTE.

Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frere, & qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même?

ZERBINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte, si j'avois sçu que c'étoit vous, & je ne vous connoissois que de réputation?

GERONTE.

Comment, que de réputation?

HIACINTE.

Mon pere, la passion que mon frere a pour elle n'a rien de criminel, & je réponds de sa vertu.

GE-

GERONTE.

Voilà qui eſt fort bien. Ne voudroit-on point que je mariaſſe mon fils avec elle ? Une fille inconnuë, qui fait le métier de coureuſe.

## SCENE XII.

*ARGANTE, GERONTE, LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.*

LEANDRE.

MOn pere, ne vous plaignez point que j'aime une inconnuë, ſans naiſſance & ſans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée, viennent de me découvrir qu'elle eſt de cette ville, & d'honnête famille, que ce ſont eux qui l'y ont dérobée à l'âge de quatre ans ; & voici un braſſelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ſes parens.

ARGANTE.

Hélas ! A voir ce braſſelet, c'eſt ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GERONTE.

Votre fille ?

ARGANTE.

Oui, ce l'eſt ; & j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre aſſûré. Ma chére fille.

HIACINTE.

O Ciel ! Que d'avantures extraordinaires !

## SCENE XIII.

*ARGANTE, GERONTE, LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE, CARLE.*

CARLE.

AH ! Meſſieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GERONTE.

Quoi?

CARLE.

Le pauvre Scapin....

GERONTE.

C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE.

Hélas! Monſieur, vous ne ſerez pas en peine de cela. En paſſant contre un bâtiment, il lui eſt tombé ſur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a briſé l'os, & découvert toute la cervelle. Il ſe meurt, & il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où eſt-il?

CARLE.

Le voilà.

## SCENE DERNIERE.

*ARGANTE, GERONTE, LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SCAPIN, SILVESTRE, CARLE.*

SCAPIN *apporté par deux hommes, & la tête entourée de linges, comme s'il avoit été bleſſé.*

AH, ah! Meſſieurs, vous me voyez.... Ah! Vous me voyez dans un étrange état.... Ah! Je n'ai pas voulu mourir, ſans venir demander pardon à toutes les perſonnes que je puis avoir offenſées. Ah! Oui, Meſſieurs, avant que de rendre le dernier ſoupir, je vous conjure de tout mon cœur, de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, & principalement le Seigneur Argante, & le Seigneur Géronte. Ah!

AR-

ARGANTE.

Pour moi, je te pardonne ; va, meurs en repos.

SCAPIN *à Géronte.*

C'est vous, Monsieur, que j'ai le plus offensé par les coups de bâton que...

GERONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN.

C'a été une témérité bien grande à moi, que les coups de bâton que je...

GERONTE.

Laissons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GERONTE.

Mon Dieu ! Tai-toi.

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous...

GERONTE.

Tai-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN.

Hélas, quelle bonté ! Mais est-ce de bon cœur, Monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que....

GERONTE.

Hé, oui. Ne parlons plus de rien ; je te pardonne tout, voilà qui est fait.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GERONTE.

Oui ; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment, Monsieur ?

GERONTE.

Je me dédis de ma parole, si tu réchappes.

SCAPIN.

Ah ! Ah ! Voilà mes foiblesses qui me reprennent.

ARGANTE.

Seigneur Géronte, en faveur de notre joye, il faut lui pardonner sans condition.

GERONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons souper ensemble, pour mieux goûter notre plaisir.

SCAPIN.

Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

*FIN.*

# PSICHÉ,

## *TRAGI-COMEDIE,*

## *ET BALLET.*

# AVERTISSEMENT.

CEt ouvrage n'eſt pas tout d'une même main. Le carnaval approchoit, & les ordres preſſans du Roy, qui vouloit en voir pluſieurs repréſentations avant le carême, obligérent Moliere à avoir recours à d'autres perſonnes. Il n'y a de lui que le plan & la diſpoſition du ſujet, les vers qui ſe récitent dans le prologue, le premier acte, la premiére ſcene du ſecond acte, & la premiére ſcene du troiſiéme. Le reſte de la piéce eſt de Pierre Corneille, qui y a employé une quinzaine de jours. Les paroles qui ſe chantent en muſique, ſont de Quinault, à la réſerve de la plainte Italienne.

# *ACTEURS.*

## *ACTEURS DU PROLOGUE.*

FLORE.
VERTUMNE, Dieu des jardins.
PALE'MON, Dieu des eaux.
VE'NUS.
L'AMOUR.
E'GIALE, } Graces.
PHAENE, }
NYMPHES de la suite de Flore, chantantes.
DRYADES & SYLVAINS de la suite de Vertumne, dansans.
SYLVAINS chantans.
DIEUX DES FLEUVES de la suite de Palémon, dansans.
DIEUX DES FLEUVES chantans.
NAYADES.
AMOURS de la suite de Vénus, dansans.

## *ACTEURS DE LA TRAGI-COMEDIE.*

JUPITER.
VE'NUS.
L'AMOUR.
ZE'PHIRE.
E'GIALE, } Graces.
PHAE'NE }
LE ROI, pere de Psiché,
PSICHE'.
AGLAURE, } sœurs de Psiché.
CIDIPPE, }
CLEOME'NE, } Princes, amans de Psiché.
AGE'NOR, }
LYCAS, Capitaine des Gardes.
DEUX AMOURS.
LE DIEU D'UN FLEUVE.
Suite du Roi,

## ACTEURS DES INTERMEDES.

### PREMIER INTERMEDE.

FEMME désolée, chantante.
DEUX HOMMES affligés, chantans.
HOMMES affligés, } dansans.
FEMMES désolées, }

### SECOND INTERMEDE.

VULCAIN.
CYCLOPES dansans.
FE'ES dansantes.

### TROISIEME INTERMEDE.

UN ZE'PHIRE chantant.
DEUX AMOURS chantans.
ZE'PHIRS dansans.
AMOURS dansans.

### QUATRIME INTERMEDE.

FURIES dansantes.
LUTINS faisant des sauts périlleux.

### CINQUIEME INTERMEDE.

### NOCES DE L'AMOUR ET DE PSICHE'.

APOLLON.
LES MUSES, chantantes.
ARTS travestis en bergers galans, dansans.
BACCHUS.
SILENE.
DEUX SATYRES chantans.
DEUX SATYRES voltigeans.
EGYPANS dansans.
MENADES dansantes.
MOME.
POLICHINELLES dansans.
MATASSINS dansans.
MARS.
GUERRIERS portant des enseignes.
GUERRIERS portant des piques.
GUERRIERS portant des masses & des boucliers.
CHOEUR des Divinités célestes.

PSI-



PROLOGUE DE PSICHÉ.

J. Punt delin. et fecit, 1740.





# PSICHÉ,

## TRAGI-COMEDIE ET BALLET.

## PROLOGUE.

*Le théatre représente, sur le devant, un lieu champêtre, & la mer dans le fond.*

### SCENE PREMIERE.

***FLORE, VERTUMNE, PALEMON, NYMPHES DE FLORE, DRYADES, SYLVAINS, FLEUVES, NAYADES.***

*On voit des nuages suspendus en l'air qui, en descendant, roulent, s'ouvrent, s'étendent; &, répandus dans toute la largeur du théatre, laissent voir* ***VENUS & L'AMOUR*** *accompagnés de six* ***AMOURS****, &, à leurs côtés,* ***EGIALE & PHAENE.***

FLORE.

CE n'est plus le tems de la guerre;
Le plus puissant des Rois
Interrompt ses exploits,
Pour donner la paix à la terre.
Descendez, mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

CHOEUR *des divinités de la terre & des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde,
Les plus doux jeux sont ici bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Descendez, mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des fleuves & les Nayades se réunissent & dansent à l'honneur de Vénus.*

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautés cruelles,
Soupirez à votre tour.

PALEMON.

Voici la reine des belles,
Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévére
Ne se fait jamais bien aimer.

PALEMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achéve de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achéve de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous blesse;
Languissons, puisqu'il le faut.

PALEMON.

Que sert un cœur sans tendresse?
Est-il un plus grand défaut?

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévére
Ne se fait jamais bien aimer.

PALEMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achéve de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'est la beauté qui commence de plaire;
Mais la douceur achéve de charmer.

FLORE.

Est-on sage,
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas?
Que, sans cesse,
L'on se presse

De goûter les plaiſirs ici-bas.
La ſageſſe
De la jeuneſſe,
C'eſt de ſçavoir jouir de ſes appas.

## II. ENTRRE'E DE BALLET.

*Les Divinités de la terre & des eaux mêlent leurs danſes au chant de Flore.*

FLORE.

L'Amour charme
Ceux qu'il déſarme;
L'Amour charme,
Cédons-lui tous.
Notre peine
Seroit vaine
De vouloir réſiſter à ſes coups;
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,
La liberté n'a rien qui ſoit ſi doux.

CHOEUR *des Divinités de la terre & des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde,
Les plus doux jeux ſont ici-bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Deſcendez, mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

## III. ENTRE'E DE BALLET.

*Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des fleuves, & les Nayades, voyant approcher Vénus, continuent d'exprimer, par leurs danſes, la joye que leur inſpire ſa préſence.*

VENUS *dans ſa machine.*

CEſſez, ceſſez pour moi tous vos chants d'allégreſſe,
De ſi rares honneurs ne m'appartiennent pas;
Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adreſſe,
Doit être réſervé pour de plus doux appas.
C'eſt une trop vieille méthode
De me venir faire ſa cour,
Toutes les choſes ont leur tour,
Et Vénus n'eſt plus à la mode.

Il eſt d'autres attraits naiſſans,
Où l'on va porter ſes encens;
Pſiché, Pſiché la belle, aujourd'hui tient ma place,
Déjà tout l'univers s'empreſſe à l'adorer,
Et c'eſt trop que, dans ma diſgrace,
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux mérites,
A quitter mon parti tout s'eſt licentié,
Et, du nombreux amas de Graces favorites
Dont je traînois par tout les ſoins & l'amitié,
Il ne m'en eſt reſté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces demeures ſombres
Prêtent leur ſolitude aux troubles de mon cœur,
Et me laiſſez, parmi leurs ombres,
Cacher ma honte & ma douleur.

*Flore & les autres Déités ſe retirent; & Vénus avec ſa ſuite ſort de ſa machine.*

***********************************

## SCENE II.

VENUS *deſcenduë ſur la terre*, L'AMOUR, EGIALE, PHAENE, AMOURS.

EGIALE.

NOus ne ſçavons, Déeſſe, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler,
Notre reſpect veut ſe taire,
Notre zéle veut parler.

VENUS.

Parlez; mais, ſi vos ſoins aſpirent à me plaire,
Laiſſez tous vos conſeils pour une autre ſaiſon;
Et ne parlez de ma colére,
Que pour dire que j'ai raiſon.
C'étoit-là, c'étoit-là la plus ſenſible offenſe,
Que ma Divinité pût jamais recevoir;
Mais j'en aurai la vengeance,
Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAENE.

Vous avez plus que nous de clartés, de ſageſſe,
Pour juger ce qui peut être digne de vous;
Mais, pour moi, j'aurois crû qu'une grande Déeſſe
Devroit moins ſe mettre en courroux.

VE-

VENUS.

Et c'eſt-là la raiſon de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront eſt ſanglant;
Et, ſi je n'étois pas dans ce degré ſuprême,
Le dépit de mon cœur ſeroit moins violent.
Moi, la fille du Dieu qui lance le tonnerre,
Mere du Dieu qui fait aimer,
Moi, les plus doux ſouhaits du Ciel & de la Terre,
Et qui ne ſuis venuë au jour que pour charmer,
Moi, qui, par tout ce qui reſpire,
Ai vû de tant de vœux encenſer mes autels
Et qui, de la beauté, par des droits immortels
Ai tenu de tout tems le ſouverain empire,
Moi, dont les yeux ont mis deux grandes Déités
Au point de me céder le prix de la plus belle
Je me vois ma victoire & mes droits diſputés
Par une chetive mortelle?
Le ridicule excès d'un fol entêtement,
Va juſqu'à m'oppoſer une petite fille?
Sur ſes traits & les miens j'eſſuyerai conſtamment
Un téméraire jugement,
Et, du haut des Cieux, où je brille,
J'entendrai prononcer aux mortels prévenus,
Elle eſt plus belle que Vénus?

EGIALE.

Voilà comme l'on fait; c'eſt le ſtile des hommes,
Ils ſont impertinens dans leurs comparaiſons.

PHAENE.

Ils ne ſçauroient louer, dans le ſiécle où nous ſommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VENUS.

Ah! Que de ces trois mots la rigueur inſolente
Venge bien Junon & Pallas,
Et conſole leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuſe pomme acquit à mes appas!
Je les vois s'applaudir de mon inquiétude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et, d'un fixe regard, chercher avec étude
Ma confuſion dans mes yeux.
Leur triomphante joye, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, inſultant mon courroux,

Vante, vante, Vénus, les traits de ton visage,
Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous,
Mais, par le jugement de tous,
Une simple mortelle a sur toi l'avantage.
Ah! Ce coup-là m'achéve, il me perce le cœur,
Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales;
Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur,
Que le plaisir de mes rivales.
Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit,
Et si jamais je te fus chére,
Si tu portes un cœur à sentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une mere
Qui si tendrement te chérit,
Employe, employe ici l'effort de ta puissance
A soutenir mes intérêts;
Et fais à Psiché, par tes traits,
Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre son cœur malheureux,
Pren celui de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoisonné de ceux
Que tu lances dans ta colére.
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
Fais que, jusqu'à la rage, elle soit enflammée;
Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
D'aimer, & n'être point aimée.

L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'amour;
On m'impute par tout milles fautes commises,
Et vous ne croiriez point le mal & les sottises
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si pour servir votre colére....

VENUS.

Va, ne résiste point aux souhaits de ta mere;
N'applique tes raisonnemens
Qu'à chercher les plus promts momens
De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
Pars, pour toute réponse à mes empressemens;
Et ne me revois point que je ne sois vengée.

[*L'Amour s'envole.*]

*Fin du Prologue.*

IV



PSICHÉ.

*J. Punt delin. et fecit, 1740.*

# PSICHÉ,

## TRAGI-COMEDIE, & BALLET.

## ACTE PREMIER.

*Le Théatre représente le Palais du Roi.*

### SCENE PREMIERE.

*AGLAURE, CIDIPPE.*

AGLAURE.

IL est des maux, ma sœur, que le silence aigrit,
Laissons, laissons parler mon chagrin & le vôtre;
Et de nos cœurs, l'un à l'autre,
Exhalons le cuisant dépit.
Nous nous voyons sœurs d'infortune;
Et la vôtre & la mienne ont un si grand rapport,
Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,
Et, dans notre juste transport,
Murmurer, à plainte commune,
Des cruautés de notre sort.
Quelle fatalité secrette,
Ma sœur, soumet tout l'univers
Aux attraits de notre cadette;
Et, de tant de Princes divers
Qu'en ces lieux la fortune jette,
N'en présente aucun à nos fers?
Quoi! Voir de toutes parts, pour lui rendre les armes,
Les cœurs se précipiter,
Et passer devant nos charmes,
Sans s'y vouloir arrêter?
Quel sort ont nos yeux en partage,

Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux Dieux
De ne jouir d'aucun hommage,
Parmi tous ces tributs de soupirs glorieux
Dont le superbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?
Est-il pour nous, ma sœur, de plus rude disgrace,
Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas;
Et l'heureuse Psiché jouir avec audace
D'une foule d'amans attachés à ses pas?

CIDIPPE.

Ah! Ma sœur, c'est une avanture
A faire perdre la raison;
Et tous les maux de la nature
Ne sont rien en comparaison.

AGLAURE.

Pour moi, j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes.
Tout plaisir, tout repos, par-là m'est arraché;
Contre un pareil malheur ma constance est sans armes,
Toujours à ce chagrin mon esprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,
Et le triomphe de Psiché.
La nuit, il m'en repasse une idée éternelle
Qui sur toute chose prévaut,
Rien ne me peut chasser cette image cruelle;
Et, dès qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon esprit, aussi-tôt,
Quelque songe la rappelle.
Qui me réveille en sursaut.

CIDIPPE.

Ma sœur, voilà mon martyre.
Dans vos discours je me voi;
Et vous venez-là de dire
Tout ce qui se passe en moi.

AGLAURE.

Mais encor, raisonnons un peu sur cette affaire.
Quels charmes si puissans en elle sont épars?
Et par où, dites-moi, du grand secret de plaire,
L'honneur est-il acquis à ses moindres regards?

Que

Que voit-on dans ſa perſonne,
Pour inſpirer tant d'ardeurs?
Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les cœurs?
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeuneſſe,
On en tombe d'accord, je n'en diſconviens pas;
Mais lui céde-t-on fort pour quelque peu d'aîneſſe,
Et ſe voit-on ſans appas?
Eſt-on d'une figure à faire qu'on ſe raille?
N'a-t-on point quelques traits, & quelques agrémens,
Quelque teint, quelques yeux, quelque air & quelque taille
A pouvoir dans nos fers jetter quelques amans?
Ma ſœur, faites-moi la grace
De me parler franchement.
Suis-je faite d'un air, à votre jugement,
Que mon mérite au ſien doive céder la place;
Et, dans quelque ajuſtement,
Trouvez-vous qu'elle m'efface?

CIDIPPE.

Qui? Vous, ma ſœur? Nullement.
Hier à la chaſſe, près d'elle,
Je vous regardai long-tems,
Et, ſans vous donner d'encens,
Vous me parûtes plus belle.
Mais, moi, dites, ma ſœur, ſans me vouloir flater,
Sont-ce des viſions que je me mets en tête,
Quand je me crois taillée à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête?

AGLAURE.

Vous, ma ſœur? Vous avez, ſans nul déguiſement,
Tout ce qui peut cauſer une amoureuſe flâme.
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me ſens toucher l'ame;
Et je ſerois votre amant,
Si j'étois autre que femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter ſur nous deux,

Qu'à ſes premiers regards les cœurs rendent les armes ;
Et que, d'aucun tribut de ſoupirs & de vœux,
On ne fait honneur à nos charmes ?

AGLAURE.

Toutes les dames, d'une voix,
Trouvent ſes attraits peu de choſe ;
Et, du nombre d'amans qu'elle tient ſous ſes loix,
Ma ſœur, j'ai découvert la cauſe.

CIDIPPE.

Pour moi, je la devine ; & l'on doit préſumer
Qu'il faut que là-deſſous ſoit caché du myſtére.
Ce ſecret de tout enflammer
N'eſt point de la nature un effet ordinaire,
L'art de la Theſſalie entre dans cette affaire ;
Et quelque main a ſçû, ſans doute, lui former
Un charme pour ſe faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appui ma croyance ſe fonde ;
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'eſt un air, en tout tems, deſarmé de rigueurs,
Des regards careſſans que la bouche ſeconde,
Un ſouris, chargé de douceurs,
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.
Notre gloire n'eſt plus aujourd'hui conſervée ;
Et l'on n'eſt plus au tems de ces nobles fiertés,
Qui, par un digne eſſai d'illuſtres cruautés,
Vouloient voir d'un amant la conſtance éprouvée.
De tout ce noble orgueil, qui nous ſéyoit ſi bien,
On eſt bien deſcendu dans le ſiécle où nous ſommes,
Et l'on en eſt réduite à n'eſpérer plus rien,
A moins que l'on ſe jette à la tête des hommes.

CIDIPPE.

Oui, voilà le ſecret de l'affaire ; & je voi
Que vous le prenez mieux que moi.
C'eſt pour nous attacher à trop de bienſéance,
Qu'aucun amant, ma ſœur, à nous ne veut venir ;
Et nous voulons trop ſoutenir
L'honneur de notre ſexe, & de notre naiſſance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit,

L'eſpoir, plus que l'amour, eſt ce qui les attire;
Et c'eſt par-là que Piché nous ravit
Tous les amans qu'on voit ſous ſon empire.
Suivons, ſuivons l'exemple, ajuſtons-nous au
tems,
Abaiſſons-nous, ma ſœur, à faire des avances;
Et ne ménageons plus de triſtes bienſéances
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la penſée, & nous avons matiére
D'en faire l'épreuve premiére
Aux deux Princes qui ſont les derniers arrivés.
Ils ſont charmans, ma ſœur; & leur perſonne
entiére
Me.... Les avez-vous obſérvés?

CIDIPPE.

Ah! Ma ſœur, ils ſont faits tous deux d'une
maniére,
Que mon ame.... Ce ſont deux Princes achevés.

AGLAURE.

Je trouve qu'on pourroit rechercher leur ten-
dreſſe,
Sans ſe faire deshonneur.

CIDIPPE.

Je trouve que, ſans honte, une belle Princeſſe
Leur pourroit donner ſon cœur.

AGLAURE.

Les voici tous deux; & j'admire
Leur air & leur ajuſtement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

## SCENE II.

*CLEOMENE, AGENOR, AGLAURE, CIDIPPE.*

AGLAURE.

D'Où vient, Princes, d'où vient que vous
fuyez ainſi?
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paroître?

CLEOMENE.

On nous faisoit croire qu'ici
La Princesse Psiché, Madame, pourroit être.

AGLAURE.

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornés de sa présence?

AGENOR.

Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux;
Mais nous cherchons Psiché dans notre impatience.

CIDIPPE.

Quelque chose de bien pressant
Vous doit, à la chercher, pousser tous deux, sans doute.

CLEOMENE.

Le motif est assez puissant,
Puisque notre fortune, enfin, en dépend toute.

AGLAURE.

Ce seroit trop à nous, que de nous informer
Du secret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLEOMENE.

Nous ne prétendons point en faire de mystére,
Aussi bien, malgré nous, paroîtroit-il au jour;
Et le secret ne dure guére,
Madame, quand c'est de l'amour.

CIDIPPE.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire,
Que vous aimez Psiché tous deux.

AGENOR.

Tous deux soumis à son empire,
Nous allons, de concert, lui découvrir nos feux.

AGLAURE.

C'est une nouveauté, sans doute, assez bizarre,
Que deux rivaux si bien unis.

CLEOMENE.

Il est vray que la chose est rare;
Mais non pas impossible à deux parfaits amis.

CIDIPPE.

Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle,
Et n'y trouvez-vous point à séparer vos voeux?

AGLAU-

AGLAURE.

Parmi l'éclat du ſang, vos yeux n'ont-ils vû qu'elle
A pouvoir mériter vos feux ?

CLEOMENE.

Eſt-ce que l'on conſulte au moment qu'on s'enflamme ?
Choiſit-on qui l'on veut aimer ?
Et, pour donner toute ſon ame,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer ?

AGENOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On ſuit, dans une telle ardeur,
Quelque choſe qui nous attire ;
Et, lorſque l'amour touche un cœur,
On n'a point de raiſon à dire.

AGLAURE.

En vérité, je plains les fâcheux embarras
Où je vois que vos cœurs ſe mettent.
Vous aimez un objet dont les rians appas
Mêleront des chagrins à l'eſpoir qu'ils vous jettent ;
Et ſon cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ſes yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'eſpoir qui vous appelle au rang de ſes amans,
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale ;
Et c'eſt pour eſſuyer de très-fâcheux momens,
Que les ſoudains retours de ſon ame inégale.

AGLAURE.

Un clair diſcernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le ſort où cet amour vous guide ;
Et vous pouvez trouver, tous deux, ſi vous voulez,
Avec autant d'attraits, une ame plus ſolide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié
Vous pouvez de l'amour ſauver votre amitié ;
Et l'on voit, en vous deux, un mérite ſi rare,
Qu'un tendre avis veut bien prévenir, par pitié,
Ce que votre cœur ſe prépare.

CLEOMENE.

Cet avis généreux fait, pour nous, éclater
Des bontés qui nous touchent l'ame ;

Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

Votre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet;
Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Psiché.... La voici.

## SCENE III.

*PSICHE', CIDIPPE, AGLAURE, CLEOMENE, AGENOR.*

CIDIPPE.

VEnez jouir, ma sœur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE.

Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.

Ces Princes ont tous deux si bien senti vos coups,
Qu'à vous le découvrir, leur bouche se dispose.

PSICHE'.

Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous,
Je ne me croyois pas la cause;
Et j'aurois crû toute autre chose,
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ni beauté, ni naissance
A pouvoir mériter leur amour & leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLEOMENE *à Psiché.*

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,
Est sans doute, Madame, un aveu téméraire;
Mais tant de cœurs, près du trépas,
Sont, par de tels aveux, forcés à vous déplaire,
Que vous étes réduite à ne les punir pas
Des foudres de votre colére.

Vous

Vous voyez en nous deux amis
Qu'un doux rapport d'humeurs ſçut joindre dès
l'enfance;
Et ces tendres liens ſe ſont vûs affermis
Par cent combats d'eſtime & de reconnoiſſance.
Du deſtin ennemi les aſſauts rigoureux,
Les mépris de la mort & l'aſpect des ſupplices,
Par d'illuſtres éclats de mutuels offices,
Ont de notre amitié ſignalé les beaux nœuds;
Mais, à quelques eſſais qu'elle ſe ſoit trouvée,
Son grand triomphe eſt en ce jour,
Et rien ne fait tant voir ſa conſtance éprouvée,
Que de ſe conſerver au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, ſon illuſtre conſtance,
Aux loix qu'elle nous fait, a ſoumis tous nos
vœux;
Elle vient, d'une douce & pleine déférence,
Remettre à votre choix le ſuccès de nos feux,
Et, pour donner un poids à notre concurrence
Qui, des raiſons d'Etat, entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même amitié s'offre, ſans répugnance,
D'unir nos deux Etats au ſort du plus heureux.

AGENOR.

Oui, de ces deux Etats, Madame,
Que ſous votre heureux choix nous nous offrons
d'unir,
Nous voulons faire à notre flâme
Un ſecours pour vous obtenir.
Ce que, pour ce bonheur, près du Roi votre pere,
Nous nous ſacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux;
Et c'eſt au plus heureux faire un don néceſſaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSICHE'.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre,
à mes yeux,
De quoi remplir les vœux de l'ame la plus fiére;
Et vous me le parez tous deux d'une maniére,
Qu'on ne peut rien offrir qui ſoit plus précieux.
Vos feux, votre amitié, votre vertu ſuprême,

Tout

Tout me reléve en vous l'offre de votre foi ;
Et j'y vois un mérite à s'oppofer lui-même
A ce que vous voulez de moi.
Ce n'eft pas à mon cœur qu'il faut que je défére
Pour entrer fous de tels liens ;
Ma main, pour fe donner, attend l'ordre d'un pere,
Et mes fœurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais, fi l'on me rendoit fur mes vœux abfoluë,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois ;
Et toute mon eftime, entre vous fufpenduë,
Ne pourroit fur aucun laiffer tomber mon choix.
A l'ardeur de votre pourfuite,
Je répondrois affez de mes vœux les plus doux ;
Mais c'eft, parmi tant de mérite,
Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un cœur pour vous.
De mes plus doux fouhaits j'aurois l'ame gênée,
A l'effort de votre amitié ;
Et j'y vois l'un de vous prendre une deftinée
A me faire trop de pitié.
Oui, Princes, à tous ceux dont l'amour fuit le vôtre,
Je vous préférerois tous deux avec ardeur ;
Mais je n'aurois jamais le cœur
De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.
A celui que je choifirois,
Ma tendreffe feroit un trop grand facrifice ;
Et je m'imputerois à barbare injuftice,
Le tort qu'à l'autre je ferois.
Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame,
Pour en faire aucun malheureux ;
Et vous devez chercher dans l'amoureufe flâme
Le moyen d'être heureux tous deux.
Si votre cœur me confidére
Affez, pour me fouffrir de difpofer de vous,
J'ai deux fœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un deftin affez doux ;
Et l'amitié me rend leur perfonne affez chére,
Pour vous fouhaiter leurs époux.

CLEO-

CLEOMENE.

Un cœur dont l'amour est extrême
Peut-il bien consentir, hélas,
D'être donné par ce qu'il aime!
Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas
Nous donnons un pouvoir suprême,
Disposez-en pour le trépas;
Mais, pour un autre que vous-même,
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

AGENOR.

Aux Princesses, Madame, on feroit trop d'outrage;
Et c'est, pour leurs attraits, un indigne partage
Que les restes d'une autre ardeur.
Il faut d'un premier feu la pureté fidéle,
Pour aspirer à cet honneur
Où votre bonté nous appelle;
Et chacune mérite un cœur
Qui n'ait soupiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me semble, sans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on se fût expliqué sur vous.
Nous croyez-vous un cœur si facile & si tendre?
Et, lorsqu'on parle ici de vous donner à nous,
Sçavez-vous si l'on veut vous prendre?

CIDIPPE.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentimens
Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite
La conquête de ses amans.

PSICHE'.

J'ai crû pour vous, mes sœurs, une gloire assez grande,
Si la possession d'un mérite si haut....

## SCENE IV.

*PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE, CLEOMENE, AGENOR, LYCAS.*

LYCAS à *Psiché*.

AH! Madame,

PSICHE.
Qu'as-tu?
LYCAS.
Le Roi...
PSICHE'.
Quoi?
LYCAS.
Vous demande.
PSICHE'.
De ce trouble si grand que faut-il que j'attende?
LYCAS.
Vous ne le sçaurez que trop tôt.
PSICHE'.
Hélas! Que pour le Roi tu me donnes à craindre!
LYCAS.
Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit plaindre.
PSICHE'.
C'est pour louer le Ciel, & me voir hors d'effroi,
De sçavoir que je n'aye à craindre que pour moi.
Mais appren-moi, Lycas, le sujet qui te touche.
LYCAS.
Souffrez que j'obéïsse à qui m'envoye ici,
Madame; & qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsi.
PSICHE'.
Allons sçavoir sur quoi l'on craint tant ma foiblesse.

## SCENE V.

*AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.*

AGLAURE.
SI ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dis-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.
LYCAS.
Hélas! Ce grand malheur dans la cour répandu,
Voyez-

Voyez-le vous-même, Princeſſe,
Dans l'oracle qu'au Roi les deſtins ont rendu.
Voici ſes propres mots, que la douleur, Madame,
A gravés au fond de mon ame.

*Que l'on ne penſe nullement*
*A vouloir de Pſiché conclure l'hyménée ;*
*Mais qu'au ſommet d'un mont elle ſoit promtement*
*En pompe funébre menée ;*
*Et que, de tous abandonnée,*
*Pour époux elle attende en ces lieux conſtamment*
*Un monſtre, dont on a la vûë empoiſonnée,*
*Un ſerpent qui répand ſon venin en tous lieux,*
*Et trouble dans ſa rage & la Terre & les Cieux.*

Après un arrêt ſi ſévére,
Je vous quitte ; & vous laiſſe à juger, entre vous,
Si, par de plus cruels & plus ſenſibles coups,
Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur colére.

***************************************

## SCENE VI.

### *AGLAURE, CIDIPPE.*

CIDIPPE.

MA ſœur, que ſentez-vous à ce ſoudain malheur,
Où nous voyons Pſiché par les deſtins plongée ?

AGLAURE.

Mais vous, que ſentez-vous ma ſœur ?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je ſens que, dans mon cœur,
Je n'en ſuis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moi, je ſens quelque choſe au mien
Qui reſſemble aſſez à la joye.
Allons. Le deſtin nous envoye
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

*Fin du premier Acte.*

# PREMIER INTERMEDE.

*La scéne est changée en des rochers affreux, & fait voir dans l'éloignement une effroyable solitude. C'est dans ce désert que Psiché doit être exposée pour obéïr à l'oracle. Une troupe de personnes affligées y viennent déplorer sa disgrace.*

FEMMES *désolées*, HOMMES *affligés chantans, & dansans.*

UNE FEMME *désolée.*

DEh, piangéte al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve,
Lagrimate fonti, e belue,
D'un bel volto il fato rio.

1. HOMME *affligé.*

Ahi dolore!

2. HOMME *affligé.*

Ahi martire!

1. HOMME *affligé.*

Cruda morte,

FEMME *désolée*, & 2. HOMMES *affligés.*

Empia sorte,

*Les deux* HOMMES *affligés.*

Che condanni à morir tanta beltà,

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Cieli, stelle! Ahi crudeltà!

UNE FEMME *désolée.*

Rispondete a miei lamenti,
Antri cavi, ascose rupi,
Deh ridite, fondi cupi,
Del mio duolo i mesti accenti.

1. HOMME *affligé.*

Ahi dolore!

2. HOMME *affligé.*

Ahi martire!

1. HOMME *affligé.*

Cruda morte,

FEMME, *désolée*, & 2. HOMMES *affligés.*

Empia sorte,

*Les deux* HOMMES *affligés.*
Che condanni à morir tanta belta.
TOUS TROIS ENSEMBLE.
Cieli, ſtelle! Ahi crudeltà?
2. HOMME *affligé.*
Com'eſſer puo frà voi, ô Numi eterni,
Chi voglia eſtinta una beltà innocente?
Ahi! Che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli ſteſſi inferni.
1. HOMME *affligé.*
Nume fiero!
2. HOMME *affligé.*
Dio ſevero!
*Les deux* HOMMES *affligés.*
Perche tanto rigor
Contro innocente cor?
Ahi, ſentenza inudita,
Dar morte à la beltà, ch'altrui da vita!

---

# ENTRE'E DE BALLET.

*Six hommes affligés, & ſix femmes déſolées, expriment, en danſant, leur douleur par leurs attitudes.*

UNE FEMME *déſolée.*
Ahi ch'indarno ſi tarda,
Non reſiſte à gli Dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza,
Ove commanda il Ciel, l'Uvom cede à sforza.
1. HOMME *affligé.*
Ahi dolore!
2. HOMME *affligé.*
Ahi martire!
1. HOMME *affligé.*
Cruda, morte,
FEMME *déſolée,* & 2. HOMMES *affligés.*
Empia ſorte,
*Les deux* HOMMES *affligés.*
Che condanni à morir tanta beltà.
TOUS TROIS ENSEMBLE.
Cieli, ſtelle! Ahi crudeltà!

*Fin du premier Intermède.*

# ACTE SECOND.

## SCENE PREMIERE.

*LE ROI, PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS,* Suite.

PSICHE'.

De vos larmes, Seigneur, la ſource m'eſt bien chére;
Mais c'eſt trop aux bontés que vous avez pour moi,
Que de laiſſer régner les tendreſſes de pere
Juſques dans les yeux d'un grand Roi.
Ce qu'on vous voit ici donner à la nature,
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure;
Et j'en dois refuſer les touchantes faveurs.
Laiſſez-moins, ſur votre ſageſſe,
Prendre d'empire à vos douleurs;
Et ceſſez d'honorer mon deſtin par des pleurs
Qui, dans le cœur d'un Roi, montrent de la foibleſſe.

LE ROI.

Ah! Ma fille, à ces pleurs laiſſe mes yeux ouverts,
Mon deuil eſt raiſonnable, encor qu'il ſoit extrême;
Et, lorſque pour toujours on perd ce que je perds,
La ſageſſe, croi-moi, peut pleurer elle-même.
En vain l'orgueil du diadême
Veut qu'on ſoit inſenſible à ces cruels revers,
En vain, de la raiſon, les ſecours ſont offerts
Pour vouloir d'un œil ſec voir mourir ce qu'on aime,
L'effort en eſt barbare aux yeux de l'univers;
Et c'eſt brutalité plus que vertu ſuprême.
Je ne veux point, dans cette adverſité,
Parer mon cœur d'inſenſibilité,
Et cacher l'ennui qui me touche;
Je renonce à la vanité

De

De cette dureté farouche,
Que l'on appelle fermeté;
Et, de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,
Et, dans le cœur d'un Roi, montrer le cœur d'un homme.

PSICHE'.

Je ne mérite pas cette grande douleur.
Opposez, opposez un peu de résistance.
Aux droits qu'elle prend sur un cœur
Dont mille événemens ont marqué la puissance.
Quoi ? Faut-il que, pour moi, vous renonciez, Seigneur,
A cette royale constance
Dont vous avez fait voir, dans les coups du malheur,
Une fameuse expérience ?

LE ROI.

La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions
Où nous peut exposer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'envie, & les traits de la haine,
N'ont rien que ne puissent, sans peine,
Braver les résolutions
D'une ame où la raison est un peu souveraine.
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs améres,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalités sévéres,
Qui nous enlévent pour jamais
Les personnes qui nous sont chéres.
La raison, contre de tels coups,
N'offre point d'armes secourables;
Et voilà, des Dieux en courroux,
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

PSICHE'.

Seigneur, une douceur ici vous est offerte.
Votre hymen a reçû plus d'un présent des Dieux;

Et, par une faveur ouverte,
Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux,
Dont ils n'ayent pris soin de réparer la perte.
Il vous reste de quoi consoler vos douleurs;
Et cette loi du Ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux Princesses mes sœurs,
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

LE ROI.

Ah! De mes maux soulagement frivole!
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console.
C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts;
Et, dans un destin si funeste,
Je regarde ce que je perds,
Et ne vois point ce qui me reste.

PSICHE'.

Vous sçavez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux,
Seigneur, il faut régler les nôtres;
Et je ne puis vous dire, en ces tristes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Ces Dieux sont maîtres souverains
Des présens qu'ils daignent nous faire,
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de tems qu'il peut leur plaire;
Lorsqu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Des graces que leur main ne veut plus nous étendre.
Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux,
Et quand, par cet arrêt, ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'est, sans murmurer, que vous devez me rendre.

LE ROI.

Ah! Cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton cœur me présente;
Et, de la fausseté de ce raisonnement,
Ne fais point un accablement
A cette douleur si cuisante,
Dont je souffre ici le tourment.

Crois-

Crois-tu là me donner une raison puissante,
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux?
Et, dans le procédé des Dieux,
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassinante
Ne paroît-elle pas aux yeux?
Voi l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te reçut mon cœur infortuné;
Tu connoîtras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
Un présent que mon cœur ne leur demandoit pas;
J'y trouvois alors peu d'appas,
Et leur en vis, sans joye, accroître ma famille.
Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,
S'est fait de ce présent une douce habitude;
J'ai mis quinze ans de soins, de veilles & d'étude,
A me le rendre précieux;
Je l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus;
En lui j'ai renfermé, par des soins assidus,
Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse;
A lui, j'ai de mon ame attaché la tendresse;
J'en ai fait de ce cœur le charme & l'allégresse,
La consolation de mes sens abbattus,
Le doux espoir de ma vieillesse;
Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux,
Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte,
Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte?
Ah! Leur pouvoir se jouë avec trop de rigueur
Des tendresses de notre cœur.
Pour m'ôter leur présent, leur falloit-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien?
Ou plûtôt, s'ils avoient dessein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien?

PSICHE'.

Seigneur, redoutez la colére
De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROI.

Après ce coup que peuvent-ils me faire?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSICHE'.

Ah! Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, & je dois me haïr.

LE ROI.

Ah! Qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes.
Ce m'est assez d'effort que de leur obéïr;
Ce doit leur être assez que mon cœur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans prétendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux.
Mon juste désespoir ne sçauroit se contraindre,
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux sentir toujours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre,
Je veux, jusqu'au trépas, incessamment pleurer
Ce que tout l'univers ne peut me réparer.

PSICHE'.

Ah! De grace, Seigneur, épargnez ma foiblesse,
J'ai besoin de constance en l'état où je suis;
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de votre tendresse.
Seuls, ils sont assez forts; & c'est trop, pour mon cœur,
De mon destin & de votre douleur.

LE ROI.

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.
Voici l'instant fatal de m'arracher de toi;
Mais comment prononcer ce mot épouvantable?
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi;
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
Adieu, je vais... Adieu.

## SCENE II.

*PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE.*

PSICHE'.

Suivez le Roi, mes sœurs, vous essuyerez ses larmes,
Vous adoucirez ses douleurs;
Et vous l'accableriez d'allarmes
Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.
Conservez-lui ce qui lui reste;
Le serpent que j'attends peut vous être funeste,
Vous envelopper dans mon sort;
Et me porter en vous une seconde mort.
Le Ciel m'a seule condamnée
A son haleine empoisonnée,
Rien ne sçauroit me secourir;
Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,
De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs;
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSICHE'.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'est en votre faveur espérer un miracle,
Ou vous accompagner jusques au monument.

PSICHE'.

Que peut-on se promettre après un tel oracle?

AGLAURE.

Un oracle jamais n'est sans obscurité,
On l'entend d'autant moins, que mieux on croit l'entendre;
Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre
Que gloire & que félicité.
Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issuë,
Cette frayeur mortelle heureusement déçûë;
Ou mourir, du moins, avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

PSICHE'.

Ma sœur, écoutez mieux la voix de la nature,

 Qui

Qui vous appelle auprès du Roi.
Vous m'aimez trop; le devoir en murmure,
Vous en ſçavez l'indiſpenſable loi,
Un pere vous doit être encor plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de ſa vieilleſſe,
Vous lui devez chacune un gendre & des neveux;
Mille rois, à l'envi, vous gardent leur tendreſſe,
Mille rois, à l'envi, vous offriront leurs vœux.
L'oracle me veut ſeule; &, ſeule auſſi, je veux
Mourir, ſi je puis, ſans foibleſſe,
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que, malgré moi, la nature m'en laiſſe.

AGLAURE.

Partager vos malheurs; c'eſt vous importuner?

CIDIPPE.

J'oſe dire un peu plus, ma ſœur, c'eſt vous déplaire?

PSICHE'.

Non. Mais, enfin, c'eſt me gêner;
Et peut-être du Ciel redoubler la colére.

AGLAURE.

Vous le voulez, & nous partons.
Daigne ce même Ciel, plus juſte & moins ſévére,
Vous envoyer le ſort que nous vous ſouhaitons,
Et que notre amitié ſincére
En dépit de l'oracle, & malgré vous, eſpére.

PSICHE'.

Adieu. C'eſt un eſpoir, ma ſœur, & des ſouhaits,
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

************************************

## SCENE III.

PSICHE' *ſeule.*

ENfin, ſeule, & toute à moi-même,
Je puis enviſager cet affreux changement
Qui, du haut d'une gloire extrême,
Me précipite au monument.
Cette gloire étoit ſans ſeconde;
L'éclat s'en répandoit juſqu'aux deux bouts du monde,
Tout ce qu'il a de rois ſembloient faits pour m'aimer,

Tous leurs ſujets, me prenant pour Déeſſe,
Commençoient à m'accoutumer
Aux encens qu'ils m'offroient ſans ceſſe;
Leurs ſoupirs me ſuivoient, ſans qu'il m'en coûtât rien;
Mon ame reſtoit libre en captivant tant d'ames;
Et j'étois, parmi tant de flâmes,
Reine de tous les cœurs, & maîtreſſe du mien.
O Ciel! M'auriez-vous fait un crime
De cette inſenſibilité?
Déployez-vous ſur moi tant de ſévérité,
Pous n'avoir à leurs vœux rendu que de l'eſtime?
Si vous m'impoſiez cette loi,
Qu'il fallût faire un choix pour ne pas vous déplaire,
Puiſque je ne pouvois le faire,
Que ne le faiſiez-vous pour moi?
Que ne m'inſpiriez-vous ce qu'inſpire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, &.... Mais que vois-je ici?

************************************

## SCENE IV.

*CLEOMENE, AGENOR, PSICHE'.*

CLEOMENE.

DEux amis, deux rivaux, dont l'unique ſouci
Eſt d'expoſer leurs jours pour conſerver les vôtres.

PSICHE'.

Puis-je vous écouter, quand j'ai chaſſé deux ſœurs?
Princes, contre le Ciel penſez-vous me défendre?
Vous livrer au ſerpent qu'ici je dois attendre,
Ce n'eſt qu'un déſeſpoir qui ſied mal aux grands cœurs;
Et mourir, alors que je meurs,
C'eſt accabler une ame tendre
Qui n'a que trop de ſes douleurs.

AGENOR.

Un ſerpent n'eſt pas invincible;
Cadmus, qui n'aimoit rien, défit celui de Mars.

Nous aimons, & l'amour sçait rendre tout possible
Au cœur qui suit ses étendards,
A la main dont lui-même il conduit tous les dards.

PSICHE'.

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrate,
Que tous ses traits n'ont pû toucher,
Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate,
Et vous aide à m'en arracher?
Quand même vous m'auriez servie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit espérez-vous de qui ne peut aimer?

CLEOMENE.

Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer;
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer
Que jamais, quoi qu'il puisse faire,
Il soit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflammer.
Vivez, belle Princesse, & vivez pour un autre;
Nous le verrons d'un œil jaloux,
Nous en mourrons; mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous falloit voir le vôtre;
Et, si nous ne mourons en vous sauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous préfériez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur & d'amour.

PSICHE'.

Vivez, Princes, vivez; & de ma destinée
Ne songez plus à rompre, ou partager la loi;
Je crois vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi,
Le Ciel m'a seule condamnée.
Je pense ouïr déjà les mortels sifflemens
De son ministre qui s'approche,
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens;
Et, maîtresse qu'elle est de tous mes sentimens,
Elle me le figure au haut de cette roche.
J'en tombe de foiblesse; & mon cœur abbattu
Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu.
Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

AGENOR.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne;
Et, quand vous vous peignez un ſi proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs & des bras
Que l'eſpoir n'abandonne pas.
Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,
Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu;
Ce ne ſeroit pas un miracle
Que, pour un Dieu muët, un homme eût répondu;
Et, dans tous les climats, on n'a que trop d'exemples
Qu'il eſt, ainſi qu'ailleurs, des méchans dans les Temples.

CLEOMENE.

Laiſſez-nous oppoſer, au lâche raviſſeur
A qui le ſacrilége indignement vous livre,
Un amour qu'a le Ciel choiſi pour défenſeur
De la ſeule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'oſons prétendre à ſa poſſeſſion,
Du moins, en ſon péril, permettez-nous de ſuivre
L'ardeur & les devoirs de notre paſſion.

PSICHE'.

Portez-les à d'autres moi-mêmes,
Princes, portez-les à mes ſœurs
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
Dont pour moi ſont remplis vos cœurs;
Vivez pour elles, quand je meurs;
Plaignez de mon deſtin les funeſtes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matiéres,
Ce ſont mes volontés derniéres;
Et l'on a reçû, de tout tems,
Pour ſouveraines loix, les ordres des mourans.

CLEOMENE.

Princeſſe...

PSICHE'.

Encore un coup, Prince, vivez pour elles,
Tant que vous m'aimerez, vous devez m'obéïr;
Ne me réduiſez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'être fidéles.

Allez, laiſſez-moi ſeule expirer en ce lieu,
Où je n'ai plus de voix que pour vous dire, adieu.
Mais je ſens qu'on m'enléve, & l'air m'ouvre
une route,
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes, adieu pour la derniére fois,
Voyez ſi, de mon ſort, vous pouvez être en doute.

[*Pſiché eſt enlevée en l'air par deux Zéphirs.*]

AGENOR.

Nous la perdons de vûë. Allons tous deux chercher
Sur le faîte de ce rocher,
Prince, les moyens de la ſuivre.

CLEOMENE.

Allons y chercher ceux de ne lui point ſurvivre.

## SCENE V.

L'AMOUR *en l'air.*

ALlez mourir, rivaux d'un Dieu jaloux,
Dont vous méritez le courroux
Pour avoir eu le cœur ſenſible aux mêmes charmes;
Et toi, forge, Vulcain, mille brillans attraits
Pour orner un palais,
Où l'Amour, de Pſiché, veut eſſuyer les larmes,
Et lui rendre les armes.

*Fin du ſecond Acte.*

## *II. INTERMEDE.*

*La ſcéne ſe charge en une cour magnifique, ornée de colonnes de lapis, enrichies de figures d'or, qui forment un palais pompeux & brillant, que l'Amour deſtine pour Pſiché.*

*VULCAIN, CYCLOPES, FE'ES.*

VULCAIN.

DEpêchez, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des Dieux;

Que

Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut.
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez-tôt.

L'Amour ne veut point qu'on différe,
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire,
Fasse vos soins les plus doux.

## ENTREE DE BALLET.

*Les Cyclopes achévent en cadence de grands vases d'or que des Fées leur apportent.*

VULCAIN.

SErvez bien un Dieu si charmant,
Il se plaît dans l'empressement;
Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut.
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez-tôt.

L'Amour ne veut point qu'on différe,
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire,
Fasse vos soins les plus doux.

## II. ENTREE DE BALLET.

*LEs Cyclopes & les Fées placent en cadence les vases d'or qui doivent être de nouveaux ornemens du palais de l'Amour.*

*Fin du second Intermeméde.*

# ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

### *L'AMOUR, ZEPHIRE.*

ZEPHIRE.

OUI, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée;
Et, du haut du rocher, je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs, doucement amenée
Dans ce beau palais enchanté,
Où vous pouvez, en liberté,
Disposer de sa destinée.
Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en votre personne vous faites;
Cette taille, ces traits, & cet ajustement
Cachent tout-à-fait qui vous êtes;
Et je donne aux plus fins à pouvoir, en ce jour,
Vous reconnoître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connoître.
Je ne veux, à Psiché, découvrir que mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur
Que ses doux charmes y font naître;
Et, pour en exprimer l'amoureuse langueur,
Et cacher ce que je puis être
Aux yeux qui m'imposent des loix,
J'ai pris la forme que tu vois.

ZEPHIRE.

En tout, vous êtes un grand maître,
C'est ici que je le connois.
Sous des déguisemens de diverse nature,
On a vû les Dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux;
Mais, en bon sens, vous l'emportez sur eux;
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un succès heureux

Près de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux,
Oui, de ces formes-là l'assistance est bien forte;
Et, sans parler ni de rang, ni d'esprit,
Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte,
Ne soupire guére à crédit.

L'AMOUR.

J'ai résolu, mon cher Zéphire,
De demeurer ainsi toujours;
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'aîné de tous les Amours.
Il est tems de sortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience,
Il est tems desormais que je devienne grand.

ZEPHIRE.

Fort bien. Vous ne pouvez mieux faire;
Et vous entrez dans un mystére
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement, sans doute, irritera ma mere.

ZEPHIRE

Je prévois là-dessus quelque peu de colére.
Bien que les disputes des ans
Ne doivent point régner parmi les immortelles,
Votre mere Vénus est de l'humeur des belles
Qui n'aiment point de grands enfans.
Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir;
Et c'est l'avoir étrangement vengée,
Que d'aimer la beauté qu'elle vouloit punir.
Cette haine, où ses vœux prétendent que réponde
La puissance d'un fils que redoutent les Dieux...

L'AMOUR.

Laissons cela, Zéphire, & me dis si tes yeux
Ne trouvent pas Psiché la plus belle du monde.
Est-il rien sur la Terre, est-il rien dans les Cieux,
Qui puisse lui ravir le titre glorieux
De beauté sans seconde?
Mais je la vois, mon cher Zéphire,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZEPHIRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
Lui découvrir son destin glorieux;

Et vous dire, entre vous, tout ce que peuvent dire
Les soupirs, la bouche & les yeux.
En confident discret, je sçais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystére.

## SCENE II.

PSICHE' *seule*.

OU suis-je? Et dans un lieu, que je croyois barbare,
Quelle sçavante main a bâti ce palais
Que l'art, que la nature pare
De l'assemblage le plus rare
Que l'œil puisse admirer jamais?
Tout rit, tout brille, tout éclate
Dans ces jardins, dans ces appartemens,
Dont les pompeux ameublemens
N'ont rien qui n'enchante & ne flate;
Et, de quelque côté que tournent mes frayeurs,
Je ne vois, sous mes pas, que de l'or ou des fleurs.
Le Ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un serpent?
Et, lorsque, par leur vûë, il amuse & suspend
De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent?
Non, non, c'est de sa haine, en cruautés féconde,
Le plus noir, le plus rude trait
Qui, par une rigueur nouvelle & sans seconde,
N'étale ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le monde,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.
Que mon espoir est ridicule,
S'il croit par-là soulager mes douleurs!
Tout autant de momens que ma mort se recule,
Sont autant de nouveaux malheurs;
Plus elle tarde, & plus de fois je meurs.
Ne me fais plus languir, vien prendre ta victime,
Monstre, qui dois me déchirer.
Veux-tu que je te cherche, & faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer?
Si le Ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,

De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer;
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtiment légitime,
Je suis lasse de soupirer,
Vien, que j'achéve d'expirer.

*************************************

## SCENE III.

*L'AMOUR, PSICHE', ZEPHIRE.*

L'AMOUR.

LE voilà ce serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé;
Et qui n'est pas, peut-être, à tel point effroyable,
Que vous vous l'étes figuré.

PSICHE'.

Vous, Seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
A menacé mes tristes jours,
Vous qui semblez plûtôt un Dieu, qui, par miracle,
Daigne venir lui-même à mon secours?

L'AMOUR.

Quel besoin de secours au milieu d'un empire,
Où tout ce qui respire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi;
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi?

PSICHE'.

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte;
Et que, s'il a quelque poison,
Une ame auroit peu de raison
De hazarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte,
Dont tout le cœur craindroit la guérison!
A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas;
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sçais quel feu que je ne connois pas.
J'ai senti de l'estime & de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnoissance;
De la compassion les chagrins innocens
M'en ont fait sentir la puissance,
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.

Je ne ſçais ce que c'eſt ; mais je ſçais qu'il me
charme ,
Que je n'en conçois point d'allarme.
Plus j'ai les yeux ſur vous , plus je m'en ſens
charmer ;
Tout ce que j'ai ſenti n'agiſſoit point de même ;
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur , ſi je ſçavois ce que c'eſt que d'aimer.
Ne les détournez point ces yeux qui m'empoi-
ſonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçans, mais a-
moureux,
Qui ſemblent partager le trouble qu'ils me don-
nent.
Hélas ! Plus ils ſont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher ſur eux.
Par quel ordre du Ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi, de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquaſſiez le trouble où je vous
vois ?
Vous ſoupirez, Seigneur, ainſi que je ſoupire,
Vos ſens, comme les miens, paroiſſent interdits,
C'eſt à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'eſt moi qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, Pſiché, l'ame toujours ſi dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner
Si, pour en réparer l'injure,
L'Amour en ce moment ſe paye avec uſure
De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment eſt venu qu'il faut que votre bouche
Exhale des ſoupirs ſi longtems retenus ;
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de tranſports auſſi doux qu'inconnus,
Auſſi ſenſiblement, tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux
jours
Dont cette ame inſenſible a profané le cours.

PSICHE'.

N'aimer point, c'eſt donc un grand crime?

L'AMOUR.

En ſouffrez-vous un rude châtiment ?

PSICHE'.

C'eſt punir aſſez doucement.

L'AMOUR.

C'eſt lui choiſir ſa peine légitime ;
Et ſe faire juſtice, en ce glorieux jour,
D'un manquement d'amour, par un excès d'amour.

PSICHE'.

Que n'ai-je été plûtôt punie !
J'y mets le bonheur de ma vie.
Je devrois en rougir, ou le dire plus bas ;
Mais le ſupplice a trop d'appas.
Permettez que, tout haut, je le die & redie ;
Je le dirois cent fois, & n'en rougirois pas.
Ce n'eſt point moi qui parle ; & de votre préſence
L'empire ſurprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'eſt en vain qu'en ſecret ma pudeur s'en offenſe,
Que le ſexe & la bienſéance
Oſent me faire d'autres loix ;
Vos yeux de ma réponſe eux-mêmes font le choix,
Et ma bouche, aſſervie à leur toute-puiſſance,
Ne me conſulte plus ſur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Pſiché, croyez ce qu'ils vous diſent,
Ces yeux, qui ne ſont point jaloux,
Qu'à l'envi les vôtres m'inſtruiſent
De tout ce qui ſe paſſe en vous.
Croyez-en ce cœur qui ſoupire,
Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
Vous dira bien plus d'un ſoupir,
Que cent regards ne peuvent dire.
C'eſt le langage le plus doux ;
C'eſt le plus fort, c'eſt le plus ſûr de tous.

PSICHE'.

L'intelligence en étoit dûë
A nos cœurs, pour les rendre également contens.
J'ai ſoupiré, vous m'avez entenduë ;
Vous ſoupirez, je vous entends.
Mais ne me laiſſez plus en doute,

Seigneur, & dites-moi si, par la même route,
Après moi, le Zéphire ici vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu?
Et, quand vous lui parlez, étes-vous entendu?

L'AMOUR.

J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon cœur;
L'Amour m'est favorable, & c'est en sa faveur,
Qu'à mes ordres Eole a soumis le Zéphire.
C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récompensés,
Lui-même a dicté cet oracle
Par qui vos beaux jours menacés
D'une foule d'amans se sont débarrassés;
Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle
De tant de soupirs empressés
Qui ne méritoient pas de vous être adressés.
Ne me demandez point quelle est cette province,
Ni le nom de son Prince,
Vous le sçaurez quand il en sera tems.
Je veux vous acquérir; mais c'est par mes services,
Par des soins assidus, & par des vœux constans,
Par les amoureux sacrifices
De tout ce que je suis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite;
Et, bien que souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Psiché, devoir qu'à mon amour.
Venez-en admirer avec moi les merveilles,
Princesse, & préparez vos yeux & vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantemens;
Vous y verrez des bois & des prairies
Contester sur leurs agrémens
Avec l'or & les pierreries,
Vous n'entendrez que des concerts charmans;
De cent beautés vous y serez servie,
Qui vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront, à tous momens,
D'une ame soumise & ravie,
L'honneur de vos commandemens.

PSICHE'.

Mes volontés suivent les vôtres,
Je n'en sçaurois plus avoir d'autres;
Mais votre oracle, enfin, vient de me séparer
De deux sœurs, & du Roi mon pere,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.
Pour dissiper l'erreur dont leur ame accablée
De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
Souffrez que mes sœurs soient témoins
Et de ma gloire & de vos soins.
Prêtez-leur, comme à moi, les aîles du Zéphire,
Qui leur puissent de votre empire,
Ainsi qu'à moi, faciliter l'accès;
Faites-leur voir en quel lieu je respire,
Faites leur, de ma perte, admirer le succès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psiché, toute votre ame,
Ce tendre souvenir d'un pere & de deux sœurs,
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flâme.
N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous;
Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire;
Et, quand de tels soucis osent vous en distraire.....

PSICHE'.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psiché, de toute la nature.
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent,
Dès qu'il les flate, j'en murmure;
L'air même que vous respirez,
Avec trop de plaisir passe par votre bouche;
Votre habit de trop près vous touche;
Et, si-tôt que vous soupirez,
Je ne sçais quoi, qui m'effarouche,
Craint, parmi vos soupirs, des soupirs égarés.
Mais vous voulez vos sœurs; allez, partez, Zéphire,
Psiché le veut, je ne l'en puis dédire.
[*Zéphire s'envole.*]

## SCENE IV.

*L'AMOUR, PSICHE'.*

L'AMOUR.

QUand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
De ses trésors faites-leur cent largesses,
Prodiguez-leur caresses sur caresses;
Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,
Pour vous rendre toute à l'amour.
Je n'y mêlerai point d'importune présence,
Mais ne leur faites pas de si longs entretiens;
Vous ne sçauriez pour eux avoir de complaisance,
Que vous ne dérobiez aux miens.

PSICHE'.

Votre amour me fait une grace,
Dont je n'abuserai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
Et vous, petits Amours, & vous, jeunes Zéphirs,
Qui, pour ames, n'avez que de tendres soupirs,
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma Princesse
Vous avez senti d'allegresse.

*Fin du troisiéme Acte.*

## III. INTERMEDE.

L'AMOUR, PSICHE',
Un ZEPHIR *chantant*, deux AMOURS *chantans*, Troupe d'AMOURS & de ZEPHIRS *dansans*.

### ENTREE DE BALLET.

*Les Amours & les Zéphirs, pour obéir à l'Amour, marquent par leurs danses, la joye qu'ils ont de voir Psiché.*

UN ZEPHIR.

AImable jeunesse,
Suivez la tendresse;

Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'eſt pour vous ſurprendre,
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs ſoupirs,
Et craindre leurs déſirs;
Laiſſez-vous apprendre
Quels ſont leurs plaiſirs.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.
Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'amour.

1. AMOUR.
Un cœur jeune & tendre
Eſt obligé de ſe rendre;
Il n'a point à prendre
De fâcheux détours.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.
Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour.
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'amour.

2. AMOUR.
Pourquoi ſe défendre?
Que ſert-il d'attendre?
Quand on perd un jour,
On le perd ſans retour.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.
Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'amour.

## II. ENTREE DE BALLET.

*Les deux Troupes d'Amours & de Zéphirs recommencent leurs danſes.*

LE ZEPHIR.
L'Amour a des charmes,
Rendons-lui les armes;

Ses ſoins & ſes pleurs
Ne ſont pas ſans douceurs.
Un cœur, pour le ſuivre,
A cent maux ſe livre.
Il faut, pour goûter ſes appas,
Languir juſqu'au trépas ;
Mais ce n'eſt pas vivre
Que de n'aimer pas.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

1. AMOUR.

On craint, on eſpére,
Il faut du myſtére ;
Mais on n'obtient guére
De bien ſans tourment.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

2. AMOUR.

Que peut-on mieux faire,
Qu'aimer & que plaire ?
C'eſt un ſoin charmant,
Que l'emploi d'un amant.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

*Fin du troiſiéme Intermède.*

AC-

# ACTE QUATRIEME.

*Le théatre repréſente un jardin ſuperbe & charmant. On y voit des berceaux de verdure ſoutenus par des thermes d'or, décorés par des vaſes d'Orangers, & par des arbres chargés de toutes ſortes de fruits. Le milieu du théatre eſt rempli des fleurs les plus belles & les plus rares. On découvre dans l'enfoncement pluſieurs dômes de rocailles, ornés de coquillages, de fontaines & de ſtatuës; & toute cette vûë ſe termine par un magnifique palais.*

## SCENE PREMIERE.

*AGLAURE, CIDIPPE.*

AGLAURE.

JE n'en puis plus, ma ſœur, j'ai vû trop de merveilles,
L'avenir aura peine à les bien concevoir;
Le ſoleil qui voit tout, & qui nous fait tout voir,
N'en a vû jamais de pareilles.
Elles me chagrinent l'eſprit;
Et ce brillant palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la fortune indignement nous traite;
Et que ſa largeſſe indiſcrette
Prodigue aveuglément, épuiſe, unit d'efforts,
Pour faire de tant de tréſors
Le partage d'une cadette!

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos ſentimens,
J'ai les mêmes chagrins; &, dans ces lieux charmans,
Tout ce qui vous déplaît, me bleſſe;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront,
Comme vous m'accable, & me laiſſe
L'amertume dans l'ame, & la rougeur au front.

AGLAU-

AGLAURE.

Non, ma sœur, il n'eſt point de reines
Qui, dans leur propre Etat, parlent en ſouveraines
Comme Pſiché parle en ces lieux.
On l'y voit obéïe avec exactitude;
Et de ſes volontés une amoureuſe étude
Les cherche juſques dans ſes yeux.
Mille beautés s'empreſſent autour d'elle,
Et ſemblent dire à nos regards jaloux,
Quels que ſoient nos attraits, elle eſt encor plus belle,
Et nous, qui la ſervons, le ſommes plus que vous.
Elle prononce, on exécute;
Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute.
Flore, qui s'attache à ſes pas,
Répand à pleines mains, autour de ſa perſonne,
Ce qu'elle a de plus doux appas;
Zéphire vole aux ordres qu'elle donne;
Et ſon amante & lui, s'en laiſſant trop charmer,
Quittent, pour la ſervir, les ſoins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

Elle a des Dieux à ſon ſervice,
Elle aura bientôt des autels;
Et nous ne commandons qu'à de chetifs mortels,
De qui l'audace & le caprice
Contre nous, à toute heure, en ſecret révoltés,
Oppoſent à nos volontés
Ou le murmure, ou l'artifice.

AGLAURE.

C'étoit peu que, dans notre cour,
Tant de cœurs, à l'envi, nous l'euſſent préférée;
Ce n'étoit pas aſſez que, de nuit & de jour,
D'une foule d'amans elle y fût adorée;
Quand nous nous conſolions de la voir au tombeau
Par l'ordre imprévû d'un oracle,
Elle a voulu de ſon deſtin nouveau
Faire, en notre préſence, éclater le miracle,
Et choiſi nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du cœur, nous ſouhaitions le moins.

CIDIPPE.

Ce qui le plus me déſeſpére,

C'eſt cet amant parfait & ſi digne de plaire
Qui ſe captive ſous ſes loix.
Quand nous pourrions choiſir entre tous les monarques,
En eſt-il un de tant de rois,
Qui porte de ſi nobles marques?
Se voir du bien par de-là ſes ſouhaits,
N'eſt ſouvent qu'un bonheur qui fait des miſérables,
Il n'eſt ni train pompeux, ni ſuperbes palais
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables;
Mais avoir un amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir chérement aimée,
C'eſt un bonheur ſi haut, ſi relevé
Que ſa grandeur ne peut être exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma ſœur, nous en mourrions d'ennui.
Songeons plutôt à la vengeance;
Et trouvons le moyen de rompre entre elle & lui
Cette adorable intelligence.
La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

## SCENE II.

*PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE.*

PSICHE'.

JE viens vous dire adieu, mon amant vous renvoye;
Et ne ſçauroit plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joye
Qu'il prend de ſe voir ſeul à me conſidérer.
Dans un ſimple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs
Qu'en faveur du ſang je lui vole,
Quand je les partage à des ſœurs.

AGLAURE.

La jalouſie eſt aſſez fine;
Et ces délicats ſentimens

Méritent bien qu'on s'imagine
Que celui qui, pour vous, a ces empressemens,
Passe le commun des amans.
Je vous en parle ainsi, faute de le connoître.
Vous ignorez son nom, & ceux dont il tient l'être,
Nos esprits en sont allarmés.
Je le tiens un grand Prince, & d'un pouvoir suprême
Bien au-delà du diadême;
Ses trésors, sous vos pas, confusément semés
Ont dequoi faire honte à l'abondance même;
Vous l'aimez autant qu'il vous aime;
Il vous charme, & vous le charmez;
Votre félicité, ma sœur, seroit extrême,
Si vous sçaviez qui vous aimez.

PSICHÉ.

Que m'importe! J'en suis aimée.
Plus il me voit, plus je lui plais;
Il n'est point de plaisirs dont l'ame soit charmée,
Qui ne préviennent mes souhaits;
Et je vois mal de quoi la vôtre est alarmée,
Quand tout me sert dans ce palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'ici tout vous serve,
Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est?
Nous ne nous allarmons que pour votre intérêt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît,
Le véritable amour ne fait point de réserve;
Et qui s'obstine à se cacher,
Sent quelque chose en soi qu'on lui peut reprocher.
Si cet amant devient volage,
Car souvent, en amour, le change est assez doux;
Et, j'ose le dire entre nous,
Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous;
Si, dis-je, un autre objet sous d'autres loix l'engage,
Si, dans l'état où je vous voi,
Seule en ses mains, & sans défense,
Il va jusqu'à la violence,

Sur qui vous vengera le Roi,
Ou de ce changement, ou de cette insolence?

PSICHE'.

Ma sœur, vous me faites trembler.
Juste Ciel! Pourrois-je être assez infortunée.....

CIDIPPE.

Que sçait-on si déjà les nœuds de l'hyménée.....

PSICHE'.

N'achevez pas, ce seroit m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.
Ce Prince qui vous aime, & qui commande aux vents,
Qui nous donne pour char les aîles du Zéphire,
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous momens,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'imposture;
Peut-être ce palais n'est qu'un enchantement;
Et ces lambris dorés, ces amas de richesses
Dont il achéte vos tendresses,
Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparoîtront en un moment.
Vous sçavez, comme nous, ce que peuvent les charmes.

PSICHE'.

Que je sens à mon tour de cruelles allarmes!

AGLAURE.

Notre amitié ne veut que votre bien.

PSICHE'.

Adieu, mes sœurs, finissons l'entretien,
J'aime, & je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez; & demain, si je puis,
Vous me verrez, ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au Roi quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

CIDIPPE.

Nous allons lui conter d'un changement si doux
La surprenante & merveilleuse histoire.

PSICHE'.

Ne l'inquiétez point, ma sœur, de vos soupçons ;
Et, quand vous lui peindrez un si charmant empire. . .

AGLAURE.

Nous sçavons toutes deux ce qu'il faut taire ou dire ;
Et n'avons pas besoin, sur ce point, de leçons.
[*Un nuage descend, qui enveloppe les deux sœurs de Psiché ; Zéphire les enléve dans les airs.*]

****************************************

## SCENE III.

*L'AMOUR, PSICHE'.*

L'AMOUR.

ENfin, vous étes seule, & je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire,
Et quel excès ont les douceurs
Qu'une sincére ardeur inspire,
Si-tôt qu'elle assemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empressemens ;
Et vous jurer qu'à vous seule asservie
Elle n'a pour objet de ses ravissemens,
Que de voir cette ardeur de même ardeur suivie,
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de régler mes vœux sur vos désirs ;
Et, de ce qui vous plaît, faire tous mes plaisirs.
Mais d'où vient qu'un triste nuage
Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux?
Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage?

PSICHE'.

Non, Seigneur.

L'AMOUR.

Qu'est-ce donc? Et d'où vient mon malheur?
J'entends moins de soupirs d'amour, que de douleur ;

Je

Je vois de votre teint les roſes amorties
Marquer un déplaiſir ſecret;
Vos ſœurs à peine ſont parties,
Que vous ſoupirez de regret.
Ah! Pſiché, de deux cœurs quand l'ardeur eſt la même,
Ont-ils des ſoupirs différens?
Et, quand on aime bien, & qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on ſonger à des parens?

PSICHE'.

Ce n'eſt point là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

Eſt-ce l'abſence d'un rival,
Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige?

PSICHE'.

Dans un cœur tout à vous que vous pénétrez mal!
Je vous aime; Seigneur, & mon amour s'irrite
De l'indigne ſoupçon que vous avez formé.
Vous ne connoiſſez pas quel eſt votre mérite,
Si vous craignez de n'être pas aimé.
Je vous aime; &, depuis que j'ai vû la lumiére,
Je me ſuis montrée aſſez fiére
Pour dédaigner les vœux de plus d'un Roi;
Et, s'il vous faut ouvrir mon ame toute entiére,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.
Cependant j'ai quelque triſteſſe
Qu'en vain je voudrois vous cacher;
Un noir chagrin ſe mêle à toute ma tendreſſe,
Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cauſe,
Peut-être, la ſçachant, voudrez-vous m'en punir;
Et, ſi j'oſe aſpirer encore à quelque choſe,
Je ſuis ſûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite
Que vous connoiſſiez mal quel eſt votre mérite,
Ou feigniez de ne pas ſçavoir
Quel eſt ſur moi votre abſolu pouvoir?
Ah! Si vous en doutez, ſoyez deſabuſée,
Parlez.

PSICHE'.

J'aurai l'affront de me voir refuſée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs ſentimens,
L'expérience en eſt aiſée;
Parlez, tout ſe tient prêt à vos commandemens.
Si, pour m'en croire, il vous faut des ſermens,
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon ame,
Ces divins auteurs de ma flâme;
Et, ſi ce n'eſt aſſez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le ſtyx, comme jurent les Dieux.

PSICHE'.

J'oſe craindre un peu moins après cette aſſûrance.
Seigneur, je vois ici la pompe & l'abondance,
Je vous adore, & vous m'aimez,
Mon cœur en eſt ravi, mes ſens en ſont charmés;
Mais, parmi ce bonheur ſuprême,
J'ai le malheur de ne ſçavoir qui j'aime.
Diſſipez cet aveuglement,
Et faites-moi connoître un ſi parfait amant.

L'AMOUR.

Pſiché, que venez-vous de dire?

PSICHE'.

Que c'eſt le bonheur où j'aſpire,
Et, ſi vous ne me l'accordez....

L'AMOUR.

Je l'ai juré, je n'en ſuis plus le maître;
Mais vous ne ſçavez pas ce que vous demandez.
Laiſſez-moi mon ſecret. Si je me fais connoître,
Je vous perds, & vous me perdez.
Le ſeul remède eſt de vous en dédire.

PSICHE'.

C'eſt là ſur vous mon ſouverain empire?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, & je ſuis tout à vous.
Mais, ſi nos feux vous ſemblent doux,
Ne mettez point d'obſtacle à leur charmante ſuite;
Ne me forcez point à la fuite;
C'eſt le moindre malheur qui nous puiſſe arriver
D'un ſouhait qui vous a ſéduite.

PSI-

PSICHE'.

Seigneur, vous voulez m'éprouver;
Mais je ſçais ce que j'en dois croire.
De grace, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire;
Et ne me cachez plus pour quel illuſtre choix
J'ai rejetté les vœux de tant de Rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous?

PSICHE'.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous ſçaviez, Pſiché, la cruelle avanture
Que par-là vous vous attirez....

PSICHE'.

Seigneur, vous me déſeſpérez.

L'AMOUR.

Penſez-y bien, je puis encor me taire.

PSICHE'.

Faites-vous des ſermens pour n'y point ſatisfaire?

L'AMOUR.

Hé bien, je ſuis le Dieu le plus puiſſant des Dieux,
Abſolu ſur la Terre, abſolu dans les Cieux;
Dans les eaux, dans les airs, mon pouvoir eſt
ſuprême;
En un mot je ſuis l'Amour même,
Qui de mes propres traits m'étois bleſſé pour vous;
Et, ſans la violence, hélas! que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en courroux,
Vous m'alliez avoir pour époux.
Vos volontés ſont ſatisfaites,
Vous avez ſçû qui vous aimiez,
Vous connoiſſez l'amant que vous charmiez,
Pſiché, voyez où vous en étes.
Vous me forcez vous-même à vous quitter,
Vous me forcez vous-même à vous ôter
Tout l'effet de votre victoire.
Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus.
Ce palais, ces jardins, avec moi, diſparus,
Vont faire évanouir votre naiſſante gloire;
Vous n'avez pas voulu m'en croire;
Et, pour tout fruit de ce doute éclairci,
Le deſtin, ſous qui le Ciel tremble,

Plus fort que mon amour, que tous les Dieux ensemble,
Vous va montrer sa haine, & me chasse d'ici.
[*L'Amour s'envole, & le jardin s'évanouit.*]

****************************************

## SCENE IV.

*Le théatre représente un désert, & les bords sauvages d'un fleuve.*

*PSICHÉ, LE DIEU DU FLEUVE assis sur un amas de roseaux, & appuyé sur une urne.*

PSICHÉ.

Cruel destin! Funeste inquiétude!
Fatale curiosité!
Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,
De toute ma félicité?
J'aimois un Dieu, j'en étois adorée,
Mon bonheur redoubloit de moment en moment;
Et je me vois seule, éplorée,
Au milieu d'un désert, où, pour accablement,
Et confuse, & désespérée,
Je sens croître l'amour, quand j'ai perdu l'amant.
Le souvenir m'en charme & m'empoisonne,
Sa douceur tyrannise un cœur infortuné
Qu'aux plus cuisans chagrins ma flâme a condamné.
O Ciel! Quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné?
Source de tous les biens inépuisable & pure,
Maître des hommes & des Dieux,
Cher auteur des maux que j'endure,
Etes-vous pour jamais disparu de mes yeux?
Je vous en ai banni moi-même;
Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
D'un indigne soupçon mon cœur s'est allarmé;
Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé,
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.
Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre,
Après la perte que je fais,
Pour qui, grands Dieux, voudrois-je vivre,

Et pour qui former des ſouhaits?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces triſtes ſables,
Enſéveli mon crime dans tes flots;
Et, pour finir des maux ſi déplorables,
Laiſſe-moi, dans ton lit, aſſûrer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas ſouilleroit mes ondes,
Pſiché, le Ciel te le défend;
Et peut-être qu'après des douleurs ſi profondes,
Un autre ſort t'attend.
Fui plûtôt de Vénus l'implacable colére.
Je la vois qui te cherche & qui te veut punir;
L'amour du fils a fait la haine de la mere,
Fui, je ſçaurai la retenir.

PSICHE'.

J'attends ſes fureurs vengereſſes;
Qu'auront-elles pour moi qui ne me ſoit trop doux?
Qui cherche le trépas, ne craint Dieux, ni Déeſſes,
Et peut braver tout leur courroux.

*************************************

## SCENE V.

*VENUS, PSICHE', LE DIEU DU FLEUVE.*

VENUS.

ORgueilleuſe Pſiché, vous m'oſez donc attendre,
Après m'avoir ſur terre enlevé mes honneurs,
Après que vos traits ſuborneurs
Ont reçû les encens qu'aux miens ſeuls on doit rendre?
J'ai vû mes Temples déſertés,
J'ai vû tous les mortels, ſéduits par vos beautés,
Idolâtrer en vous la beauté ſouveraine,
Vous offrir des reſpects juſqu'alors inconnus,
Et ne ſe mettre pas en peine
S'il étoit une autre Vénus;
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les juſtes châtimens,
Et de me regarder en face,
Comme ſi c'étoit peu que mes reſſentimens!

PSICHE'.

Si de quelques mortels on m'a vûë adorée,
Eſt-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas,
Dont leur ame inconſidérée
Laiſſoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas?
Je ſuis ce que le Ciel m'a faite,
Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter;
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal ſatisfaite,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous préſenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite
Qui, pour les rendre à leur devoir,
Pour ſe faire adorer, n'a qu'à ſe faire voir.

VENUS.

Il falloit vous en mieux défendre.
Ces reſpects, ces encens ſe doivent refuſer;
Et, pour les mieux deſabuſer,
Il falloit, à leurs yeux, vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur;
Vous avez bien fait plus. Votre humeur arrogante,
Sur le mépris de mille Rois,
Juſques aux Cieux, a porté de ſon choix
L'ambition extravagante.

PSICHE'.

J'aurois porté mon choix, Déeſſe, juſqu'aux Cieux?

VENUS.

Votre inſolence eſt ſans ſeconde.
Dédaigner tous les Rois du monde,
N'eſt-ce pas aſpirer aux Dieux?

PSICHE'.

Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurci l'ame,
Et me réſervoit toute à lui,
En puis-je être coupable?& faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une ſi belle flâme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui?

VENUS.

Pſiché, vous deviez mieux connoître
Qui vous étiez, & quel étoit ce Dieu.

PSICHE'.

Et m'en a-t-il donné ni le tems, ni le lieu,
Lui qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu
maître ?

VENUS.

Tout votre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit, j'aime.

PSICHE'.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour lui-même ?
C'est votre fils, vous sçavez son pouvoir,
Vous en connoissez le mérite.

VENUS.

Oui, c'est mon fils; mais un fils qui m'irrite,
Un fils qui me rend mal ce qu'il sçait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui, pour mieux flater ses indignes amours,
Depuis que vous l'aimez, ne blesse plus personne
Qui vienne à mes autels implorer mon secours.
Vous m'en avez fait un rebelle,
On m'en verra vengée, & hautement, sur vous ;
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un Dieu soupire à ses genoux.
Suivez-moi ; vous verrez, par votre expérience,
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition.
Venez, & préparez autant de patience,
Qu'on vous voit de présomption.

*Fin du quatriéme Acte.*

# IV. INTERMEDE.

*LA scéne représente les enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées ; &, au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse, paroît le palais infernal de Pluton.*

## I. ENTRE'E DE BALLET.

*DEs Furies se réjouissent d'avoir allumé la rage dans l'ame de la plus douce des Divinités.*

## II. ENTRE'E DE BALLET.

*DEs Lutins, faisant des sauts périlleux, se mélent avec les Furies, & essayent d'épouvanter Psiché ; mais les charmes de sa beauté obligent les Furies & les Lutins à se retirer.*

*Fin du quatriéme Intermède.*

AC-

# ACTE CINQUIEME.

*Psiché passe dans une barque, & paroît avec la boëte qu'elle a été demander à Proserpine de la part de Vénus.*

## SCENE PREMIERE.

PSICHÉ.

EFFROYABLES replis des ondes infernales,
Noirs palais, où Mégére & ses sœurs font leur cour,
Eternels ennemis du jour
Parmi vos Ixions, & parmi vos Tantales,
Parmi tant de tourmens qui n'ont point d'intervalles,
Est-il dans votre affreux séjour
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour?
Elle n'en peut être assouvie;
Et, depuis qu'à ses loix je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentimens,
Il m'a fallu, dans ces cruels momens,
Plus d'une ame, & plus d'une vie,
Pour remplir ses commandemens.
Je souffrirois tout avec joye,
Si, parmi les rigueurs que sa haine déploye,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable amant.
Je n'ose le nommer; ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de lui,
S'en est renduë indigne; &, dans ce dur ennui,
La souffrance la plus mortelle
Dont m'accable, à toute heure, un renaissant trépas,
Est celle de ne le voir pas.
Si son courroux duroit encore,
Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien;
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoi qu'il fallût souffrir, je ne souffrirois rien.

Oui, Destins, s'il calmoit cette juste colére,
Tous mes malheurs seroient finis;
Pour me rendre insensible aux fureurs de la mere,
Il ne faut qu'un regard du fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
Il voit ce que je souffre, & souffre comme moi;
Tout ce que j'endure le gêne,
Lui-même il s'en impose une amoureuse loi.
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ranime
Au milieu des périls où l'on me fait courir;
Il garde la tendresse où son feu le convie,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie,
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux ombres,
Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres,
J'entrevois s'avancer vers moi?

## SCENE II.

*PSICHE', CLEOMENE, AGENOR.*

PSICHE'.

CLéoméne, Agénor, est-ce vous que je voi?
Qui vous a ravi la lumiére?

CLEOMENE.

La plus juste douleur, qui d'un beau désespoir
Nous eût pû fournir la matiére;
Cette pompe funébre, où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fiére,
L'injustice la plus entiére.

AGENOR.

Sur ce même rocher, où le Ciel en courroux
Vous promettoit, au lieu d'époux,
Un serpent, dont soudain vous seriez dévorée,
Nous tenions la main préparée
A repousser sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le sçavez, Princesse; & lorsqu'à notre vûë,
Par le milieu des airs vous étes disparuë,
Du haut de ce rocher, pour suivre vos beautés,
Ou plûtôt pour goûter cette amoureuse joye
D'offrir pour vous au monstre une premiére proye,
D'a-

D'amour & de douleur l'un & l'autre emportés,
Nous nous sommes précipités.

CLEOMENE.

Heureusement déçûs au sens de votre oracle,
Nous en avons ici reconnu le miracle;
Et sçû que le serpent prêt à vous dévorer,
Etoit le Dieu qui fait qu'on aime;
Et qui, tout Dieu qu'il est, vous adorant lui-même,
Ne pouvoit endurer
Qu'un mortel, comme nous, osât vous adorer.

AGENOR.

Pour prix de vous avoir suivie,
Nous jouissons ici d'un trépas assez doux.
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions être à vous?
Nous revoyons ici vos charmes,
Qu'aucun des deux là-haut n'auroit revûs jamais.
Heureux, si nous voyons la moindre de vos larmes
Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

PSICHE'.

Puis-je avoir des larmes de reste,
Après qu'on a porté les miens au dernier point?
Unissons nos soupirs dans un sort si funeste,
Les soupirs ne s'épuisent point;
Mais vous soupireriez, Princes, pour une ingrate.
Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs;
Et, quelque douleur qui m'abbatte,
Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLEOMENE.

L'avons-nous mérité, nous, dont toute la flâme
N'a fait que vous lasser du récit de nos maux?

PSICHE'.

Vous pouviez mériter, Princes, toute mon ame,
Si vous n'eussiez été rivaux.
Ces qualités incomparables,
Qui de l'un & de l'autre accompagnoient les vœux,
Vous rendoient tous deux trop aimables,
Pour mépriser aucun des deux.

AGENOR.

Vous avez pû, sans être injuste, ni cruelle,

Nous refuſer un cœur réſervé pour un Dieu.
Mais revoyez Vénus. Le Deſtin nous rappelle,
Et nous force à vous dire adieu.

PSICHE'.

Ne vous donne-t-il point le loiſir de me dire
Quel eſt ici votre ſéjour?

CLEOMENE.

Dans des bois toujours verds, où d'amour on reſpire.
Auſſi tôt qu'on eſt mort d'amour,
D'amour on y revit, d'amour on y ſoupire,
Sous les plus douces loix de ſon heureux empire;
Et l'éternelle nuit n'oſe en chaſſer le jour
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes qu'il inſpire,
Et dont, aux enfers même, il ſe fait une cour.

AGENOR.

Vos envieuſes ſœurs, après nous deſcenduës,
Pour vous perdre, ſe ſont perduës;
Et l'une & l'autre, tour à tour,
Pour le prix d'un conſeil qui leur coûte la vie,
A côté d'Ixion, à côté de Titye,
Souffre tantôt la rouë, & tantôt le vautour.
L'Amour par les Zéphirs s'eſt fait promte juſtice
De leur envenimée & jalouſe malice;
Ces miniſtres aîlés de ſon juſte courroux,
Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
Ont plongé l'une & l'autre au fond d'un précipice,
Où le ſpectacle affreux de leurs corps déchirés,
N'étale que le moindre & le premier ſupplice
De ces conſeils dont l'artifice
Fait les maux dont vous ſoupirez.

PSICHE'.

Que je les plains!

CLEOMENE.

Vous étes ſeule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir;
Adieu. Puiſſions-nous vivre en votre ſouvenir!
Puiſſiez-vous, & bien-tôt, n'avoir plus rien à craindre!
Puiſſe, & bien-tôt, l'Amour vous enlever aux Cieux,

Vous

Vous y mettre à côté des Dieux;
Et, rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux,
D'augmenter le jour en ces lieux!

**************************************

## SCENE III.

PSICHE' *seule.*

PAuvres amans! Leur amour dure encore;
Tout morts qu'ils sont, l'un & l'autre m'adore,
Moi, dont la dureté reçut si mal leurs vœux.
Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
Amant, que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux nœuds.
Ne me fui plus, & souffre que j'espére
Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi;
Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire,
De quoi me rengager ta foi.
Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée,
Pour rappeller un tel espoir;
L'œil abbattu, triste, désespérée,
Languissante & décolorée,
De quoi puis-je me prévaloir,
Si, par quelque miracle impossible à prévoir,
Ma beauté qui t'a plû ne se voit réparée?
Je porte ici de quoi la réparer.
Ce trésor de beauté divine,
Qu'en mes mains, pour Vénus, a remis Proserpine,
Enferme des appas dont je puis m'emparer;
Et l'éclat en doit être extrême,
Puisque Vénus, la beauté même,
Les demande pour se parer.
En dérober un peu seroit-ce un si grand crime?
Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'est fait mon amant,
Pour regagner son cœur & finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop légitime?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau,
Et que vois-je sortir de cette boëte ouverte?
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
Pour ne revivre plus, je descends au tombeau.
[*Psiché s'évanouit.*]

SCE-

## SCENE IV.

*L'AMOUR, PSICHÉ évanouie.*

L'AMOUR.

VOtre péril, Psiché, dissipe ma colére,
Ou plûtôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé;
Et, bien qu'au dernier point vous m'ayez sçû déplaire,
Je ne me suis intéressé
Que contre celle de ma mere.
J'ai vû tous vos travaux, j'ai suivi vos malheurs,
Mes soupirs ont par-tout accompagné vos pleurs;
Tournez les yeux vers moi, je suis encor le même.
Quoi! Je dis & redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Psiché, que vous m'aimez?
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermés,
Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie?
O mort, devois-tu prendre un dard si criminel?
Et, sans aucun respect pour mon être éternel,
Attenter à ma propre vie?
Combien de fois, ingrate Déïté,
Ai-je grossi ton noir empire,
Par les mépris & par la cruauté
D'une orgueilleuse ou farouche beauté?
Combien même, s'il le faut dire,
T'ai-je immolé de fidéles amans
A force de ravissemens?
Va, je ne blesserai plus d'ames,
Je ne percerai plus de cœurs
Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs,
Qui nourrissent du Ciel les immortelles flâmes;
Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux
Autant d'amans, autant de Dieux.
Et vous, impitoyable mere,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avois de plus cher,
Craignez à votre tour l'effet de ma colére.
Vous me voulez faire la loi,
Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi?

Vous,

Vous, qui portez un cœur ſenſible comme un
autre,
Vous enviez au mien les délices du vôtre?
Mais, dans ce même cœur, j'enfoncerai des coups
Qui ne ſeront ſuivis que de chagrins jaloux;
Je vous accablerai de honteuſes ſurpriſes;
Et choiſirai, par-tout, à vos vœux les plus doux
Des Adonis & des Anchiſes;
Qui n'auront que haine pour vous.

## SCENE V.

*VENUS, L'AMOUR, PSICHE' évanouie.*

VENUS.

La menace eſt reſpectueuſe;
Et d'un enfant, qui fait le révolté,
La colére préſomptueuſe ....

L'AMOUR.

Je ne ſuis plus enfant, & je l'ai trop été;
Et ma colére eſt juſte autant qu'impétueuſe.

VENUS.

L'impétuoſité s'en devroit retenir;
Et vous pourriez vous ſouvenir
Que vous me devez la naiſſance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur & des appas
Qui relévent de ma puiſſance;
Que mon arc, de la vôtre, eſt l'unique ſoutien;
Que, ſans mes traits, elle n'eſt rien;
Et que, ſi les cœurs les plus braves,
En triomphe, par vous, ſe ſont laiſſés traîner,
Vous n'avez jamais fait d'eſclaves,
Que ceux qu'il m'a plû d'enchaîner?
Ne me vantez donc plus ces droits de la naiſſance
Qui tyranniſent mes déſirs;
Et, ſi vous ne voulez perdre mille ſoupirs,
Songez, en me voyant, à la reconnoiſſance,
Vous, qui tenez de ma puiſſance
Et votre gloire & vos plaiſirs.

VENUS.

Comment l'avez-vous défenduë,
Cette gloire dont vous parlez?
Comment me l'avez-vous renduë?
Et, quand vous avez vû mes autels désolés,
Mes Temples violés,
Mes honneurs ravalés,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vû punie
Psiché qui me les a volés?
Je vous ai commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignât répondre à son ame enflammée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels;
Et vous-même l'avez aimée!
Vous avez contre moi séduit des immortels;
C'est pour vous qu'à mes yeux les Zéphirs l'ont cachée,
Qu'Apollon même suborné,
Par un oracle adroitement tourné,
Me l'avoit si bien arrachée
Que, si sa curiosité,
Par une aveugle défiance,
Ne l'eût renduë à ma vengeance,
Elle échappoit à mon cœur irrité.
Voyez l'état où votre amour l'a mise,
Votre Psiché; son ame va partir,
Voyez; &, si la vôtre en est encore éprise,
Recevez son dernier soupir.
Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire,
Tant d'insolence vous sied bien;
Et je dois endurer, quoiqu'il vous plaîse dire,
Moi qui, sans vos traits, ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable,
Le Destin l'abandonne à tout votre courroux;
Mais soyez moins inexorable
Aux priéres, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
Ce doit vous être un spectacle assez doux
De voir d'un œil Psiché mourante,
Et de l'autre ce fils, d'une voix suppliante,

Ne vouloir plus tenir ſon bonheur que de vous.
Rendez-moi ma Pſiché, rendez-lui tous ſes
charmes,
Rendez-là, Déeſſe, à mes larmes;
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
Le charme de mes yeux, & le choix de mon cœur.

VENUS.

Quelque amour que Pſiché vous donne,
De ſes malheurs par moi n'attendez pas la fin;
Si le Deſtin me l'abandonne,
Je l'abandonne à ſon deſtin.
Ne m'importunez plus; &, dans cette infortune,
Laiſſez-la, ſans Vénus, triompher ou périr.

L'AMOUR.

Hélas! Si je vous importune,
Je ne le ferois pas, ſi je pouvois mourir.

VENUS.

Cette douleur n'eſt pas commune,
Qui force un immortel à ſouhaiter la mort.

L'AMOUR.

Voyez, par ſon excès, ſi mon amour eſt fort.
Ne lui ferez-vous grace aucune?

VENUS.

Je vous l'avouë, il me touche le cœur,
Votre amour; il déſarme, il fléchit ma rigueur,
Votre Pſiché reverra la lumiére.

L'AMOUR.

Que je vous vais par tout faire donner d'encens!

VENUS.

Oui, vous la reverrez dans ſa beauté premiére;
Mais de vos vœux reconnoiſſans
Je veux la déférence entiére.
Je veux qu'un vrai reſpect laiſſe à mon amitié
Vous choiſir une autre moitié.

L'AMOUR.

Et moi, je ne veux plus de grace,
Je reprends toute mon audace,
Je veux Pſiché, je veux ſa foi,
Je veux qu'elle revive, & revive pour moi;
Et tiens indifférent que votre haine laſſe,
En faveur d'une autre ſe paſſe.
Jupiter qui paroît va juger, entre nous,

De

De mes emportemens & de votre courroux.
*Après quelques éclairs & des roulemens de tonnerre, Jupiter paroît en l'air sur son aigle, & descend sur terre.*

## SCENE DERNIERE.

*JUPITER, VENUS, L'AMOUR, PSICHÉ évanouie.*

L'AMOUR.

Vous, à qui seul tout est possible,
Pere des Dieux, souverain des mortels,
Fléchissez la rigueur d'une mere inflexible
Qui, sans moi, n'auroit point d'autels.
J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,
Et perds menaces & soupirs.
Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du monde entier l'heureuse, ou triste face,
Et que, si Psiché perd le jour,
Si Psiché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour;
Oui, je romprai mon arc, je briserai mes fléches,
J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,
Je laisserai languir la nature au tombeau;
Ou, si je daigne aux cœurs faire encor quelques bréches
Avec ces pointes d'or qui me font obéïr,
Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles,
Et ne décocherai sur elles
Que des traits émoussés qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates, & des cruelles.
Par quelle tyrannique loi
Tiendrai-je à vous servir mes armes toujours prêtes;
Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moi?

JUPITER *à Vénus.*

Ma fille, sois-lui moins sévére,
Tu tiens de sa Psiché le destin en tes mains,
La Parque, au moindre mot, va suivre ta colére;
Parle, & laisse-toi vaincre aux tendresses de mere,
Ou

Ou redoute un courroux que moi-même je crains.
Veux-tu donner le monde en proye
A la haine, au désordre, à la confusion;
Et d'un Dieu d'union,
D'un Dieu de douceurs & de joye,
Faire un Dieu d'amertume & de division?
Considére ce que nous sommes;
Et si les passions doivent nous dominer,
Plus la vengeance a dequoi plaire aux hommes,
Plus il siéd bien aux Dieux de pardonner.

VENUS.

Je pardonne à ce fils rebelle;
Mais voulez-vous qu'il me soit reproché,
Qu'une misérable mortelle,
L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psiché,
Sous ombre qu'elle est un peu belle,
Par un hymen, dont je rougis,
Souille mon alliance, & le lit de mon fils?

JUPITER.

Hé bien, je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

VENUS.

Je n'ai plus de mépris, ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.
Psiché, reprenez la lumiére,
Pour ne la reperdre jamais.
Jupiter a fait votre paix;
Et je quitte cette humeur fiére
Qui s'opposoit à vos souhaits.

PSICHE' *sortant de son évanouissement.*

C'est donc vous, ô grande Déesse,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent?

VENUS.

Jupiter vous fait grace, & ma colére cesse.
Vivez, Vénus l'ordonne; aimez, elle y consent.

PSICHE' *à l'Amour.*

Je vous revois enfin, cher objet de ma flâme!

L'AMOUR *à Psiché.*

Je vous posséde enfin, délices de mon ame!

JUPITER.

Venez, amans, venez aux Cieux
Achever un si grand & si digne hyménée.

Viens-y, belle Psiché, changer de destinée,
Vien prendre place au rang des Dieux.

*Fin du cinquiéme Acte.*

## V. INTERMEDE.

*Le théatre représente le Ciel. Le palais de Jupiter descend, & laisse voir dans l'éloignement, par trois suites de perspective, les autres palais des Dieux du Ciel les plus puissans. Un nuage sort du théatre, sur lequel l'Amour & Psiché se placent, & sont enlevés par un second nuage, qui vient en descendant se joindre au premier. Jupiter & Vénus se croisent en l'air, dans leurs machines, & se rangent près de l'Amour & de Psiché.*

*Les Divinités qui avoient été partagées entre Vénus & son fils, se réunissent en les voyant d'accord; & toutes ensemble par des concerts, des chants, & des danses, célébrent la fête des nôces de l'Amour & de Psiché.*

*JUPITER, VENUS, L'AMOUR, PSICHE', CHOEUR DES DIVINITE'S CELESTES.*
*APOLLON, LES MUSES, LES ARTS travestis en Bergers.*
*BACCHUS, SILENE, SATYRES, EGYPANS, MENADES.*
*MOME, POLICHINELLES, MATASSINS.*
*MARS, TROUPE DE GUERRIERS.*

APOLLON.

Unissons-nous, troupe immortelle;
Le Dieu d'amour devient heureux amant,
Et Vénus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un fils si charmant;
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

CHOEUR DES DIVINITE'S CELESTES.

Celébrons ce grand jour,
Célébrons tous une fête si belle;

Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle,
Qu'ils fassent retentir le céleste séjour.
Chantons, répétons tour à tour,
Qu'il n'est point d'ame si cruelle,
Qui, tôt ou tard, ne se rende à l'Amour.

BACCHUS.

Si, quelquefois,
Suivant nos douces loix,
La raison se perd & s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie
Commence & finit en un jour;
Mais quand un cœur est enyvré d'amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

MOME.

Je cherche à médire,
Sur la Terre & dans les Cieux;
Je soumets à ma satyre
Les plus grands des Dieux.
Il n'est dans l'univers que l'Amour qui m'étonne,
Il est le seul que j'épargne aujourd'hui;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner personne.

MARS.

Mes plus fiers ennemis vaincus ou pleins d'effroi,
Ont vû toujours ma valeur triomphante;
L'Amour est le seul qui se vante
D'avoir pû triompher de moi.

CHOEUR DES DIVINITE'S CELESTES.

Chantons les plaisirs charmans
Des heureux amans;
Que tout le Ciel s'empresse
A leur faire sa cour;
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants d'allegresse,
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

SUITE D'APOLLON.

*Danse des Arts travestis en bergers.*

APOLLON.

LE Dieu qui nous engage
A lui faire la cour
Défend qu'on soit trop sage.
Les plaisirs ont leur tour,
C'est leur plus doux usage,
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux & de l'amour.

Ce seroit grand dommage
Qu'en ce charmant séjour
On eût un cœur sauvage.
Les plaisirs ont leur tour,
C'est leur plus doux usage,
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux & de l'amour.

DEUX MUSES.

GArdez-vous, beautés sévéres,
Les Amours sont trop d'affaires;
Craignez toujours de vous laisser charmer.
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire,
Coûte plus cent fois que d'aimer.

On ne peut aimer sans peines,
Il est peu de douces chaînes,
A tout moment on se sent allarmer;
Quand il faut que l'on soûpire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

## II. ENTRE'E DE BALLET.

### *SUITE DE BACCHUS.*

*Danse des Ménades & des Egypans.*

BACCHUS.

ADmirons le jus de la treille;
Qu'il est puissant, qu'il a d'attraits!
Il sert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille;
Mais, sur tout pour les amours,
Le vin est d'un grand secours.

SILENE *monté sur un âne.*

BAcchus veut qu'on boive à longs traits;
On ne se plaint jamais
Sous son heureux empire;
Tout le jour on n'y fait que rire;
Et la nuit on y dort en paix.

Ce Dieu rend nos vœux satisfaits,
Que sa cour a d'attraits!
Chantons-y bien sa gloire.
Tout le jour on n'y fait que boire;
Et la nuit on y dort en paix.

SILENE & DEUX SATYRES *ensemble.*

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

1. SATYRE.

Les grandeurs sont sujettes
A mille peines secrettes.

2. SATYRE.

L'Amour fait perdre le repos.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

1. SATYRE.

C'est-là que sont les ris, les jeux, les chansonnettes.

2. SATYRE.

C'est dans le vin qu'on trouve les bons mots.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

## III. ENTRE'E DE BALLET.

*Deux autres Satyres enlévent Siléne de dessus son âne, qui leur sert à voltiger, & à former des jeux agréables & surprenans.*

## IV. ENTRE'E DE BALLET.

### *SUITE DE MOME.*

*Danse de Polichinelles, & de Matassins.*

MOME.

Folâtrons, divertissons-nous,
Raillons, nous ne sçaurions mieux faire,
La raillerie est nécessaire
Dans les jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaisantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'est plus à la mode;
On court péril d'être incommode,
En disant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

## V. ENTRE'E DE BALLET.

### *SUITE DE MARS.*

MARS.

LAissons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amusemens;
Parmi les jeux les plus charmans,
Mêlons l'image de la guerre.

*Quatre guerriers portant des masses & des boucliers, quatre autres armés de piques, & quatre autres avec des drapeaux, font en dansant une maniére d'exercice.*

## VI. & derniére ENTRE'E DE BALLET.

*Les quatre troupes différentes de la suite d'Appollon, de Bacchus, de Mome & de Mars, s'unissent & se mêlent ensemble.*

CHOEUR DES DIVINITE'S CELESTES.

CHantons les plaisirs charmans
Des heureux amans;
Répondez-nous, trompettes,
Timbales & tambours.
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes;
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des amours.

*Fin du cinquiéme Intermède.*

## NOMS DES PERSONNES QUI ONT *Recité, danſé & chanté dans Pſiché, Tragi-Comédie, & Ballet.*

### DANS LE PROLOGUE.

Flore, *Mademoiſelle Hilaire.*
Vertumne, *le Sieur de la Grille.*
Sylvains danſans, *les Sieurs Chicanneau, la Pierre, Favier, Magny.*
Dryades danſantes, *les Sieurs de Lorge, Bonnard, Chauveau, Favre.*
Palemon, *le Sieur Gaye.*
Dieux des fleuves, danſans, *les Sieurs Beauchamp, Mayeu, Desbroſſes, & Saint André cadet.*
Nayades danſantes, *les Sieurs l'Eſtang, Arnal, Favier le cadet, & Foignard le cadet.*
Chœur des Divinités chantantes, de la terre & des eaux.....
Vénus, *Mademoiſelle de Brie.*
Les deux Graces, *Meſdemoiſelles la Thorilliere, & du Croiſy.*
L'Amour, *le Sieur la Thorilliere le fils.*
Six Amours...

### DANS LA TRAGI-COMEDIE.

L'Amour, *le Sieur Baron.*
Pſiché, *Mademoiſelle Moliere.*
Les deux ſœurs de Pſiché, *Meſdemoiſelles Marotte & Beauval.*
Le Roi, *le Sieur la Thorilliere.*
Lycas, *le Sieur Châteauneuf.*
Les deux amans de Pſiché, *les Sieurs Hubert & la Grange.*
Vénus, *Mademoiſelle de Brie.*
Un Fleuve, *le Sieur de Brie.*
Jupiter, *le Sieur du Croiſy.*
Zéphire, *le Sieur Moliere.*
Suite du Roi...

DANS

## DANS LE BALLET.

### PREMIER INTERMEDE.

Femme déſolée *Mademoiſelle Hilaire.*
Hommes affligés, *les Sieurs Morel, & Langeais.*
Hommes affligés danſans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André l'aîné, & Saint André le cadet, la Montagne, & Foignard l'aîné.*
Femmes affligées danſantes, *les Sieurs Bonnard, Joubert, Dolivet le fils, Iſaac, Vaignard l'aîné, & Girard.*

### DEUXIEME INTERMEDE.

Vulcain, *le Sieur.....*
Cyclopes danſans, *les Sieurs Beauchamp, Chicanneau, Mayeu, la Pierre, Favier, Desbroſſés, Joubert, & Saint André le cadet.*
Fées danſantes, *les Sieurs Noblet, Magny, de Lorge, Leſtang, la Montagne, Foignard l'aîné, & Foignard le cadet, Vaignard l'aîné.*

### TROISIEME INTERMEDE.

Zéphire chantant, *le Sieur Jannot.*
Deux Amours chantans, *les Sieurs Renier, & Pierrot.*
Zéphirs danſans, *les Sieurs Bouteville, des-Airs, Artus, Vaignard le cadet, Germain, Pécourt, du Mirail, & Leſtang le jeune.*
Amours danſans, *le Chevalier Pol, les Sieurs Rouillant, Thibaut, la Montagne, Dolivet fils, Daluzeau, Vitrou, & la Thorilliere.*

### QUATRIEME INTERMEDE.

Furies danſantes, *les Sieurs Beauchamp, Hidieu, Chicanneau, Mayeu, Desbroſſes, Magny, Foignard le cadet, Joubert, Leſtang, Favier l'aîné, & Saint André le cadet.*
Lutins faiſant des ſauts périlleux, *les Sieurs Cobus, Maurice, Poulet, & Petit-Jean.*

## CINQUIEME INTERMEDE.

Apollon, *le Sieur Langeais.*

Arts, travestis en bergers, dansans, *les Sieurs Beauchamp, Chicanneau, la Pierre, Favier l'aîné, Magny, Noblet, Deshrosses, Lestang, Foignard l'aîné, & Foignard le cadet.*

Deux Muses chantantes, *Mesdemoiselles Hilaire, & Desfronteaux.*

Bacchus, *le Sieur Gaye.*

Ménades dansantes, *les Sieurs Isaac, Paysan, Joubert, Dolivet fils, Bretau, & Desforges.*

Egypans dansans, *les Sieurs Dolivet, Hidieu, le Chantre, Royer, Saint André l'aîné, & Saint André le cadet.*

Siléne, *le Sieur Blondel.*

Satyres chantans, *les Sieurs la Grille & Bernard.*

Satyres voltigeurs, *les Sieurs de Meniglaise, & de Vieux-amant.*

Mome, *le Sieur Morel.*

Matassins dansans, *les Sieurs de Lorge, Bonnard, Arnal, Favier cadet, Goyer, & Bureau.*

Polichinelles dansans, *les Sieurs Manceau, Girard, la Valée, Favre, le Febvre, & la Montagne.*

Mars, *le Sieur Estival.*

Conducteur de la suite de Mars, *le Sieur Rebel.*

Suivans de Mars dansans.

Guerriers avec des drapeaux, *les Sieurs Beauchamp, Mayeu, la Pierre, & Favier.*

Guerriers armés de piques, *les Sieurs Noblet, Chicanneau, Magny, & Lestang.*

Guerriers portant des masses, & des boucliers, *les Sieurs Camet, la Haye, le Duc, & du Buisson.*

Chœur des Divinités Célestes.....

FIN.

# LES FEMMES SCAVANTES,

## COMEDIE.

# ACTEURS.

CHRISALE, bourgeois.
PHILAMINTE, femme de Chrisale.
ARMANDE, } filles de Chrisale & de Philaminte.
HENRIETTE, }
ARISTE, frére de Chrisale.
BE'LISE, sœur de Chrisale.
CLITANDRE, amant d'Henriette.
TRISSOTIN, bel esprit.
VADIUS, sçavant.
MARTINE, servante.
L'E'PINE, valet de Chrisale.
JULIEN, valet de Vadius.
UN NOTAIRE.

*La scéne est à Paris, dans la maison de Chrisale.*


LES FEMMES SÇAVANTES.

*J. Punt delin. et fecit 1740.*

# LES FEMMES SCAVANTES,

## COMEDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

*ARMANDE, HENRIETTE.*

ARMANDE.

QUOI! Le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur;
Et de vous marier vous osez faire fête?
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête?

HENRIETTE.

Oui, ma sœur.

ARMANDE.

Ah! Ce oui se peut-il supporter;
Et, sans un mal de cœur, sçauroit on l'écouter?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur....

ARMANDE.

Ah! Mon Dieu! Fi.

HENRIETTE.

Comment?

ARMANDE.

Ah! Fi, vous dis-je.

Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoutant,
De quelle étrange image on est par lui blessée,
Sur quelle sale vûë il traîne la pensée?
N'en frissonnez vous point? & pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage;
Et je ne vois rien là; si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée, & fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô Ciel! sont pour vous plaire.

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime & soit aimé de vous;
Et, de cette union de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu! Que votre esprit est d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit personnage
De vous claquemurer aux choses du ménage;
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchans,
Qu'un idole d'époux & des marmots d'enfans!
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusemens de ces sortes d'affaires.
A de plus hauts objets élevez vos désirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs;
Et, traitant de mépris les sens & la matiére,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous toute entiére.
Vous avez notre mere en exemple à vos yeux,
Que du nom de sçavante on honore en tous lieux;
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille,
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.

Loin d'être aux loix d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie
Qui nous monte au-dessus de tout le genre-humain;
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses loix la partie animale
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachemens
Qui doivent de la vie occuper les momens;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles,
Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différens emplois nous fabrique en naissant;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe,
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où montent des sçavans les spéculations,
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre;
Et dans les petits soins son foible se resserre.
Ne troublons point du Ciel les justes réglemens,
Et de nos deux instincts suivons les mouvemens.
Habitez, par l'essor d'un grand & beau génie,
Les hautes régions de la philosophie;
Tandis que mon esprit, se tenant ici bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi, dans nos desseins, l'une à l'autre contraire;
Nous sçaurons toutes deux imiter notre mere;
Vous, du côté de l'ame & des nobles désirs,
Moi, du côté des sens & des grossiers plaisirs;
Vous, aux productions d'esprit & de lumiére,
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matiére.

ARMANDE

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modéle,
Ma sœur, que de tousser & de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mere n'eût eu que de ces beaux côtés;

Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.
De grace, souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté;
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
Quelque petit sçavant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari;
Mais sçachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre?
Votre visée au moins n'est pas mise à Clitandre?

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y seroit-elle pas?
Manque-t-il de mérite? Est-ce un choix qui soit bas?

ARMANDE.

Non; mais c'est un dessein qui seroit malhonnête
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré,
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE.

Oui; mais tous ces soupirs, chez vous, sont choses vaines,
Et vous ne tombez point aux bassesses humaines;
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours.
Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raison sur les sens,
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens;
Et l'on peut, pour époux, refuser un mérite,
Que, pour adorateur, on veut bien à sa suite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre ame,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flâme.

ARMANDE.

Mais, à l'offre des vœux d'un amant dépité,

Trouvez-vous, je vous prie, entiére sûreté ?
Croyez vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur, pour moi, toute flâme
soit morte ?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma sœur; &, pour moi, je le croi.

ARMANDE.

Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi ;
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte & vous
a me,
Qu'il n'y songe pas bien, & se trompe lui-même.

HENRIETTE.

Je ne sçais; mais enfin, si c'est votre plaisir,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir.
Je l'apperçois qui vient; &, sur cette matiére,
Il pourra nous donner une pleine lumiére.

*************************************

## SCENE II.

*CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.*

HENRIETTE.

POur me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
Entre elle & moi, Clitandre, expliquez
votre cœur,
Découvrez-en le fond; & nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.

ARMANDE.

Non, non, je ne veux point à votre passion
Imposer la rigueur d'une explication;
Je ménage les gens, & sçais comme embarrasse
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE.

Non, Madame, mon cœur qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu.
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette;
Et j'avouerai tout haut d'une ame franche & nette,
Que les tendres liens où je suis arrêté,
[*montrant Henriette.*]
Mon amour & mes vœux sont tout de ce côté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte;

Vous avez bien voulu les choses de la sorte.
Vos attraits m'avoient pris, & mes tendres soupirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes désirs,
Mon cœur vous consacroit une flâme immortelle;
Mais vos yeux n'ont pas crû leur conquête assez
belle,
J'ai souffert sous leur joug cent mépris différens,
Ils régnoient sur mon ame en superbes tyrans;
Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains, & de moins rudes chaînes.

[*montrant Henriette.*]

Je les ai rencontrés, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me seront précieux;
D'un regard pitoyable ils ont seché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
De si rares bontés m'ont si bien sçû toucher,
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher;
Et j'ose maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flâme,
De ne point essayer à rappeller un cœur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Hé! Qui vous dit, Monsieur, que l'on ait cette
envie,
Et que de vous enfin si fort on se soucie?
Je vous trouve plaisant de vous le figurer;
Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE.

Hé, doucement, ma sœur. Où donc est la morale
Qui sçait si bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux?

ARMANDE.

Mais, vous qu' m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître,
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être?
Sçachez que le devoir vous soumet à leurs loix,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur
choix,
Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême;
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

HEN-

HENRIETTE.

Je rends grace aux bontés que vous me faites voir,
De m'enſeigner ſi bien les choſes du devoir.
Mon cœur ſur vos leçons veut régler ſa conduite;
Et, pour vous faire voir, ma ſœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez ſoin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçû le jour.
Faites-vous ſur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer ſans crime.

CLITANDRE.

J'y vais de tous mes ſoins travailler hautement;
Et j'attendois de vous ce doux conſentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma ſœur, & faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moi, ma ſœur, point du tout. Je ſçais que ſur vos ſens
Les droits de la raiſon ſont toujours tout-puiſſans;
Et que, par les leçons qu'on prend dans la ſageſſe,
Vous étes au-deſſus d'une telle foibleſſe.
Loin de vous ſoupçonner d'aucun chagrin, je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer ſa demande; &, de votre ſuffrage,
Preſſer l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en ſollicite; &, pour y travailler....

ARMANDE.

Votre petit eſprit ſe mêle de railler;
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fiére.

HENRIETTE.

Tout jetté qu'eſt ce cœur, il ne vous déplaît guére;
Et, ſi vos yeux ſur moi le pouvoient ramaſſer,
Ils prendroient aiſément le ſoin de ſe baiſſer.

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne deſcendre;
Et ce ſont ſots diſcours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'eſt fort bien fait à vous; & vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.

## SCENE III.

*CLITANDRE, HENRIETTE.*

HENRIETTE.

Votre sincére aveu ne l'a pas peu surprise.

CLITANDRE.

Elle mérite assez une telle franchise;
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
Sont dignes, tout au moins, de ma sincérité.
Mais, puisqu'il m'est permis, je vais à votre pere,
Madame....

HENRIETTE.

Le plus sûr est de gagner ma mere.
Mon pere est d'une humeur à consentir à tout,
Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout;
Il a reçû du Ciel certaine bonté d'ame
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme;
C'est elle qui gouverne; &, d'un ton absolu,
Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu.
Je voudrois bien vous voir pour elle, & pour ma tante,
Une ame, je l'avouë, un peu plus complaisante,
Un esprit, qui, flatant les visions du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pû, tant il est né sincére,
Même, dans votre sœur, flater leur caractére;
Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre sçavante afin d'être sçavante;
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sçache ignorer les choses qu'elle sçait;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du sçavoir sans vouloir qu'on le sçache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup Madame votre mere;

Mais je ne puis du tout approuver sa chimére;
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
Son Monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme;
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands & beaux esprits
Un benêt, dont par-tout on sifle les écrits;
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la halle.

HENRIETTE.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux;
Et je me trouve assez votre goût & vos yeux.
Mais, comme sur ma mere il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur;
Et, pour n'avoir personne à sa flâme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Oui, vous avez raison; mais Monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'ame un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
A me deshonorer en prisant ses ouvrages;
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connoissois avant que l'avoir vû.
Je vis dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
La constante hauteur de sa présomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême,
Qui le rend en tout tems si content de soi-même;
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,
Qu'il se sçait si bon gré de tout ce qu'il écrit;
Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un Général d'armée.

HENRIETTE.

C'est avoir de bons yeux, que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Jusques à sa figure encor la chose alla,
Et je vis par les vers qu'à la tête il nous jette,

De quel air il falloit que fût fait le poëte;
Et j'en avois si bien deviné tous les traits,
Que, rencontrant un homme un jour dans le palais,
Je gageai que c'étoit Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte!

CLITANDRE.

Non, je dis la chose comme elle est.
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre mystére,
Et gagne sa faveur auprès de votre mere.

## SCENE IV.

*BELISE, CLITANDRE.*

CLITANDRE.

SOuffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincére flâme....

BELISE.

Ah! Tout beau. Gardez-vous de m'ouvrir trop votre ame.
Si je vous ai sçû mettre au rang de mes amans,
Contentez vous des yeux pour vos seuls truchemens;
Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
Des désirs qui chez moi passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas;
Mais qu'il me soit permis de ne le sçavoir pas.
Je puis fermer les yeux sur vos flâmes secrettes,
Tant que vous vous tiendrez aux muëts interprétes;
Mai si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vûë il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'allarme.

Henriette, Madame, eſt l'objet qui me charme ;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De ſeconder l'amour que j'ai pour ſes beautés.

BELISE.

Ah ! Certes, le détour eſt d'eſprit, je l'avouë.
Ce ſubtil faux-fuyant mérite qu'on le louë ;
Et, dans tous les romans où j'ai jetté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ceci n'eſt point du tout un trait d'eſprit, Madame,
Et c'eſt un pur aveu de ce que j'ai dans l'ame.
Les Cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur ;
Henriette me tient ſous ſon aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette eſt le bien où j'aſpire.
Vous y pouvez beaucoup ; & tout ce que je veux,
C'eſt que vous y daigniez favoriſer mes vœux.

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je ſçais ſous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure eſt adroite, & pour n'en point ſortir
Aux choſes que mon cœur m'offre à vous repartir,
Je dirai qu'Henriette à l'hymen eſt rebelle ;
Et que, ſans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Hé, Madame, à quoi bon un pareil embarras ;
Et pourquoi voulez-vous penſer ce qui n'eſt pas ?

BELISE.

Mon Dieu ! Point de façons. Ceſſez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont ſouvent fait entendre.
Il ſuffit que l'on eſt contente du détour
Dont s'eſt adroitement aviſé votre amour ;
Et que, ſous la figure où le reſpect l'engage,
On veut bien ſe réſoudre à ſouffrir ſon hommage,
Pourvû que ſes tranſports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLI-

CLITANDRE.

Mais....

BELISE.

Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous suffire;
Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur....

BELISE.

Laissez. Je rougis maintenant;
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu, si je vous aime; & sage....

BELISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

## SCENE V.

CLITANDRE *seul.*

DIantre soit de la folle avec ses visions!
A-t-on rien vû d'égal à ses préventions?
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne;
Et prenons le secours d'une sage personne.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE SECOND.

## SCENE PREMIERE.

ARISTE *quittant Clitandre, & lui parlant encore.*

OUI, je vous porterai la réponſe au plûtôt ;
J'appuyerai, preſſerai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant, pour un mot, a de choſes à dire ;
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il déſire !
Jamais....

## SCENE II.

*CHRISALE, ARISTE.*

ARISTE.

AH ! Dieu vous gard', mon frere.

CHRISALE.

Et vous auſſi,
Mon frere.

ARISTE.

Sçavez-vous ce qui m'améne ici ?

CHRISALE.

Non ; mais, ſi vous voulez, je ſuis prêt à l'apprendre.

ARISTE.

Depuis aſſez longtems vous connoiſſez Clitandre ?

CHRISALE.

Sans doute ; & je le vois qui fréquente chez nous.

ARISTE.

En quelle eſtime eſt-il, mon frere, auprès de vous ?

CHRISALE.

D'homme d'honneur, d'eſprit, de cœur, & de conduite ;
Et je vois peu de gens qui ſoient de ſon mérite.

ARIS-

ARISTE.

Certain désir qu'il a, conduit ici mes pas;
Et je me réjouïs que vous en fassiez cas.

CHRISALE.

Je connus feu son pere en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

C'étoit, mon frere, un fort bon gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRISALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi, tous deux de verdgalans.

ARISTE.

Je le crois.

CHRISALE.

Nous donnions chez les dames romaines;
Et tout le monde, là, parloit de nos fredaines;
Nous faisions des jaloux.

ARISTE.

Voilà qui va des mieux.
Mais venons au sujet qui m'améne en ces lieux.

****************************************

## SCENE III.

BELISE *entrant doucement, & écoutant,* CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

Clitandre auprès de vous me fait son interpréte,
Et son cœur est épris des graces d'Henriette.

CHRISALE.

Quoi? De ma fille?

ARISTE.

Oui. Clitandre en est charmé;
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BELISE *à Ariste.*

Non, non, je vous entends. Vous ignorez l'histoire;
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma ſœur?

BELISE.

Clitandre abuſe vos eſprits;
Et c'eſt d'un autre objet que ſon cœur eſt épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'eſt pas Henriette qu'il aime?

BELISE.

Non, j'en ſuis aſſurée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BELISE.

Hé, oui.

ARISTE.

Vous me voyez, ma ſœur, chargé par lui
D'en faire la demande à ſon pere aujourd'hui.

BELISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et ſon amour même m'a fait inſtance
De preſſer les momens d'une telle alliance.

BELISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, eſt un amuſement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frere,
A couvrir d'autres feux dont je ſçais le myſtére;
Et je veux bien, tous deux, vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais, puiſque vous ſçavez tant de choſes, ma ſœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime?

BELISE.

Vous le voulez ſçavoir?

ARISTE.

Oui. Quoi?

BELISE.

Moi.

ARISTE.

Vous?

BELISE.

Moi-même.

ARISTE.

Hai, ma ſœur!

BELISE.

Qu'eſt-ce donc que veut dire ce, hai?
Et qu'a de ſurprenant le diſcours que je fai?
On eſt faite d'un air, je penſe, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur ſoumis à ſon empire;
Et Dorante, Damis, Cléonte, & Licidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

BELISE.

Oui, de toute leur puiſſance.

ARISTE.

Ils vous l'on dit?

BELISE.

Aucun n'a pris cette licence;
Ils m'ont ſçû révérer ſi fort juſqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.
Mais, pour m'offrir leur cœur, & vouer leur ſervice,
Les muëts truchemens ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit preſque point céans venir Damis.

BELISE.

C'eſt pour me faire voir un reſpect plus ſoumis.

ARISTE.

De mots piquans, par-tout, Dorante vous outrage.

BELISE.

Ce ſont emportemens d'une jalouſe rage.

ARISTE.

Cléonte & Licidas ont pris femme tous deux.

BELISE.

C'eſt par un déſeſpoir où j'ai réduit leurs feux,

ARISTE.

Ma foi, ma chére ſœur, viſion toute claire.

CHRISALE *à Béliſe.*

De ces chiméres-là vous devez vous défaire.

BELISE.

Ah! Chiméres! Ce ſont des chiméres, dit-on.

Chiméres, moi! Vrayment, chiméres est fort bon!
Je me réjouis fort de chiméres, mes freres;
Et je ne sçavois pas que j'eusse des chiméres.

***********************************

## SCENE IV.

*CHRISALE, ARISTE.*

CHRISALE.

NOtre sœur est folle, oui.

ARISTE.

Cela croît tous les jours.
Mais, encore une fois, reprenons le discours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme,
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flâme.

CHRISALE.

Faut-il le demander? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.

ARISTE.

Vous sçavez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que . .

CRISALE.

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance;
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors,
Et puis son pere & moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE.

Parlons à votre femme; & voyons à la rendre
Favorable. . . .

CHRISALE.

Il suffit, je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Oui; mais pour appuyer votre consentement,
Mon frere, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons. . . .

CHRISALE.

Vous moquez-vous? Il n'est pas nécessaire.
Je réponds de ma femme, & prends sur moi l'affaire.

ARISTE.

Mais. . . .

CHRISALE.

Laissez faire, dis-je, & n'appréhendez pas.
Je la vais disposer aux choses de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,
Et reviendrai sçavoir...

CHRISALE.

C'est une affaire faite;
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

## SCENE V.

*CHRISALE, MARTINE.*

MARTINE.

ME voilà bien chanceuse! Hélas! L'an dit bien vray,
Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

CHRISALE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, Martine?

MARTINE.

Ce que j'ai?

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé,
Monsieur.

CHRISALE.

Votre congé?

MARTINE.

Oui. Madame me chasse.

CHRISALE.

Je n'entends pas cela, Comment?

MARTINE.

An me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRISALE.

Non, vous demeurerez, je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude;
Et je ne veux pas moi...

## SCENE VI.

*PHILAMINTE, BELISE, CHRISALE, MARTINE.*

PHILAMINTE *appercevant Martine.*

Quoi! Je vous vois, maraude?
Vîte, ſortez, friponne, allons, quittez ces lieux;
Et ne vous préſentez jamais devant mes yeux.

CHRISALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en eſt fait.

CHRISALE.

Hé?

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle ſorte.

CHRISALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la ſorte....

PHILAMINTE.

Quoi! Vous la ſoutenez?

CHRISALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous ſon parti contre moi?

CHRISALE.

Mon Dieu! Non.
Je ne fais ſeulement que demander ſon crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chaſſer ſans cauſe légitime?

CHRISALE.

Je ne dis pas cela; mais il faut, de nos gens...

PHILAMINTE.

Non, elle ſortira, vous dis-je, de céans.

CHRISALE.

Hé bien, oui. Vous dit-on quelque choſe là-contre?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obſtacle aux déſirs que je montre;

CHRISALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raiſonnable époux,
Etre pour moi contre elle, & prendre mon courroux.

CHRISALE.

[*ſe tournant vers Martine.*]

Auſſi fais-je. Oui, ma femme avec raiſon vous chaſſe,
Coquine; & votre crime eſt indigne de grace.

MARTINE.

Qu'eſt-ce donc que j'ai fait?

CHRISALE *bas.*

Ma foi, je ne ſçais pas.

PHILAMINTE.

Elle eſt d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matiére à votre haine,
Caſſé quelque miroir, ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chaſſer, & vous figurez-vous
Que, pour ſi peu de choſe, on ſe mette en courroux?

CHRISALE.

[*à Martine.*] [*à Philaminte.*]

Qu'eſt-ce à dire? L'affaire eſt donc conſidérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraiſonnable?

CHRISALE.

Eſt-ce qu'elle a laiſſé, d'un eſprit négligent,
Dérober quelque aiguiére, ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne ſeroit rien.

CHRISALE *à Martine.*

[*à Philaminte.*] Oh, oh! Peſte, la belle!
Quoi! L'avez-vous ſurpriſe à n'être pas fidéle?

PHILAMINTE.

C'eſt pis que tout cela.

CHRISALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRISALE.

[*à Martine.*] [*à Philaminte.*]

Comment diantre, friponne! Hé? A-t-elle commis...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot sauvage & bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Est-ce là....

PHILAMINTE.

Quoi! Toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sçait régenter jusqu'aux Rois,
Et les fait, la main haute, obéïr à ses loix.

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoi? Vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRISALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excusassiez.

CHRISALE.

Je n'ai garde.

BELISE.

Il est vray que ce sont des pitiés.
Toute construction est par elle détruite;
Et des loix du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est je crois bel & bon;
Mais je ne sçaurois, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente! Appeller un jargon le langage
Fondé sur la raison & sur le bel usage!

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien;
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien? Ne voilà pas encore de son stile?
*Ne servent pas de rien!*

BELISE.

O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congruement?
De *pas*, mis avec *rien*, tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah! Peut-on y tenir!

BELISE.

Quel solécisme horrible!

PHILAMINTE.

En voilà pour tuër une oreille sensible.

BELISE.

Ton esprit, je l'avouë, est bien matériel.
*Je*, n'est qu'un singulier, *avons*, est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mere, ni grand-pere?

PHILAMINTE.

O Ciel!

BELISE.

Grammaire est prise à contre-sens par toi;
Et je t'ai dit déjà d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil, ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BELISE.

Quelle ame villageoise!
La grammaire, du verbe & du nominatif,

Com-

Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les loix.

MARTINE.

J'ai, Madame, à vous dire,
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre!

BELISE.

Ce sont les noms des mots, & l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou se gourment, qu'importe?

PHILAMINTE *à Bélise.*

Hé, mon Dieu! Finissez un discours de la sorte.
[*A Chrisale.*]
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

CHRISALE.

[*à part.*]
Si fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! Vous avez peur d'offenser la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout-à-fait obligeant?

CHRISALE.

[*d'un ton ferme.*] [*bas, d'un ton plus doux.*]
Moi? Point. Allons, sortez. Va-t-en, ma pauvre enfant.

**************************************

## SCENE VII.

*PHILAMINTE, CHRISALE, BELISE.*

CHRISALE.

VOus êtes satisfaite, & la voilà partie;
Mais je n'approuve point une telle sortie,
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aye à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice;
Pour rompre toute loi d'usage & de raison,

Par un barbare amas de vices d'oraison,
De mots estropiés, cousus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles?

BELISE.

Il est vray que l'on suë à souffrir ses discours,
Elle y met Vaugelas en piéces tous les jours;
Et les moindres défauts de ce grossier génie,
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.

CHRISALE.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,
Pourvû qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas & méchant mot,
Que de brûler ma viande, ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, & non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe & Balzac, si sçavans en beaux mots,
En cuisine, peut-être, auroient été des sots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme;
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels;
Au-lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

CHRISALE.

Oui, mon corps est moi-même, & j'en veux prendre soin;
Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chére.

BELISE.

Le corps avec l'esprit, fait figure, mon frere;
Mais, si vous en croyez tout le monde sçavant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand soin, notre premiére instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRISALE.

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit;

Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour. . . .

PHILAMINTE.

Ah! *Sollicitude*, à mon oreille est rude,
Il put étrangement son ancienneté.

BELISE.

Il est vray que le mot est bien collet-monté.

CHRISALE.

Voulez-vous que je dise? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je léve le masque, & décharge ma rate.
De folles on vous traite, & j'ai fort sur le cœur. . . .

PHILAMINTE.

Comment donc?

CHRISALE *à Bélise.*

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas,
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sans dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête, & pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie, & sçache tant de choses,
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec œconomie,
Doit être son étude & sa philosophie.
Nos peres sur ce point étoient gens bien sensés,
Qui disoient qu'une femme en sçait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connoître un pourpoint d'avec un haut de chausse.
Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien;

Leurs ménages étoient tout leur docte entretien ;
Et leurs livres, un dé, du fil, & des aiguilles,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs,
Elles veulent écrire, & devenir auteurs ;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir ;
Et l'on sçait tout chez moi, hors ce qu'il faut sçavoir.
On y sçait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne & Mars, dont je n'ai point affaire ;
Et, dans ce vain sçavoir qu'on va chercher si loin,
On ne sçait comme va mon pot dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raisonner est l'emploi de toute ma maison ;
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ;
Enfin je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, & ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'étoit restée,
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée ;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce Monsieur Trissotin,
C'est lui qui dans des vers vous a timpanisées,
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées,
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé ;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô Ciel, & d'ame, & de langage !

BELISE.

Eſt-il de petits corps un plus lourd aſſemblage,
Un eſprit compoſé d'atômes plus bourgeois?
Et de ce même ſang ſe peut-il que je ſois?
Je me veux mal de mort d'être de votre race;
Et, de confuſion, j'abandonne la place.

*******************************************

## SCENE VIII.

*PHILAMINTE, CHRISALE.*

PHILAMINTE.

AVez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRISALE.

Moi? Non. Ne parlons plus de querelle, c'eſt fait.
Diſcourons d'autre affaire. A votre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée,
C'eſt une philoſophe enfin, je n'en dis rien;
Elle eſt bien gouvernée, & vous faites fort bien;
Mais de toute autre humeur ſe trouve ſa cadette,
Et je crois qu'il eſt bon de pourvoir Henriette,
De choiſir un mari....

PHILAMINTE.

C'eſt à quoi j'ai ſongé;
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
Ce Monſieur Triſſotin, dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre eſtime,
Eſt celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut;
Et je ſçais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
La conteſtation eſt ici ſuperfluë;
Et de tout point chez moi l'affaire eſt réſoluë.
Au moins, ne dites mot du choix de cet époux;
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raiſons à faire approuver ma conduite;
Et je connoîtrai bien ſi vous l'aurez inſtruite.

## SCENE IX.

*ARISTE, CHRISALE.*

ARISTE.

HE bien? La femme sort, mon frere; & je vois bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

CHRISALE.

Oui.

ARISTE.

Quel est le succès? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle consenti? L'affaire est-elle faite?

CHRISALE.

Pas tout-à-fait encor.

ARISTE.

Refuse-t-elle?

CHRISALE.

Non.

ARISTE.

Est-ce qu'elle balance?

CHRISALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc?

CHRISALE.

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre!

CHRISALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui se nomme?

CHRISALE.

Monsieur Trissotin.

ARISTE.

Quoi! Ce Monsieur Trissotin....

CHRISALE.

Oui, qui parle toujours de vers & de latin.

ARIS-

ARISTE.

Vous l'avez accepté ?

CHRISALE.

Moi ! Point. A Dieu ne plaise.

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu ?

CHRISALE.

Rien ; & je suis bien aise
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE.

La raison est fort belle, & c'est faire un grand pas.
Avez-vous sçû du moins lui proposer Clitandre ?

CHRISALE.

Non ; car, comme j'ai vû qu'on parloit d'autre gendre,
J'ai crû qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes votre prudence est rare au dernier point.
N'avez-vous point de honte avec votre mollesse ?
Et se peut-il qu'un homme ait assez de foiblesse
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,
Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu ?

CHRISALE.

Mon Dieu ! Vous en parlez, mon frere, bien à l'aise ;
Et vous ne sçavez pas comme le bruit me pése.
J'aime fort le repos, la paix & la douceur,
Et ma femme est terrible avecque son humeur.
Du nom de philosophe elle fait grand mystére,
Mais elle n'en est pas pour cela moins colére ;
Et sa morale, faite à mépriser le bien,
Sur l'aigreur de sa bile opére comme rien.
Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête,
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton,
Je ne sçais où me mettre, & c'est un vray dragon ;
Et cependant, avec toute sa diablerie,
Il faut que je l'appelle & mon cœur & ma mie.

ARISTE.

Allez, c'eſt ſe moquer. Votre femme, entre nous,
Eſt, par vos lâchetés, ſouveraine ſur vous.
Son pouvoir n'eſt fondé que ſur votre foibleſſe,
C'eſt de vous qu'elle prend le titre de maîtreſſe,
Vous-même à ſes hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener en bête par le nez.
Quoi ? Vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous réſoudre une fois à vouloir être un homme,
A faire condeſcendre une femme à vos vœux;
Et prendre aſſez de cœur pour dire un, Je le veux ?
Vous laiſſerez, ſans honte, immoler votre fille
Aux folles viſions qui tiennent la famille;
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
Pour ſix mots de latin qu'il leur fait ſonner haut,
Un pédant, qu'à tout coup votre femme apoſtrophe
Du nom de bel eſprit, & de grand philoſophe,
D'homme qu'en vers galans jamais on n'égala,
Et qui n'eſt, comme on ſçait, rien moins que tout cela ?
Allez, encore un coup, c'eſt une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRISALE.

Oui, vous avez raiſon, & je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frere.

ARISTE.

C'eſt bien dit.

CHRISALE.

C'eſt une choſe infame
Que d'être ſi ſoumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il eſt vray.

CHRISALE.

Trop joui de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRISALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître
Que ma fille est ma fille, & que j'en suis le maître,
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raisonnable, & comme je vous veux.

CHRISALE.

Vous étes pour Clitandre, & sçavez sa demeure;
Faites-le moi venir, mon frere, tout-à-l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRISALE.

C'est souffrir trop long-tems;
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

*Fin du second Acte.*

# ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

*PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, TRISSOTIN, L'EPINE.*

PHILAMINTE.

AH! Mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pése.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BELISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE *à Trissotin.*

Ce sont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BELISE.

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressans désirs.

ARMANDE.

Dépêchez.

BELISE.

Faites tôt, & hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

A notre impatience offrez votre épigramme.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

Hélas! C'est un enfant tout nouveau né, Madame.
Son sort assûrément a lieu de vous toucher;
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher il suffit de son pere.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut servir de mere.

BELISE.

Qu'il a d'esprit!

SCE-

## SCENE II.

*HENRIETTE, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, L'EPINE.*

PHILAMINTE *à Henriette qui veut se retirer.*

Holà. Pourquoy donc fuyez-vous?

HENRIETTE.

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE.

Approchez; & venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je sçais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe. Aussi-bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret, dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN *à Henriette.*

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer,
Et vous ne vous piquez que de sçavoir charmer.

HENRIETTE.

Aussi peu l'un que l'autre; & je n'ai nulle envie.....

BELISE.

Ah! Songeons à l'enfant nouveau né je vous prie.

PHILAMINTE *à l'Epine.*

Allons, petit garçon, vîte, de quoi s'asseoir.
[*L'Epine se laisse tomber.*]
Voyez l'impertinent! Est-ce que l'on doit cheoir,
Après avoir appris l'équilibre des choses?

BELISE.

De ta chûte, ignorant, ne vois-tu pas les causes?
Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté
Ce que nous appellons centre de gravité?

L'EPINE.

Je m'en suis apperçû, Madame, étant par terre.

PHILAMINTE *à l'Epine qui sort.*

Le lourdaut!

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE.

Ah! De l'esprit par-tout!

BELISE.

Cela ne tarit pas.

[*Ils s'asséyent.*] PHILAMINTE.

Servez-nous promtement votre aimable repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose ;
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le ragoût d'un sonnet qui, chez une Princesse
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel Attique assaisonné par tout,
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût.

ARMANDE.

Ah! Je n'en doute point.

PHILAMINTE.

Donnons vîte audiance.

BELISE *interrompant Trissotin, chaque fois qu'il se dispose à lire.*

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.
J'aime la poësie avec entêtement,
Et sur-tout quand les vers sont tournés galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

SO...

BELISE *à Henriette.*

Silence, ma niéce.

ARMANDE.

Ah! Laissez-le donc lire.

TRISSOTIN.

SONNET A LA PRINCESSE URANIE SUR SA FIEVRE.

*Votre prudence est endormie*
*De traiter magnifiquement,*
*Et de loger superbement*
*Votre plus cruelle ennemie.*

BELISE.

Ah! Le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Lui ſeul, des vers aiſés, poſſéde le talent.

ARMANDE.

*A prudence endormie*, il faut rendre les armes.

BELISE.

*Loger ſon ennemie*, eſt pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *ſuperbement & magnifiquement ;*
Ces deux adverbes joints font admirablement.

BELISE.

Prêtons l'oreille au reſte.

TRISSOTIN.

*Votre prudence eſt endormie*
*De traiter magnifiquement,*
*Et de loger ſuperbement*
*Votre plus cruelle ennemie.*

ARMANDE.

*Prudence endormie!*

BELISE.

*Loger ſon ennemie!*

PHILAMINTE.

*Superbement & magnifiquement!*

TRISSOTIN.

*Faites-la ſortir, quoiqu'on die,*
*De votre riche appartement,*
*Où cette ingrate inſolemment*
*Attaque votre belle vie.*

BELISE.

Ah! Tout doux. Laiſſez-moi, de grace, reſpirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loiſir d'admirer.

PHILAMINTE.

On ſe ſent, à ces vers, juſques au fond de l'ame,
Couler je ne ſçais quoi qui fait que l'on ſe pâme.

ARMANDE.

*Faites-la ſortir, quoiqu'on die,*
*De votre riche appartement.*

Que

Que *riche appartement* eſt là joliment dit;
Et que la métaphore eſt miſe avec eſprit!

PHILAMINTE.

*Faites la ſortir, quoiqu'on die.*
Ah! Que ce, *quoiqu'on die*, eſt d'un goût admirable!
C'eſt, à mon ſentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoiqu'on die* auſſi mon cœur eſt amoureux.

BELISE.

Je ſuis de votre avis, *quoiqu'on die* eſt heureux.

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BELISE.

Il vaut toute une piéce.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien, comme moi, la fineſſe?

ARMANDE & BELISE.

Oh, oh!

PHILAMINTE.

*Faites-la ſortir, quoiqu'on die.*
Que de la fiévre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.
*Faites-la ſortir, quoiqu'on die,*
*Quoiqu'on die, quoiqu'on die.*
Ce *quoiqu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne ſemble.
Je ne ſçais pas, pour moi, ſi chacun me reſſemble;
Mais j'entends là-deſſous un million de mots.

BELISE.

Il eſt vray qu'il dit plus de choſes qu'il n'eſt gros.

PHILAMINTE *à Triſſotin*

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoiqu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute ſon énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit;
Et penſiez-vous, alors, y mettre tant d'eſprit?

TRISSOTIN.

Hai, hai.

AR-

ARMANDE.

J'ai fort aussi *l'ingrate* dans la tête,
Cette ingrate de fiévre, injuste, mal-honnête
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin, les quatrains sont admirables tous deux
Venons-en promtement aux tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah! S'il vous plaît, encore une fois *quoiqu'on die.*

TRISSOTIN.

*Faites-la sortir, quoiqu'on die,*

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

*Quoiqu'on die!*

TRISSOTIN.

*De votre riche appartement,*

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

*Riche appartement!*

TRISSOTIN.

*Où cette ingrate insolemment*

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Cette *ingrate* de fiévre.

TRISSOTIN.

*Attaque votre belle vie.*

PHILAMINTE.

*Votre belle vie!*

ARMANDE & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

*Quoi! Sans respecter votre rang,*
*Elle se prend à votre sang,*

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

*Et nuit & jour vous fait outrage?*

*Si vous la conduisez aux bains,*
*Sans la marchander davantage,*
*Noyez-la de vos propres mains.*

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BELISE.

On pâme.

ARMANDE.

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

*Si vous la conduisez aux bains,*

BELISE.

*Sans la marchander davantage,*

PHILAMINTE.

*Noyez-la de vos propres mains.*
*De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.*

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BELISE.

Par-tout on s'y proméne avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y sçauroit marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN.

Le sonnet donc vous semble.....

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau,
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BELISE *à Henriette.*

Quoi! Sans émotion pendant cette lecture?
Vous faites-là, ma niéce, une étrange figure.

HENRIETTE.

Chacun fait ici bas la figure qu'il peut,
Ma tante; &, bel esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent Madame.

HENRIETTE.

Point. Je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah! Voyons l'épigramme.

TRISSOTIN.

SUR UN CAROSSE DE COULEUR AMARANTE, donné à une Dame de ses amies.

PHILAMINTE.

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

AR-

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

*L'Amour si chérement m'a vendu son lien,*

BELISE, ARMANDE, & PHILAMINTE.

Ah!

TRISSOTIN.

*Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien;*
*Et, quand tu vois ce beau carosse,*
*Où tant d'or se reléve en bosse*
*Qu'il étonne tout le pays,*
*Et fait pompeusement triompher ma Lays,*

PHILAMINTE.

Ah! *Ma Lays!* Voilà de l'érudition.

BELISE.

L'enveloppe est jolie, & vaut un million.

TRISSOTIN.

*Et, quand tu vois ce beau carosse,*
*Où tant d'or se reléve en bosse*
*Qu'il étonne tout le pays,*
*Et fait pompeusement triompher ma Lays,*
*Ne dis plus qu'il est amarante,*
*Dis plûtôt qu'il est de ma rente.*

ARMANDE.

Oh, oh, oh! Celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BELISE.

*Ne dis plus qu'il est amarante,*
*Dis plûtôt qu'il est de ma rente.*

Voilà qui se décline, *ma rente*, *de ma rente*, *à ma rente*.

PHILAMINTE.

Je ne sçais, du moment que je vous ai connu,
Si, sur votre sujet, j'eus l'esprit prévenu;
Mais j'admire par-tout vos vers & votre prose.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHI-

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers ; mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer en amie,
Huit chapitres du plan de notre académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa république il a fait le traité ;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée ;
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit ;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talens à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense,
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une juppe & de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocard nouveau.

BELISE.

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les Dames on sçait mon respect en tous lieux ;
Et, si je rends hommage aux brillans de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumiéres.

PHILAMINTE.

Le sexe aussi vous rend justice en ces matiéres ;
Mais nous voulons montrer à de certains esprits
Dont l'orgueilleux sçavoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées,
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs ;
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,
Mêler le beau langage, & les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences ;

Et,

Et, ſur les queſtions qu'on pourra propoſer,
Faire entrer chaque ſecte, & n'en point épouſer.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au péripatétiſme.

PHILAMINTE.

Pour les abſtractions j'aime le platoniſme.

ARMANDE.

Epicure me plaît, & ſes dogmes ſont forts.

BELISE.

Je m'accommode aſſez, pour moi, des petits corps;
Mais le vuide à ſouffrir me ſemble difficile,
Et je goûte bien mieux la matiére ſubtile.

TRISSOTIN.

Deſcartes, pour l'aiman, donne fort dans mon ſens.

ARMANDE.

J'aime ſes tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ſes mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre aſſemblée ouverte,
Et de nous ſignaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obſcurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, ſans me flater, j'en ai déjà fait une,
Et j'ai vû clairement des hommes dans la lune.

BELISE.

Je n'ai point encor vû d'hommes, comme je crois;
Mais j'ai vû des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainſi que la phyſique,
Grammaire, hiſtoire, vers, morale, & politique.

PHILAMINTE.

La morale a des traits dont mon cœur eſt épris,
Et c'étoit autrefois l'amour des grands eſprits;
Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de ſi beau que leur ſage.

ARMANDE.

Pour la langue, on verra dans peu nos réglemens,
Et nous y prétendons faire des remuemens.
Par une antipathie ou juste, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes, ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons;
Contr'eux nous préparons de mortelles sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger & la prose & les vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de notre académie,
Une entreprise noble, & dont je suis ravie,
Un dessein plein de gloire, & qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la postérité,
C'est le retranchement de ces syllabes sales,
Qui, dans les plus beaux mots, produisent des scandales;
Ces jouëts éternels des sots de tous les tems;
Ces fades lieux communs de nos méchans plaisans;
Ces sources d'un amas d'équivoques infames
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets.

BELISE.

Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne sçauroient manquer d'être tous beaux & sages.

ARMANDE.

Nous serons par nos loix les juges des ouvrages;
Par nos loix, prose & vers, tout nous sera soumis,
Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos amis.
Nous chercherons par-tout à trouver à redire;
Et ne verrons que nous qui sçachent bien écrire.

SCE-

## SCENE III.

*TRISSOTIN, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, L'EPINE.*

L' EPINE *à Triſſotin.*

MOnſieur, un homme eſt là qui veut parler
à vous,
Il eſt vêtu de noir, & parle d'un ton doux,
[*ils ſe levent.*] TRISSOTIN.
C'eſt cet ami ſçavant qui m'a fait tant d'inſtance
De lui donner l'honneur de votre connoiſſance.
PHILAMINTE.
Pour le faire venir, vous avez tout crédit.

## SCENE IV.

*PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE.*

PHILAMINTE *à Armande & à Béliſe.*

FAiſons bien les honneurs au moins de notre
eſprit.
[*à Henriette qui veut ſortir.*]
Holà. Je vous ai dit, en paroles bien claires,
Que j'ai beſoin de vous.
HENRIETTE.
Mais pour quelles affaires?
PHILAMINTE.
Venez, on va dans peu vous les faire ſçavoir.

## SCENE V.

*PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, VADIUS, TRISSOTIN.*

TRISSOTIN *préſentant Vadius.*

VOici l'homme qui meurt du déſir de vous
voir;

En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame.
Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence;
Et sçait du grec, Madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE *à Bélise.*

Du grec! O Ciel! Du grec! Il sçait du grec, ma sœur!

BELISE *à Armande.*

Ah! Ma niéce, du grec!

ARMANDE.

Du grec! Quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi! Monsieur sçait du grec? Ah! Permettez, de grace,
Que, pour l'amour du grec, Monsieur, on vous embrasse.

[*Vadius embrasse aussi Bélise & Armande.*]

HENRIETTE *à Vadius qui veut aussi l'embrasser.*

Excusez-moi, Monsieur, je n'entends pas le grec.

[*ils s'asséyent.*]

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage;
Et j'aurai pû troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du grec, on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reste, il fait merveille en vers, ainsi qu'en prose;
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque chose.

VADIUS.

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,

D'être au palais, au cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigans lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot à mon sens
Qu'un auteur qui par-tout va gueuser des encens;
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait, le plus souvent, les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vû ce fol entêtement;
Et, d'un grec, là-dessus, je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amans,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos sentimens.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les graces & Vénus régnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, & le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit par-tout chez vous l'*ithos* & le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vû de vous des églogues, d'un stile
Qui passe en doux attraits Théocrite & Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant & doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades sur-tout vous étes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoître votre prix,

VADIUS.

Si le siécle rendoit justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN.

En carosse doré vous iriez par les ruës.

VADIUS.

On verroit le public vous dresser des statuës.

[*à Trissotin.*]

Hom. C'est une ballade, & je veux que tout net
Vous m'en....

TRISSOTIN *à Vadius.*

Avez-vous vû certain petit sonnet
Sur la fiévre qui tient la Princesse Uranie?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lû dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en sçavez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sçais fort bien,
Qu'à ne le point flater, son sonnet ne vaut rien,

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vû, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sçais que là-dessus je n'en suis point du tout;
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables.

TRISSOTIN.

Je soutiens qt'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sçais donc comment se fit l'affaire.

TRIS-

TRISSOTIN.

C'eſt qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous
plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant, j'aye eu l'eſprit diſtrait;
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le ſonnet.
Mais laiſſons ce diſcours, & voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, eſt une choſe fade;
Ce n'en eſt plus la mode, elle ſent ſon vieux tems.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaiſe.

VADIUS.

Elle n'en reſte pas pour cela plus mauvaiſe.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez ſottement vos qualités aux autres.
[*Ils ſe lévent tous.*]

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jettez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, frippier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuiſtre....

PHILAMINTE.

Hé, Meſſieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN *à Vadius.*

Va, va reſtituer tous les honteux larcins
Que reclament ſur toi les grecs & les latins.

VADIUS.

Va, va-t-en faire amende honorable au parnaſſe,
D'avoir fait à tes vers eſtropier Horace.

TRISSOTIN.

Souvien-toi de ton livre, & de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoye à l'auteur des satyres.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoye aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légére
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révére;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit par-tout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable,
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler;
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne sçaura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec & latin.

TRISSOTIN.

Hé bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

SCE-

## SCENE VI.

*TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, HENRIETTE.*

TRISSOTIN.

A Mon emportement ne donnez aucun blâme;
C'eſt votre jugement que je défends, Madame,
Dans le ſonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien, je me veux appliquer;
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis aſſez long-tems mon ame s'inquiéte
De ce qu'aucun eſprit en vous ne ſe fait voir;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'eſt prendre un ſoin pour moi qui n'eſt pas néceſſaire.
Les doctes entretiens ne ſont point mon affaire,
J'aime à vivre aiſément; &, dans tout ce qu'on dit,
Il faut ſe trop peiner pour avoir de l'eſprit;
C'eſt une ambition que je n'ai point en tête.
Je me trouve fort bien, ma mere, d'être bête;
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oui; mais j'y ſuis bleſſée, & ce n'eſt pas mon compte
De ſouffrir dans mon ſang une pareille honte.
La beauté du viſage eſt un frêle ornement,
Une fleur paſſagére, un éclat d'un moment,
Et qui n'eſt attaché qu'à la ſimple épiderme;
Mais celle de l'eſprit eſt inhérente & ferme.
J'ai donc cherché long-tems un biais de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moiſſonner,
De faire entrer chez vous le déſir des ſciences,
De vous inſinuer les belles connoiſſances,
Et la penſée enfin où mes vœux ont ſouſcrit,

C'eſt d'attacher à vous un homme plein d'eſprit;
[*montrant Triſſotin.*]
Et cet homme eſt Monſieur, que je vous détermine
A voir comme l'époux que mon choix vous deſtine.

HENRIETTE.

Moi, ma mere?

PHILAMINTE.

Oui, vous. Faites la ſotte un peu.

BELISE *à Triſſotin.*

Je vous entends. Vos yeux demandent mon aveu,
Pour engager ailleurs un cœur que je poſſéde.
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous céde;
C'eſt un hymen qui fait votre établiſſement.

TRISSOTIN *à Henriette.*

Je ne ſçais que vous dire, en mon raviſſement,
Madame; & cet hymen dont je vois qu'on m'honore,
Me met.....

HENRIETTE.

Tout beau, Monſieur, il n'eſt pas fait encore;
Ne vous preſſez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez?
Sçavez-vous bien que ſi... Suffit. Vous m'entendez.
[*à Triſſotin.*]
Elle ſe rendra ſage. Allons, laiſſons-la faire.

****************************************

## SCENE VII.

*HENRIETTE, ARMANDE.*

ARMANDE.

ON voit briller pour vous les ſoins de notre mere;
Et ſon choix ne pouvoit d'un plus illuſtre époux...

HENRIETTE.

Si le choix eſt ſi beau, que ne le prenez-vous?

ARMANDE.

C'eſt à vous, non à moi, que ſa main eſt donnée.

HENRIETTE.

Je vous le céde tout, comme à ma sœur aînée.

ARMANDE.

Si l'hymen, comme à vous, me paroissoit charmant,
J'accepterois votre offre avec ravissement.

HENRIETTE.

Si j'avois, comme vous, les pédans dans la tête,
Je pourrois le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE.

Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différens,
Nous devons obéïr, ma sœur, à nos parens.
Une mere a sur nous une entiére puissance;
Et vous croyez envain, par votre résistance...

## SCENE VIII.

*CHRISALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE.*

CHRISALE *à Henriette, lui présentant Clitandre.*

ALlons, ma fille, il faut approuver mon dessein.
Otez ce gand. Touchez à Monsieur dans la main;
Et le considérez désormais dans votre ame
En un homme dont je veux que vous soyiez la femme.

ARMANDE.

De ce côté, ma sœur, vos panchans sont fort grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obéïr, ma sœur, à nos parens;
Un pere a sur nos vœux une entiére puissance.

ARMANDE.

Une mere a sa part à notre obéïssance.

CHRISALE.

Qu'est-ce à dire?

ARMANDE.

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mere & vous ne soyiez pas d'accord;
Et c'est un autre époux....

CHRISALE.

Taisez-vous, perronelle,
Allez philosopher tout le saoul avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée; & l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles;
Allons vîte.

## SCENE IX.

*CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.*

ARISTE.

Fort bien. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

Quel transport! Quelle joye! Ah! Que mon sort est doux!

CHRISALE *à Clitandre.*

Allons, prenez sa main, & passez devant nous;
Menez-là dans sa chambre. Ah! Les douces caresses!

[*à Ariste.*]

Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses,
Cela ragaillardit tout-à-fait mes vieux jours;
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

*Fin du troisiéme Acte.*

# ACTE QUATRIEME.

## SCENE PREMIERE.

*PHILAMINTE, ARMANDE.*

ARMANDE.

OUI, rien n'a retenu son esprit en balance,
Elle a fait vanité de son obéïssance,
Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi,
S'est-il donné le tems d'en recevoir la loi;
Et sembloit suivre moins les volontés d'un pere,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mere.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux loix de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux;
Et qui doit gouverner, ou sa mere, ou son pere,
Ou l'esprit, ou le corps, la forme, ou la matiére.

ARMANDE.

On vous en devoit bien, au moins, un compliment;
Et ce petit Monsieur en use étrangement
De vouloir, malgré vous, dévenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre.
Je le trouvois bien fait, & j'aimois vos amours;
Mais, dans ses procédés, il m'a déplû toujours.
Il sçait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire;
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

## SCENE II.

*CLITANDRE entrant doucement, & écoutant sans se montrer, ARMANDE, PHILAMINTE.*

ARMANDE.

JE ne souffrirois point, si j'étois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée
Que là-dessus je parle en fille intéressée;
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait,

Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.
Contre de pareils coups, l'ame se fortifie
Du solide secours de la philosophie,
Et par elle on se peut mettre au dessus de tout;
Mais, vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.
Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire;
Et c'est un homme, enfin, qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, discourant entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit sot!

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire fasse,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lû des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux.

PHILAMINTE.

L'impertinent!

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux prises;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises....

CLITANDRE *à Armande.*

Hé! Doucement, de grace. Un peu de charité,
Madame, ou, tout au moins, un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait? Et quelle est mon offense
Pour armer contre moi toute votre éloquence,
Pour vouloir me détruire, & prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable?
Je veux bien que Madame en soit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverois assez de quoi l'autoriser,

Vous en ſeriez trop digne ; & les premiéres flâmes
S'établiſſent des droits ſi ſacrés ſur les ames,
Qu'il faut perdre fortune, & renoncer au jour,
Plûtôt que de brûler des feux d'un autre amour.
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale ;
Et tout cœur infidéle eſt un monſtre en morale.

CLITANDRE.

Appellez-vous, Madame, une infidélité
Ce que m'a de votre ame ordonné la fierté ?
Je ne fais qu'obéïr aux loix qu'elle m'impoſe ;
Et, ſi je vous offenſe, elle ſeule en eſt cauſe.
Vos charmes ont d'abord poſſédé tout mon cœur,
Il a brûlé deux ans d'une conſtante ardeur ;
Il n'eſt ſoins empreſſés, devoirs, reſpects, ſervices
Dont il ne vous ait fait d'amoureux ſacrifices.
Tous mes feux, tous mes ſoins, ne peuvent rien ſur vous,
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux,
Ce que vous refuſez, je l'offre au choix d'une autre ;
Voyez. Eſt-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre ?
Mon cœur court-il au change, ou ſi vous l'y pouſſez,
Eſt-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chaſſez ?

ARMANDE.

Appellez-vous, Monſieur, être à vos vœux contraire
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire ;
Et vouloir les réduire à cette pureté,
Où du parfait amour conſiſte la beauté ?
Vous ne ſçauriez pour moi tenir votre penſée
Du commerce des ſens nette & débarraſſée ;
Et vous ne goûtez point, dans ſes plus doux appas,
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour groſſiére,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matiére ;
Et, pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, & tout ce qui s'enſuit.
Ah ! Quel étrange amour ; & que les belles ames
Sont bien loin de brûler de ces terreſtres flâmes !
Les ſens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs,

Com-

Comme une chofe indigne, il laiffe là le refte;
C'eft un feu pur & net comme le feu célefte,
On ne pouffe avec lui que d'honnêtes foupirs,
Et l'on ne panche point vers les fales défirs.
Rien d'impur ne fe mêle au but qu'on fe propofe,
On aime pour aimer, & non pour autre chofe,
Ce n'eft qu'à l'efprit feul que vont tous les transports;
Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'apperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaife, un corps tout comme une ame;
Je fens qu'il y tient trop pour le laiffer à part;
De ces détachemens je ne connois point l'art,
Le Ciel m'a dénié cette philofophie;
Et mon ame & mon corps marchent de compagnie.
Il n'eft rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'efprit,
Ces unions de cœurs, & ces tendres penfées,
Du commerce des fens fi bien débarraffées;
Mais ces amours pour moi font trop fubtilifés,
Je fuis un peu groffier, comme vous m'accufez;
J'aime avec tout moi-même, & l'amour qu'on me donne,
En veut, je le confeffe, à toute la perfonne.
Ce n'eft pas-là matiére à de grands châtimens;
Et, fans faire de tort à vos beaux fentimens,
Je vois que dans le monde on fuit fort ma méthode,
Et que le mariage eft affez à la mode,
Paffe pour un lien affez honnête & doux,
Pour avoir défiré de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle penfée
Ait dû vous donner lieu d'en paroître offenfée.

ARMANDE.

Hé bien, Monfieur, hé bien, puifque, fans m'écouter,
Vos fentimens brutaux veulent fe contenter,
Puifque, pour vous réduire à des ardeurs fidéles,
Il

Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,
Si ma mere le veut, je résous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'est plus tems, Madame, une autre a pris
la place;
Et par un tel retour j'aurois mauvaise grace
De maltraiter l'azyle, & blesser les bontés,
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE.

Mais enfin, comptez-vous, Monsieur, sur mon
suffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage;
Et, dans vos visions, sçavez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

CLITANDRE.

Hé, Madame, voyez votre choix, je vous prie,
Exposez-moi, de grace, à moins d'ignominie;
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de Monsieur Trissotin.
L'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est
contraire,
Ne pouvoit m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est, & plusieurs, que, pour le bel esprit,
Le mauvais goût du siécle a sçû mettre en crédit;
Mais Monsieur Trissotin n'a pû dupper personne,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors céans, on le prise en tous lieux ce qu'il vaut;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au Ciel élever des sornettes
Que vous desavoueriez, si vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que
vous.

## SCENE III.

*TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.*

TRISSOTIN *à Philaminte.*

JE viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle.
Un monde près de nous a paſſé tout du long,
Eſt chû tout au travers de notre tourbillon;
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été briſée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE.

Remettons ce diſcours pour une autre ſaiſon,
Monſieur n'y trouveroit ni rime, ni raiſon;
Il fait profeſſion de chérir l'ignorance,
Et de haïr, ſur-tout, l'eſprit & la ſcience.

CLITANDRE.

Cette vérité veut quelque adouciſſement.
Je m'explique, Madame; & je hais ſeulement
La ſcience & l'eſprit qui gâtent les perſonnes.
Ce ſont choſes, de ſoi, qui ſont belles & bonnes;
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorans,
Que de me voir ſçavant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on ſuppoſe,
Que la ſcience ſoit pour gâter quelque choſe.

CLITANDRE.

Et c'eſt mon ſentiment qu'en faits, comme en propos,
La ſcience eſt ſujette à faire de grands ſots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe eſt fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile,
La preuve m'en ſeroit, je penſe, aſſez facile.
Si les raiſons manquoient, je ſuis ſûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRIS-

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluroient guére.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi, je les vois si bien qu'ils me crévent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ai crû jusques ici que c'étoit l'ignorance
Qui faisoit les grands sots, & non pas la science.

CLITANDRE.

Vous avec crû fort mal; & je vous suis garant
Qu'un sot sçavant est sot plus qu'un sot ignorant.

TRISSOTIN.

Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puisqu'ignorant & sot sont termes synonimes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux usages du mot,
L'alliance est plus forte entre pédant & sot.

TRISSOTIN.

La sottise, dans l'un, se fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude, dans l'autre, ajoûte à la nature.

TRISSOTIN.

Le sçavoir garde en soi son mérite éminent.

CLITANDRE.

Le sçavoir, dans un fat, devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains sçavans.

TRISSOTIN.

Ces certains sçavans là peuvent, à les connoître,
Valoir certaines gens que nous voyons paroître.

CLI-

CLITANDRE.

Oui, si l'on s'en rapporte à ces certains sçavans;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE *à Clitandre.*

Il me semble, Monsieur.....

CLITANDRE.

Hé, Madame, de grace.
Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe,
Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant;
Et, si je me défends, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offensante aigreur de chaque repartie,
Dont vous.....

CLITANDRE.

Autre second? Je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourvû qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Hé, mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offense,
Il entend raillerie autant qu'homme de France;
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuye,
De voir prendre à Monsieur la thése qu'il appuye;
Il est fort enfoncé dans la cour, c'est tout dit.
La cour, comme l'on sçait, ne tient pas pour l'esprit,
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance;
Et c'est, en courtisan, qu'il en prend la défense.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour;
Et son malheur est grand de voir que, chaque jour,
Vous autres beaux esprits vous déclamiez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle,
Et, sur son méchant goût lui faisant son procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchans succès.
Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous dire,

Avec

Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confreres & vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'est pas si bête
Que vous autres messieurs vous vous mettez en tête;
Qu'elle a du sens commun pour le connoître à tout;
Que chez elle on se peut former quelque bon goût;
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flaterie,
Tout le sçavoir obscur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De son bon goût, Monsieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, Monsieur? C'est que pour la science
Rasius & Baldus font honneur à la France;
Et que tout leur mérite exposé fort au jour,
N'attire point les yeux & les dons de la cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, & que, par modestie,
Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la partie;
Et pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'Etat vos habiles héros?
Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,
Pour accuser la cour d'une horrible injustice;
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms
Elle manque à verser la faveur de ses dons?
Leur sçavoir à la France est beaucoup nécessaire;
Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire.
Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés, & reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes;
Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,

Ils doivent voir chez eux voler les penſions;
Que ſur eux l'univers a la vûë attachée;
Que par-tout de leur nom la gloire eſt épanchée;
Et qu'en ſcience ils ſont des prodiges fameux,
Pour ſçavoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles.
A ſe bien barbouiller de grec & de latin,
Et ſe charger l'eſprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres.
Gens, qui de leur ſçavoir paroiſſent toujours yvres,
Riches, pour tout mérite, en babil importun,
Inhabiles à tout, vuides de ſens commun;
Et pleins d'un ridicule & d'une impertinence
A décrier par-tout l'eſprit & la ſcience.

PHILAMINTE.

Votre chaleur eſt grande; & cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement.
C'eſt le nom de rival qui dans votre ame excite....

*****************************************

## SCENE IV.

*TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE, JULIEN.*

JULIEN.

Le ſçavant qui tantôt vous a rendu viſite,
Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que ſoit ce qu'on veut que je liſe,
Apprenez, mon ami, que c'eſt une ſottiſe,
De ſe venir jetter au travers d'un diſcours;
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui ſçait vivre.

JULIEN.

Je noterai cela, Madame, dans mon livre.

PHILAMINTE.

*Triſſotin s'eſt vanté, Madame, qu'il épouſeroit votre fille. Je vous donne avis que ſa phi-*

*philosophie n'en veut qu'à vos richesses, & que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage, que vous n'ayiez vû le poëme que je compose contre lui. En attendant cette peinture où je prétends vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoye Horace, Virgile, Térence & Catulle, où vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés.*

Voilà, sur cet hymen que je me suis promis,
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie,
A faire une action qui confonde l'envie,
Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait,
De ce qu'elle veut rompre, aura pressé l'effet.

[*à Julien.*]

Reportez tout cela sur l'heure à votre maître;
Et lui dites qu'afin de lui faire connoître
Quel grand état je fais de ses nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'être suivis,

[*montrant Trissotin.*]

Dès ce soir, à Monsieur, je marierai ma fille.

*******************************************

## SCENE V.

*PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.*

PHILAMINTE *à Clitandre.*

Vous, Monsieur, comme ami de toute la famille,
A signer leur contrat vous pourrez assister;
Et je vous y veux bien, de ma part, inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer au notaire,
Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin,
Et Monsieur que voilà, sçaura prendre le soin
De courir lui porter bientôt cette nouvelle,
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir;
Et si je la sçaurai réduire à son devoir.

## SCENE VI.

*ARMANDE, CLITANDRE.*

ARMANDE.

J'Ai grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos visées,
Les choses ne soient pas tout-à-fait disposées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issuë.

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçûë.

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE.

J'en suis persuadé ;
Et que de votre appui je serai secondé.

ARMANDE.

Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE.

Et ce service est sûr de ma reconnoissance.

## SCENE VII.

*CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.*

CLITANDRE.

SAns votre appui, Monsieur, je serai malheureux.
Madame votre femme a rejetté mes vœux ;
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRISALE.

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pû prendre ?
Pourquoi diantre vouloir ce Monsieur Trissotin?

ARISTE.

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin,
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLI-

CLITANDRE.

Elle veut dès ce ſoir faire ce mariage.

CHRISALE.

Dès ce ſoir?

CLITANDRE.

Dès ce ſoir.

CHRISALE.

Et dès ce ſoir je veux,
Pour la contrequarrer, vous marier vous deux.

CLITANDRE.

Pour dreſſer le contrat, elle envoye au Notaire.

CHRISALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire,

CLITANDRE *montrant Henriette.*

Et Madame doit être inſtruite par ſa ſœur,
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête ſon cœur.

CHRISALE.

Et moi, je lui commande, avec pleine puiſſance,
De préparer ſa main à cette autre alliance.
Ah! Je leur ferai voir, ſi, pour donner la loi,
Il eſt dans ma maiſon d'autre maître que moi.
[*à Henriette.*]
Nous allons revenir, ſongez à nous attendre.
Allons, ſuivez mes pas, mon frere, & vous, mon gendre.

HENRIETTE *à Ariſte.*

Hélas! Dans cette humeur conſervez-le toujours.

ARISTE.

J'employerai toute choſe à ſervir vos amours.

***************************************

## SCENE VIII.

*HENRIETTE, CLITANDRE.*

CLITANDRE.

Quelque ſecours puiſſant qu'on promette à ma flame,
Mon plus ſolide eſpoir, c'eſt votre cœur, Madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous aſſûrer de lui.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien à craindre.

HENRIETTE.

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux;
Et, si tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il est une retraite où notre ame se donne,
Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.

CLITANDRE.

Veuille le juste Ciel me garder en ce jour
De recevoir de vous cette preuve d'amour!

*Fin du quatriéme Acte.*

# ACTE CINQUIEME.

## SCENE PREMIERE.

*HENRIETTE, TRISSOTIN.*

HENRIETTE.

C'EST sur le mariage où ma mere s'apprête,
Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler tête à tête;
Et j'ai crû, dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrois vous faire écouter la raison.
Je sçais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable;
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vray philosophe a d'indignes appas;
Et le mépris du bien & des grandeurs frivoles,
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point-là ce qui me charme en vous;
Et vos brillans attraits, vos yeux perçans & doux,
Votre grace & votre air sont les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes vœux & mes tendresses;
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux généreux.
Cet obligeant amour a de quoi me confondre;
Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant qu'on sçauroit estimer;
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le sçavez, à deux ne sçauroit être;
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sçais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchans yeux pour le choix d'un époux,
Que par cent beaux talens vous devriez me plaire,
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire;
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement;
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre

Me livrera ce cœur que possède Clitandre;
Et, par mille doux soins, j'ai lieu de présumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non; à ses premiers vœux mon ame est attachée,
Et ne peut de vos soins, Monsieur, être touchée.
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer;
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite,
N'est point, comme l'on sçait, un effet du mérite,
Le caprice y prend part; &, quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
Si l'on aimoit, Monsieur, par choix & par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur & toute ma tendresse;
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement;
Et ne vous servez point de cette violence
Que, pour vous, on veut faire à mon obéïssance.
Quand on est honnête homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parens ont sur nous de pouvoir,
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime;
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne poussez point ma mere à vouloir, par son choix,
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.
Otez-moi votre amour; & portez à quelqu'autre
Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter?
Imposez-lui des loix qu'il puisse exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous cessiez, Madame, d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les célestes appas...

HENRIETTE.

Hé, Monsieur, laissons-là ce galimathias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes

Que par tout dans vos vers vous peignez si charmantes ;
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur ..

TRISSOTIN.

C'est mon esprit qui parle, & ce n'est pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en poëte;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Hé, de grace, Monsieur...

TRISSOTIN.

Si c'est vous offenser,
Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser.
Cette ardeur jusqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous consacre des vœux d'éternelle durée,
Rien n'en peut arrêter les aimables transports ;
Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuser le secours d'une mere
Qui prétend couronner une flâme si chere;
Et, pourvû que j'obtienne un bonheur si charmant,
Pourvû que je vous aye, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais sçavez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne pense,
A vouloir sur un cœur user de violence ?
Qu'il ne fait pas bien sûr, à vous le trancher net,
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait ;
Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,
A des ressentimens que le mari doit craindre ?

TRISSOTIN.

Un tel discours n'a rien dont je sois altéré ;
A tous événemens le sage est préparé.
Guéri, par la raison, des foiblesses vulgaires,
Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires ;
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui,
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE.

En vérité, Monsieur, je suis de vous ravie ;
Et je ne pensois pas que la philosophie
Fût si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens
A porter constamment de pareils accidens.

Cette fermeté d'ame, à vous si singuliére,
Méri e qu'on lui donne une illustre matiére,
Est digne de trouver qui prenne avec amour
Les soins continuels de la mettre en son jour;
Et comme, à dire vray, je n'oserois me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,
Je le laisse à quelqu'autre; & vous jure, entre nous,
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN *en sortant.*

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire;
Et l'on a là-dedans fait venir le Notaire.

## SCENE II.

*CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.*

CHRISALE.

AH! Ma fille, je suis bien-aise de vous voir.
Allons, venez vous en faire votre devoir,
Et soumettre vos vœux aux volontés d'un pere.
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mere;
Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,
Martine que j'améne, & rétablis céans.

HENRIETTE.

Vos résolutions sont dignes de louange.
Gardez que cette humeur, mon pere, ne vous change,
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez,
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.
Ne vous relâchez pas; & faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mere ne l'emporte.

CHRISALE.

Comment? Me prenez-vous ici pour un benêt?

HENRIETTE.

M'en préserve le Ciel!

CHRISALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRI-

CHRISALE.

Me croit-on incapable
Des fermes ſentimens d'un homme raiſonnable?

HENRIETTE.

Non, mon pere.

CHRISALE.

Eſt-ce donc qu'à l'âge où je me voi,
Je n'aurois pas l'eſprit d'être maître chez moi?

HENRIETTE.

Si fait.

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foibleſſe d'ame,
De me laiſſer mener par le nez à ma femme?

HENRIETTE.

Hé, non, mon pere.

CHRISALE.

Ouais! Qu'eſt ce donc que ceci?
Je vous trouve plaiſante à me parler ainſi.

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'eſt pas mon envie.

CHRISALE.

Ma volonté céans doit être en tout ſuivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon pere.

CHRISALE.

Aucun, hors moi, dans la maiſon
N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oui, vous avez raiſon.

CHRISALE.

C'eſt moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALE.

C'eſt moi qui dois diſpoſer de ma fille.

HENRIETTE.

Hé, oui.

CHRISALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir ſur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?

CHRISALE.

Et, pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'eſt à votre pere
Qu'il vous faut obéïr, non pas à votre mere.

HENRIETTE.

Hélas! Vous flatez-là les plus doux de mes vœux;
Veuillez être obéi, c'eſt tout ce que je veux.

CHRISALE.

Nous verrons ſi ma femme à mes déſirs rebelle...

CLITANDRE.

La voici qui conduit le notaire avec elle.

CHRISALE.

Secondez-moi bien tous.

MARTINE.

Laiſſez-moi. J'aurai ſoin
De vous encourager, s'il en eſt de beſoin.

## SCENE III.

*PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.*

PHILAMINTE *au Notaire.*

Vous ne ſçauriez changer votre ſtile ſauvage;
Et nous faire un contrat qui ſoit en beau langage?

LE NOTAIRE.

Notre ſtile eſt très-bon; & je ſerois un ſot,
Madame, de vouloir y changer un ſeul mot.

BELISE.

Ah! Quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins en faveur, Monſieur, de la ſcience,
Veuillez au lieu d'écus, de livres & de francs,
Nous exprimer la dot en mines & talens;
Et datter par les mots d'ides & de calendes.

LE NOTAIRE.

Moi? Si j'allois, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferois ſifler de tous mes compagnons.

PHI-

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, Monſieur, prenez la table pour écrire.
[*appercevant Martine.*]
Ah, ah! Cette impudente oſe encor ſe produire?
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi?

CHRISALE.

Tantôt avec loiſir on vous dira pourquoi.
Nous avons maintenant autre choſe à conclure.

LE NOTAIRE.

Procédons au contrat. Où donc eſt la future?

PHILAMINTE.

Celle que je marie eſt la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRISALE *montrant Henriette.*

Oui, la voilà, Monſieur; Henriette eſt ſon nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le futur?

PHILAMINTE *montrant Triſſotin.*

L'époux que je lui donne,
Eſt Monſieur.

CHRISALE *montrant Clitandre.*

Et celui, moi, qu'en propre perſonne,
Je prétends qu'elle épouſe, eſt Monſieur.

LE NOTAIRE.

Deux époux!
C'eſt trop pour la coutume.

PHILAMINTE *au Notaire.*

Où vous arrêtez-vous?
Mettez, mettez Monſieur Triſſotin pour mon gendre.

CHRISALE.

Pour mon gendre, mettez, mettez Monſieur Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous d'accord; &, d'un jugement mûr,
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE.

Suivez, ſuivez, Monſieur, le choix où je m'arrête.

CHRISALE.

Faites, faites, Monsieur les choses à ma tête.

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obéïrai des deux?

PHILAMINTE *à Chrisale.*

Quoi donc? Vous combattrez les choses que je veux?

CHRISALE.

Je ne sçaurois souffrir qu'on ne cherche ma fille,
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE.

Vrayment à votre bien on songe bien ici,
Et c'est-là, pour un sage, un fort digne souci.

CHRISALE.

Enfin, pour son époux, j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE.

[*montrant Trissotin.*]

Et moi pour son époux, voici qui je veux prendre.
Mon choix sera suivi; c'est un point résolu.

CHRISALE.

Ouais! Vous le prenez-là d'un ton bien absolu?

MARTINE.

Ce n'est point à la femme à prescrire; & je sommes
Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.

CHRISALE.

C'est bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coq.

CHRISALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on se gausse,
Quand sa femme, chez lui, porte le haut-de-chausse.

CHRISALE.

Il est vray.

MARTINE.

Si j'avois un mari, je le dis,
Je voudrois qu'il se fît le maître du logis.

Je ne l'aimerois point, s'il faisoit le jocrisse;
Et, si je contestois contre lui par caprice,
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton.

CHRISALE.

C'est parler comme il faut.

MARTINE.

Monsieur est raisonnable
De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

Par quelle raison, jeune, & bien fait qu'il est,
Lui refuser Clitandre? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un sçavant, qui sans cesse épilogue?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue;
Et, ne voulant sçavoir le grais, ni le latin,
Elle n'a pas besoin de Monsieur Trissotin.

CHRISALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE.

Les sçavans ne sont bons que pour prêcher en chaise;
Et, pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les livres quadrent mal avec le mariage;
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne sçache A, ne B, n'en déplaise à Madame;
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

PHILAMINTE *à Chrisale.*

Est-ce fait? Et, sans trouble, ai-je assez écouté
Votre digne interpréte?

CHRISALE.

Elle a dit vérité.

PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon désir s'éxécute;

[*montrant Trissotin.*]
Henriette & Monsieur seront joints de ce pas,
Je l'ai dit, je le veux, ne me repliquez pas;
Et, si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRISALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.
[*à Henriette & à Clitandre.*]
Voyez; y donnez-vous votre consentement?

HENRIETTE.

Hé, mon pere!

CLITANDRE *à Chrisale.*

Hé, Monsieur!

BELISE.

On pourroit bien lui faire
Des propositions qui pourroient mieux lui plaire;
Mais nous établissons une espéce d'amour
Qui doit être épuré comme l'astre du jour;
La substance qui pense y peut être reçûë,
Mais nous en bannissons la substance étenduë.

## SCENE IV.

*ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.*

ARISTE.

J'Ai regret de troubler un mystére joyeux,
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles;
[*à Philaminte.*]
L'une, pour vous, me vient de votre Procureur.
[*à Chrisale.*]
L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire?

ARIS-

ARISTE.

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

*MAdame, j'ai prié Monsieur votre frere de vous rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires, a été cause que le clerc de votre rapporteur ne m'a point averti, & vous avez perdu absolument votre procès que vous deviez gagner.*

CHRISALE *à Philaminte.*

Votre procès perdu!

PHILAMINTE *à Chrisale.*

Vous vous troublez beaucoup,
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paroître une ame moins commune
A braver, comme moi, les traits de la fortune.

*Le peu de soin que vous avez, vous coûte quarante mille écus; & c'est à payer cette somme, avec les dépens, que vous êtes condamnée par arrêt de la Cour.*

Condamnée? Ah! Ce mot est choquant, & n'est fait
Que pour les criminels.

ARISTE.

Il a tort en effet;
Et vous vous êtes là justement recriée.
Il devoit avoir mis que vous êtes priée
Par l'arrêt de la Cour, de payer au plûtôt
Quarante mille écus, & les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRISALE.

*MOnsieur, l'amitié qui me lie à Monsieur votre frere, me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je sçais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante & de Damon, & je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute.*

O Ciel! Tout-à-la fois, perdre ainsi tout son bien!

PHILAMINTE *à Chrisale.*

Ah! Quel honteux transport! Fi. Tout cela n'est rien.
Il n'est pour le vray sage aucun revers funeste;
Et, perdant toute chose, à soi-même il se reste.
Achevons notre affaire, & quittez votre ennui;
*[montrant Trissotin.]*
Son bien nous peut suffire & pour nous & pour lui.

TRISSOTIN.

Non, Madame, cessez de presser cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire;
Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette réflexion vous vient en peu de tems;
Elle suit de bien près, Monsieur, notre disgrace.

TRISSOTIN.

De tant de résistance à la fin je me lasse.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras;
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE.

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez;
Mais je ne suis pas homme à souffrir l'infamie
Des refus offensans qu'il faut qu'ici j'essuye.
Je vaux bien que de moi l'on fasse plus de cas;
Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

## SCENE DERNIERE.

*ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, CLITANDRE, UN NOTAIRE, MARTINE.*

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert son ame mercénaire!
Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être; mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout votre destin;
Et j'ose vous offrir, avec que ma personne,
Ce qu'on sçait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monsieur, par ce trait généreux;
Et je veux couronner vos désirs amoureux.
Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée....

HENRIETTE.

Non, ma mere, je change à présent de pensée.
Souffrez que je résiste à votre volonté.

CLITANDRE.

Quoi! Vous vous opposez à ma félicité?
Et lorsqu'à mon amour je vois chacun se
rendre....

HENRIETTE.

Je sçais le peu de bien que vous avez, Clitandre;
Et je vous ai toujours souhaité pour époux,
Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux,
J'ai vû que mon hymen ajustoit vos affaires;
Mais, lorsque nous avons les destins si contraires,
Je vous chéris assez dans cette extrémité,
Pour ne vous charger point de notre adversité.

CLITANDRE.

Tout destin avec vous me peut être agréable;
Tout destin me seroit sans vous insupportable.

HENRIETTE.

L'amour, dans son transport, parle toujours ainsi.
Des retours importuns évitons le souci.
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux,
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

ARISTE *à Henriette.*

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre,
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre?

HENRIETTE.

Sans cela, vous verriez tout mon cœur y courir;
Et je ne fuis sa main, que pour le trop chérir

ARISTE.

Laiſſez-vous donc lier par des chaînes ſi belles.
Je ne vous ai porté que de fauſſes nouvelles ;
Et c'eſt un ſtratagême, un ſurprenant ſecours
Que j'ai voulu tenter pour ſervir vos amours ;
Pour détromper ma ſœur ; & lui faire connoître
Ce que ſon philoſophe à l'eſſai pouvoit être.

CHRISALE.

Le Ciel en ſoit loué !

PHILAMINTE.

J'en ai la joye au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche déſerteur.
Voilà le châtiment de ſa baſſe avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accompliſſe.

CHRISALE *à Clitandre.*

Je le ſçavois bien, moi, que vous l'épouſeriez.

ARMANDE *à Philaminte.*

Ainſi donc à leurs vœux vous me ſacrifiez ?

PHILAMINTE.

Ce ne ſera point vous que je leur ſacrifie ;
Et vous avez l'appui de la philoſophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BELISE.

Qu'il prenne garde au moins que je ſuis dans ſon çoeur.
Par un promt déſeſpoir ſouvent on ſe marie,
Qu'on s'en repent après tout le tems de ſa vie.

CHRISALE *au Notaire.*

Allons, Monſieur, ſuivez l'ordre que j'ai preſcrit ;
Et faites le contrat ainſi que je l'ai dit.

*FIN.*

LA

LA

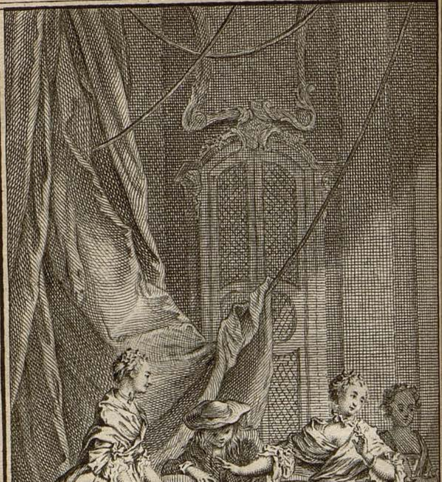
# COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

*COMEDIE.*

# ACTEURS.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.
LE COMTE, fils de la Comtesse d'Escarbagnas.
LE VICOMTE, amant de Julie.
JULIE, amante du Vicomte.
MONSIEUR TIBAUDIER, conseiller, amant de la Comtesse.
MONSIEUR HARPIN, receveur des tailles, autre amant de la Comtesse.
MONSIEUR BOBINET, précepteur de Monsieur le Comte.
ANDRE'E, suivante de la Comtesse.
JEANNOT, valet de Monsieur Tibaudier.
CRIQUET, valet de la Comtesse.

*La scene est à Angoulême.*



LA COMTESSE DESCARBAGNAS.

*J. Punt delin. et fecit 1740.*

# LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, COMEDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

*JULIE, LE VICOMTE.*

LE VICOMTE.

HE quoi, Madame, vous étes déjà ici?

JULIE.

Oui. Vous en devriez rougir de honte, Cléante; & il n'est guére honnête à un amant De venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE.

Je serois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point de fâcheux au monde, & j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun de qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la Cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter; & c'est là, comme vous sçavez, le fléau des petites villes, que ces grands nouvellistes qui cherchent partout où répandre les contes qu'ils ramassent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier, pleines jusques aux bords d'un grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus sûr du monde. Ensuite, comme d'une chose fort curieuse, il m'a fait avec grand mystére une fatiguante lecture de tou-

toutes les méchantes plaiſanteries de la gazette de Hollande, dont il épouſe les intérêts. Il tient que la France eſt battuë en ruine par la plume de cet écrivain, & qu'il ne faut que ce bel eſprit pour défaire toutes nos troupes, & de là s'eſt jetté à corps perdu dans le raiſonnement du Miniſtére, dont il remarque tous les défauts, & d'où j'ai crû qu'il ne ſortiroit point. A l'entendre parler, il ſçait les ſecrets du cabinet, mieux que ceux qui les font. La politique de l'Etat lui laiſſe voir tous ſes deſſeins; & elle ne fait pas un pas, dont il ne pénétre les intentions. Il nous apprend les reſſorts cachés de tout ce qui ſe fait, nous découvre les vûës de la prudence de nos voiſins, & remuë, à ſa fantaiſie, toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent juſques en Afrique, & en Aſie; & il eſt informé de tout ce qui s'agite dans le conſeil d'en haut du Prête-Jean, & du grand Mogol.

JULIE.

Vous parez votre excuſe du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable, & faire qu'elle ſoit plus aiſément reçûë.

LE VICOMTE.

C'eſt là, belle Julie, la véritable cauſe de mon retardement; & ſi je voulois y donner une excuſe galante, je n'aurois qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriſer la pareſſe dont vous me querellez; que m'engager à faire l'amant de la maîtreſſe du logis, c'eſt me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier, que, cette feinte où je me force n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en ſouffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertiſſent, que j'évite le tête à tête avec cette Comteſſe ridicule dont vous m'embarraſſez; &, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raiſons du monde d'attendre que vous y ſoyez.

JULIE.

Nous ſçavons bien que vous ne manquerez jamais

mais d'eſprit, pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pouvez faire. Cependant, ſi vous étiez venu une demie-heure plûtôt, nous aurions profité de tous ces momens, car j'ai trouvé en arrivant que la Comteſſe étoit ſortie ; & je ne doute point qu'elle ne ſoit allée par la ville ſe faire honneur de la comédie que vous me donnez ſous ſon nom.

LE VICOMTE.

Mais tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, & me faire moins acheter le bonheur de vous voir?

JULIE.

Quand nos parens pourront être d'accord, ce que je n'oſe eſpérer. Vous ſçavez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part; & que mes freres, non plus que votre pere, ne ſont pas aſſez raiſonnables pour ſouffrir notre attachement.

LE VICOMTE.

Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez-vous que leur inimitié nous laiſſe, & me contraindre à perdre, en une ſotte feinte, les momens que j'ai près de vous?

JULIE.

Pour mieux cacher notre amour; & puis, à vous dire la vérité, cette feinte, dont vous parlez, m'eſt une comédie fort agréable; & je ne ſçais ſi celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre Comteſſe d'Eſcarbagnas, avec ſon perpétuel entêtement de qualité, eſt un auſſi bon perſonnage qu'on en puiſſe mettre ſur le théatre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris, la raméne dans Angoulême plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la Cour a donné à ſon ridicule de nouveaux agrémens; & ſa ſottiſe tous les jours ne fait que croître & embellir.

LE VICOMTE.

Oui; mais vous ne conſidérez pas que le jeu qui vous divertit tient mon cœur au ſupplice,

&

& qu'on n'eſt point capable de ſe jouer long-tems, lorſqu'on a dans l'eſprit une paſſion auſſi ſérieuſe que celle que je ſens pour vous. Il eſt cruel, belle Julie, que cet amuſement dérobe à mon amour un tems qu'il voudroit employer à vous expliquer ſon ardeur; &, cette nuit, j'ai fait là-deſſus quelques vers que je ne puis m'empêcher de vous réciter, ſans que vous me le demandiez, tant la demangeaiſon de dire ſes ouvrages eſt un vice attaché à la qualité de poëte.

C'eſt trop long-tems, Iris, me mettre à la
torture.

Iris, comme vous le voyez, eſt mis là pour Julie.

C'eſt trop long-tems, Iris me mettre à la
torture;
Et, ſi je ſuis vos loix, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne reſſens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends
les armes,
Veuillent ſe divertir de mes triſtes ſoupirs?
Et n'eſt-ce pas aſſez de ſouffrir pour vos
charmes,
Sans me faire ſouffrir encor pour vos plaiſirs?

C'en eſt trop à la fois que ce double martyre;
Et ce qu'il me faut taire, & ce qu'il me faut dire,
Exerce ſur mon cœur pareille cruauté.

L'amour le met en feu, la contrainte le tuë;
Et, ſi par la pitié vous n'étes combattuë,
Je meurs & de la feinte & de la vérité.

JULIE.

Je vois que vous vous faites là bien plus mal traité que vous n'étes; mais c'eſt une licence que prennent meſſieurs les poëtes, de mentir de gayeté de cœur, & de donner à leurs maîtreſſes des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux penſées qui leur peuvent venir. Cependant je ſerai bien aiſe que vous me donniez ces vers par écrit.

LE

LE VICOMTE.

C'eſt aſſez de vous les avoir dits, & je dois en demeurer là. Il eſt permis d'être par fois aſſez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils ſoient vûs.

JULIE.

C'eſt en vain que vous vous retranchez ſur une fauſſe modeſtie, on ſçait dans le monde que vous avez de l'eſprit; & je ne vois pas la raiſon qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VICOMTE.

Mon Dieu! Madame, marchons là-deſſus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenuë; il eſt dangereux dans le monde de ſe mêler d'avoir de l'eſprit. Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il eſt facile d'attraper, & nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE.

Mon Dieu! Cléante, vous avez beau dire, je vois avec tout cela que vous mourez d'envie de me les donner; & je vous embarraſſerois, ſi je faiſois ſemblant de ne m'en pas ſoucier.

LE VICOMTE.

Moi, Madame? Vous vous moquez, & je ne ſuis pas ſi poëte que vous pourriez croire pour... Mais voici votre Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas. Je ſors par l'autre porte pour ne la point trouver; & vais diſpoſer tout mon monde au divertiſſement que je vous ai promis.

## SCENE II.

*LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E & CRIQUET dans le fond du théatre.*

LA COMTESSE.

AH! Mon Dieu! Madame, vous voilà toute ſeule! Quelle pitié eſt-ce-là? Toute ſeule! Il me ſemble que mes gens m'avoient dit, que le Vicomte étoit ici.

JULIE.

Il eſt vray qu'il y eſt venu; mais c'eſt aſſez

pour

pour lui de ſçavoir que vous n'y étiez pas, pour l'obliger à ſortir.

LA COMTESSE.

Comment! Il vous a vûë?

JULIE.

Oui.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit?

JULIE.

Non, Madame; & il a voulu témoigner par là qu'il eſt tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vrayment, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment, rendent ce qu'ils doivent au ſexe; & je ne ſuis point de l'humeur de ces femmes injuſtes, qui s'applaudiſſent des incivilités que leurs amans font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point, Madame, que vous ſoyiez ſurpriſe de ſon procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ſes actions, & l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une paſſion aſſez forte, & je me trouve pour cela aſſez de beauté, de jeuneſſe, & de qualité, Dieu merci; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inſpire, on ne puiſſe garder de l'honnêteté, & de la complaiſance pour les autres. [*appercevant Criquet.*] Que faites-vous donc là, laquais? Eſt-ce qu'il n'y a pas une antichambre où ſe tenir, pour venir quand on vous appelle? Cela eſt étrange qu'on ne puiſſe avoir en province un laquais qui ſçache ſon monde. A qui eſt-ce donc que je parle? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon?

SCE-

## SCENE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E.

LA COMTESSE *à Andrée.*

Fille, approchez.

ANDRE'E.

Que vous plaît-il, Madame?

LA COMTESSE.

Otez-moi mes coëffes. Doucement donc, maladroite, comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes.

ANDRE'E.

Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oui; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, & vous me l'avez déboëtée. Tenez encore ce manchon, ne laissez point traîner tout cela, & portez-le dans ma garderobe. Hé bien, où va-t-elle, où va t-elle, que veut-elle faire, cet oison bridé?

ANDRE'E.

Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garderobes.

LA COMTESSE.

Ah! Mon Dieu! L'impertinente! [*à Julie.*] Je vous demande pardon, Madame. [*à Andrée.*] Je vous ai dit ma garderobe, grosse bête, c'est-à-dire, où sont mes habits.

ANDRE'E.

Est-ce, Madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garderobe?

LA COMTESSE.

Oui, butorde; on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

ANDRE'E.

Je m'en ressouviendrai, Madame, aussi bien que de votre grenier, qu'il faut appeller garde-meuble.

## SCENE IV.

*LA COMTESSE, JULIE.*

LA COMTESSE.

QUelle peine il faut prendre pour inſtruire ces animaux là !

JULIE.

Je les trouve bienheureux, Madame, d'être ſous votre diſcipline.

LA COMTESSE.

C'eſt une fille de ma mere nourrice que j'ai miſe à la chambre, & elle eſt toute neuve encore.

JULIE.

Cela eſt d'une belle ame, Madame; & il eſt glorieux de faire ainſi des créatures.

LA COMTESSE.

Allons des ſiéges. Holà, laquais, laquais, laquais. En vérité voilà qui eſt violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des ſiéges. Filles, laquais, laquais, filles, quelqu'un. Je penſe que tous mes gens ſont morts, & que nous ſerons contraints de nous donner des ſiéges nous-mêmes.

## SCENE V.

*LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E.*

ANDRE'E.

QUe voulez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Il ſe faut bien égoſiller avec vous autres.

ANDRE'E.

J'enfermois votre manchon, & vos coëffes dans votre armoi..... dis-je, dans votre garderobe.

LA COMTESSE.

Appellez-moi ce petit fripon de laquais.

ANDRE'E.

Holà, Criquet.

LA COMTESSE.

Laiſſez-là votre Criquet, bouviére; & appellez, laquais.

ANDRE'E.

Laquais donc, & non pas Criquet, venez parler à Madame. Je penſe qu'il eſt ſourd, Criq.... Laquais, laquais.

*************************************

## SCENE VI.

*LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E, CRIQUET.*

CRIQUET.

PLaît-il?

LA COMTESSE.

Où étiez-vous donc, petit coquin?

CRIQUET.

Dans la ruë, Madame.

LA COMTESSE.

Et pourquoi dans la ruë?

CRIQUET.

Vous m'avez dit d'aller là-dehors.

LA COMTESSE.

Vous étes un petit impertinent, mon ami, & vous devez ſçavoir que là-dehors, en terme de perſonnes de qualité, veut dire, l'antichambre. Andrée, ayez ſoin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là, par mon écuyer; c'eſt un petit incorrigible.

ANDRE'E.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Madame, que votre écuyer? Eſt-ce maître Charles, que vous appellez comme cela?

COMTESSE.

Taiſez-vous, ſotte que vous étes, vous ne ſçauriez ouvrir la bouche, que vous ne diſiez une impertinence. [*à Criquet.*] Des ſiéges. [*à Andrée.*] Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent, il ſe fait déja tard. Qu'eſtce que c'eſt donc, que vous me regardez toute effarée?

ANDRE'E.

Madame.....

LA COMTESSE.

Hé bien, Madame. Qu'y a-t-il?

ANDRE'E.

C'est que.....

LA COMTESSE.

Quoi?

ANDRE'E.

C'est que je n'ai point de bougie.

LA COMTESSE.

Comment? Vous n'en avez point?

ANDRE'E.

Non, Madame, si ce n'est des bougies de suif.

LA COMTESSE.

La bouviére! Et où est donc la cire que je fis acheter ces jours passés?

ANDRE'E.

Je n'en ai point vûë depuis que je suis céans.

LA COMTESSE.

Otez-vous de-là, insolente. Je vous renvoyerai chez vos parens. Apportez-moi un verre d'eau.

*****************************************

## SCENE VII.

*LA COMTESSE & JULIE faisant des cérémonies pour s'asseoir.*

LA COMETESSE.

MAdame.

JULIE.

Madame.

LA COMTESSE.

Ah! Madame.

JULIE.

Ah! Madame.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Madame.

JULIE.

Mon Dieu! Madame.

LA COMTESSE.

Oh! Madame.

JULIE.

Oh! Madame.

LA COMTESSE.

Hé! Madame.

JULIE.

Hé! Madame.

LA COMTESSE.

Hé? Allons donc, Madame.

JULIE.

Hé! Allons donc, Madame.

LA COMTESSE.

Je suis chez moi, Madame. Nous sommes demeurées d'accord de cela. Me prenez-vous pour une provinciale, Madame?

JULIE.

Dieu m'en garde, Madame.

***************************************

## SCENE VIII.

*LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, apportant un verre d'eau, CRIQUET.*

LA COMTESSE *à Andrée.*

ALlez, impertinente, je bois avec une soucoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une soucoupe pour boire.

ANDRÉE.

Criquet, qu'est-ce que c'est qu'une soucoupe?

CRIQUET.

Une soucoupe?

ANDRÉE.

Oui.

CRIQUET.

Je ne sçais.

LA COMTESSE *à Andrée.*

Vous ne grouillez pas?

ANDRÉE.

Nous ne sçavons tous deux, Madame, ce que c'est qu'une soucoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'est une assiette, sur laquelle on met le verre.

## SCENE IX.

*LA COMTESSE, JULIE.*

LA COMTESSE.

VIve Paris pour être bien ſervie; on vous entend-là au moindre coup d'œil.

## SCENE X.

*LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E apportant un verre d'eau avec une aſſiette deſſus, CRIQUET.*

LA COMTESSE.

HE bien! Vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? C'eſt deſſous qu'il faut mettre l'aſſiette.

ANDRE'E.

Cela eſt bien aiſé. [*Andrée caſſe le verre en le poſant ſur l'aſſiette.*]

LA COMTESSE.

Hé bien, ne voilà pas l'étourdie? En vérité, vous me payerez mon verre.

ANDRE'E.

Hé bien, oui, Madame, je le payerai.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette mal-adroite, cette bouviére, cette butorde, cette....

ANDRE'E *s'en allant.*

Dame! Madame, ſi je le paye, je ne veux point être querellée.

LA COMTESSE.

Otez-vous de devant mes yeux.

## SCENE XI.

*LA COMTESSE, JULIE.*

LA COMTESSE.

EN vérité, Madame, c'eſt une choſe étrange que les petites villes, on n'y ſçait point du

tout

tout son monde; & je viens de faire deux ou trois visites, où ils ont pensé me désespérer, par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre? Ils n'ont point fait de voyage à Paris?

LA COMTESSE.

Ils ne laisseroient pas de l'apprendre s'ils vouloient écouter les personnes; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en sçavoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, & vû toute la cour.

JULIE.

Les sottes gens que voilà!

LA COMTESSE.

Ils sont insupportables, avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses; & ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cens ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bien gentilhomme que feu Monsieur mon mari, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courans, & qui prenoit la qualité de Comte dans tous les contrats qu'il passoit.

JULIE.

On sçait bien mieux vivre à Paris dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chére. Cet hôtel de Moï, Madame, cet hôtel de Lion, cet hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà!

LA COMTESSE.

Il est vray qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là, à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les respects qu'on sçauroit souhaiter. On ne s'en léve pas, si l'on veut, de dessus son siége; &, lorsque l'on veut voir la revûë, ou le grand ballet de Psiché, on est servie à point nommé.

JULIE.

Je penſe, Madame, que, durant votre ſéjour à Paris, vous avez fait bien des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galans de la cour, n'a pas manqué de venir à ma porte, & de m'en conter; & je garde dans ma caſſette de leurs billets qui peuvent faire voir quelles propoſitions j'ai refuſées; il n'eſt pas néceſſaire de vous dire leurs noms, on ſçait ce qu'on veut dire par les galans de la cour.

JULIE.

Je m'étonne, Madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pû redeſcendre à un Monſieur Tibaudier le Conſeiller, & à un Monſieur Harpin le Receveur des tailles. La chûte eſt grande, je vous l'avouë; car pour Monſieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'eſt toujours un vicomte, & il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait; mais un conſeiller, & un receveur ſont des amans un peu bien minces, pour une grande comteſſe comme vous.

LA COMTESSE.

Ce ſont gens qu'on ménage dans les provinces pour le beſoin qu'on en peut avoir, ils ſervent au moins à remplir les vuides de la galanterie, à faire nombre de ſoupirans. Il eſt bon, Madame, de ne pas laiſſer un amant ſeul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, ſon amour ne s'endorme ſur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avouë, Madame, qu'il y a merveilleuſement à profiter de tout ce que vous dites, c'eſt une école que votre converſation; & j'y viens tous les jours apprendre quelque choſe.

## SCENE XII.

*LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E, CRIQUET.*

CRIQUET *à la Comtesse.*

VOilà Jeannot de Monsieur le Conseiller qui vous demande, Madame.

LA COMTESSE.

Hé bien, petit coquin, voilà encore une de vos âneries. Un laquais qui sçauroit vivre, auroit été parler tout bas à la demoiselle suivante, qui seroit venuë dire doucement à l'oreille de sa maîtresse, Madame, voilà le laquais de Monsieur un tel, qui demande à vous dire un mot; à quoi la maîtresse auroit répondu, faites-le entrer.

## SCENE XIII.

*LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E, CRIQUET, JEANNOT.*

CRIQUET.

ENtrez, Jeannot.

LA COMTESSE.

Autre lourderie. [*à Jeannot*] Qu'y a-t-il, laquais? Que portes-tu-là?

JEANNOT.

C'est Monsieur le Conseiller, Madame, qui vous souhaite le bon jour; &, auparavant que de venir, vous envoye des poires de son jardin, avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE.

C'est du bon chrétien, qui est fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office.

## SCENE XIV.

*LA COMTESSSE, JULIE, CRIQUET, JEANNOT.*

LA COMTESSE *donnant de l'argent à Criquet.*

Tien, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT.

Oh! Non, Madame.

LA COMTESSE.

Tien, te dis-je.

JEANNOT.

Mon maître m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

JEANNOT.

Pardonnez-moi, Madame.

CRIQUET.

Hé, prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE.

Dis à ton maître que je le remercie.

CRIQUET *à Jeannot, qui s'en va.*

Donne-moi donc cela.

JEANNOT.

Oui? Quelque sot.

CRIQUET.

C'est moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurois bien pris sans toi.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît de ce Monsieur Tibaudier, c'est qu'il sçait vivre avec les personnes de ma qualité, & qu'il est fort respectueux.

SCE-

## SCENE XV.

*LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.*

LE VICOMTE.

MAdame, je viens vous avertir que la comédie sera bien-tôt prête; & que, dans un quart-d'heure, nous pouvons passer dans la sale.

LA COMTESSE.

Je ne veux point de cohuë au moins. [*à Criquet.*] Que l'on dise à mon suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE.

En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce à la Comédie, & je n'y sçaurois prendre de plaisir lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville.

LA COMTESSE.

Laquais, un siége. [*au vicomte, après qu'il s'est assis.*] Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de Monsieur Tibaudier, qui m'envoye des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut, je ne l'ai point encore vû.

LE VICOMTE *apres avoir lû tout bas le billet.*
Voici un billet du beau stile, Madame, & qui mérite d'être bien écouté.

*MAdame, je n'aurois pas pû vous faire le présent que je vous envoye, si je ne recueillois pas plus de fruit de mon jardin, que j'en recueille de mon amour.*

LA COMTESSE.

Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

LE VICOMTE.

*Les poires ne sont pas encore bien mûres, mais elles en quadrent mieux avec la dureté de votre*

 *ame,*

*ame, qui, par ses continuels dédains, ne me promet pas poires molles. Trouvez bon, Madame, que sans m'engager dans une énumération de vos perfections & charmes, qui me jetteroit dans un progrès à l'infini, je concluë ce mot, en vous faisant considérer que je suis d'un aussi franc chrétien que les poires que je vous envoye, puisque je rends le bien pour le mal; c'est-à-dire, Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puisque je vous présente des poires de bon chrétien, pour des poires d'angoisse que vos cruautés me font avaler tous les jours.*

TIBAUDIER, votre esclave indigne.

Voilà, Madame, un billet à garder.

LA COMTESSE.

Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'académie; mais j'y remarque un certain respect qui me plaît beaucoup.

JULIE.

Vous avez raison, Madame; & Monsieur le Vicomte dût-il s'en offenser, j'aimerois un homme qui m'écriroit comme cela.

## SCENE XVI.

*M. TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE. CRIQUET.*

LA COMTESSE.

APprochez, Monsieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçû, aussi-bien que vos poires; & voilà Madame qui parle pour vous contre votre rival.

M. TIBAUDIER.

Je lui suis bien obligé, Madame; &, si elle a jamais quelque procès en notre siége, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait, de se rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flâme.

JULIE.

Vous n'avez pas besoin d'avocat, Monsieur, & votre cause est juste.

M. TIBAUDIER.

Ce néanmoins, Madame, bon droit a besoin d'aide; & j'ai sujet d'appréhender de me voir supplanté par un tel rival, & que Madame ne soit circonvenuë par la qualité de vicomte.

LE VICOMTE.

J'espérois quelque chose, Monsieur Tibaudier, avant votre billet; mais il me fait craindre pour mon amour.

M. TIBAUDIER.

Voici encore, Madame, deux petits versets, ou couplets que j'ai composés à votre honneur & gloire.

LE VICOMTE.

Ah! Je ne pensois pas que Monsieur Tibaudier fût poëte; & voilà pour m'achever, que ces deux petits versets-là.

LA COMTESSE.

Il veut dire deux strophes. [*à Criquet* ] Laquais, donnez un siége à Monsieur Tibaudier. *bas à Criquet, qui apporte une chaise.*] Un pliant, petit animal, Monsieur Tibaudier, mettez-vous-là; & nous lisez vos strophes.

M. TIBAUDIER.

Une personne de qualité
Ravit mon ame.
Elle a de la beauté,
J'ai de la flâme;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE.

Je suis perdu après cela.

LA COMTESSE.

Le premier vers est beau. Une personne de qualité.

JULIE.

Je crois qu'il est un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour dire une belle pensée.

LA COMTESSE *à M. Tibaudier.*

Voyons l'autre strophe

M. TIBAUDIER.

Je ne ſçais pas ſi vous doutez de mon parfait
amour ;
Mais je ſçais bien que mon cœur, à toute heure,
Veut quitter ſa chagrine demeure,
Pour aller, par reſpect, faire au vôtre ſa cour.
Après cela pourtant, ſûre de ma tendreſſe,
Et de ma foi, dont unique eſt l'eſpéce,
Vous devriez à votre tour,
Vous contentant d'être Comteſſe,
Vous dépouiller, en ma faveur, d'une peau de
tigreſſe,
Qui couvre vos appas, la nuit comme le jour.

LE VICOMTE.

Me voilà ſupplanté, moi, par Monſieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne penſez pas vous moquer; pour des vers faits dans la province, ces vers-là ſont fort beaux.

LE VICOMTE.

Comment, Madame! Me moquer? Quoique ſon rival, je trouve ſes vers admirables, & ne les appelle pas ſeulement deux ſtrophes, comme vous; mais deux épigrammes, auſſi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE.

Quoi? Martial fait-il des vers? Je penſois qu'il ne fît que des gands?

M. TIBAUDIER.

Ce n'eſt pas ce Martial-là, Madame, c'eſt un auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE.

Monſieur Tibaudier a lû les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, ſi ma muſique & ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre eſprit les progrès des deux ſtrophes, & du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le Comte ſoit de la partie; car il eſt arrivé ce matin de mon château avec ſon précepteur, que je vois là-dedans.

## SCENE XVII.

*LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.*

LA COMTESSE.

HOlà, Monſieur Bobinet. Monſieur Bobinet, approchez-vous du monde.

M. BOBINET.

Je donne le bon vêpre à toute l'honorable compagnie. Que déſire Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas, de ſon très-humble ſerviteur Bobinet?

LA COMTESSE.

A quelle heure, Monſieur Bobinet, étes-vous parti d'Eſcarbagnas, avec mon fils le Comte?

M. BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme votre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment ſe portent mes deux autres fils, le Marquis & le Commandeur?

M. BOBINET.

Ils ſont, Dieu grace, Madame, en parfaite ſanté.

LA COMTESSE.

Où eſt le Comte?

M. BOBINET.

Dans votre belle chambre à alcove, Madame.

LA COMTESSE.

Que fait-il, Monſieur Bobinet?

M. BOBINET.

Il compoſe un théme, Madame, que je viens de lui dicter ſur une épître de Cicéron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, Monſieur Bobinet.

M. BOBINET.

Soit fait, Madame, ainſi que vous le commandez.

## SCENE XVIII.

*LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER.*

LE VICOMTE *à la Comtesse.*

CE Monsieur Bobinet, Madame, a la mine fort sage; & je crois qu'il a de l'esprit.

## SCENE XIX.

*LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. BOBINET, M. TIBAUDIER.*

M. BOBINET.

ALlons, Monsieur le Comte, faites voir que vous profitez des bons documens qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête assemblée.

LA COMTESSE *montrant Julie.*

Comte, saluez Madame, faites la révérence à Monsieur le Vicomte, saluez Monsieur le Conseiller.

M. TIBAUDIER.

Je suis ravi, Madame, que vous me concédiez la grace d'embrasser Monsieur le Comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime aussi les branches.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous-là?

JULIE.

En vérité, Madame, Monsieur le Comte a tout-à-fait bon air.

LE VICOMTE.

Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.

JULIE.

Qui diroit que Madame eût un si grand enfant?

LA COMTESSE.

Hélas! Quand je le fis, j'étois si jeune, que je me jouois encore avec une poupée.

JULIE.

C'est Monsieur votre frere, & non pas Monsieur votre fils.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation

M. BOBINET.

Madame, je n'oublierai aucune chose pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite ; & je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

M. BOBINET.

Allons, Monsieur le Comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

*Omne viro soli quod convenit esto virile, omne vir ....*

LA COMTESSE.

Fi, Monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez-là ?

M. BOBINET.

C'est du latin, Madame, & la premiére régle de Jean Despautére.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Ce Jean Despautére-là est un insolent ; & je vous prie de lui enseigner du latin plus honnête que celui-là.

M. BOBINET.

Si vous voulez, Madame, qu'il achéve, la glose expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE.

Non, non, cela s'explique assez.

## SCENE XX.

*LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, LE COMTE, M. BOBINET, CRIQUET.*

CRIQUET.

LEs comédiens envoyent dire, qu'ils sont tout prêts.

LA COMTESSE.

Allons nous placer. [*montrant Julie.*] Monsieur Tibaudier, prenez Madame.

[*Criquet range tous les siéges sur un des côtés du théâtre, la comtesse, Julie, & le vicomte s'asséyent, Monsieur Tibaudier s'assiéd aux piéds de la comtesse.*]

LE VICOMTE.

Il est nécessaire de dire que cette Comédie n'a été faite que pour lier ensemble les différens morceaux de musique, & de danse, dont on a voulu composer ce divertissement, & que....

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Voyons l'affaire. On a assez d'esprit pour comprendre les choses.

LE VICOMTE.

Qu'on commence le plûtôt qu'on pourra, & qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertissement.

[*Les violons commencent une ouverture.*]

## SCENE XXI.

*LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, MONSIEUR HARPIN, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.*

M. HARPIN.

PArbleu, la chose est belle, & je me réjouis de voir ce que je vois.

LA COMTESSE.

Holà, Monsieur le Receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites? Vient-on interrompre, comme cela, une comédie?

M. HARPIN.

Morbleu, Madame, je suis ravi de cette avanture, & ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, & l'assûrance qu'il y a au don de votre cœur, & aux sermens que vous m'avez faits de sa fidélité.

LA COMTESSE.

Mais, vrayment! On ne vient point ainsi se jetter au travers d'une comédie, & troubler un acteur qui parle.

M. HARPIN.

Hé, tête-bleu, la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez; &, si je vous trouble, c'est dequoi je me soucie peu.

LA COMTESSE.

En vérité, vous ne sçavez ce que vous dites.

M. HARPIN.

Si fait, morbleu, je le sçais bien; je le sçais bien, morbleu; &. . . .] *Monsieur Bobinet épouvanté emporte le comte & s'enfuit; il est suivi par Criquet.*]

LA COMTESSE.

Hé, fi, Monsieur, que cela est vilain de jurer de la sorte.

M. HARPIN.

Hé, ventrebleu, s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point mes juremens, ce sont vos actions; & il vaudroit bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la mort & le sang, que de faire ce que vous faites avec Monsieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne sçais pas, Monsieur le Receveur, dequoi vous vous plaignez; & si. . . .

M. HARPIN *au Vicomte.*

Pour vous, Monsieur, je n'ai rien à vous dire, vous faites bien de pousser votre pointe, cela est

eſt naturel, je ne le trouve point étrange; & je vous demande pardon ſi j'interromps votre Comédie ; mais vous ne devez point trouver étrange auſſi que je me plaigne de ſon procédé, & nous avons raiſon tous deux de faire ce que nous faiſons.

LE VICOMTE.

Je n'ai rien à dire à cela; & je ne ſçais point les ſujets de plainte que vous pouvez avoir contre Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

LA COMTESSE.

Quand on a des chagrins jaloux, on n'en uſe point de la ſorte; & l'on vient doucement ſe plaindre à la perſonne que l'on aime.

M. HARPIN.

Moi, me plaindre doucement?

LA COMTESSE.

Oui. L'on ne vient point crier, de deſſus un théatre, ce qui ſe doit dire en particulier.

M. HARPIN.

J'y viens, moi, morbleu, tout exprès ; c'eſt le lieu qu'il me faut, & je ſouhaiterois que ce fût un théatre public, pour vous dire, avec plus d'éclat, toutes vos vérités.

LA COMTESSE.

Faut-il faire un ſi grand vacarme pour une Comédie que Monſieur le Vicomte me donne? Vous voyez que Monſieur Tibaudier, qui m'aime, en uſe plus reſpectueuſement que vous.

M. HARPIN.

Monſieur Tibaudier en uſe comme il lui plaît, je ne ſçais pas de quelle façon Monſieur Tibaudier a été avec vous, mais Monſieur Tibaudier n'eſt pas un exemple pour moi, & je ne ſuis point d'humeur à payer les violons pour faire danſer les autres.

LA COMTESSE.

Mais, vrayment, Monſieur le Receveur, vous ne ſongez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la ſorte les femmes de qualité; & ceux qui vous entendent croiroient qu'il y a quelque choſe d'étrange entre vous & moi.

M.

M. HARPIN.

Hé! Ventrebleu, Madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire avec votre, quittons la faribole?

M. HARPIN.

Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de Monſieur le Vicomte; vous n'étes pas la premiére femme qui jouë dans le monde de ces ſortes de caractéres, & qui ait auprès d'elle un Monſieur le Receveur, dont on lui voit trahir & la paſſion & la bourſe, pour le premier venu qui lui donnera dans la vûë. Mais ne trouvez point étrange auſſi que je ne ſois point la duppe d'une infidélité ſi ordinaire aux coquettes du tems, & que je vienne vous aſſûrer, devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous; & que Monſieur le Receveur ne ſera plus pour vous Monſieur le Donneur.

LA COMTESSE.

Cela eſt merveilleux, comme les amans emportés deviennent à la mode! On ne voit autre choſe de tous côtés. Là, là, Monſieur le Receveur, quittez votre colére; & venez prendre place pour voir la Comédie.

M. HARPIN.

Moi, morbleu, prendre place! Cherchez [*montrant Monſieur Tibaudier.*] vos benêts à vos pieds. Je vous laiſſe, Madame la Comteſſe, à Monſieur le Vicomte; & ce ſera à lui que j'envoyerai tantôt vos lettres. Voilà ma ſcéne faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

M. TIBAUDIER.

Monſieur le Receveur, nous vous verrons autre part qu'ici; & je vous ferai voir que je ſuis au poil & à la plume.

M. HARPIN *en ſortant.*

Tu as raiſon, Monſieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Pour moi, je ſuis confuſe de cette inſolence.

LE VICOMTE.

Les jaloux, Madame, ſont comme ceux qui perdent leur procès, ils ont permiſſion de tout dire. Prêtons ſilence à la Comédie.

************************************

## SCENE DERNIERE.

*LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, MONSIEUR TIBAUDIER, JEANNOT.*

JEANNOT *au Vicomte.*

VOilà un billet, Monſieur, qu'on nous a dit de vous donner vîte.

LE VICOMTE *liſant.*

*En cas que vous ayez quelque meſure à prendre, je vous envoye promtement un avis. La querelle de vos parens, & de ceux de Julie vient d'être accommodée; & les conditions de cet accord, c'eſt le mariage de vous & d'elle. Bon ſoir.*

[*à Julie.*]

Ma foi, Madame, voilà notre Comédie achevée auſſi.

[*Le Vicomte, la Comteſſe, Julie, & Monſieur Tibaudier ſe lévent.*]

JULIE.

Ah! Cléante, quel bonheur! Notre amour eût-il oſé eſpérer un ſi heureux ſuccès?

LA COMTESSE.

Comment donc? Qu'eſt-ce que cela veut dire?

LE VICOMTE.

Cela veut dire, Madame, que j'épouſe Julie; &, ſi vous m'en croyez, pour rendre la Comédie complette de tout point, vous épouſerez Monſieur Tibaudier, & donnerez Mademoiſelle Andrée à ſon laquais, dont il fera ſon valet de chambre.

LA COMTESSE.

Quoi! Jouer de la ſorte une perſonne de ma qualité?

LE

LE VICOMTE.

C'eſt ſans vous offenſer, Madame; & les Comédies veulent de ces ſortes de choſes.

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur Tibaudier, je vous épouſe, pour faire enrager tout le monde.

M. TIBAUDIER.

Ce m'eſt bien de l'honneur, Madame.

LE VICOMTE *à la Comteſſe.*

Souffrez, Madame, qu'en enrageant, nous puiſſions voir ici le reſte du ſpectacle.

*FIN.*

*NOMS DE CEUX QUI REPRESENTOIENT dans* la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

La Comteſſe, *Mademoiſelle Marotte.*
Julie, Marquiſe, *Mademoiſelle Beauval.*
Cléante, Vicomte, *le Sieur la Grange.*
Le petit Comte, fils de la Comteſſe, *le Sieur Gaudon.*
Bobinet, *le Sieur Beauval.*
M. Tibaudier, Conſeiller, *le Sieur Hubert.*
M. Harpin, Receveur des tailles, *le Sieur du Croiſy.*
Andrée, *Mademoiſelle Bonneau.*
Criquet, *le Sieur Finet.*
Jeannot, *le Sieur Boulonnois.*

*AVER-*

## AVERTISSEMENT.

LE Roi s'étant proposé de donner un divertissement à Madame à son arrivée à la cour, choisit les plus beaux endroits des ballets qui avoient été représentés devant lui depuis quelques années, & ordonna à Moliere de composer une Comédie, qui enchaînât tous ces morceaux différens de musique & de danse. Moliere composa pour cette fête, la Comtesse d'Escarbagnas, comédie en prose, & une pastorale; ce divertissement parut à Saint Germain en Laye au mois de Décembre 1671, sous le titre de, *ballet des ballets.*

Ces deux piéces composoient sept actes, qui étoient précédés d'un prologue, & qui étoient chacun suivi d'un interméde. La Comtesse d'Escarbagnas ne parut sur le théatre du palais royal qu'en un acte, au mois de Juillet 1672, telle qu'on la jouë encore aujourd'hui, & telle qu'elle est imprimée. Il y a apparence qu'elle étoit divisée d'abord en plusieurs actes. Pour ce qui est de la pastorale, il ne nous en reste que le nom des acteurs, & des comédiens qui la représentoient.

*ACTEURS DE LA PASTORALE.*

UNE NYMPHE ...... *Mademoiselle de Brie.*
LA BERGERE en homme. *Mademoiselle Moliere.*
LA BERGERE en femme. *Mademoiselle Moliere.*
UN BERGER amant. *le Sieur Baron.*
I. PASTRE........ *le Sieur Moliere.*
II. PASTRE....... *le Sieur la Thorilliere.*
UN TURC.......... *le Sieur Moliere.*

Voici quel étoit l'ordre & la distribution des actes & des Intermédes de ce divertissement.

PROLOGUE.

*Le prologue réunissoit le premier interméde des amans magnifiques avec les chants & les danses du prologue de Psiché. Vénus descenduë du Ciel, jettoit les fondemens de toute la comédie & des divertissemens qui devoient suivre.*

PRE

## PREMIER ACTE DE LA COMEDIE.

### PREMIER INTERMEDE.

*La plainte qui fait le premier interméde de Psiché.*

## SECOND ACTE DE LA COMEDIE.

### SECOND INTERMEDE.

*Cérémonie magique de la pastorale comique, représentée dans la troisiéme entrée du ballet des Muses.*

## TROISIEME ACTE DE LA COMEDIE.

### TROISIME INTERMEDE.

*Combat des suivans de l'Amour, & des suivans de Bacchus, qui fait le quatriéme interméde de George Dandin.*

## QUATRIEME ACTE DE LA COMEDIE.

### QUATRIEME INTERMEDE.

*Entrée d'une Egyptienne, dansante & chantante, suivie de douze Egyptiens dansans, tirée de la pastorale comique, représentée dans la troisiéme entrée du ballet des Muses.*
*Entrée de Vulcain, des Cyclopes, & des Fées, qui fait le second interméde de Psiché.*

## CINQUIEME ACTE DE LA COMEDIE.

### CINQUIEME INTERMEDE.

*Cérémonie Turque, du quatriéme acte du Bourgeois Gentilhomme.*

## SIXIEME ACTE DE LA COMEDIE.

### SIXIEME INTERMEDE.

*Entrée d'Italiens, tirée du Ballet des Nations, représenté à la suite du Bourgeois Gentilhomme.*
*Entrée d'Espagnols, tirée du même Ballet des Nations.*

SEPTIEME & dernier ACTE DE LA COMEDIE.

SEPTIEME & dernier INTERMEDE.

*Entrée d'Apollon, de Bacchus, de Mome, & de Mars, qui fait le dernier interméde de Psiché.*

*Fin du Ballet des Ballets.*

LE

# MALADE IMAGINAIRE,

*COMEDIE-BALLET.*

# ACTEURS.

## ACTEURS DE LA COMEDIE.

ARGAN, malade imaginaire.
BE'LINE, seconde femme d'Argan.
ANGE'LIQUE, fille d'Argan.
LOUISON, petite fille, sœur d'Angélique.
BE'RALDE, frere d'Argan.
CLE'ANTE, amant d'Angélique.
MONSIEUR DIAFOIRUS, Médecin.
THOMAS DIAFOIRUS, fils de Monsieur Diafoirus.
MONSIEUR PURGON, Médecin.
MONSIEUR FLEURANT, Apoticaire.
MONSIEUR BONNEFOI, Notaire.
TOINETTE, servante d'Argan.

## ACTEURS DU PROLOGUE.

FLORE.
DEUX ZE'PHIRS, dansans.
CLIME'NE.
DAPHNE'.
TIRCIS, amant de Climéne, chef d'une troupe de bergers.
DORILAS, amant de Daphné, chef d'une troupe de bergers.
BERGERS & BERGERES de la suite de Tircis, chantans & dansans.
BERGERS & BERGERES de la suite de Dorilas, chantans & dansans.
PAN.
FAUNES, dansans.

## ACTEURS DES INTERMÈDES.

### DANS LE PREMIER ACTE.

POLICHINELLE.
UNE VIEILLE.
VIOLONS.
ARCHERS, chantans & danſans.

### DANS LE SECOND ACTE.

UNE E'GYPTIENNE, chantante.
UN E'GYPTIEN, chantant.
E'GYPTIENS & EGYPTIENNES, chantans & danſans.

### DANS LE TROISIEME ACTE.

TAPISSIERS, danſans.
LE PRESIDENT de la Faculté de Médecine.
DOCTEURS.
ARGAN, Bachelier.
APOTICAIRES, avec leurs mortiers & leurs pilons.
PORTE SERINGUES.
CHIRURGIENS.

*La ſcène eſt à Paris.*

# LE MALADE IMAGINAIRE,

## *COMEDIE-BALLET.*

APrès les glorieuſes fatigues, & les exploits victorieux de notre Auguſte Monarque, il eſt bien juſte que tous ceux qui ſe mêlent d'écrire, travaillent ou à ſes louanges, ou à ſon divertiſſement. C'eſt ce qu'ici l'on a voulu faire; & ce prologue eſt un eſſai des louanges de ce grand Prince, qui donne entrée à la Comédie du *Malade imaginaire*, dont le projet a été fait pour le délaſſer de ſes nobles travaux.

## PROLOGUE.

*Le théatre repréſente un lieu champêtre.*

### SCENE PREMIERE.

*FLORE, DEUX ZEPHIRS danſans.*

FLORE.

Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez, Bergers, venez, Bergéres,
Accourez, accourez ſous ces tendres ormeaux;
Je viens vous annoncer des nouvelles bien chéres,
Et réjouir tous ces hameaux.
Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez, Bergers, venez, Bergéres,
Accourez, accourez ſous ces tendres ormeaux.

## SCENE II.

*FLORE, DEUX ZEPHIRS dansans, CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS.*

CLIMENE *à Tircis*, & DAPHNE' *à Dorilas.*

Berger, laiſſons-là tes feux,
Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS *à Climéne*, & DORILAS *à Daphné.*

Mais au moins, dis-moi, cruelle,

TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux.

DORILAS.

Si tu feras ſenſible à mon ardeur fidéle.

CLIMENE, & DAPHNE'.

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS, & DORILAS.

Ce n'eſt qu'un mot, un mot, un ſeul mot que je veux.

TIRCIS.

Languirai-je toujours dans ma peine mortelle?

DORILAS.

Puis-je eſpérer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMENE, & DAPHNE'.

Voilà Flore qui nous appelle.

## SCENE III.

*FLORE, DEUX ZEPHIRS danſans, CLIMENE, DAPHNE, TIRCIS, DORILAS, BERGERS & BERGERES de la ſuite de Tircis & de Dorilas, chantans & danſans.*

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergéres vont ſe placer en cadence autour de Flore.*

CLIMENE.

Quelle nouvelle parmi nous,

Dées-

Déesse, doit jetter tant de réjouissance?

DAPHNE'.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en soupirons tous.

CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS.

Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

La voici; silence, silence.
Vos voeux sont exaucés, LOUIS est de retour,
Il raméne en ces lieux les plaisirs & l'amour;
Et vous voyez finir vos mortelles allarmes.
Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis;
Il quitte les armes
Faute d'ennemis.

CHOEUR.

Ah! Quelle douce nouvelle!
Qu'elle est grande, qu'elle est belle!
Que de plaisirs! Que de ris! Que de jeux!
Que de succès heureux!
Et que le Ciel a bien rempli nos voeux!
Ah! Quelle douce nouvelle!
Qu'elle est grande, qu'elle est belle!

## II. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergéres expriment, par leurs danses, les transports de leur joye.*

FLORE.

De vos flûtes bocagéres
Réveillez les plus beaux sons;
LOUIS offre à vos chansons
La plus belle des matiéres.
Après cent combats
Où cueille son bras
Une ample victoire,
Formez, entre vous,
Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

CHOEUR.

Formons, entre nous,

Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

FLORE.

Mon jeune amant, dans ce bois,
Des présens de mon empire,
Prépare un prix à la voix
Qui sçaura le mieux nous dire
Les vertus & les exploits
Du plus auguste des Rois.

CLIMENE.

Si Tircis a l'avantage,

DAPHNE'.

Si Dorilas est vainqueur,

CLIMENE.

A le chérir je m'engage.

DAPHNE'.

Je me donne à son ardeur.

TIRCIS.

O trop chére espérance !

DORILAS.

O mot plein de douceur !

TIRCIS & DORILAS.

Plus beau sujet, plus belle récompense
Peuvent-ils animer un cœur ?

*Tandis que les violons jouënt un air pour animer les deux bergers au combat, Flore, comme juge, va se placer au pied d'un arbre, qui est au milieu du théatre ; les deux troupes de bergers & de bergéres se placent chacune du côté de leur chef.*

TIRCIS.

Quand la neige fonduë enfle un torrent fameux,
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux
Il n'est rien d'assez solide ;
Digues, châteaux, villes, & bois,
Hommes, & troupeaux à la fois,
Tout céde au courant qui le guide ;
Tel, & plus fier & plus rapide,
Marche LOUIS dans ses exploits.

## III. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergéres de la ſuite de Tircis danſent autour de lui pour exprimer leurs applaudiſſemens.*

DORILAS.

LE foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuſe obſcurité de la nuë enflammée,
Fait, d'épouvante & d'horreur,
Trembler le plus ferme cœur;
Mais, à la tête d'une armée,
LOUIS jette plus de terreur.

## IV. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergéres de la ſuite de Dorilas applaudiſſent à ſes chants en danſant autour de lui.*

TIRCIS.

DEs fabuleux exploits que la Gréce a chantés,
Par un brillant amas de belles vérités,
Nous voyons la gloire effacée;
Et tous ces fameux demi-dieux
Que vante l'hiſtoire paſſée
Ne ſont point à notre penſée,
Ce que LOUIS eſt à nos yeux.

## V. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergéres du côté de Tircis recommencent leurs danſes.*

DORILAS.

LOUIS fait à nos tems, par ſes faits inouïs,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'hiſtoire
Des ſiécles évanouis;
Mais nos neveux, dans leur gloire,
N'auront rien qui faſſe croire
Tous les beaux faits de LOUIS.

## VI. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergéres du côté de Dorilas recommencent auſſi leurs danſes.*

## VII. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergéres de la suite de Tircis & de Dorilas, se mêlent, & dansent ensemble.*

************************************

## SCENE IV.

FLORE, PAN, DEUX ZEPHIRS *dansans*, CLIMENE, DAPHNE, TIRCIS, DORILAS, FAUNES *dansans*, BERGERS & BERGERES *chantans & dansans.*

PAN.

LAissez, laissez, Bergers, ce dessein téméraire,
Hé, que voulez-vous faire?
Chanter sur vos chalumeaux,
Ce qu'Apollon sur sa lyre,
Avec ses chants les plus beaux,
N'entreprendroit pas de dire,
C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire;
C'est monter vers les Cieux sur des aîles de cire,
Pour tomber dans le fonds des eaux.
Pour chanter de LOUIS l'intrépide courage,
Il n'est point d'assez docte voix,
Point de mots assez grands pour en tracer l'image;
Le silence est le langage
Qui doit louer ses exploits.
Consacrez d'autres soins à sa pleine victoire,
Vos louanges n'ont rien qui flate ses désirs;
Laissez, laissez-là sa gloire,
Ne songez qu'à ses plaisirs.

CHOEUR.

Laissons, laissons-là sa gloire,
Ne songeons qu'à ses plaisirs.

FLORE *à Tircis, & à Dorilas.*

Bien que, pour étaler ses vertus immortelles,
La force manque à vos esprits,
Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix.
Dans les choses grandes & belles,
Il suffit d'avoir entrepris.

## VIII. ENTRE'E DE BALLET.

*Les deux Zéphirs dansent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner ensuite à Tircis & à Dorilas.*

CLIMENE & DAPHNE' *donnant la main à leurs amans.*

DAns les choses grandes & belles,
Il suffit d'avoir entrepris.

TIRCIS & DORILAS.

Ah! Que d'un doux succès notre audace est suivie!

FLORE & PAN.

Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.

CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS.

Au soin de ses plaisirs donnons-nous désormais.

FLORE & PAN.

Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie!

CHOEUR.

Joignons tous dans ces bois
Nos flûtes & nos voix,
Ce jour nous y convie;
Et faisons aux échos redire mille fois,
LOUIS est le plus grand des Rois,
Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie!

## IX. & derniére ENTRE'E DE BALLET.

*LEs Faunes, les bergers, & les bergéres se mêlent ensemble; il se fait entr'eux des jeux de danse, après quoi ils se vont préparer pour la Comédie.*

************************************

## AUTRE PROLOGUE.

UNE BERGERE *chantante.*

VOtre plus haut sçavoir n'est que pure chimére,
Vains, & peu sages Médecins;

Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots latins,
La douleur qui me déſeſpére.
Votre plus haut ſçavoir n'eſt que pure chimére.

Hélas, hélas! Je n'oſe découvrir
Mon amoureux martyre
Au berger pour qui je ſoupire,
Et qui ſeul peut me ſecourir.
Ne prétendez pas le finir,
Ignorans Médecins, vous ne ſçauriez le faire,
Votre plus haut ſçavoir n'eſt que pure chimére.

Ces remédes peu ſûrs, dont le ſimple vulgaire
Croit que vous connoiſſez l'admirable vertu,
Pour les maux que je ſens n'ont rien de ſalutaire;
Et tout votre caquet ne peut être reçu
Que d'un malade imaginaire;
Votre plus haut ſçavoir n'eſt que pure chimére.

*Fin des Prologues.*



LE MALADE IMAGINAIRE.

*J. Punt delin. et fecit 1740.*

# LE MALADE IMAGINAIRE,

## COMEDIE-BALLET.

## ACTE PREMIER.

*Le théatre représente la chambre d'Argan.*

### SCENE PREMIERE.

ARGAN *assis, ayant une table devant lui, comptant avec des jettons les parties de son Apoticaire.*

TROIS & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Trois & deux font cinq. *Plus, du vingt-quatriéme, un petit clystére insinuatif, préparatif, & rémolliant pour amollir, humecter, & rafraîchir les entrailles de Monsieur.* Ce qui me plaît de Monsieur Fleurant mon Apoticaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. *Les entrailles de Monsieur, trente sols.* Oui, mais, Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, & ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols, & vingt sols, en langage d'Apoticaire, c'est-à-dire, dix sols; les voilà, dix sols. *Plus, dudit jour, un bon clystére déterſif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, & autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver & nettoyer le bas ventre de Monsieur,*

*ſieur, trente ſols;* avec votre permiſſion dix ſols. *Plus, dudit jour, le ſoir, un julep hépatique, ſoporatif, & ſomniſére, composé pour faire dormir Monſieur, trente-cinq ſols;* je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, ſeize & dix-ſept ſols ſix deniers. *Plus, du vingt-cinquiéme, une bonne médecine purgative & corroborative, compoſée de caſſe récente avec ſéné levantin, & autres, ſuivant l'ordonnance de Monſieur Purgon, pour expulſer & évacuer la bile de Monſieur, quatre livres.* Ah! Monſieur Fleurant, c'eſt ſe moquer, il faut vivre avec les malades. Monſieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt & trente ſols. *Plus, dudit jour, une potion anodine & aſtringente, pour faire repoſer Monſieur, trente ſols.* Bon, dix & quinze ſols. *Plus, du vingt-ſixiéme, un clyſtére carminatif, pour chaſſer les vents de Monſieur, trente ſols.* Dix ſols, Monſieur Fleurant. *Plus, le clyſtére de Monſieur, réitéré le ſoir, comme deſſus, trente ſols.* Monſieur Fleurant, dix ſols. *Plus, du vingt-ſeptiéme, une bonne médecine, compoſée pour hâter d'aller, & chaſſer dehors les mauvaiſes humeurs de Monſieur, trois livres.* Bon, vingt, & trente ſols; je ſuis bien aiſe que vous ſoyez raiſonnable. *Plus, du vingt-huitiéme, une priſe de petit lait clarifié & dulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer, & rafraîchir le ſang de Monſieur, vingt ſols.* Bon, dix ſols. *Plus, une potion cordiale & préſervative, compoſée avec douze grains de bezoard, ſyrops de limon & grenade, & autres, ſuivant l'ordonnance, cinq livres.* Ah! Monſieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît, ſi vous en uſez comme cela, on ne voudra plus être malade, contentez-vous de quatre francs, vingt & quarante ſols. Trois & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Soixante & trois livres quatre ſols ſix deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept & huit médecines;

cines; & un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix, onze & douze lavemens; & l'autre mois, il y avoit douze médecines, & vingt lavemens. Je ne m'étonne pas ſi je ne me porte pas ſi bien ce mois-ci, que l'autre. Je le dirai à Monſieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. [*Voyant que perſonne ne vient, & qu'il n'y a aucun de ſes gens dans ſa chambre.*] Il n'y a perſonne? J'ai beau dire, on me laiſſe toujours ſeul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. [*après avoir ſonné une ſonnette qui eſt ſur ſa table.*] Ils n'entendent point, & ma ſonnette ne fait pas aſſez de bruit. [*après avoir ſonné pour la deuxiéme fois.*] Point d'affaire. [*après avoir ſonné encore.*] Ils ſont ſourds. Toinette. [*après avoir fait le plus de bruit qu'il peut avec ſa ſonnette*] Tout comme ſi je ne ſonnois point. Chienne, coquine. [*voyant qu'il ſonne encore inutilement.*] J'enrage. Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables. Eſt-il poſſible qu'on laiſſe comme cela un pauvre malade? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui eſt pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah, mon Dieu! Ils me laiſſeront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

## SCENE II.

### *ARGAN, TOINETTE.*

TOINETTE *en entrant.*

On y va.

ARGAN.

Ah! Chienne. Ah! Carogne....

TOINETTE *faiſant ſemblant de s'être cogné la tête.*

Diantre ſoit de votre impatience! Vous preſſez ſi fort les perſonnes, que je me ſuis donné un grand coup à la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN *en colére.*

Ah! Traîtreſſe...,

TOINETTE *interrompant Argan.*

Ah!

ARGAN.

Il y a...

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Il y a une heure....

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tu m'as laissé.....

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tai-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

Camon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égosiller, carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, casser la tête; l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.

ARGAN.

Quoi, coquine....

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN.

Me laisser, traîtresse....

TOINETTE *interrompant encore Argan.*

Ah!

ARGAN.

Chienne, tu veux. ...

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Quoi! Il faudra encore que je n'aye pas le plaisir de la quereller!

TOINETTE.

Querellez tout votre saoul, je le veux bien.

ARGAN.

Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.

Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que de mon côté j'aye le plaisir de pleurer; chacun le sien ce n'est pas trop. Ah!

ARGAN.

Allons, il faut en passer par-là. Ote-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. [*après s'être levé.*] Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré?

TOINETTE.

Votre lavement?

ARGAN.

Oui. Ai-je bien fait de la bile?

TOINETTE.

Ma foi, je ne me mêle point de ces affaires-là; c'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

ARGAN.

Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

TOINETTE.

Ce Monsieur Fleurant-là, & ce Monsieur Purgon, s'égayent bien sur votre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait; & je voudrois bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remédes.

ARGAN.

Taisez-vous, ignorante; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la Médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique, j'ai à lui dire quelque chose.

TOINETTE.

La voici qui vient d'elle-même; elle a deviné votre pensée.

## SCENE III.

*ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.*

ARGAN.

APprochez, Angélique, vous venez à propos; je voulois vous parler.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous ouir.

ARGAN.

Attendez. [*à Toinette*] Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout-à-l'heure.

TOINETTE.

Allez vîte, Monſieur, allez; Monſieur Fleurant nous donne des affaires.

## SCENE IV.

*ANGELIQUE, TOINETTE.*

ANGELIQUE.

TOinette.

TOINETTE.

Quoi?

ANGELIQUE.

Regarde-moi un peu.

TOINETTE.

Hé bien, je vous regarde.

ANGELIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Hé bien, quoi? Toinette.

ANGELIQUE.

Ne devines-tu point de quoi je veux parler?

TOINETTE.

Je m'en doute aſſez, de notre jeune amant? Car c'eſt ſur lui depuis ſix jours que roulent tous nos entretiens; & vous n'étes point bien ſi vous n'en parlez à toute heure.

ANGELIQUE.

Puiſque tu connois cela, que n'es-tu donc la pre-

premiére à m'en entretenir ? Et que ne m'épargnes-tu la peine de te jetter ſur ce diſcours ?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le tems ; & vous avez des ſoins là-deſſus, qu'il eſt difficile de prévenir.

ANGELIQUE.

Je t'avouë que je ne ſçaurois me laſſer de te parler de lui ; & que mon cœur profite avec chaleur de tous les momens de s'ouvrir à toi. Mais dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les ſentimens que j'ai pour lui ?

TOINETTE.

Je n'ai garde.

ANGELIQUE.

Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impreſſions ?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGELIQUE.

Et voudrois-tu que je fuſſe inſenſible aux tendres proteſtations de cette paſſion ardente qu'il témoigne pour moi ?

TOINETTE.

A Dieu ne plaiſe.

ANGELIQUE.

Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque choſe du Ciel, quelque effet du deſtin, dans l'avanture inopinée de notre connoiſſance ?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embraſſer ma défenſe ſans me connoître, eſt tout-à-fait d'un honnête-homme ?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Que l'on ne peut pas en uſer plus généreuſement ?

TOINETTE.

D'accord.

ANGELIQUE.

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grace du monde?

TOINETTE.

Oh! Oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il eſt bien fait de ſa perſonne?

TOINETTE.

Aſſûrément.

ANGELIQUE.

Qu'il a le meilleur air du monde?

TOINETTE.

Sans doute.

ANGELIQUE.

Que ſes diſcours, comme ſes actions, ont quelque choſe de noble?

TOINETTE.

Cela eſt ſûr.

ANGELIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus paſſionné que tout ce qu'il me dit?

TOINETTE.

Il eſt vray.

ANGELIQUE.

Et qu'il n'eſt rien de plus fâcheux, que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empreſſemens de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inſpire?

TOINETTE.

Vous avez raiſon.

ANGELIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOINETTE.

Hé, hé, ces choſes-là par fois ſont un peu ſujettes à caution. Les grimaces d'amour reſſemblent fort à la vérité; & j'ai vû de grands comédiens là-deſſus.

ANGELIQUE.

Ah! Toinette, que dis-tu là? Hélas! De la

fa

façon qu'il parle, feroit-il bien poffible qu'il ne me dît pas vray?

TOINETTE.

En tout cas, vous en ferez bien-tôt éclaircie; & la réfolution où il vous écrivit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage, eft une prompte voye à vous faire connoître s'il vous dit vray, ou non. C'en fera-là la bonne preuve.

ANGELIQUE.

Ah! Toinette, fi celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOINETTE.

Voilà votre pere qui revient.

## SCENE V.

*ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.*

ARGAN *s'afféyant.*

OR ça, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'eft-ce que cela? Vous riez! Cela eft plaifant, oui, ce mot de mariage. Il n'eft rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah! Nature, nature! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander fi vous voulez bien vous marier.

ANGELIQUE.

Je dois faire, mon pere, tout ce qu'il vous plaîra de m'ordonner.

ARGAN.

Je fuis bien aife d'avoir une fille fi obéïffante, la chofe eft donc concluë, & je vous ai promife.

ANGELIQUE.

C'eft à moi, mon pere, de fuivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN.

Ma femme, votre belle-mere, avoit envie que je vous fiffe religieufe, & votre petite fœur Loui-

Louiſon auſſi; &, de tout tems elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE *à part.*

La bonne bête a ſes raiſons.

ARGAN.

Elle ne vouloit point conſentir à ce mariage; mais je l'ai emporté, & ma parole eſt donnée.

ANGELIQUE.

Ah! Mon pere, que je vous ſuis obligée de toutes vos bontés.

TOINETTE *à Argan.*

En vérité, je vous ſçais bon gré de cela; & voilà l'action la plus ſage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN.

Je n'ai point encore vû la perſonne; mais on m'a dit que j'en ſerois content, & toi auſſi.

ANGELIQUE.

Aſſûrément, mon pere.

ARGAN.

Comment! L'as-tu vû?

ANGELIQUE.

Puiſque votre conſentement m'autoriſe à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hazard nous a fait connoître il y a ſix jours; & que la demande qu'on vous a faite, eſt un effet de l'inclination que, dès cette premiére vûë, nous avons priſe l'un pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela; mais j'en ſuis bien aiſe, & c'eſt tant mieux que les choſes ſoient de la ſorte. Ils diſent que c'eſt un grand jeune garçon bien fait.

ANGELIQUE.

Oui, mon pere.

ARGAN.

De belle taille.

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARGAN.

Agréable de ſa perſonne.

AN-

ANGELIQUE.

Assûrément.

ARGAN.

De bonne physionomie.

ANGELIQUE.

Très-bonne.

ARGAN.

Sage & bien né.

ANGELIQUE.

Tout-à-fait.

ARGAN.

Fort honnête.

ANGELIQUE.

Le plus honnête du monde.

ARGAN.

Qui parle bien latin, & grec.

ANGELIQUE.

C'est ce que je ne sçais pas.

ARGAN.

Et qui sera reçû Médecin dans trois jours.

ANGELIQUE.

Lui, mon pere?

ARGAN.

Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGELIQUE.

Non vrayment. Qui vous l'a dit à vous?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

ANGELIQUE.

Est-ce que Monsieur Purgon le connoît?

ARGAN.

La belle demande! Il faut bien qu'il le connoisse, puisque c'est son neveu.

ANGELIQUE.

Cléante, neveu de Monsieur Purgon!

ARGAN.

Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE.

Hé, oui.

ARGAN.

Hé bien, c'est le neveu de Monsieur Purgon,

qui eſt le fils de ſon beau-frere le Médecin, Monſieur Diafoirus ; & ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, & non pas Cléante ; & nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monſieur Purgon, Monſieur Fleurant & moi ; & demain ce gendre prétendu me doit être amené par ſon pere. Qu'eſt-ce ? Vous voilà toute ébaubie ?

ANGELIQUE.

C'eſt, mon pere, que je connois que vous avez parlé d'une perſonne, & que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.

Quoi ! Monſieur, vous auriez fait ce deſſein burleſque ; &, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un Médecin ?

ARGAN.

Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

TOINETTE.

Mon Dieu ! Tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Eſt-ce que nous ne pouvons pas raiſonner enſemble, ſans nous emporter ? Là, parlons de ſang froid. Quelle eſt votre raiſon, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?

ARGAN.

Ma raiſon eſt que, me voyant infirme & malade comme je ſuis, je veux me faire un gendre, & des alliés Médecins, afin de m'appuyer de bon ſecours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les ſources des remédes qui me ſont néceſſaires ; & d'être à même des conſultations, & des ordonnances.

TOINETTE.

Hé bien, voilà dire une raiſon ; & il y a plaiſir à ſe répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monſieur, mettez la main à la conſcience. Eſt-ce que vous êtes malade ?

ARGAN.

Comment, coquine, ſi je ſuis malade ? Si je ſuis malade, impudente ?

TOINETTE.

Hé bien, oui, Monſieur, vous êtes malade ; n'ayons

n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, & plus malade que vous ne pensez; voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle; &, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un Médecin.

ARGAN.

C'est pour moi que je lui donne ce médecin; & une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son pere.

TOINETTE.

Ma foi, Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil?

ARGAN.

Quel est-il ce conseil?

TOINETTE.

De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN.

Et la raison?

TOINETTE.

C'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN.

Elle n'y consentira point?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma fille?

TOINETTE.

Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.

J'en ai affaire, moi. Outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense, Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; &, de plus, Monsieur Purgon qui n'a ni femme, ni enfans, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage; & Monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

ARGAN.

Huit mille livres de rente sont quelque chose; sans compter le bien du pere.

TOINETTE.

Monsieur, tout cela est bel & bon; mais j'en reviens toujours là. Je vous conseille, entre nous, de lui chosir un autre mari, & elle n'est point faite pour être Madame Diafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE.

Hé, fi! Ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment! Que je ne dise pas cela?

TOINETTE.

Hé! Non.

ARGAN.

Et pourquoi ne le dirai-je pas?

TOINETTE.

On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.

Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forcerai bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.

Vous?

ARGAN.

Moi.

TOINETTE.

Bon!

ARGAN.

Comment bon?

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN.

Je ne la mettrai point dans un couvent?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ouais! Voici qui eſt plaiſant. Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, ſi je veux?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empêchera?

TOINETTE.

Vous-même.

ARGAN.

Moi?

TOINETTE.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur là.

ARGAN.

Je l'aurai.

TOINETTE.

Vous vous moquez.

ARGAN.

Je ne me moque point.

TOINETTE.

La tendreſſe paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme ou deux, des bras jettés au cou, un mon petit papa mignon, prononcé tendrement, ſera aſſez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.

Oui, oui.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE.

Bagatelles.

ARGAN.

Il ne faut point dire, bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu! Je vous connois, vous étes bon naturellement.

ARGAN *avec emportement.*

Je ne suis point bon; & je suis méchant quand je veux.

TOINETTE.

Doucement, Monsieur. Vous ne songez pas que vous étes malade.

ARGAN.

Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.

Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où est-ce donc que nous sommes; & quelle audace est ce-là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître?

TOINETTE.

Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN *courant après Toinette.*

Ah! Insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE *évitant Argan, & mettant la chaise entre elle & lui.*

Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent deshonorer.

ARGAN *courant après Toinette, autour de la chaise, avec son bâton.*

Vien, vien, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE *se sauvant du côté où n'est pas Argan.*

Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN *de même.*

Chienne.

TOINETTE *de même.*

Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN *de même.*

Pendarde.

TOINETTE *de même.*

Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN *de même.*

Carogne.

TOINETTE *de même.*

Et elle m'obéïra plûtôt qu'à vous.

ARGAN *s'arrêtant.*

Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là.

ANGELIQUE.

Hé, mon pere, ne vous faites point malade.

ARGAN *à Angélique.*

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE *en s'en allant.*

Et moi, je la deshériterai, si elle vous obéït.

ARGAN *se jettant dans sa chaise.*

Ah! Ah! Je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

****************************************

## SCENE VI.

*BELINE, ARGAN.*

ARGAN.

Ah! Ma femme, approchez.

BELINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mari?

ARGAN.

Venez-vous en ici à mon secours.

BELINE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils?

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Mon ami.

ARGAN.

On vient de me mettre en colére.

BELINE.

Hélas! Mon pauvre petit mari! Comment donc, mon ami?

ARGAN.

Votre coquine de Toinette eſt devenuë plus inſolente que jamais.

BELINE.

Ne vous paſſionnez donc point.

ARGAN.

Elle m'a fait enrager, mamie.

BELINE.

Doucement, mon fils.

ARGAN.

Elle a contrequarré, une heure durant, les choſes que je veux faire;

BELINE.

Là, là, tout doux.

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne ſuis point malade.

BELINE.

C'eſt une impertinente.

ARGAN.

Vous ſçavez, mon cœur, ce qui en eſt.

BELINE.

Oui, mon cœur, elle a tort.

ARGAN.

Mamour, cette coquine là me fera mourir.

BELINE.

Hé là, hé là.

ARGAN.

Elle eſt cauſe de toute la bile que je fais.

BELINE.

Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.

Et il y a je ne ſçais combien que je vous dis de me la chaſſer.

BELINE.

Mon Dieu! Mon fils, il n'y a point de ſerviteurs & de ſervantes qui n'ayent leurs défauts. On eſt contraint parfois de ſouffrir leurs mauvaiſes qualités, à cauſe des bonnes. Celle-ci eſt adroite, ſoigneuſe, diligente, & ſur tout fidéle; & vous ſçavez qu'il faut maintenant de

gran-

grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà, Toinette.

**************************************

## SCENE VII.

*ARGAN, BELINE, TOINETTE.*

TOINETTE.

MAdame.

BELINE.

Pourquoi donc eſt-ce que vous mettez mon mari en colére ?

TOINETTE *d'un ton doucereux.*

Moi, Madame ? Hélas ! Je ne ſçais pas ce que vous me voulez dire ; & je ne ſonge qu'à complaire à Monſieur en toutes choſes.

ARGAN.

Ah ! La traîtreſſe !

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner ſa fille en mariage au fils de Monſieur Diafoirus, je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle ; mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un couvent.

BELINE.

Il n'y a pas ſi grand mal à cela ; & je trouve qu'elle a raiſon.

ARGAN.

Ah ! Mamour, vous la croyez. C'eſt un ſcélérate ; elle m'a dit cent inſolences.

BELINE.

Hé bien, je vous crois, mon ami. Là remettez-vous. Ecoutez, Toinette, ſi vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ca, donnez-moi ſon manteau fourré, & des oreillers, que je l'accommode dans ſa chaiſe. Vous voilà je ne ſçais comment. Enfoncez bien votre bonnet juſques ſur vos oreilles ; il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah! Mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi.

BELINE *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.*

Levez-vous que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, & celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derriére votre dos, & cet autre-là pour soutenir votre tête.

TOINETTE *lui mettant rudement un oreiller sur la tête.*

Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN *se levant en colére, & jettant tous les oreillers à Toinette qui s'enfuit.*

Ah! Coquine, tu veux m'étouffer.

****************************************

## SCENE VIII.

*ARGAN, BELINE.*

BELINE.

HE là, hé là. Qu'est-ce que c'est donc?

ARGAN *se jettant dans sa chaise.*

Ah, ah, ah! Je n'en puis plus.

BELINE.

Pourquoi vous emporter ainsi? Elle a crû faire bien.

ARGAN.

Vous ne connoissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah! Elle m'a mis tout hors de moi; & il faudra plus de huit médecines, & de douze lavemens pour réparer tout ceci.

BELINE.

Là, là mon petit ami, appaisez-vous un peu.

ARGAN.

Mamie, vous étes toute ma consolation.

BELINE.

Pauvre petit fils!

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me

me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BELINE.

Ah! Mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie, je ne sçaurois souffrir cette pensée; & le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à votre Notaire.

BELINE.

Le voilà là-dedans, que j'ai amené avec moi.

ARGAN.

Faites-le donc entrer, mamour.

BELINE.

Hélas! Mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guéres en état de songer à tout cela.

## SCENE IX.

*M. DE BONNEFOI, BELINE, ARGAN.*

ARGAN.

APprochez, Monsieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un siége, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit que vous étiez fort honnête homme, & tout-à-fait de ses amis; & je l'ai chargée de vous parler pour un testament.

BELINE.

Hélas! Je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

M. DE BONNEFOI.

Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, & le dessein où vous étes pour elle; & j'ai à vous dire, là-dessus, que vous ne sçauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN.

Mais pourquoi?

M. DE BONNEFOI.

La coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourroit faire; mais, à Paris, & dans les pays coutumiers, au moins dans

la plûpart, c'eſt ce qui ne ſe peut; & la diſpoſition ſeroit nulle. Tout l'avantage qu'homme & femme conjoints par mariage ſe peuvent faire l'un à l'autre, c'eſt un don mutuel entre vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfans, ſoit des deux conjoints, ou de un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puiſſe rien laiſſer à une femme, dont il eſt aimé tendrement, & qui prend de lui tant de ſoin. J'aurois envie de conſulter mon Avocat, pour voir comment je pourrois faire.

M. DE BONNEFOI.

Ce n'eſt point à des Avocats qu'il faut aller, car ils ſont d'ordinaire ſévéres là deſſus; & s'imaginent que c'eſt un grand crime que de diſpoſer en fraude de la loi. Ce ſont gens de difficultés, & qui ſont ignorans des détours de la conſcience. Il y a d'autres perſonnes à conſulter qui ſont bien plus accommodantes, qui ont des expédiens pour paſſer doucement par-deſſus la loi, & rendre juſte ce qui n'eſt pas permis; qui ſçavent applanir les difficultés d'une affaire, & trouver des moyens d'éluder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en ſerions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choſes, autrement nous ne ferions rien; & je ne donnerois pas un ſol de notre métier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit, Monſieur, que vous étiez fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, & en fruſter mes enfans?

M. DE BONNEFOI.

Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choiſir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez, en bonne forme, par votre teſtament tout ce que vous pouvez; & cet ami enſuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non ſuſpectes, au profit de divers créanciers,

ciers, qui prêteront leur nom à votre femme, & entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration, que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous étes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pouvez avoir payables au porteur.

BELINE.

Mon Dieu! Il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse, pour vous perdre....

ARGAN.

Ma chére femme.

BELINE.

La vie ne me sera plus de rien;

ARGAN.

Mamour.

BELINE.

Et je suivrai vos pas, pour vous faire connoître la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN.

Mamie, vous me fendez le cœur. Consolez-vous, je vous en prie.

M. DE BONNEFOI *à Béline.*

Ces larmes sont hors de saison, & les choses n'en sont point encore là.

BELINE.

Ah! Monsieur, vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARGAN.

Tout le regret que j'aurai, si je meurs, mamie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

M. DE BONNEFOI.

Cela pourra venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon testament, mamour, de la fa-

façon que Monsieur dit; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcove, & deux billets payables au porteur, qui me sont dûs, l'un par Monsieur Damon, & l'autre par Monsieur Gérante.

BELINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah! .... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcove?

ARGAN.

Vingt mille francs, mamour.

BELINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah! .... De combien sont les deux billets?

ARGAN.

Ils sont, mamie, l'un de quatre mille livres, & l'autre de six.

BELINE.

Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous.

M. DE BONNEFOI *à Argan.*

Voulez-vous que nous procédions au testament?

ARGAN.

Oui, Monsieur; mais nous serions mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moi, je vous prie.

BELINE.

Allons, mon pauvre petit fils.

## SCENE X.

*ANGELIQUE, TOINETTE.*

TOINETTE.

LEs voilà avec un Notaire, & j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mere ne s'endort point; & c'est, sans doute, quelque conspiration contre vos intérêts, où elle pousse votre pere.

ANGELIQUE.

Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvû qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violens que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

TOINETTE.

Moi, vous abandonner? J'aimerois mieux mourir. Votre belle-mere a beau me faire sa confidente, & me vouloir jetter dans ses intérêts, je n'ai jamais pû avoir d'inclination pour elle, & j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire, j'employerai toute chose pour vous servir; mais, pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zéle que j'ai pour vous, & feindre d'entrer dans les sentimens de votre pere, & de votre belle mere.

ANGELIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle mon amant; & il il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui il est trop tard; mais, demain, de grand matin, je l'envoyerai querir, & il sera ravi de. . .

**************************************

## SCENE XI.

*BELINE dans la maison, ANGELIQUE, TOINETTE.*

BELINE.

Toinette.

TOINETTE *à Angélique.*

Voilà qu'on m'appelle. Bon soir. Reposez-vous sur moi.

*Fin du premier Acte.*

# PREMIER INTERMEDE.

*Le théatre représente une place publique.*

## SCENE PREMIERE.

### POLICHINELLE.

O Amour, Amour, Amour, Amour! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle? A quoi t'amuses-tu, misérable insensé que tu es? Tu quittes le soin de ton négoce, & tu laisses aller tes affaires à l'abandon; tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos de la nuit; & tout cela, pour qui? Pour une dragonne, franche dragonne; une diablesse qui te rembarre, & se moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus. Tu le veux, Amour; il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme de mon âge; mais qu'y faire? On n'est pas sage quand on veut, & les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes. Je viens voir si je ne pourrai point adoucir ma tigresse par une sérénade. Il n'y a rien, par fois, qui soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses doléances aux gonds & aux verroux de la porte de sa maîtresse. [*après avoir pris son luth*] Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit, ô chére nuit, porte mes plaintes amoureuses jusques dans le lit de mon infléxible.

Nott' e dì v'am'e v'adoro
Cerc' un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

Frà la speranza
S'afflige il cuore,
In lontananza
Consum' a l'hore;
Si dolce inganno

Che

Che mi figura
Breve l'affanno,
Ahi troppo dura!
Coſi per tropp' amar languiſco e muoro.

Nott' e dì v'am' e v'adoro.
Cerc' un sì per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

Se non dormite,
Almen penſate
Alle ferite
Ch' al cuor mi fate,
D'almen fingete
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'haver il torto;
Voſtra pietà mi ſcemera' il martiro.

Nott' e dì v'am' e v'adoro,
Cerc' un sì per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

## SCENE II.

*POLICHINELLE, UNE VIEILLE à la fenêtre.*

LA VIEILLE *chante.*

ZErbinetti, ch' ogn' hor con finti ſguardi,
Mentiti deſiri,
Fallaci ſoſpiri,
Accenti buggiardi,
Di fede vi preggiate,
Ah! Che non m'ingannate.
Che gia sò per prova,
Ch' in voi non ſi trova
Conſtanza ne fede;
Oh! Quanto è pazza colei che vi crede.

Quei ſguardi languidi
Non m'innamorano,

Quei ſoſpir' fervidi
Più non m'infiammano,
Vel' giuro à fe.

Zerbino miſero,
Del voſtro piangere,
Il mio cour libero
Vuol ſempre ridere;
Credet' à me.
Che gia sò per prova,
Ch' in voi non ſi trova
Conſtanza ne fede;
Oh! Quanto è pazza colei che vi crede.

## SCENE III.

*POLICHINELLE, VIOLONS derriére le théatre.*

LES VIOLONS *commencent un air.*

POLICHINELLE.

Quelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix?

LES VIOLONS *continuant à jouer.*

POLICHINELLE.

Paix-là, taiſez-vous, violons. Laiſſez-moi me plaindre à mon aiſe des cruautés de mon inexorable.

LES VIOLONS *de même.*

POLICHINELLE.

Taiſez-vous, vous dis-je. C'eſt moi qui veux chanter.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Paix donc.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ouais!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ah!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Eſt ce pour rire?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ah! Que de bruit!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Le diable vous emporte.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

J'enrage.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Vous ne vous tairez pas? Ah! Dieu ſoit loué.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Encore?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Peſte des violons!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

La ſotte muſique que voilà!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *chantant pour ſe mequer des violons.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Par ma foi, cela me divertit. Poursuivez, messieurs les violons ; vous me ferez plaisir. [*n'entendant plus rien.*] Allons donc, continuez. Je vous en prie.

## SCENE IV.

POLICHINELLE *seul.*

VOilà le moyen de les faire taire. La musique est accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Or sus, à nous. Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, & jouë quelque piéce, afin de mieux prendre mon ton. [*Il prend son luth, dont il fait semblant de jouer, en imitant avec les lévres & la langue le son de cet instrument.*] Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un tems fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce tems-là. Plin, plan. J'entends du bruit. Mettons mon luth contre la porte.

## SCENE V.

POLICHINELLE, ARCHERS *chantans & dansans.*

UN ARCHER *chantant.*

Qui va-là ? Qui va-là ?

POLICHINELLE *bas.*

Qui diable est-ce là ? Est-ce la mode de parler en musique ?

L'ARCHER.

Qui va là, qui va là, qui va là ?

POLICHINELLE *épouvanté.*

Moi, moi, moi.

L'ARCHER.

Qui va là, qui va là ? vous dis-je.

POLICHINELLE.

Moi, moi, vous dis-je.

L'ARCHER.

Et qui toi, & qui toi?

POLICHINELLE.

Moi, moi, moi, moi, moi, moi.

L'ARCHER.

Dis ton nom, dis ton nom, ſans davantage attendre.

POLICHINELLE *feignant d'être bien hardi.*

Mon nom eſt, va te faire pendre.

L'ARCHER.

Ici, camarades, ici.
Saiſiſſons l'inſolent qui nous répond ainſi.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Les archers danſans cherchent Polichinelle dans l'obſcurité, pour le ſaiſir.*

POLICHINELLE.

Qui va là!

[*entendant encore du bruit autour de lui.*]

Qui ſont les coquins que j'entends? ....
Hé?.... Holà, mes laquais, mes gens. ...
Par la mort! .... Par la ſang! .... J'en jetterai par terre...
Champagne, Poitevin, Picard, Baſque, Breton. ....
Donnez-moi mon mouſqueton.....

[*Pendant les intervalles qui ſont marqués avec des points, les archers danſent au ſon de la ſymphonie, en cherchant Polichinelle.*]

POLICHINELLE *faiſant ſemblant de tirer un coup de piſtolet.*

Pouë.

[*Les archers tombent tous, & s'enfuyent.*]

## SCENE VI.

POLICHINELLE *ſeul.*

AH, ah, ah, ah! Comme je leur ai donné l'épouvante! Voilà de ſottes gens d'avoir peur de moi qui ai peur des autres. Ma foi, il

il n'eſt que de jouer d'adreſſe en ce monde. Si je n'avois tranché du grand ſeigneur, & n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me haper. Ah, ah, ah! [*Pendant que Polichinelle croit être ſeul, des archers reviennent ſans faire de bruit, pour entendre ce qu'il dit.*]

## SCENE VII.

*POLICHINELLE, DEUX ARCHERS chantans.*

LES DEUX ARCHERS *ſaiſiſſant Polichinelle.*

Nous le tenons. A nous, camarades, à nous;
Dépêchez, de la lumiére.

## SCENE VIII.

*POLICHINELLE, LES DEUX ARCHERS chantans, ARCHERS chantans & danſans, venant avec des lanternes.*

QUATRE ARCHERS *chantans, enſemble.*

Ah! Traître. Ah! Fripon. C'eſt donc vous,
Faquin, maraud, pendard, impudent, téméraire,
Inſolent, effronté, coquin, filou, voleur,
Vous oſez nous faire peur?

POLICHINELLE.

Meſſieurs, c'eſt que j'étois yvre.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, point de raiſon;
Il faut vous apprendre à vivre.
En priſon, vîte, en priſon.

POLICHINELLE.

Meſſieurs, je ne ſuis point voleur.

LES QUATRE ARCHERS.

En priſon.

POLICHINELLE.

Je ſuis un bourgeois de la ville.

LES QUATRE ARCHERS.

En priſon.

POLICHINELLE.

Qu'ai-je fait?

LES QUATRE ARCHERS.

En prison, vîte, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, laissez-moi aller.

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Je vous prie.

LES QUATHE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Hé!

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

De grace.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Messieurs.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, non.

POLICHINELLE.

S'il vous plaît.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Par charité.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Au nom du Ciel.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Miséricorde.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, point de raison;
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, vîte, en prison.

PO-

POLICHINELLE.

Hé! N'eſt-il rien, Meſſieurs, qui ſoit capable d'attendrir vos ames?

LES QUATRE ARCHERS.

Il eſt aiſé de nous toucher;
Et nous ſommes humains plus qu'on ne ſçauroit croire.
Donnez-nous doucement ſix piſtoles pour boire;
Nous allons vous lâcher.

POLICHINELLE.

Hélas! Meſſieurs, je vous aſſûre que je n'ai pas un ſou ſur moi.

LES QUATRE ARCHERS.

Au défaut de ſix piſtoles,
Choiſiſſez donc, ſans façon,
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE.

Si c'eſt une néceſſité, & qu'il faille en paſſer par là, je choiſis les croquignoles.

LES QUATRE ARCHERS.

Allons, préparez-vous,
Et comptez bien les coups.

## II. ENTRE'E DE BALLET.

*Les archers danſans, donnent en cadence des croquignoles à Polichinelle.*

POLICHINELLE *pendant qu'on lui donne des croquignoles.*

UNe & deux, trois & quatre, cinq & ſix, ſept & huit, neuf & dix, onze & douze, quatorze & quinze.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah! Ah! Vous en voulez paſſer?
Allons, c'eſt à recommencer.

POLICHINELLE.

Ah! Meſſieurs, ma pauvre tête n'en peut plus; & vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton, que de recommencer.

LES QUATRE ARCHERS.

Soit. Puisque le bâton est pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

## III. ENTRE'E DE BALLET.

*Les archers donnent en cadence des coups de bâton à Polichinelle.*

POLICHINELLE *comptant les coups de bâton.*

Un, deux, trois, quatre, cinq, six. Ah, ah, ah! Je n'y sçaurois plus resister. Tenez, messieurs, voilà six pistoles que je vous donne.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah! L'honnête homme! Ah! L'ame noble & belle!
Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Messieurs, je vous donne le bon soir.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Votre serviteur.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Très-humble valet.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; Adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Jusqu'au revoir.

## IV. & derniére ENTRE'E DE BALLET.

*Les archers dansent en réjouissance de l'argent qu'ils ont reçu.*

*Fin du premier Intermède.*

# ACTE SECOND.

*Le théatre représente la chambre d'Argan.*

## SCENE PREMIERE.

*CLEANTE, TOINETTE.*

TOINETTE *ne reconnoissant pas Cléante.*

QUE demandez-vous, Monsieur?

CLEANTE.

Ce que je demande?

TOINETTE.

Ah, ah! C'est vous! Quelle surprise! Que venez-vous faire céans?

CLEANTE.

Sçavoir ma destinée, parler à l'aimable Angélique, consulter les sentimens de son cœur; & lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal, dont on m'a averti.

TOINETTE.

Oui; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique, il y faut des mystéres; & l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenuë, qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne; & que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette Comédie, qui donna lieu à la naissance de votre passion; & nous nous sommes bien gardées de parler de cette avanture.

CLEANTE.

Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, & sous l'apparence de son amant; mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoye à sa place.

TOINETTE.

Voici son pere. Retirez-vous un peu; & me laissez lui dire que vous étes là.

## SCENE II.

*ARGAN, TOINETTE.*

ARGAN *se croyant seul, & sans voir Toinette.*

MOnsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées, & douze venuës; mais j'ai oublié à lui demander si c'est en long ou en large.

TOINETTE.

Monsieur, voilà un....

ARGAN.

Parle bas, pendarde. Tu viens m'ébranler tout le cerveau, & tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE.

Je voudrois vous dire, Monsieur....

ARGAN.

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monsieur....

[*elle fait semblant de parler.*]

ARGAN.

Hé?

TOINETTE.

Je vous dis que....

[*elle fait encore semblant de parler.*]

ARGAN.

Qu'est-ce que tu dis?

TOINETTE *haut.*

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

[*Toinette fait signe à Cléante d'avancer.*

## SCENE III.

*ARGAN, CLEANTE, TOINETTE.*

CLEANTE.

Monsieur...

TOINETTE *à Cléante.*

Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monsieur.

CLEANTE.

Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout; & de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE *feignant d'être en colère.*

Comment! Qu'il se porte mieux? Cela est faux. Monsieur se porte toujours mal.

CLEANTE.

J'ai ouï dire que Monsieur étoit mieux; & je lui trouve bon visage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire avec votre bon visage? Monsieur l'a fort mauvais; & ce sont des impertinens qui vous ont dit qu'il étoit mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN.

Elle a raison.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange & boit tout comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN.

Cela est vray.

CLEANTE.

Monsieur, j'en suis au désespoir. Je viens de la part du maître à chanter de mademoiselle votre fille, il s'est vû obligé d'aller à la campagne pour quelques jours; &, comme son ami intime, il m'envoye à sa place pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant, elle ne vînt à oublier ce qu'elle sçait déjà.

ARGAN.

Fort bien. [*à Toinette.*] Appellez Angélique.

TOINETTE.

Je crois, Monsieur, qu'il sera mieux de mener Monsieur à sa chambre.

ARGAN.

Non. Faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra lui donner leçon, comme il faut, s'ils ne sont en particulier.

ARGAN.

Si fait, si fait.

TOINETTE.

Monsieur, cela ne fera que nous étourdir ; & il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous étes ; & vous ébranler le cerveau.

ARGAN.

Point, point, j'aime la musique ; & je serai bien aise de.... Ah! La voici. [*à Toinette.*] Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

****************************************

## SCENE IV.

*ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE.*

ARGAN.

VEnez, ma fille. Votre maître de musique est allé aux champs, & voilà une personne qu'il envoye à sa place pour vous montrer.

ANGELIQUE *reconnoissant Cléante.*

Ah, Ciel!

ARGAN.

Qu'est-ce? D'où vient cette surprise?

ANGELIQUE.

C'est....

ARGAN.

Quoi? Qui vous émeut de la sorte?

ANGELIQUE.

C'est, mon pere, une avanture surprenante qui se rencontre ici.

ARGAN.

Comment?

ANGELIQUE.

J'ai songé cette nuit que j'étois dans le plus grand embarras du monde, & qu'une personne faite tout comme Monsieur, s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé du secours, & qui m'est venu tirer de la peine où j'étois; & ma surprise à été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLEANTE.

Ce n'eſt pas être malheureux que d'occuper votre penſée, ſoit en dormant, ſoit en veillant; & mon bonheur ſeroit grand, ſans doute, ſi vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeaſſiez digne de vous tirer; & il n'y a rien que je ne fiſſe pour.....

## SCENE V

*ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.*

TOINETTE *à Argan.*

MA foi, Monſieur, je ſuis pour vous maintenant; & je me dédis de tout ce que je diſois hier. Voici Monſieur Diafoirus le pere, & Monſieur Diafoirus le fils qui viennent vous rendre viſite. Que vous ſerez bien engendré! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, & le plus ſpirituel. Il n'a dit que deux mots qui m'ont ravie, & votre fille va être charmée de lui.

ARGAN *à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller.*

Ne vous en allez point, Monſieur. C'eſt que je marie, ma fille; & voilà qu'on lui améne ſon prétendu mari, qu'elle n'a point encore vû.

CLEANTE.

C'eſt m'honorer beaucoup, Monſieur, de vouloir que je ſois témoin d'une entrevûë ſi agréable.

ARGAN.

C'eſt le fils d'un habile Médecin; & le mariage ſe fera dans quatre jours.

CLEANTE.

Fort bien.

ARGAN.

Mandez-le un peu à ſon maître de muſique, afin qu'il ſe trouve à la nôce.

CLEANTE.

Je n'y manquerai pas.

ARGAN.

Je vous y prie auſſi.

CLEANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons, qu'on se range, les voici.

## SCENE VI.

*MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE, LAQUAIS.*

ARGAN *mettant la main à son bonnet sans l'ôter.*

Monsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous étes du metier, vous sçavez les conséquences.

M. DIAFOIRUS.

Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, & non pour leur porter de l'incommodité.

[*Argan & M. Diafoirus parlent en même tems.*]

ARGAN.

Je reçois, Monsieur,

M. DIAFOIRUS.

Nous venons ici, Monsieur.

ARGAN.

Avec beaucoup de joye,

M. DIAFOIRUS.

Mon fils Thomas, & moi,

ARGAN.

L'honneur que vous me faites;

M. DIAFOIRUS.

Vous témoigner, Monsieur,

ARGAN.

Et j'aurois souhaité

M. DIAFOIRUS.

Le ravissement où nous sommes,

ARGAN.

De pouvoir aller chez vous,

M. DIAFOIRUS.

De la grace que vous nous faites,

ARGAN.

Pour vous en affûrer.

M. DIAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir

ARGAN.

Mais vous ſçavez, Monſieur,

M. DIAFOIRUS.

Dans l'honneur, Monſieur,

ARGAN.

Ce que c'eſt qu'un pauvre malade,

M. DIAFOIRUS.

De votre alliance;

ARGAN.

Qui ne peut faire autre choſe

M. DIAFOIRUS.

Et vous affûrer

ARGAN.

Que de vous dire ici

M. DIAFOIRUS.

Que, dans les choſes qui dépendront de notre métier,

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occaſions

M. DIAFOIRUS.

De même qu'en tout autre,

ARGAN.

De vous faire connoître, Monſieur,

M. DIAFOIRUS.

Nous ſerons toujours prêts, Monſieur,

ARGAN.

Qu'il eſt tout à votre ſervice.

M. DIAFOIRUS.

A vous témoigner notre zéle.

[*à ſon fils.*] Allons, Thomas, avancez. Faites vos complimens.

THOMAS DIAFOIRUS *à M. Diafoirus.*

N'eſt-ce pas par le pere qu'il convient commencer?

M. DIAFOIRUS.

Oui.

THOMAS DIAFOIRUS *à Argan.*

Monſieur, je viens ſaluer, reconnoître, chérir,

rir, & révérer en vous un ſecond pere; mais un ſecond pere, auquel j'oſe dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choiſi. Il m'a reçû par néceſſité; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de lui, eſt un ouvrage de ſon corps, mais ce que je tiens de vous, eſt un ouvrage de votre volonté; & d'autant plus que les facultés ſpirituelles ſont au-deſſus des corporelles, d'autant plus je vous dois; & d'autant plus je tiens précieuſe cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance, les très-humbles, & très-reſpectueux hommages.

TOINETTE.

Vivent les colléges, d'où l'on ſort ſi habile homme.

THOMAS DIAFOIRUS *à M. Diafoirus.*

Cela a-t-il bien été, mon pere?

M. DIAFOIRUS.

*Optimè.*

ARGAN *à Angélique.*

Allons, ſaluez Monſieur.

THOMAS DIAFOIRUS *à M. Diafoirus.*

Baiſerai-je?

M. DIAFOIRUS.

Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS *à Angélique.*

Madame, c'eſt avec juſtice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mere; puiſque l'on.....

ARGAN *à Thomas Diafoirus.*

Ce n'eſt pas ma femme, c'eſt ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS.

Où donc eſt-elle?

ARGAN.

Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Attendrai-je, mon pere, qu'elle ſoit venuë?

M. DIAFOIRUS.

Faites toujours le compliment de Mademoiſelle.

THOMAS DIAFOIRUS.

Mademoiſelle, ne plus ne moins que la ſtatue de Memnon rendoit un ſon harmonieux, lorſqu'elle venoit à être éclairée des rayons du ſoleil, tout de même me ſens-je animé d'un doux transport à l'apparition du ſoleil de vos beautés; & comme les naturaliſtes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne ſans ceſſe vers cet aſtre du jour, auſſi mon cœur doresen-avant tournera-t-il toujours vers les aſtres reſplendiſſans de vos yeux adorables, ainſi que vers ſon pôle unique. Souffrez donc, Mademoiſelle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne reſpire, & n'ambitionne autre gloire, que d'être toute ſa vie, Mademoiſelle, votre très-humble, très-obéïſſant, & très-fidéle ſerviteur, & mari.

TOINETTE.

Voilà ce que c'eſt que d'étudier; on apprend à dire de belles choſes.

ARGAN *à Cléante.*

Hé? Que dites-vous de cela?

CLEANTE.

Que Monſieur fait merveilles, &, que s'il eſt auſſi bon Médecin, qu'il eſt bon orateur, il y aura plaiſir à être de ſes malades.

TOINETTE.

Aſſûrément. Ce ſera quelque choſe d'admirable, s'il fait d'auſſi belles cures, qu'il fait de beaux diſcours.

ARGAN.

Allons, vîte, ma chaiſe, & des ſiéges à tout le monde. [*Des laquais donnent des ſiéges.*] Mettez-vous-là, ma fille. [*à M. Diafoirus.*] Vous voyez, Monſieur, que tout le monde admire Monſieur votre fils; & je vous trouve bien-heureux de vous voir un garçon comme cela.

M. DIAFOIRUS.

Monſieur, ce n'eſt pas parce que je ſuis ſon pere, mais je puis dire que j'ai ſujet d'être content de lui; & que tous ceux qui le voyent, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchan-

chanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par-là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été, ce qu'on appelle, miévre & éveillé. On le voyoit toujours doux, paisible, & taciturne, ne disant jamais mot; & ne jouant jamais à tous ces petits jeux, que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre lire; & il avoit neuf ans qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon, disois-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus long-tems, & cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collége, il trouva de la peine; mais il se roidissoit contre les difficultés, & ses régens se louoient toujours à moi de son assiduité, & de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences; & je puis dire, sans vanité, que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable; & il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion; & poursuit un raisonnement jusques dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, & en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, & que jamais il n'a voulu comprendre, ni écouter les raisons, & les expériences des prétenduës découvertes de notre siécle, touchant la circulation du sang, & autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS *tirant de sa poche une grande thése roulée, qu'il présente à Angélique.*

J'ai, contre les circulateurs, soutenu une thése, qu'avec la permission de Monsieur, [*saluant Argan.*] j'ose présenter à Mademoiselle, comme un hommage que je lui dois de prémices de mon esprit.

ANGELIQUE.

Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile; & je ne me connois pas à ces choses-là.

TOINETTE *prenant la thése.*

Donnez, donnez. Elle est toujours bonne à prendre pour l'image; cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS *saluant encore Argan.*

Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE.

Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la Comédie à leurs maîtresses; mais donner une dissection, est quelque chose de plus galand.

M. DIAFOIRUS.

Au reste, pour ce qui est des qualités requises pour le mariage & la propagation, je vous assûre que, selon les régles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter, qu'il posséde en un degré louable la vertu prolifique; & qu'il est du tempérament qu'il faut pour engendrer, & procréer des enfans bien conditionnés.

ARGAN.

N'est-ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser à la cour; & d'y ménager pour lui une charge de Médecin?

M. DIAFOIRUS.

A vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable; & j'ai toujours trouvé qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est com-

commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à perſonne; &, pourvû que l'on ſuive le courant des régles de l'art, on ne ſe met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'eſt que, quand ils viennent à être malades, ils veulent abſolument que leurs Médecins les guériſſent.

TOINETTE.

Cela eſt plaiſant; & ils ſont bien impertinens de vouloir que, vous autres meſſieurs, vous les guériſſiez. Vous n'étes point auprès d'eux pour cela, vous n'y étes que pour recevoir vos penſions, & leur ordonner des remédes; c'eſt à eux à guérir s'ils peuvent.

M. DIAFOIRUS.

Cela eſt vray On n'eſt obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN *à Cléante.*

Monſieur, faites un peu chanter ma fille, devant la compagnie.

CLEANTE.

J'attendois vos ordres, Monſieur; & il m'eſt venu en penſée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiſelle une ſcéne d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. [*à Angélique, lui donnant un papier.*] Tenez, voilà votre partie.

ANGELIQUE.

Moi?

CLEANTE *bas à Angélique.*

Ne vous défendez point, s'il vous plaît; & me laiſſez vous faire comprendre ce que c'eſt que la ſcéne que nous devons chanter. [*haut.*] Je n'ai pas une voix à chanter; mais ici il ſuffit que je me faſſe entendre, & l'on aura la bonté de m'excuſer, par la néceſſité où je me trouve de faire chanter Mademoiſelle.

ARGAN.

Les vers en ſont-ils beaux?

CLEANTE.

C'eſt proprement ici un petit opéra impromp-

tu; & vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des maniéres de vers libres, tels que la passion, & la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes, qui disent les choses d'eux-mêmes, & parlent sur le champ.

A R G A N.

Fort bien. Ecoutons.

C L E A N T E.

Voici le sujet de la Scéne. Un berger étoit attentif aux beautés d'un spectacle qui ne faisoit que commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention, par un bruit qu'il entendit à ses côtés. Il se retourne, & voit un brutal qui, de paroles insolentes, maltraitoit une bergére. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage; &, après avoir donné au brutal le châtiment de son insolence, il vient à la bergére, & voit une jeune personne qui, des plus beaux yeux qu'il eût jamais vûs, versoit des larmes qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas! dit-il en lui-même, est-on capable d'outrager une personne si aimable, & quel inhumain, quel barbare ne seroit touché par de telles larmes? Il prend soin de les arrêter, ces larmes qu'il trouve si belles, & l'aimable bergére prend soin en même tems de le remercier de son léger service; mais d'une maniére si charmante, si tendre & si passionnée, que le berger n'y peut résister; & chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flâme, dont son cœur se sent pénétré. Est-il, disoit-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remerciement? Et que ne voudroit-on pas faire; à quels services, à quels dangers ne seroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une ame si reconnoissante? Tout le spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant, il le sépare de son adorable bergére; &, de cette premiére vûe,

de

de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussi-tôt à sentir tous les maux de l'absence; & il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vû. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vûë, dont il conserve nuit & jour une si chére idée; mais la grande contrainte où l'on tient sa bergére, lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté, sans laquelle il ne peut plus vivre; & il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais, dans le même tems, on l'avertit que le pere de cette belle a conclu son mariage avec un autre; & que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur, il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre; & son amour au désespoir lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa bergére pour apprendre ses sentimens, & sçavoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint, il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un pere oppose aux tendresses de son amour, il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable bergére, ainsi qu'auprès d'une conquête qui lui est assûrée: & cette vûë le remplit d'une colére, dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore; & son respect, & la présence de son pere l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais, enfin, il force toute contrainte, & le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi. [*Il chante.*]

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir,
Rompons ce dur silence, & m'ouvrez vos pensées.
Apprenez-moi ma destinée;
Faut-il vivre? Faut-il mourir?

AN-

ANGELIQUE *en chantant.*

Vous me voyez, Tircis, triste & mélancolique,
Aux apprêts de l'hymen, dont vous vous allarmez.
Je léve au Ciel les yeux, je vous regarde, je soupire,
C'est vous en dire assez.

ARGAN.

Ouais! Je ne croyois pas que ma fille fût si habile, que de chanter ainsi à livre ouvert, sans hésiter.

CLEANTE.

Hélas! Belle Philis,
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis,
Eût assez de bonheur,
Pour avoir quelque place dans votre cœur?

ANGELIQUE.

Je ne m'en défends point, dans cette peine extrême;
Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

O parole pleine d'appas!
Ai-je bien entendu hélas?
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGELIQUE.

Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

De grace encor, Philis.

ANGELIQUE.

Je vous aime.

CLEANTE.

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas.

ANGELIQUE.

Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

Dieux, Rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien?
Mais, Philis, une pensée,
Vient troubler ce doux transport,
Un rival, un rival....

ANGELIQUE.

Ah! Je le hais plus que la mort;
Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice.

CLEANTE.

Mais un pere à ses vœux vous veut assujettir.

ANGELIQUE.

Plûtôt, plûtôt mourir,
Que de jamais y consentir;
Plûtôt, plûtôt mourir, plûtôt mourir.

ARGAN.

Et que dit le pere à tout cela?

CLEANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voilà un sot pere que ce pere-là, de souffrir toutes ces sottises-là, sans rien dire.

CLEANTE *voulant continuer à chanter.*

Ah! Mon amour.....

ARGAN.

Non, non, en voilà assez. Cette Comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent; & la bergére Philis une impudente de parler de la sorte devant son pere. [*à Angélique.*] Montrez-moi ce papier. Ah, ah! Où sont donc les paroles que vous avez dites? Il n'y a là que de la musique écrite.

CLEANTE.

Est-ce que vous ne sçavez pas, Monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes même?

ARGAN.

Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur; jusqu'au revoir.
Nous nous serions bien passés de votre impertinent opéra.

CLEANTE.

J'ai crû vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point. Ah! Voici ma femme.

## SCENE VII.

*BELINE, ARGAN, ANGELIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.*

ARGAN.

Mamour, voilà le fils de Monsieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS.

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mere, puisque l'on voit sur votre visage....

BELINE.

Monsieur, je suis ravie d'être venuë ici à propos, pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Puisque l'on voit sur votre visage...., Puisque l'on voit sur votre visage..... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, & cela m'a troublé la mémoire.

M. DIAFOIRUS.

Thomas, réservez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Je voudrois, mamie, que vous eussiez été ici tantôt.

TOINETTE.

Ah! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second pere, à la statuë de Memnon, & à la fleur nommée Héliotrope.

ARGAN.

Allons, ma fille, touchez dans la main de Monsieur, & lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGELIQUE.

Mon pere.

ARGAN.

Hé bien, mon pere. Qu'est-ce que cela veut dire?

ANGELIQUE.

De grace, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le tems de nous connoître, & de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS.

Quant à moi, Mademoiselle, elle est déjà toute née en moi; & je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGELIQUE.

Si vous étes si promt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi; & je vous avouë que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon ame.

ARGAN.

Oh bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariés ensemble.

ANGELIQUE.

Hé! Mon pere, donnez-moi du tems, je vous prie. Le mariage est une chaîne, où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force; &, si Monsieur est honnête-homme, il ne doit point vouloir accepter une personne, qui seroit à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.

*Nego consequentiam*, Mademoiselle; & je puis être honnête-homme, & vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur votre pere.

ANGELIQUE.

C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nous lisons des anciens, Mademoiselle, que leur coutume étoit d'enlever par force de la maison des peres les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement, qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGELIQUE.

Les anciens, Monsieur, sont les anciens, & nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siécle; &, quand un mariage nous plaît, nous sçavons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience; si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir] tout ce que je veux.

THO-

THOMAS DIAFOIRUS.

Oui, Mademoiſelle, juſqu'aux intérêts de mon amour excluſivement.

ANGELIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'eſt d'être ſoumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS.

*Diſtinguo*, Mademoiſelle. Dans ce qui ne regarde point ſa poſſeſſion, *concedo*; mais dans ce qui la regarde, *nego*.

TOINETTE *à Angélique*.

Vous avez beau raiſonner. Monſieur eſt frais émoulu du collége; & il vous donnera toujours votre reſte. Pourquoi tant réſiſter, & refuſer la gloire d'être attachée au corps de la faculté?

BELINE.

Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGELIQUE.

Si j'en avois, Madame, elle ſeroit telle que la raiſon & l'honnêteté pourroient me la permettre.

ARGAN.

Ouais! Je joue ici un plaiſant perſonnage.

BELINE.

Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à ſe marier; & je ſçais bien ce que je ferois.

ANGELIQUE.

Je ſçais, Madame, ce que vous voulez dire, & les bontés que vous avez pour moi; mais peut-être que vos conſeils ne ſeront pas aſſez heureux pour être exécutés.

BELINE.

C'eſt que les filles bien ſages, & bien honnêtes comme vous, ſe moquent d'être obéïſſantes, & ſoumiſes aux volontés de leurs peres. Cela étoit bon autrefois.

ANGELIQUE.

Le devoir d'une fille a des bornes, Madame; & la raiſon & les loix ne l'étendent point à toutes ſortes de choſes.

BELINE.

C'eſt-à-dire que vos penſées ne ſont que pour le mariage; mais vous voulez choiſir un époux à votre fantaiſie.

ANGELIQUE.

Si mon pere ne veut pas me donner un mari qui me plaiſe, je le conjurerai, au moins, de ne me point forcer à en épouſer un que je ne puiſſe pas aimer.

ARGAN.

Meſſieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGELIQUE.

Chacun a ſon but en ſe mariant. Pour moi qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, & qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avouë que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris ſeulement pour ſe tirer de la contrainte de leurs parens, & ſe mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne ſe marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épouſent, & courent ſans ſcrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces perſonnes-là à la vérité n'y cherchent pas tant de façons, & regardent peu la perſonne.

BELINE.

Je vous trouve aujourd'hui bien raiſonnante; & je voudrois bien ſçavoir ce que vous voulez dire par-là.

ANGELIQUE.

Moi, Madame? Que voudrois-je dire que ce que je dis?

BELINE.

Vous étes ſi ſotte, mamie, qu'on ne ſçauroit plus vous ſouffrir.

ANGELIQUE.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BE-

BELINE.

Il n'eſt rien d'égal à votre inſolence.

ANGELIQUE.

Non, Madame, vous avez beau dire.

BELINE.

Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente préſomption qui fait hauſſer les épaules à tout le monde.

ANGELIQUE.

Tout cela, Madame, ne ſervira de rien. Je ſerai ſage en dépit de vous ; &, pour vous ôter l'eſpérance de pouvoir réuſſir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vûë.

## SCENE VIII.

*ARGAN, BELINE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.*

ARGAN *à Angélique qui ſort.*

ECoute, il n'y a point de milieu à cela. Choiſi d'épouſer dans quatre jours ou Monſieur, ou un couvent. [*à Béline.*] Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.

BELINE.

Je ſuis fâchée de vous quitter, mon fils ; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me diſpenſer. Je reviendrai bientôt.

ARGAN.

Allez, mamour ; & paſſez chez votre Notaire, afin qu'il expédie ce que vous ſçavez.

BELINE.

Adieu, mon petit ami.

ARGAN.

Adieu, mamie.

## SCENE IX.

*ARGAN, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.*

ARGAN.

VOilà une femme qui m'aime...... Cela n'est pas croyable.

M. DIAFOIRUS.

Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

M. DIAFOIRUS *tâtant le pouls d'Argan.*

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous sçaurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis ?*

THOMAS DIAFOIRUS.

*Dico* que le pouls de Monsieur, est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

M. DIAFOIRUS.

Bon.

THOMAS DIAFOIRUS.

Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS.

Repoussant,

M. DIAFOIRUS.

*Benè.*

THOMAS DIAFOIRUS.

Et même un peu capriçant,

M. DIAFOIRUS.

*Optimè.*

THOMAS DIAFOIRUS.

Ce qui marque une intempérie dans le parenchyme splénique, c'est-à-dire, la rate.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

ARGAN.

Non. Monsieur Purgon dit que c'est mon foye qui est malade.

M. DIAFOIRUS.

Et oui; qui dit parenchyme, dit l'un & l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble, par le moyen du *vas breve* du pylore, & souvent des meats cholidoques. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti?

ARGAN.

Non, rien que du bouilli.

M. DIAFOIRUS.

Et oui; rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, & vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.

Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf?

M. DIAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicamens, par les nombres impairs.

ARGAN.

Jusqu'au revoir, Monsieur.

## SCENE X.

*BELINE, ARGAN.*

BELINE.

JE viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose, à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant pardevant la chambre d'Angélique, j'ai vû un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vûë.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma fille?

BELINE.

Oui. Votre petite fille Louison étoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-là ici, mamour; envoyez-là ici. [*seul.*] Ah!

Ah ! L'effrontée ! Je ne m'étonne plus de ſa réſiſtance.

************************************

## SCENE XI.

*ARGAN, LOUISON.*

LOUISON.

QU'eſt-ce que vous me voulez, mon papa? Ma belle maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oui, venez-çà. Avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé?

LOUISON.

Quoi, mon papa?

ARGAN.

Là?

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire?

LOUISON.

Je vous dirai, ſi vous voulez, pour vous deſennuyer, le conte de peau-d'âne, ou bien la fable du corbeau, & du renard, qu'on m'a appriſe depuis peu.

ARGAN.

Ce n'eſt pas cela que je demande.

LOUISON.

Quoi donc?

ARGAN.

Ah! Ruſée, vous ſçavez bien ce que je veux dire.

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN.

Eſt-ce là comme vous m'obéïſſez?

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

LOUISON.

Oui, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait?

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous suis venu dire tout ce que j'ai vû.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vû aujourd'hui?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Assûrément?

LOUISON.

Assûrément.

ARGAN.

Or ça, je m'en vais vous faire voir quelque chose moi.

LOUISON *voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre.*

Ah! Mon papa.

ARGAN.

Ah, ah! Petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vû un homme dans la chambre de votre sœur.

LOUISON *pleurant.*

Mon papa.

ARGAN *prenant Louison par le bras.*

Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON *se jettant à genoux.*

Ah! Mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premiérement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

LOUI-

LOUISON.

Pardon, mon papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aye pas.

ARGAN *voulant la fouetter.*

Allons, allons.

LOUISON.

Ah! Mon papa, vous m'avez bleſſée. Attendez, je ſuis morte. [*Elle contrefait la morte.*]

ARGAN.

Holà. Qu'eſt-ce-là? Louiſon, Louiſon. Ah! Mon Dieu! Louiſon. Ah! Ma fille! Ah! Malheureux, ma pauvre fille eſt morte. Qu'ai-je fait, miſérable? Ah! Chiennes de verges. La peſte ſoit des verges. Ah! Ma pauvre fille, ma pauvre fille, ma pauvre petite Louiſon.

LOUISON.

Là, là, mon papa, ne pleurez point tant, je ne ſuis pas morte tout-à-fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite ruſée? Or ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvû que vous me diſiez bien tout.

LOUISON.

Oh! Oui, mon papa.

ARGAN.

Prenez-y bien garde au moins; car voilà un petit doigt qui ſçait tout, qui me dira ſi vous mentez.

LOUISON.

Mais, mon papa, ne dites pas à ma ſœur, que je vous l'ai dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON *après avoir regardé si personne n'écoute.*

C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étois.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, & il m'a dit qu'il étoit son maître à chanter.

ARGAN *à part.*

Hom, hom! Voilà l'affaire. [*à Louison.*] Hé bien?

LOUISON.

Ma sœur est venuë après.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Elle lui a dit, sortez, sortez, sortez; mon Dieu! Sortez, vous me mettez au désespoir.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Et lui ne vouloit pas sortir.

ARGAN.

Qu'est-ce qu'il lui disoit?

LOUISON.

Il lui disoit je ne sçais combien de choses.

ARGAN.

Et quoi encore?

LOUISON.

Il lui disoit tout-ci, tout-ça, qu'il l'aimoit bien, & qu'elle étoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il se mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il lui baisoit les mains.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, ma belle maman est venuë à la porte, & il s'est enfui.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. [*mettant son doigt à son oreille.*] Attendez. Hé! Ah, ah! Oui? Oh, oh! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vû, & que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON.

Ah! Mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUISON.

Non, mon papa; ne le croyez pas, il ment, je vous assûre.

ARGAN.

Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, & prenez bien garde à tout, allez. [*seul.*] Ah! Il n'y a plus d'enfans. Ah! Que d'affaires! Je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

[*Il se laisse tomber dans sa chaise.*]

## SCENE XII.

*BERALDE, ARGAN.*

BERALDE.

HE bien, mon frere, qu'est-ce? Comment vous portez-vous?

ARGAN.

Ah! Mon frere, fort mal.

BERALDE.

Comment fort mal?

ARGAN.

Oui. Je suis dans une foiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

BERALDE.

Voilà qui est fâcheux.

ARGAN.

Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BERALDE.

J'étois venu ici, mon frere, vous proposer un parti pour ma niéce Angélique.

ARGAN *parlant avec emportement, & se levant de sa chaise.*

Mon frere, ne me parlez point de cette coquine-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours.

BERALDE.

Ah! Voilà qui est bien. Je suis bien aise que la force vous revienne un peu, & que ma visite vous fasse du bien. Or çà, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous améne ici un divertissement que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, & vous rendra l'ame mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Egyptiens vêtus en Maures, qui font des danses mêlées de chansons, où je suis sûr que vous prendrez plaisir; & cela vaudra bien une ordonnance de Monsieur Purgon. Allons.

*Fin du second Acte.*

**************************************

## *II. INTERMEDE.*

*UNE EGYPTIENNE chantante, UN EGYPTIEN chantant, EGYPTIENS & EGYPTIENNES dansans, vêtus en Maures, & portant des singes.*

UNE EGYPTIENNE.

Profitez du printems
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse.
Profitez du printems
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse.

Les

Les plaisirs les plus charmans,
Sans l'amoureuse flâme,
Pour contenter une ame
N'ont point d'attraits assez puissans.

Profitez du printems
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse.
Profitez du printems
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse.

Ne perdez point ces précieux momens
La beauté passe,
Le tems l'efface;
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux passe-tems.

Profitez du printems
De vos beaux ans;
Aimable jeunesse.
Profitez du printems
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Danse des Egyptiens & des Egyptiennes.*

UN EGYPTIEN.

Quand d'aimer on nous presse,
A quoi songez-vous?
Nos cœurs, dans la jeunesse,
N'ont vers la tendresse
Qu'un panchant trop doux.
L'amour a, pour nous prendre,
De si doux attraits,
Que, de soi, sans attendre,
On voudroit se rendre
A ses premiers traits;
Mais tout ce qu'on écoute
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous coûte,
Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

[*à l'Egytienne.*]

Il eſt doux, à votre âge,
D'aimer tendrement
Un amant
Qui s'engage ;
Mais, s'il eſt volage,
Hélas ! Quel tourment !

L'EGYPTIENNE.

L'amant qui ſe dégage
N'eſt pas le malheur ;
La douleur
Et la rage,
C'eſt que le volage
Garde notre cœur.

L'EGYPTIEN.

Quel parti faut-il prendre
Pour nos jeunes cœurs ?

L'EGYPTIENNE.

Faut-il nous en défendre,
Et fuir ſes douceurs ?

L'EGYTIEN.

Devons-nous nous y rendre
Malgré ſes rigueurs ?

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Oui, ſuivons ſes caprices,
Ses douces langueurs ;
S'il a quelques ſupplices,
Il a cent délices
Qui charment les cœurs.

## II. ENTRE'E DE BALLET.

*LEs Egyptiens & Egyptiennes danſent, & font ſauter des ſinges qu'ils ont amenés avec eux.*

*Fin du ſecond Intermède.*

AC-

# ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

*BERALDE, ARGAN, TOINETTE.*

BERALDE.

HE bien, mon frére, qu'en dites-vous? Cela ne vaut-il pas bien une prise de casse?

TOINETTE.

Hom! De bonne casse est bonne.

BERALDE.

Or-çà, voulez-vous que nous parlions un peu ensemble?

ARGAN.

Un peu de patience, mon frere, je vais revenir.

TOINETTE.

Tenez, Monsieur; vous ne songez pas que vous ne sçauriez marcher sans bâton.

ARGAN.

Tu as raison.

## SCENE II.

*BERALDE, TOINETTE.*

TOINETTE.

N'Abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre niéce.

BERALDE.

J'employerai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite.

TOINETTE.

Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie; & j'avois songé en moi-même, que ç'auroit été une bonne affaire de pouvoir introduire ici un Médecin à notre poste, pour le dégoûter de son Monsieur Purgon, & lui décrier sa conduite.

 Mais,

Mais, comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête.

BERALDE.

Comment ?

TOINETTE.

C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être plus heureux que sage. Laissez-moi faire. Agissez de votre côté. Voici notre homme.

## SCENE III.

*ARGAN, BERALDE.*

BERALDE.

Vous voulez bien, mon frere, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation ;

ARGAN.

Voilà qui est fait.

BERALDE.

De répondre, sans nulle aigreur, aux choses que je pourrai vous dire ;

ARGAN.

Oui.

BERALDE.

Et de raisonner ensemble sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

ARGAN.

Mon Dieu ! Oui. Voilà bien du préambule.

BERALDE.

D'où vient, mon frere, qu'ayant le bien que vous avez, & n'ayant d'enfans qu'une fille, car je ne compte pas la petite, d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent ?

ARGAN.

D'où vient, mon frere, que je suis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me semble.

BERALDE.

Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles ; & je ne doute point que, par un esprit de charité,

elle

elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuſes.

ARGAN.

Or-çà, nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'eſt elle qui fait tout le mal; & tout le monde lui en veut.

BERALDE.

Non, mon frere, laiſſons-la là; c'eſt une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, & qui eſt détachée de toute ſorte d'intérêt, qui a pour vous une tendreſſe merveilleuſe; & qui montre pour vos enfans une affection & une bonté qui n'eſt pas concevable, cela eſt certain. N'en parlons point, & revenons à votre fille. Sur quelle penſée, mon frere, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un Médecin?

ARGAN.

Sur la penſée, mon frere, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BERALDE.

Ce n'eſt point là, mon frere, le fait de votre fille; & il ſe préſente un parti plus ſortable pour elle.

ARGAN.

Oui; mais celui-ci, mon frere, eſt plus ſortable pour moi.

BERALDE.

Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il être, mon frere, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN.

Il doit être, mon frere, & pour elle, & pour moi; & je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai beſoin.

BERALDE.

Par cette raiſon-là, ſi votre petite étoit grande, vous lui donneriez en mariage un Apoticaire.

ARGAN.

Pourquoi non?

BERALDE.

Eſt-il poſſible que vous ſerez toujours embéguiné de vos Apoticaires, & de vos Médecins; & que

que vous vouliez être malade en dépit des gens, & de la nature?

ARGAN.

Comment l'entendez-vous, mon frere?

BERALDE.

J'entends, mon frere, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous; & que je ne demanderois point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, & que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pû parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, & que vous n'étes point crevé de toutes les Médecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN.

Mais sçavez-vous, mon frere, que c'est cela qui me conserve; & que Monsieur Purgon dit que je succomberois, s'il étoit seulement trois jours sans prendre soin de moi?

BERALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous envoyera en l'autre monde.

ARGAN.

Mais raisonnons un peu, mon frere. Vous ne croyez donc point à la Médecine?

BERALDE.

Non, mon frere; & je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN.

Quoi? Vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, & que tous les siécles ont révérée?

BERALDE.

Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes; &, à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante mommerie, je ne vois rien de plus ridi-

cule,

cule, qu'un homme qui ſe veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN.

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frere, qu'un homme en puiſſe guérir un autre?

BERALDE.

Par la raiſon, mon frere, que les reſſorts de notre machine ſont des myſtéres, juſques ici, où les hommes ne voyent goutte; & que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque choſe.

ARGAN.

Les Médecins ne ſçavent donc rien, à votre compte?

BERALDE.

Si fait, mon frere. Ils ſçavent la plûpart de fort belles humanités, ſçavent parler en beau latin, ſçavent nommer en grec toutes les maladies, les définir & les diviſer; mais, pour ce qui eſt de les guérir, c'eſt ce qu'ils ne ſçavent point du tout.

ARGAN.

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, ſur cette matiére, les Médecins en ſçavent plus que les autres.

BERALDE.

Ils ſçavent, mon frere, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand' choſe; & toute l'excellence de leur art conſiſte en un pompeux galimathias, en un ſpécieux babil, qui vous donne des mots pour des raiſons, & des promeſſes pour des effets.

ARGAN.

Mais enfin, mon frere, il y a des gens auſſi ſages, & auſſi habiles que vous; & nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux Médecins.

BERALDE.

C'eſt une marque de la foibleſſe humaine, & non pas de la vérité de leur art.

ARGAN.

Mais il faut bien que les Médecins croyent leur

art véritable, puifqu'ils s'en fervent pour eux-mêmes.

BERALDE.

C'eft qu'il y en a parmi eux, qui font eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, & d'autres qui en profitent fans y être. Votre Monfieur Purgon, par exemple, n'y fçait point de fineffe, c'eft un homme tout Médecin, depuis la tête jufqu'aux pieds; un homme qui croit à fes régles, plus qu'à toutes les démonftrations des Mathématiques, & qui croiroit du crime à les vouloir examiner, qui ne voit rien d'obfcur dans la Médecine, rien de douteux, rien de difficile; & qui, avec une impétuofité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de fens commun & de raifon, donne au travers des purgations & des faignées, & ne balance aucune chofe. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire, c'eft de la meilleure foi du monde, qu'il vous expédiera; & il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à fa femme & à fes enfans, & ce qu'en un befoin il feroit à lui-même.

ARGAN.

C'eft que vous avez, mon frere, une dent de lait contre lui. Mais, enfin, venons au fait. Que faire donc, quand on eft malade?

BERALDE.

Rien, mon frere.

ARGAN.

Rien?

BERALDE.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laiffons faire, fe tire doucement du défordre où elle eft tombée. C'eft notre inquiétude, c'eft notre impatience qui gâte tout, & prefque tous les hommes meurent de leurs remédes, & non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frere, qu'on peut aider cette nature par de certaines chofes.

BERALDE.

Mon Dieu! Mon frere, ce ſont pures idées, dont nous aimons à nous repaître; &, de tout tems, il s'eſt gliſſé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flatent, & qu'il ſeroit à ſouter qu'elles fuſſent véritables. Lorſqu'un Médecin vous parle d'aider, de ſecourir de ſoulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, & lui donner ce qui lui manque, de la rétablir, & de la remettre dans une pleine facilité de ſes fonctions; lorſqu'il vous parle de rectifier le ſang, de tempérer les entrailles & le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foye, de fortifier le cœur, de rétablir & conſerver la chaleur naturelle; & d'avoir des ſecrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le Roman de la Médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité & à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela; & il en eſt comme des beaux ſonges, qui ne vous laiſſent au réveil que le déplaiſir de les avoir crûs.

ARGAN.

C'eſt-à-dire que toute la ſcience du monde eſt renfermée dans votre tête; & vous voulez en ſçavoir plus que tous les grands Médecins de notre ſiécle.

BERALDE.

Dans les diſcours, & dans les choſes, ce ſont deux ſortes de perſonnes que vos grands Médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes.

ARGAN.

Ouais! Vous étes un grand Docteur, à ce que je vois, & je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces meſſieurs, pour rembarrer vos raiſonnemens, & rabaiſſer votre caquet.

BERALDE.

Moi, mon frere, je ne prends point à tâche de combattre la Médecine, & chacun, à ſes périls

périls & fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'eſt qu'entre nous; & j'aurois ſouhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, &, pour vous divertir, vous mener voir ſur ce chapitre, quelqu'une des Comédies de Moliere.

ARGAN.

C'eſt un bon impertinent que votre Moliere, avec ſes comédies; & je le trouve bien plaiſant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les Médecins.

BERALDE.

Ce ne ſont point les Médecins qu'il jouë, mais le ridicule de la Médecine.

ARGAN.

C'eſt bien à lui à faire de ſe mêler de contrôler la Médecine. Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de ſe moquer des conſultations & des ordonnances, de s'attaquer au corps des Médecins, & d'aller mettre ſur ſon théâtre des perſonnes vénérables comme ces meſſieurs-là.

BERALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverſes profeſſions des hommes? On y met bien tous les jours les Princes & les Rois, qui ſont d'auſſi bonne maiſon que les Médecins.

ARGAN.

Par la mort-non-de-diable, ſi j'étois que des Médecins, je me vengerois de ſon impertinence; &, quand il ſera malade, je le laiſſerois mourir ſans ſecours. Il auroit beau faire & beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite ſaignée, le moindre petit lavement; & je lui dirois, créve, créve, cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté.

BERALDE.

Vous voilà bien en colére contre lui.

ARGAN.

Oui. C'eſt un mal aviſé; &, ſi les Médecins ſont ſages, ils feront ce que je dis.

BERALDE.

Il ſera encore plus ſage que vos Médecins; car il ne leur demandera point de ſecours.

AR-

ARGAN.

Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remédes.

BERALDE.

Il a ses raisons pour n'en point vouloir, & il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux & robustes, & qui ont des forces de reste pour porter les remédes avec la maladie; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

ARGAN.

Les sottes raisons que voilà! Tenez, mon frere, ne parlons point de cet homme-là davantage; car cela m'échauffe la bile, & vous me donneriez mon mal.

BERALDE.

Je le veux bien, mon frere; &, pour changer de discours, je vous dirai que, sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent, que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte; & qu'on doit, sur cette matiére, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, & que de-là dépend tout le bonheur d'un mariage.

## SCENE IV.

*MONSIEUR FLEURANT une seringue à la main, ARGAN, BERALDE.*

ARGAN.

Ah! Mon frere, avec votre permission.

BERALDE.

Comment? Que voulez-vous faire?

ARGAN.

Prendre ce petit lavement-là, ce sera bien-tôt fait.

BERALDE.

Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sçauriez

riez un moment être ſans lavement ou ſans médecine? Remettez cela à une autre fois, & demeurez un peu en repos.

ARGAN.

Monſieur Fleurant, à ce ſoir, ou à demain matin.

MONSIEUR FLEURANT *à Beralde.*

De quoi vous mêlez-vous de vous oppoſer aux ordonnances de la Médecine, & d'empêcher Monſieur de prendre mon clyſtere? Vous êtes bien plaiſant d'avoir cette hardieſſe-là?

BERALDE.

Allez, Monſieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des viſages.

MONSIEUR FLEURANT.

On ne doit point ainſi ſe jouer des remédes, & me faire perdre mon tems. Je ne ſuis venu ici que ſur une bonne ordonnance; & je vais dire à Monſieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ſes ordres, & de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez...

## SCENE V.

*ARGAN, BERALDE.*

ARGAN.

Mon frere, vous ſerez cauſe ici de quelque malheur.

BERALDE.

Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que Monſieur Purgon a ordonné! Encore un coup, mon frere, eſt-il poſſible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des Médecins, & que vous vouliez être toute votre vie enſeveli dans leurs remédes.

ARGAN.

Mon Dieu! Mon frere, vous en parlez comme un homme qui ſe porte bien; mais, ſi vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il eſt aiſé de parler contre la Médecine, quand on eſt en pleine ſanté.

BERALDE.

Mais quel mal avez-vous ?

ARGAN.

Vous me feriez enrager. Je voudrois que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah ! Voici Monsieur Purgon.

## SCENE VI.

*MONSIEUR PURGON, ARGAN, BERALDE, TOINETTE.*

MONSIEUR PURGON.

JE viens d'apprendre là bas à la porte de jolies nouvelles, qu'on se moque ici de mes ordonnances, & qu'on a fait refus de prendre le remede que j'avois prescrit.

ARGAN.

Monsieur, ce n'est pas....

MONSIEUR PURGON.

Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rebellion d'un malade contre son Médecin.,

TOINETTE.

Cela est épouvantable.

M. PURGON.

Un clystére que j'avois pris plaisir à composer moi-même.

ARGAN.

Ce n'est pas moi.....

M. PURGON.

Inventé, & formé dans toutes les régles de l'art.

TOINETTE.

Il a tort.

M. PURGON.

Et qui devoit faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.

Mon frere.....

M. PURGON.

Le renvoyer avec mépris!

ARGAN *montrant Béralde.*

C'est lui.....

M. PURGON.

C'est une action exorbitante,

TOINETTE.

Cela est vray.

M. PURGON.

Un attentat énorme contre la Médecine,

ARGAN *montrant Béralde.*

Il est cause.....

M. PURGON.

Un crime de léze-faculté, qui ne se peut assez punir.

TOINETTE.

Vous avez raison.

M. PURGON.

Je vous déclare que je romps commerce avec vous;

ARGAN.

C'est mon frere.....

M. PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous;

TOINETTE.

Vous ferez bien.

M. PURGON.

Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisois à mon neveu, en faveur du mariage.

ARGAN.

C'est mon frere qui a fait tout le mal.

M. PURGON.

Mépriser mon clystére!

ARGAN.

Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

M. PURGON.

Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE.

Il ne le mérite pas.

M. PURGON.

J'allois nettoyer votre corps, & en évacuer entiérement les mauvaises humeurs;

ARGAN.

Ah! Mon frere!

M. PUR-

M. PURGON.

Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines, pour vuider le fond du sac.

TOINETTE.

Il eſt indigne de vos ſoins.

M. PURGON.

Mais, puiſque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains,

ARGAN.

Ce n'eſt pas ma faute.

M. PURGON.

Puiſque vous vous étes ſouſtrait de l'obéïſſance que l'on doit à ſon Médecin,

TOINETTE.

Cela crie vengeance.

M. PURGON.

Puiſque vous vous étes déclaré rebelle aux remédes que je vous ordonnois,

ARGAN.

Hé, point du tout.

M. PURGON.

J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaiſe conſtitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre ſang, à l'âcreté de votre bile, & à la féculence de vos humeurs;

TOINETTE.

C'eſt fort bien fait.

ARGAN.

Mon Dieu!

M. PURGON.

Et je veux qu'avant qu'il ſoit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable,

ARGAN.

Ah! Miſéricorde!

M. PURGON.

Que vous tombiez dans la bradipepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon!

M. PURGON.

De la bradipepſie dans la diſpepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon!

M. PURGON.

De la diſpepſie dans l'apepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon!

M. PURGON.

De l'apepſie dans la lienterie.

ARGAN.

Monſieur Purgon!

M. PURGON.

De la lienterie dans la diſſenterie.

ARGAN.

Monſieur Purgon!

M. PURGON.

De la diſſenterie dans l'hydropiſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon!

M. PURGON.

De l'hydropiſie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

## SCENE VII.

*ARGAN, BERALDE.*

ARGAN.

AH! Mon Dieu! Je ſuis mort. Mon frere, vous m'avez perdu.

BERALDE.

Quoi? Qu'y a-t-il?

ARGAN.

Je n'en puis plus. Je ſens déjà que la Médecine ſe venge.

BERALDE.

Ma foi, mon frere, vous étes fou ; & je ne voudrois pas, pour beaucoup de choſes, qu'on vous vît faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie, revenez à vous-même, & ne donnez point tant à votre imagination.

ARGAN.

Vous voyez, mon frere, les étranges maladies dont

dont il m'a menacé.

BERALDE.

Le ſimple homme que vous étes!

ARGAN.

Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il ſoit quatre jours.

BERALDE.

Et ce qu'il dit, que fait-il à la choſe? Eſt-ce un oracle qui a parlé? Il ſemble à vous entendre, que Monſieur Purgon tienne dans ſes mains le filet de vos jours; & que, d'autorité ſuprême, il vous l'allonge, & vous le racourciſſe comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie ſont en vous-même, & que le courroux de Monſieur Purgon eſt auſſi peu capable de vous faire mourir, que ſes remédes de vous faire vivre. Voici une avanture, ſi vous voulez, à vous défaire des Médecins; ou, ſi vous étes né à ne pouvoir vous en paſſer, il eſt aiſé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frere, vous puiſſiez courir un peu moins de riſque.

ARGAN.

Ah! Mon frere, il ſçait tout mon tempérament, & la maniére dont il faut me gouverner.

BERALDE.

Il faut vous avouer que vous étes un homme d'une grande prévention; & que vous voyez les choſes avec d'étranges yeux.

## SCENE VIII.

*ARGAN, BERALDE, TOINETTE.*

TOINETTE *à Argan.*

MOnſieur, voilà un Médecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Et quel Médecin?

TOINETTE.

Un Médecin de la Médecine.

ARGAN.

Je te demande qui il eſt?

TOI-

TOINETTE.

Je ne le connois pas, mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau ; & , si je n'étois sûre que ma mere étoit honnête femme, je dirois que ce seroit quelque petit frere, qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon pere.

ARGAN.

Fais-le venir.

## SCENE IX.

*ARGAN, BERALDE.*

BERALDE.

VOus étes servi à souhait. Un Médecin vous quitte, un autre se présente.

ARGAN.

J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

BERALDE.

Encore? Vous en revenez toujours-là.

ARGAN.

Voyez-vous, j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connois point, ces....

## SCENE X.

*ARGAN, BERALDE, TOINETTE en Médecin.*

TOINETTE.

MOnsieur, agréez que je vienne vous rendre visite, & vous offrir mes petits services pour toutes les saignées & les purgations dont vous aurez besoin.

ARGAN.

Monsieur, je vous suis fort obligé. [*à Béralde* ] Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

TOINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ai oublié de donner une commission à mon valet ; je reviens tout à l'heure.

SCE-

## SCENE XI.

*ARGAN, BERALDE.*

ARGAN.

HE ? Ne diriez-vous pas que c'eſt effectivement Toinette ?

BERALDE.

Il eſt vray que la reſſemblance eſt tout à fait grande. Mais ce n'eſt pas la premiére fois qu'on a vû de ces ſortes de choſes, & les hiſtoires ne ſont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.

Pour moi, j'en ſuis ſurpris ; & . . .

## SCENE XII.

*ARGAN, BERALDE, TOINETTE.*

TOINETTE.

QUe voulez-vous, Monſieur ?

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appellée ?

ARGAN.

Moi ? non.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'ayent corné.

ARGAN.

Demeure un peu ici pour voir comme ce Médecin te reſſemble.

TOINETTE.

Oui, vrayment ! J'ai affaire là-bas ; & je l'ai aſſez vû.

## SCENE XIII.

*ARGAN, BERALDE.*

ARGAN.

SI je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'eſt qu'un.

BERALDE.

J'ai lû des choſes ſurprenantes de ces ſortes de reſſem-

ressemblances; & nous en avons vû, de notre tems, où tout le monde s'est trompé.

ARGAN.

Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là; & j'aurois juré que c'est la même personne.

## SCENE XIV.

*ARGAN, BERALDE, TOINETTE en Médecin.*

TOINETTE.

Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN *bas à Béralde.*

Cela est admirable.

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai euë de voir un illustre malade comme vous étes; & votre réputation qui s'étend par tout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

ARGAN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

TOINETTE.

Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aye?

ARGAN.

Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six, ou vingt-sept ans.

TOINETTE.

Ah, ah, ah, ah, ah! J'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN.

Quatre vingt-dix?

TOINETTE.

Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais & vigoureux.

ARGAN.

Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOINETTE.

Je suis Médecin passager qui vais de ville en ville,

ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illuſtres matiéres à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer des grands & beaux ſecrets que j'ai trouvés dans la Médecine. Je dédaigne de m'amuſer à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatiſmes & de fluxions, à ces fiévrotes, à ces vapeurs, & à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fiévres continuës avec des tranſports au cerveau. de bonnes fiévres pourprées, de bonnes peſtes, de bonnes hydropiſies formées, de bonnes pleuréſies avec des inflammations de poitrine, c'eſt là que je me plaîs, c'eſt là que je triomphe; & je voudrois, Monſieur, que vous euſſiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fuſſiez abandonné de tous les Médecins, déſeſpéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remédes, & l'envie que j'aurois de vous rendre ſervice.

ARGAN.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE.

Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah! Je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais! Ce pouls-là fait l'impertinent; je vois bien que vous ne me connoiſſez pas encore. Qui eſt votre Médecin?

ARGAN.

Monſieur Purgon.

TOINETTE.

Cet homme-là n'eſt point écrit ſur mes tablettes entre les grands Médecins. De quoi, dit-il, que vous étes malade?

ARGAN.

Il dit que c'eſt du foye, & d'autres diſent que c'eſt de la rate.

TOINETTE.

Ce ſont tous des ignorans, c'eſt du poumon que vous étes malade.

ARGAN.

Du poumon?

TOINETTE.

Oui. Que sentez vous?

ARGAN.

Je sens, de tems en tems, des douleurs de tête.

TOINETTE.

Justement, le poumon.

ARGAN.

Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Je sens parfois des lassitudes par tous les membres;

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étoient des coliques.

TOINETTE.

Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, & vous étes bien aise de dormir?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre Médecin pour votre nourriture?

ARGAN.

Il m'ordonue du potage,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

De la volaille,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Du veau,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des bouillons,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des œufs frais,!

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et le ſoir de petits pruneaux pour lâcher le ventre,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et ſur tout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

*Ignorantus, ignoranta, ignorantum.* Il faut boire votre vin pur; &, pour épaiſſir votre ſang qui eſt trop ſubtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau & du ris, & des marons & des oublies, pour coller & conglutiner. Votre Médecin eſt une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, & je viendrai vous voir de tems en tems, tandis que je ſerai en cette ville.

ARGAN.

Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras-là?

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure, si j'étois que de vous.

ARGAN.

Et pourquoi?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, & qu'il empêche ce côté-là de profiter?

ARGAN.

Oui; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.

Vous avez-là aussi un œil droit que je me ferois crever, si j'étois en votre place.

ARGAN.

Crever un œil?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, & lui dérobe sa nourriture? Croyez-moi, faites-vous le crever au plûtôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.

Adieu. Je suis fâché de vous quitter si-tôt; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier?

TOINETTE.

Oui, pour aviser & voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.

Vous sçavez que les malades ne reconduisent point.

SCE-

## SCENE XV.

### ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

VOilà un Médecin, vrayment, qui paroît fort habile.

ARGAN.

Oui; mais il va un peu bien vîte.

BERALDE.

Tous les grands Médecins sont comme cela.

ARGAN.

Me couper un bras, & me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne & manchot.

## SCENE XVI.

### ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE *feignant de parler à quelqu'un.*

ALlons, allons, je suis votre servante. Je n'ai pas envie de rire.

ARGAN.

Qu'est-ce que c'est?

TOINETTE.

Votre Médecin, ma foi, qui vouloit me tâter le pouls.

ARGAN.

Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

BERALDE.

Or-çà, mon frere, puisque voilà votre Monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma niéce?

ARGAN.

Non, mon frere, je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous; & j'ai découvert certaine entrevûë secrette, qu'on ne sçait pas que j'aye découverte.

BERALDE.

He bien, mon frere, quand il y auroit quelque petite inclination, cela feroit-il si criminel ; & rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes, comme le mariage ?

ARGAN.

Quoi qu'il en soit, mon frere, elle sera Religieuse, c'est une chose résoluë.

BERALDE.

Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN.

Je vous entends. Vous en revenez toujours là, & ma femme vous tient au cœur.

BERALDE.

Hé bien, oui, mon frere, puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire ; &, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle ; & voir que vous donniez, tête baissée, dans tous les piéges qu'elle vous tend.

TOINETTE.

Ah ! Monsieur, ne parlez point de Madame, c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire ; une femme sans artifice, & qui aime Monsieur, qui l'aime..... On ne peut pas dire cela.

ARGAN

Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait.

TOINETTE.

Cela est vray.

ARGAN.

L'inquiétude que lui donne ma maladie.

TOINETTE.

Assûrément.

ARGAN.

Et les soins, & les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE.

Il est certain. [*à Béralde.*] Voulez-vous que je vous convainque, & vous fasse voir, tout-à-l'heure, comme Madame aime Monsieur ? [*à*

*Argan.*] Monsieur, souffrez que je lui montre son béjaune, & le tire d'erreur.

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, & contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.

Je le veux bien.

TOINETTE.

Oui; mais ne la laissez pas long-tems dans le désespoir, car elle en pourroit bien mourir.

ARGAN.

Laisse-moi faire.

TOINETTE *à Béralde.*

Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

## SCENE XVII.

*ARGAN, TOINETTE.*

ARGAN.

N'Y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort?

TOINETTE.

Non, non. Quel danger y auroit-il? Etendez-vous là seulement. Il y aura plaisir à confondre votre frere. Voici Madame. Tenez-vous bien.

## SCENE XVIII.

*BELINE, ARGAN étendu dans sa chaise, TOINETTE.*

TOINETTE *feignant de ne pas voir Béline.*

AH, mon Dieu! Ah, malheur! Quel étrange accident!

BELINE.

Qu'est-ce, Toinette?

TOINETTE.

Ah! Madame.

BELINE.

Qu'y a-t-il?

TOINETTE.

Votre mari eſt mort.

BELINE.

Mon mari eſt mort?

TOINETTE.

Hélas! Oui. Le pauvre défunt eſt trépaſſé.

BELINE.

Aſſûrément?

TOINETTE.

Aſſûrément. Perſonne ne ſçait encore cet accident-là; & je me ſuis trouvée ici toute ſeule. Il vient de paſſer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de ſon long dans cette chaiſe.

BELINE.

Le Ciel en ſoit loué. Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es ſotte, Toinette, de t'affliger de cette mort!

TOINETTE.

Je penſois, Madame, qu'il fallût pleurer.

BELINE.

Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte eſt-ce que la ſienne, & de quoi ſervoit-il ſur la terre? Un homme incommode à tout le monde, mal propre, dégoûtant, ſans ceſſe un lavement, ou une médecine dans le ventre, mouchant, touſſant, crachant toujours, ſans eſprit, ennuyeux, de mauvaiſe humeur, fatiguant ſans ceſſe les gens, & grondant jour & nuit ſervantes & valets.

TOINETTE.

Voilà une belle oraiſon funébre.

BELINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon deſſein; & tu peux croire qu'en me ſervant ta récompenſe eſt ſûre. Puiſque, par un bonheur, perſonne n'eſt encore averti de la choſe, portons-le dans ſon lit, & tenons cette mort cachée, juſqu'à ce que j'aye fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux ſaiſir; & il n'eſt pas juſte que j'aye

passé, sans fruit auprès de lui, mes plus belles années. Vien, Toinette, prenons auparavant toutes ses clés.

ARGAN *se levant brusquement.*

Doucement.

BELINE.

Ahi!

ARGAN.

Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez?

TOINETTE.

Ah, ah! Le défunt n'est pas mort.

ARGAN *à Béline, qui sort.*

Je suis bien aise de voir votre amitié, & d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur, qui me rendra sage à l'avenir, & qui m'empêchera de faire bien des choses.

## SCENE XIX.

*BERALDE sortant de l'endroit où il s'étoit caché, ARGAN, TOINETTE.*

BERALDE.

He bien, mon frere, vous le voyez.

TOINETTE.

Par ma foi, je n'aurois jamais crû cela. Mais j'entends votre fille, remettez-vous comme vous étiez, & voyons de quelle maniére elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver; &, puisque vous êtes en train, vous connoîtrez par là les sentimens que votre famille a pour vous.

[*Béralde va encore se cacher.*]

## SCENE XX.

*ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.*

TOINETTE *feignant de ne pas voir Angélique.*

O Ciel! Ah, fâcheuse avanture! Malheureuse journée!

ANGELIQUE.

Qu'as-tu, Toinette, & de quoi pleures-tu?

TOINETTE.

Hélas! J'ai de triſtes nouvelles à vous donner.

ANGELIQUE.

Hé quoi?

TOINETTE.

Votre pere eſt mort.

ANGELIQUE.

Mon pere eſt mort, Toinette?

TOINETTE.

Oui. Vous le voyez là; il vient de mourir tout-à-l'heure d'une foibleſſe qui lui a pris.

ANGELIQUE.

O Ciel! Quelle infortune! Quelle atteinte cruelle! Hélas! Faut-il que je perde mon pere, la ſeule choſe qui me reſtoit au monde; & qu'encore, pour un ſurcroît de déſeſpoir, je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi! Que deviendrai-je, malheureuſe, & quelle conſolation trouver après une ſi grande perte?

## SCENE XXI.

*ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.*

CLEANTE.

QU'avez-vous donc, belle Angélique, & quel malheur pleurez-vous?

ANGELIQUE.

Hélas! Je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher, & de plus précieux. Je pleure la mort de mon pere.

CLEANTE.

O Ciel! Quel accident! Quel coup inopiné! Hélas! Après la demande que j'avois conjuré votre oncle de faire pour moi, je venois me préſenter à lui; & tâcher, par mes reſpects & par mes priéres, de diſpoſer ſon cœur à vous accorder à mes vœux.

AN-

ANGELIQUE.

Ah! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons-là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon pere, je ne veux plus être du monde, & j'y renonce pour jamais. Oui, mon pere, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, & réparer par-là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. [*se jettant à genoux.*] Souffrez, mon pere, que je vous en donne ici ma parole, & que je vous embrasse, pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN *embrassant Angélique.*

Ah! Ma fille.

ANGELIQUE.

Ahi!

ARGAN.

Vien. N'aye point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vray sang, ma véritable fille; & je suis ravi d'avoir vû ton bon naturel.

## SCENE XXII.

*ARGAN, BERALDE, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.*

ANGELIQUE.

AH! Quelle surprise agréable! Mon pere, puisque par un bonheur extrême, le Ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'étes pas favorable au panchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure, au moins, de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grace que je vous demande.

CLEANTE *se jettant aux genoux d'Argan.*

Hé! Monsieur, laissez-vous toucher à ses priéres & aux miennes; & ne vous montrez point contraire aux mutuels empressemens d'une si belle inclination.

BERALDE.

Mon frere, pouvez-vous tenir là-contre?

TOINETTE.

Monfieur, ferez-vous infenfible à tant d'amour?

ARGAN.

Qu'il fe faffe Médecin, je confens au mariage. [*à Cléante.*] Oui, faites-vous Médecin, je vous donne ma fille.

CLEANTE.

Très-volontiers, Monfieur. S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai Médecin, Apoticaire même, fi vous voulez. Ce n'eft pas une affaire que cela, & je ferois bien d'autres chofes pour obtenir la belle Angélique.

BERALDE.

Mais, mon frere, il me vient une penfée. Faites-vous Médecin vous-même. La commodité fera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela eft vray. Voilà le vray moyen de vous guérir bien-tôt; & il n'y a point de maladie fi ofée, que de fe jouer à la perfonne d'un Médecin.

ARGAN.

Je penfe, mon frere, que vous vous moquez de moi. Eft-ce que je fuis en âge d'étudier?

BERALDE.

Bon! Etudier. Vous étes affez fçavant, & il y en a beaucoup parmi eux qui ne font pas plus habiles que vous.

ARGAN.

Mais il faut fçavoir bien parler latin, connoître les maladies, & les remédes qu'il y faut faire.

BERALDE.

En recevant la robe & le bonnet de Médecin, vous apprendrez tout cela; & vous ferez après plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoi! L'on fçait difcourir fur les maladies, quand on a cet habit-là?

BERALDE.

Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe, & un bonnet, tout galimathias devient fçavant, & toute fottife devient raifon.

TOI-

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, quand il n'y auroit que votre barbe, c'est déjà beaucoup, & la barbe fait plus de la moitié d'un Médecin.

CLEANTE.

En tout cas, je suis prêt à tout.

BERALDE *à Argan.*

Voulez-vous que l'affaire se fasse tout-à-l'heure?

ARGAN.

Comment tout-à-l'heure?

BERALDE.

Oui, & dans votre maison.

ARGAN.

Dans ma maison?

BERALDE.

Oui. Je connois une Faculté de mes amies, qui viendra tout-à-l'heure en faire la cérémonie dans votre sale. Cela ne vous coutera rien.

ARGAN.

Mais, moi, que dire, que répondre?

BERALDE.

On vous instruira en deux mots, & l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent, je vais les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

## SCENE DERINIERE.

*BERALDE, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.*

CLEANTE.

Que voulez-vous dire, & qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies?

TOINETTE.

Quel est donc votre dessein?

BERALDE.

De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un Medecin, avec des danses & de la musique, je

je veux que nous en prenions enſemble le divertiſſement, & que mon frere y faſſe le premier perſonnage.

ANGELIQUE.

Mais, mon oncle, il me ſemble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon pere.

BERALDE.

Mais, ma niéce, ce n'eſt pas tant le jouer, que s'accommoder à ſes fantaiſies. Tout ceci n'eſt qu'entre nous. Nous y pouvons auſſi prendre chacun un perſonnage, & nous donner ainſi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autoriſe cela. Allons vîte préparer toutes choſes.

CLEANTE *à Angélique.*

Y conſentez-vous?

ANGELIQUE.

Oui, puiſque mon oncle nous conduit.

*Fin du troiſiéme Acte.*

## *III. INTERMEDE.*

### PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Des tapiſſiers viennent, en danſant, préparer la ſale, & placer les bancs en cadence.*

### II. ENTRE'E DE BALLET.

*Marche de la Faculté de Médecine, au ſon des inſtrumens.*

*Les porte-ſeringues repréſentant les maſſiers, entrent les premiers.*

*Après eux, viennent, deux à deux, les Apoticaires avec des mortiers, les Chirurgiens & les Docteurs, qui vont ſe placer aux deux côtés du Théatre. Le Préſident monte dans une chaire, qui eſt au milieu; & Argan qui doit être reçû Docteur, ſe place dans une chaire plus petite, qui eſt audevant de celle du Préſident.*

LE PRESIDENT.

*Sçavantiſſimi Doctores,*
*Medicinæ Profeſſores,*

Qui

*Qui hic aſſemblati eſtis ;*
*Et vos altri Meſſiores,*
*Sententiarum facultatis*
*Fideles executores,*
*Chirurgiani & Apoticari,*
*Atque tota compania auſſi,*
*Salus, honor, & argentum,*
*Atque bonum appetitum.*
*Non poſſum, docti confreri,*
*En moi ſatis admirari,*
*Qualis bona inventio,*
*Eſt medici profeſſio ;*
*Quam bella choſa eſt & bene trovata,*
*Medicina illa benedicta,*
*Quæ, ſuo nomine ſolo,*
*Surprenanti miraculo,*
*Depuis ſi longo tempore,*
*Facit à gogo vivere*
*Tant de gens omni genere.*

*Per totam terram videmus*
*Grandam vogam ubi ſumus ;*
*Et quod grandes & petiti*
*Sunt de nobis infatuti.*
*Totus mundus currens ad noſtros remedios,*
*Nos regardat ſicut Deos ;*
*Et noſtris ordonnanciis*
*Principes & reges ſoumiſſos videtis.*

*Donque il eſt noſtræ ſapientiæ,*
*Boni ſenſus atque prudentiæ,*
*De fortement travaillare,*
*A nos bene conſervare*
*In tali credito, vogâ, & honore ;*
*Et prandre gardam à non recevere,*
*In noſtro docto corpore,*
*Quam perſonas capabiles,*
*Et totas dignas ramplire*
*Has plaças honorabiles.*

*C'eſt pour cela que nunc convocati eſtis,*
*Et credo quod trovabitis*
*Dignam matieram medici,*

*In sçavanti homine que voici ;*
*Lequel, in chosis omnibus,*
*Dono ad interrogandum,*
*Et à fond examinandum*
*Vestris capacitatibus.*

PREMIER DOCTEUR.

*Si mihi licentiam dat Dominus Præses,*
*Et tanti docti Doctores,*
*Et assistantes illustres,*
*Tres sçavanti bacheliero*
*Quem estimo & honoro,*
*Domandabo causam & rationem, quare*
*Opium facit dormire.*

ARGAN.

*Mihi à docto Doctore*
*Domandatur causam & rationem quare*
*Opium facit dormire.*
*A quoi respondeo,*
*Quia est in eo*
*Virtus dormitiva,*
*Cujus est natura*
*Sensus assoupire.*

CHOEUR.

*Benè, benè, benè, benè respondere,*
*Dignus, dignus est intrare*
*In nostro docto corpore.*
*Benè, benè respondere.*

SECOND DOCTEUR.

*Cum permissione Domini Præsidis,*
*Doctissimæ facultatis,*
*Et totius his nostris actis*
*Companiæ assistantis,*
*Domandabo tibi, docte Bacheliere,*
*Quæ sunt remedia,*
*Quæ in maladiâ*
*Ditte Hydropisia*
*Convenit facere?*

ARGAN.

*Clysterium donare,*
*Posteà Seignare,*
*Ensuita purgare.*

CHOEUR.

CHOEUR.

*Benè, benè, benè, benè respondere*
*Dignus, dignus est intrare*
*In nostro docto corpore.*

TROISIEME DOCTEUR.

*Si bonum semblatur Domino Præsidi,*
*Doctissimæ Facultati*
*Et companiæ præsenti,*
*Domandabo tibi, docte Bacheliere,*
*Quæ remedia hécticis,*
*Pulmonicis atque asmaticis*
*Trovas à propos facere.*

ARGAN.

*Clysterium donare,*
*Postea Seignare,*
*Ensuita purgare.*

CHOEUR.

*Benè, benè, benè, benè respondere;*
*Dignus, dignus est intrare*
*In nostro docto corpore.*

QUATRIEME DOCTEUR.

*Super illas maladias,*
*Doctus Bachelierus dixit maravillas;*
*Mais si non ennuyo Dominum Præsidem,*
*Doctissimam Facultatem,*
*Et totam honorabilem*
*Companiam écoutantem;*
*Faciam illi unam quæstionem.*
*Dès hiero maladus unus*
*Tombavit in meas manus;*
*Habet grandam fievram cum redoublamentis,*
*Grandam dolorem capitis,*
*Et grandum malum au côté,*
*Cum grandâ difficultate*
*Et penâ respirare.*
*Veillas mihi dire,*
*Docte Bacheliere,*
*Quid illi facere?*

ARGAN.

*Clysterium donare,*
*Posteà Seignare,*
*Ensuita purgare.*

CINQUIEME DOCTEUR.

*Mais si maladia*
*Opiniatria*
*Non vult se garire,*
*Quid illi facere?*

ARGAN.

*Clysterium donare,*
*Posteà Seignare,*
*Ensuita purgare.*
*Reseignare, repurgare, & reclysterisare.*

CHOEUR.

*Benè, benè, benè, benè respondere;*
*Dignus, dignus est intrare*
*In nostro docto corpore.*

LE PRESIDENT *à Argan.*

*Juras gardare statuta*
*Per facultatem præscripta,*
*Cum sensu & jugeamento?*

ARGAN.

*Juro.*

LE PRESIDENT.

*Essere in omnibus*
*Consultationibus*
*Ancieni aviso;*
*Aut bono,*
*Aut mauvaiso?*

ARGAN.

*Juro.*

LE PRESIDENT.

*De non jamais te servire*
*De remediis aucunis,*
*Quam de ceux seulement doctæ facultatis;*
*Maladus dût-il crevare*
*Et mori de suo malo?*

ARGAN.

*Juro.*

LE PRESIDENT.

*Ego cum isto boneto*
*Venerabili & docto,*
*Dono tibi & concedo*
*Virtutem & puissanciam,*

*Medicandi,*
*Purgandi,*
*Seignandi,*
*Perçandi,*
*Taillandi,*
*Coupandi,*
*Et occidendi*
*Impunè per totam terram.*

## III. ENTRE'E DE BALLET.

*Les Chirurgiens & les Apoticaires viennent faire la révérence en cadence à Argan.*

ARGAN.

*Grandes Doctores doctrinæ,*
*De la Rhubarbe & du séné;*
*Ce seroit sans douta à moi chosa folla,*
*Inepta & ridicula,*
*Si j'alloibam m'engageare*
*Vobis louangeas donare,*
*Et entreprenoibam adjoûtare*
*Des lumieras au Soleilo,*
*Et des étoilas au Cielo,*
*Des ondas à l'Oceano.*
*Et des rosas au printanno.*
*Agreate qu'avec uno moto*
*Pro toto remercimento*
*Randam gratiam corpori tam docto.*
*Vobis, vobis debeo*
*Bien plus qu'à naturæ, & qu'à patri meo.*
*Natura & pater meus*
*Hominem me habent factum;*
*Mais vos me, ce qui est bien plus,*
*Avetis factum medicum.*
*Honor, favor, & gratia,*
*Qui in hoc corde que voilà,*
*Imprimant ressentimenta*
*Qui dureront in sæcula.*

CHOEUR.

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat*
*Novus Doctor, qui tam benè parlat,*
*Mille, mille annis, & manget, & bibat,*
*Et seignet, & tuat.*

## IV. ENTRE'E DE BALLET.

*Tous les Chirurgiens & les Apoticaires danſent au ſon des inſtrumens & des voix, & des battemens de mains, & des mortiers d'Apoticaires.*

PREMIER CHIRURGIEN.

*Puiſſe-t-il voir doctas*
*Suas ordonnancias,*
*Omnium Chirurgorum,*
*Et Apoticarum*
*Ramplire boutiquas.*

CHOEUR.

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat*
*Novus Doctor, qui tam benè parlat,*
*Mille, mille annis, & manget, & bibat,*
*Et ſeignet, & tuat.*

SECOND CHIRURGIEN.

*Puiſſe toti anni,*
*Lui eſſere boni*
*Et favorabiles,*
*Et n'habere jamais*
*Quam peſtas, verolas,*
*Fiévras, pleureſias,*
*Fluxus de ſang & diſſenterias.*

CHOEUR.

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat*
*Novus Doctor, qui tam benè parlat,*
*Mille, mille annis, & manget, & bibat,*
*Et ſeignet, & tuat.*

## V. & derniére ENTRE'E DE BALLET.

*Pendant que le dernier chœur ſe chante, les Médecins, les Chirurgiens & les Apoticaires ſortent tous ſelon leur rang en cérémonie, comme ils ſont entrés.*

F I N.

RE-

# REMERCIEMENT
## AU ROI.

Votre pareſſe enfin me ſcandaliſe,
Ma muſe, obeïſſez-moi;
Il faut ce matin, ſans remiſe,
Aller au lever du Roi.
Vous ſçavez bien pourquoi;
Et ce vous eſt une honte
De n'avoir pas été plus promte
A le remercier de ſes fameux bienfaits,
Mais il vaut mieux tard que jamais;
Faites donc votre compte
D'aller au louvre accomplir mes ſouhaits.
Gardez-vous bien d'être en muſe bâtie,
Un air de muſe eſt choquant dans ces lieux;
On y veut des objets à réjouir les yeux,
Vous en devez être avertie;
Et vous ferez votre cour beaucoup mieux,
Lorſqu'en Marquis vous ſerez traveſtie.
Vous ſçavez ce qu'il faut pour paroître Marquis;
N'oubliez rien de l'air, ni des habits,
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix,
Que le rabat ſoit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits.
Mais ſur-tout je vous recommande
Le manteau, d'un ruban, ſur le dos retrouſſé,
La galanterie en eſt grande;
Et, parmi les Marquis de la plus haute bande,
C'eſt pour être placé.
Avec vos brillantes hardes,
Et votre ajuſtement,
Faites tout le trajet de la ſale des gardes;
Et, vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards bruſquement,
Et ceux que vous pourrez connoître,
Ne manquez pas d'un haut ton,
De les ſaluer par leur nom,

De quelque rang qu'ils puissent être;
Cette familiarité
Donne, à quiconque en use, un air de qualité.
Grattez du peigne à la porte
De la chambre du Roi;
Ou, si, comme je prévoi,
La presse s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau,
Ou montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau,
Et criez, sans aucune pause,
D'un ton rien moins que naturel,
Monsieur l'huissier, pour le Marquis un tel.
Jettez-vous dans la foule, & tranchez du notable;
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier,
Pressez, poussez, faites le diable,
Pour vous mettre le premier;
Et, quand même l'huissier,
A vos désirs inéxorable,
Vous trouveroit en face un Marquis repoussable,
Ne démordez point pour cela.
Tenez toujours ferme là,
A déboucher la porte il iroit trop du vôtre,
Faites qu'aucun n'y puisse pénétrer;
Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer,
Pour faire entrer quelqu'autre.
Quand vous serez entré, ne vous relâchez pas,
Pour assiéger la chaise, il faut d'autres combats,
Tâchez d'en être des plus proches,
En y gagnant le terrain pas à pas;
Et, si des assiégeans le prévenant amas
En bouche toutes les approches,
Prenez le parti doucement,
D'attendre le Prince au passage.
Il connoîtra votre visage,
Malgré votre déguisement;
Et lors, sans tarder davantage,
Faites-lui votre compliment.
Vous pourriez aisément l'étendre,
Et parler des transports qu'en vous font éclater
Les surprenans bienfaits que, sans les mériter,
Sa libérale main sur vous daigne répandre,

Et des nouveaux efforts, où s'en va vous porter
L'excès de cet honneur où vous n'osiez prétendre;
- Lui dire comme vos désirs
Sont, après ses bontés qui n'ont point de pareilles,
D'employer à sa gloire, ainsi qu'à ses plaisirs
Tout votre art, & toutes vos veilles;
Et, là-dessus, lui promettre merveilles.
Sur ce chapitre on n'est jamais à sec;
Les muses sont de grandes prometteuses,
Et, comme vos sœurs les causeuses,
Vous ne manquerez pas, sans doute, par le bec;
Mais les grands Princes n'aiment guéres
Que les complimens qui sont courts;
Et le nôtre, sur tout, a bien d'autres affaires
Que d'écouter tous vos discours.
La louange & l'encens n'est pas ce qui le touche;
Dès que vous ouvrirez la bouche
Pour lui parler de grace & de bienfait,
Il comprendra d'abord ce que vous voudrez dire,
Et, se mettant doucement à sourire
D'un air qui, sur les cœurs, fait un charmant effet,
Il passera comme un trait,
Et cela vous doit suffire.
Voilà votre compliment fait.

*F I N.*

# LA GLOIRE
## DU
## VAL-DE-GRACE.

DIGNE fruit de vingt ans de travaux somptueux,
Auguste Bâtiment, Temple majestueux,
Dont le dôme superbe, élevé dans la nuë,
Pare du grand Paris la magnifique vûë,
Et, parmi tant d'objets semés de toutes parts,
Du voyageur surpris prend les premiers regards;
Fais briller à jamais, dans ta noble richesse,
La splendeur du saint vœu d'une grande Princesse,
Et porte un témoignage à la postérité
De sa magnificence, & de sa piété;
Conserve à nos neveux une montre fidéle
Des exquises beautés que tu tiens de son zéle.
Mais défends bien sur-tout de l'injure des ans
Le chef-d'œuvre fameux de ses riches présens,
Cet éclatant morceau de sçavante peinture,
Dont elle a couronné ta noble architecture;
C'est le plus bel effet des grands soins qu'elle a pris,
Et ton marbre, & ton or ne sont point de ce prix.
Toi qui dans cette coupe, à ton vaste génie
Comme un ample théatre heureusement fournie,
Es venu déployer les précieux trésors
Que le Tibre t'a vû ramasser sur ses bords,
Dis-nous, fameux Mignard, par qui te sont versées
Les charmantes beautés de tes nobles pensées;
Et dans quel fonds tu prends cette variété,
Dont l'esprit est surpris, & l'œil est enchanté.
Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,
De tes expressions enfante les merveilles,
Quels charmes ton pinceau répand dans tous ses traits,
Quelle force il y mêle à ses plus doux attraits,
Et quel est ce pouvoir, qu'au bout des doigts tu portes,

Qui sçait faire à nos yeux vivre des choses mortes ;
Et d'un peu de mêlange & de bruns & de clairs,
Rendre esprit la couleur, & les pierres des chairs.
Tu te tais ; & prétends que ce sont des matiéres
Dont tu dois nous cacher les sçavantes lumiéres,
Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus,
Te coûtent un peu trop pour être répandus ;
Mais ton pinceau s'explique, & trahit ton silence,
Malgré toi, de ton art, il nous fait confidence ;
Et, dans ses beaux efforts à nos yeux étalés,
Les mystéres profonds nous en sont révélés.
Une pleine lumiére ici nous est offerte ;
Et ce dôme pompeux est une école ouverte,
Où l'ouvrage faisant l'office de la voix,
Dicte de ton grand art les souveraines loix.
Il nous dit fortement les trois nobles parties *
Qui rendent d'un tableau les beautés assorties,
Et dont, en s'unissant, les talens relevés
Donnent à l'univers les peintres achevés.
Mais des trois, comme Reine, il nous expose celle †
Que ne peut nous donner le travail, ni le zéle ;
Et qui, comme un présent de la faveur des Cieux,
Est du nom de divine appellée en tous lieux ;
Elle, dont l'essor monte au-dessus du tonnerre,
Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre,
Qui meut tout, régle tout, en ordonne à son choix,
Et des deux autres méne & régit les emplois.
Il nous enseigne à prendre une digne matiére,
Qui donne au feu d'un peintre une vaste carriére,
Et puisse recevoir tous les grands ornemens,
Qu'enfante un beau génie en ses accouchemens,
Et dont la poësie, & sa sœur la peinture,
Parant l'instruction de leur docte imposture,
Composent avec art ces attraits, ces douceurs,
Qui font à leurs leçons un passage à nos cœurs ;
Et par qui, de tout tems, ces deux sœurs si pareilles
Charment, l'une les yeux, & l'autre les oreilles.
Mais

* *L'invention, le dessein, le coloris.*

† *I. L'invention, premiere partie de la peinture.*

Mais il nous dit de fuir un discord apparent
Du lieu que l'on nous donne, & du sujet qu'on
prend;
Et de ne point placer dans un tombeau des fêtes,
Le Ciel contre nos pieds, & l'enfer sur nos têtes.
Il nous apprend à faire, avec détachement,
De grouppes contrastés un noble ageancement
Qui, du champ du tableau, fasse un juste partage
En conservant les bords un peu légers d'ouvrage,
N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux
Qui rompe ce repos si fort ami des yeux;
Mais où, sans se presser, le grouppe se rassemble,
Et forme un doux concert, fasse un beau tout
ensemble,
Où rien ne soit à l'œil mendié, ni redit,
Tout s'y voyant tiré d'un vaste fonds d'esprit,
Assaisonné du sel de nos graces antiques,
Et non du fade goût des ornemens gothiques;
Ces monstres odieux des siécles ignorans;
Que de la barbarie ont produit les torrens,
Quand leur cours, inondant presque toute la
terre,
Fit à la politesse une mortelle guerre;
Et de la grande Rome abbattant les remparts,
Vint, avec son empire, étouffer les beaux arts.
Il nous montre à poser avec noblesse & grace
La premiere figure à la plus belle place,
Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur
Qui s'empare d'abord des yeux du spectateur;
Prenant un soin exact que, dans tout son ou-
vrage,
Elle jouë aux regards le plus beau personnage;
Et que, par aucun rôle au spectacle placé,
Le heros du tableau ne se voye effacé.
Il nous enseigne à fuir les ornemens débiles
Des épisodes froids & qui sont inutiles,
A donner au sujet toute sa verité,
A lui garder par tout pleine fidélité,
Et ne se point porter à prendre de licence,
A moins qu'à des beautés elle donne naissance.
Il nous dicte amplement les leçons du dessein, *
Dans

* *II. Le dessein, seconde partie de la peinture.*

Dans la maniére Grecque, & dans le goût Romain;
Le grand choix du beau vray, de la belle nature,
Sur les reftes exquis de l'Antique fculpture,
Qui, prenant d'un fujet la brillante beauté,
En fçavoit féparer la foible vérité,
Et formant de plufieurs une beauté parfaite,
Nous corrige par l'art la nature qu'on traite.
Il nous explique à fond, dans fes inftructions,
L'union de la grace, & des proportions;
Les figures par tout doctement dégradées,
Et leurs extrémités foigneufement gardées;
Les contraftes fçavans des membres agrouppés,
Grands, nobles, étendus, & bien developpés,
Balancés fur leur centre en beautés d'attitude,
Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude,
Et n'offrant point aux yeux ces galimathias,
Où la tête n'eft point de la jambe, ou du bras;
Leur jufte attachement aux lieux qui les font
naître,
Et les mufcles touchés autant qu'ils doivent l'être;
La beauté des contours obfervés avec foin,
Point durement traités, amples, tirés de loin,
Inégaux, ondoyans, & tenant de la flâme,
Afin de conferver plus d'action & d'ame;
Les nobles airs de tête amplement variés,
Et tous au caractére avec choix mariés;
Et c'eft là qu'un grand peintre, avec pleine
largeffe,
D'une féconde idée étale la richeffe,
Faifant briller par tout de la diverfité,
Et ne tombant jamais dans un air répété;
Mais un peintre commun trouve une peine ex-
trême
A fortir dans fes airs, de l'amour de foi-même;
De redites fans nombre, il fatigue les yeux,
Et, plein de fon image, il fe peint en tous lieux.
Il nous enfeigne auffi les belles draperies,
De grands plis bien jettés, fuffifamment nourries,
Dont l'ornement aux yeux doit conferver le nud;
Mais qui, pour le marquer, foit un peu retenu,
Qui ne s'y colle point, mais en fuive la grace,
Et, fans la ferrer trop, la careffe & l'embraffe.
Il nous montre à quel air, dans quelles actions

Se distinguent à l'œil toutes les passions;
Les mouvemens du cœur, peints d'une adresse extrême
Par des gestes puisés dans la passion même,
Bien marqués pour parler, appuyés, forts, & nets;
Imitans en vigueur les gestes des muëts
Qui veulent réparer la voix que la nature
Leur a voulu nier, ainsi qu'à la peinture.
*Il nous étale enfin les mystéres exquis
De la belle partie où triompha Zeuxis,
Et qui, le revêtant d'une gloire immortelle,
Le fit aller du pair avec le grand Apelle;
L'union, les concerts, & les tons des couleurs,
Contrastes, amitiés, ruptures & valeurs,
Qui font les grands effets, les fortes impostures,
L'achévement de l'art, & l'ame des figures.
Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau,
On peut prendre le jour, & le champ du tableau,
Les distributions, & d'ombre, & de lumiére,
Sur chacun des objets & sur la masse entiére,
Leur dégradation dans l'espace de l'air
Par les tons différens de l'obscur & du clair,
Et quelle force il faut aux objets mis en place
Que l'approche distingue, & le lointain efface;
Les gracieux repos que, par des soins communs,
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux bruns,
Avec quel agrément d'insensible passage
Doivent ces opposés entrer en assemblage,
Par quelle douce chûte ils doivent y tomber,
Et dans un milieu tendre, aux yeux se dérober;
Ces fonds officieux qu'avec art on se donne,
Qui reçoivent si bien ce qu'on leur abandonne;
Par quels coups de pinceau formant de la rondeur,
Le peintre donne au plat le relief du sculpteur,
Quel adoucissement des teintes de lumiére,
Fait perdre ce qui tourne, & le chasse derriére,
Et comme, avec un champ fuyant, vague & léger,

La

* *III. Le Coloris, troisiéme partie de la peinture.*

La fierté de l'obscur sur la douceur du clair,
Triomphant de la toile, en tire avec puissance
Les figures que veut garder sa résistance,
Et, malgré tout l'effort qu'elle oppose à ses coups,
Les détache du fond, & les améne à nous.
Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage;
Mais, illustre Mignard, n'en prends aucun ombrage,
Ne crains pas que ton art, par ta main découvert,
A marcher sur tes pas tienne un chemin ouvert,
Et que de ses leçons les grands & beaux oracles
Elévent d'autres mains à tes doctes miracles;
Il y faut des talens que ton mérite joint,
Et ce sont des secrets qui ne s'apprennent point.
On n'acquiert point, Mignard, par les soins qu'on se donne,
Trois choses, dont les dons brillent dans ta personne,
Les passions, la grace, & les tons de couleur,
Qui des riches tableaux font l'exquise valeur;
Ce sont présens du Ciel, qu'on voit peu qu'il assemble,
Et les siécles ont peine à les trouver ensemble.
C'est par-là qu'à nos yeux nuls travaux enfantés
De ton noble travail n'atteindront les beautés,
Malgré tous les pinceaux, que ta gloire réveille,
Il sera de nos jours la fameuse merveille;
Et, des bouts de la terre, en ces superbes lieux,
Attirera les pas des sçavans curieux.
O vous, dignes objets de la noble tendresse
Qu'a fait briller pour vous cette auguste Princesse,
Dont au grand Dieu naissant, au véritable Dieu,
Le zéle magnifique a consacré ce lieu,
Purs esprits, où du Ciel sont les graces infuses,
Beaux Temples des vertus, admirables recluses,
Qui, dans votre retraite, avec tant de ferveur,
Mêlez parfaitement la retraite du cœur,
Et, par un choix pieux hors du monde placées,
Ne détachez vers lui nulle de vos pensées,
Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous
Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux;
D'y nourrir par vos yeux les précieuses flâmes

Dont si fidélement brûlent vos belles ames ;
D'y sentir redoubler l'ardeur de vos désirs ;
D'y donner à toute heure un encens de soupirs ;
Et d'embrasser du cœur une image si belle
Des célestes beautés de la gloire éternelle,
Beautés qui dans leurs fers tiennent vos libertés,
Et vous font mépriser toutes autres beautés !
Et toi, qui fus jadis la maîtresse du monde,
Docte & fameuse école en raretés féconde,
Où les arts déterrés ont, par un digne effort,
Réparé les dégâts des barbares du Nord,
Source des beaux débris des siécles mémorables,
O Rome, qu'à tes soins nous sommes redevables
De nous avoir rendu façonné de ta main,
Ce grand homme, chez toi, devenu tout romain,
Dont le pinceau célébre, avec magnificence,
De ses riches travaux vient parer notre France,
Et dans un noble lustre y produire à nos yeux
Cette belle peinture inconnuë en ces lieux,
La fresque, dont la grace à l'autre préférée
Se conserve un éclat d'éternelle durée ;
Mais dont la promtitude & les brusques fiertés
Veulent un grand génie à toucher ses beautés !
De l'autre qu'on connoît, la traitable méthode
Aux foiblesses d'un peintre aisément s'accommode.
La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la pesanteur,
Elle sçait secourir, par le tems qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne ;
Et, sur cette peinture, on peut, pour faire mieux,
Revenir quand on veut, avec de nouveaux yeux.
Cette commodité de retoucher l'ouvrage,
Aux peintres chancelans est un grand avantage ;
Et, ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend,
On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.
Mais la fresque est pressante ; & veut, sans complaisance,
Qu'un peintre s'accommode à son impatience,
La traite à sa maniére ; &, d'un travail soudain,

Sai-

Saisisse le moment qu'elle donne à sa main.
La sévére rigueur de ce moment qui passe,
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grace.
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout, au premier coup, se doit exécuter.
Elle veut un esprit où se rencontre unie
La pleine connoissance avec le grand génie,
Secouru d'une main propre à le seconder,
Et maîtresse de l'art jusqu'à le gourmander,
Une main promte à suivre un beau feu qui la guide;
Et dont, comme un éclair, la justesse rapide
Répande dans ses fonds, à grands traits non tâtés,
De ses expressions les touchantes beautés.
C'est par là que la fresque éclatante de gloire,
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,
Et que tous les sçavans, en juges délicats,
Donnent la préférence à ses mâles appas.
Cent doctes mains chez elle ont cherché la louange;
Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel-Ange,
Les Mignards de leur siécle, en illustres rivaux,
Ont voulu par la fresque ennoblir leurs travaux.
Nous la voyons ici doctement revêtuë
De tous les grands attraits qui surprennent la vûë.
Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux;
Et la belle innonnuë a frappé tous les yeux.
Elle a non seulement, par ses graces fertiles,
Charmé du grand Paris les connoisseurs habiles,
Et touché de la cour le beau monde sçavant;
Ses miracles encore ont passé plus avant,
Et, de nos courtisans les plus légers d'étude,
Elle a pour quelque tems fixé l'inquiétude,
Arrêté leur esprit, attaché leurs regards,
Et fait descendre en eux quelque goût des beaux arts.
Mais ce qui, plus que tout, éléve son mérite,
C'est de l'auguste Roi l'éclatante visite;
Ce Monarque, dont l'ame aux grandes qualités
Joint un goût délicat des sçavantes beautés,
Qui, séparant le bon d'avec son apparence,
Décide sans erreur, & louë avec prudence.

LOUIS,

LOUIS, le grand LOUIS, dont l'esprit souverain
Ne dit rien au hazard, & voit tout d'un œil sain,
A versé de sa bouche à ses graces brillantes
De deux précieux mots les douceurs chatouillantes,
Et l'on sçait qu'en deux mots ce Roi judicieux,
Fait, des plus beaux travaux, l'éloge glorieux.
Colbert, dont le bon goût suit celui de son maître,
A senti même charme, & nous le fait paroître.
Ce vigoureux génie au travail si constant,
Dont la vaste prudence à tous emplois s'étend,
Qui, du choix souverain, tient, par son haut mérite,
Du commerce & des arts la suprême conduite,
A d'une noble idée enfanté le dessein
Qu'il confie aux talens de cette docte main;
Et dont il veut par elle attacher la richesse
Aux sacrés murs du Temple, * où son cœur s'intéresse.
La voilà, cette main, qui se met en chaleur;
Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur,
Empâte, adoucit, touche, & ne fait nulle pause;
Voilà qu'elle a fini, l'ouvrage aux yeux s'expose;
Et nous y découvrons, aux yeux des grands experts,
Trois miracles de l'art en trois tableaux divers.
Mais, parmi cent objets d'une beauté touchante,
Le Dieu porte au respect, & n'a rien qui n'enchante,
Rien en grace, en douceur, en vive majesté,
Qui ne présente à l'œil une Divinité;
Elle est toute en ces traits si brillans de noblesse;
La grandeur y paroît, l'équité, la sagesse,
La bonté, la puissance; enfin ces traits font voir
Ce que l'esprit de l'homme a peine à concevoir.
Poursuis, ô grand Colbert, à vouloir, dans la France,
Des arts que tu régis établir l'excellence,
Et donne à ce projet, & si grand, & si beau,
Tous les riches momens d'un si docte pinceau.
Attache à des travaux, dont l'éclat te renomme,

Le

* *Saint Eustache.*

Le reſte précieux des jours de ce grand homme.
Tels hommes rarement ſe peuvent préſenter;
Et, quand le Ciel les donne, il faut en profiter.
De ces mains, dont les tems ne ſont guéres prodigues,
Tu dois à l'univers les ſçavantes fatigues,
C'eſt à ton miniſtére à les aller ſaiſir
Pour les mettre aux emplois que tu peux leur choiſir;
Et, pour ta propre gloire, il ne faut point attendre
Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit prendre.
Les grands hommes, Colbert, ſont mauvais courtiſans,
Peu faits à s'acquitter des devoirs complaiſans,
A leurs réflexions tout entiers ils ſe donnent;
Et ce n'eſt que par là, qu'ils ſe perfectionnent.
L'étude & la viſite ont leurs talens à part;
Qui ſe donne à la cour, ſe dérobe à ſon art,
Un eſprit partagé rarement s'y conſomme;
Et les emplois de feu demandent tout un homme.
Ils ne ſçauroient quitter les ſoins de leur métier
Pour aller chaque jour fatiguer ton portier,
Ni par tout, près de toi, par d'aſſidus hommages,
Mandier des prôneurs les éclatans ſuffrages;
Cet amour de travail, qui toujours régne en eux,
Rend à tous autres ſoins leur eſprit pareſſeux;
Et tu dois conſentir à cette négligence
Qui de leurs beaux talens te nourrit l'excellence.
Souffre que, dans leur art s'avançant chaque jour,
Par leurs ouvrages ſeuls, ils te faſſent leur cour.
Leur mérite à tes yeux y peut aſſez paroître;
Conſultes-en ton goût, il s'y connoît en maître,
Et te dira toujours, pour l'honneur de ton choix,
Sur qui tu dois verſer l'éclat des grands emplois.
C'eſt ainſi que des arts la renaiſſante gloire
De tes illuſtres ſoins ornera la mémoire;
Et que ton nom porté dans cent travaux pompeux
Paſſera triomphant à nos derniers neveux.

*Fin du quatriéme & dernier Tome.*